RECUEIL

DE

TRAVAUX RELATIFS

A LA

PHILOLOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE

ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

POUR SERVIR DE BULLETIN A LA MISSION FRANÇAISE DU CAIRE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

Vol. XXIII. Liv. 1 et 2

PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

MDCCCCI

Tous droits réservés.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée de son montant en un chèque ou mandat-poste au nom de Me E. Bouillon.

CONDITIONS D'ABONNEMENT AU RECUEIL

Le *Recueil* paraît par volume composé de quatre fascicules.
Les abonnements se font pour le volume entier, il n'est pas vendu de fascicules séparés.

Paris ..... **30** francs.
Départements et Union postale ..... **32** —

Le volume, une fois terminé, est porté au prix de **35** francs.

OUVRAGES

relatifs à la philologie et à l'archéologie orientales

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ABBADIE (A. d'). Dictionnaire de la langue Amariñña. 1 fort vol. in-8°. 50 fr.

ABOULFARAG (G.). Le livre de l'ascension de l'Esprit sur la forme du ciel et de la terre. Cours d'astronomie rédigé en 1279, publié pour la première fois d'après les mss. de Paris, d'Oxford et de Cambridge, par l'abbé F. Nau. 1re partie : Texte syriaque. Gr. in-8°, avec figures dans le texte. 15 fr.

ABOU'L-WALID MERWAN IBN DJANAH. Le livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe, publiée par J. Derenbourg, membre de l'Institut. Gr. in-8°. 25 fr.

— — Le même ouvrage, traduit en français sur les manuscrits arabes par le rabbin M. Metzger. Gr. in-8°. 15 fr.

ADJARIAN (H.). Étude sur la langue Laze. Gr. in-8°. 8 fr.

AL-FAKHRI. Histoire du Khalifat et du Vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abasside de Bagdâdh (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère) avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement par Ibn at Tiktakâ. Nouvelle édition du texte arabe par H. Derenbourg. Gr. in-8°. 25 fr.

AMARAKOCHA. Vocabulaire d'Amarasinha, publié en sanscrit avec une traduction française, des notes et un index par A. Loiseleur-Deslongchamps. 2 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50

AMÉLINEAU (E.). Fragments de la version thébaine de l'Écriture sainte (Ancien Testament). In-4°. 15 fr.

AMIAUD (A.). La légende syriaque de Saint Alexis, l'homme de Dieu. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50

AURÈS (A.). Traité de métrologie assyrienne ou étude de la numération et du système métrique assyrien considérés dans leurs rapports et dans leur ensemble. In-8°. 6 fr.

— — Essai sur le système métrique assyrien, 1er fascicule. In-4°. 5 fr.

BAILLET (A.). Le décret de Memphis et les inscriptions de Rosette et de Damanhour. Gr. in-8°, avec une planche. 5 fr.

BARBIER DE MEYNARD (C.). Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Modjem-el-Bouldan de Yaqout et complété à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits. Gr. in-8°. 12 fr.

BARTHELEMY (A.). Gujastak Abalish. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmoun. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique. Gr. in-8°. 3 fr. 50

BEREND (W. B.). Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, 1re partie : Stèles, bas-reliefs et fresques. In-f° avec 10 pl. photogravées. 50 fr.

BERGAIGNE (A.). Manuel pour étudier la langue sanscrite. Chrestomathie, Lexique, Principes de grammaire. Gr. in-8°. 12 fr.

— — Quarante hymnes du *Rig* Véda, traduits et commentés. Publié par V. Henry. Gr. in-8°. 5 fr.

— — La religion védique d'après les hymnes du *Rig* Véda. 3 vol. gr. in-8°. (T. Ier épuisé), les t. II, III. 30 fr.

— — — — Tome IV. Index, par M. Bloomfield. 5 fr.

BERGAIGNE (A.) et HENRY (V.). Manuel pour étudier le sanscrit védique. Précis de grammaire-Chrestomathie-Lexique. Gr. in-8°. 12 fr.

BHAMINI VILASA. Recueil de sentences du Pandit Djagannâtha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec traduction en français et des notes par A. Bergaigne. Gr. in-8°. 8 fr.

BOISSIER (A.). Documents assyriens relatifs aux présages. Tome Ier. Liv. 1 à 3. In-4°. 50 fr.

BRUGSCH (H.). Examen critique du livre de M. Chabas intitulé : Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc., au XIVe siècle avant notre ère. Gr. in-8°. Au lieu de 1 fr. 0 50

CHEREF-EDDIN-RAMI. Anis-el-ʿOchchaq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. Gr. in-8°. 5 fr. 50

CHRONIQUE DE GALÂWDÊWOS, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien traduit, annoté et précédé d'une introduction historique par William E. Conzelman. Gr. in-8°. 10 fr.

RECUEIL

DE

TRAVAUX RELATIFS

A LA

PHILOLOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE

ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

POUR SERVIR DE BULLETIN A LA MISSION FRANÇAISE DU CAIRE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

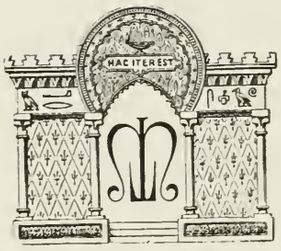
PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

MDCCCCI

Tous droits réservés.



CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU, E. BERTRAND, SUCC^r

RECUEIL

DE

TRAVAUX RELATIFS

A LA

PHILOLOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE

ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

POUR SERVIR DE BULLETIN A LA MISSION FRANÇAISE DU CAIRE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

NOUVELLE SÉRIE

TOME SEPTIÈME

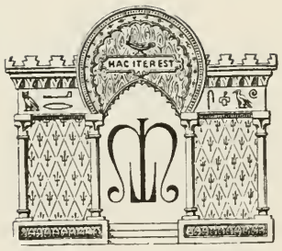
PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

MDCCCCI

Tous droits réservés.



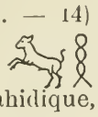
CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU, E. BERTRAND, SUCC^r

RECUEIL

DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

1901 Fascicules I et II

Contenu : 1) Une lettre inédite d'Ippolito Rosellini. — 2) Inscriptions de la chapelle d'Ameniritis à Médinet-Habou, par G. Daressy. — 3) Notes d'épigraphie et d'archéologie assyriennes, par V. Scheil, O. P. — 4) Le titre « Horus d'or » dans le protocole pharaonique, par A. Moret. — 5) La Momie du roi Mer-en-ptah Ba-en-ra, par William Groff. — 6) Zur Geschichte der Libationsformeln, von Fr. W. von Bissing. — 7) A travers la vocalisation égyptienne, par G. Maspero. — 8) Notes prises à Karnak, par Georges Legrain. — 9) Le Temple et les Chapelles d'Osiris à Karnak, par Georges Legrain. — 10) Textes provenant du Sérapéum de Memphis, par É. Chassinat. — 11) Notes d'épigraphie et d'archéologie assyriennes, par V. Scheil, O. P. — 12) Paapis, von Wilhelm Spiegelberg. — 13) Zu der Inschrift von Tukh el Karmus aus einem Briefe des Herrn W. Spiegelberg an Herrn Fr. v. Bissing. — 14) Der Name des tentyritischen Gaus, von Wilhelm Spiegelberg. — 15) Der Priestertitel  *ibḥ*, von Wilhelm Spiegelberg. — 16) Textes de l'Ancien Testament en copte sahidique, par Pierre Lacau.

UNE LETTRE INÉDITE D'IPPOLITO ROSELLINI

Mon confrère et ami le Dr Abbate-Pacha avait, dans sa prime jeunesse, étudié un petit *répondant* du Musée de Palerme : il envoya au célèbre Rosellini un exemplaire de la revue où il avait publié son mémoire, et il lui demanda son avis sur la question qui y était débattue. La lettre suivante contient la réponse de Rosellini. Abbate-Pacha l'a retrouvée dans ses papiers, après cinquante-six ans, et il a bien voulu me permettre de la publier dans le *Recueil*, de quoi je le remercie sincèrement. — G. M.

BIBLIOTECA DELL' I. E R. UNIVERSITÀ Pisa, il 14 Luglio 1844.

—

Pregiatissimo Signore,

Mi é pervenuta la carissima sua lettera, del 24 Giugno, ed insieme il fascicolo dell' Effemeridi, ove si trova il suo scritto sull' interpretazione di un idoletto egiziano. La sua cortesia verso di me, le lusinghiere lodi che le piace di tributarmi, la simpatia ch' io naturalmente tosto concepisco verso coloro che con ardore e sapienza si danno a coltivare, com' ella fa, gli studi egiziani, il mio carattere infine, e la stima che ho giustamente concepita di Lei, mi consigliano a dirle francamente il mio parere dove le opinioni sue intorno a questa interpretazione non mi pajono ammissibili.

Bisogna in primo luogo farsi una idea esatta della natura di questo piccolo monumento, chiamato impropriamente *idoletto*. Esso non è che una delle moltissime *figurine funebri* che si trovano in gran numero, e tutte identiche perché fatte sulla medesima stampa, nelle tombe di prima e seconda classe, e che rappresentano lo stesso difunto; e perció ne portano sopra scritto il nome e la filiazione e, non di rado, secondo lo spazio, una preghiera alle deità infernali. Il modo di scrivervi il nome, ed anche la preghiera, veniva stabilito da una formula di uso costante; e migliaia d' esempi se ne hanno oggimai à comprovarne la incontrastabile intelligenza.

Li oggetti ch' esse figurine tengono nelle mani incrociate sul petto figurano una zappa é *una marra* (talvolta un *aratro*), precisamente quali si vedono figurati nelle mani degli agricoltori, e, ricevute poi come lettere, tra i caratteri geroglifici. L' oggetto che portano pendente dietro la spalla figura indubitatamente un *paniere* o *cestello* contenente la semenza. Imperciocché per tali figurine s' intendeva di augurare al difunto (come da noi si fa con replicati *Requiem* e *De profundis*) che il passaggio della sua anima fosse tra gli eletti, *ove si cominciava a coltivare gli eterei campi di Tme* (la Verità). Questa dottrina è dimostrata con figure e dichiarata con iscrizioni, tanto nel gran testo del Rituale funebre, quanto nelle tombe di prima classe. Io la esposi, sono già sei anni, in proposito di queste figurine rappresentanti le mummie, nel tomo III° de' *Monumenti Civili,* pag. 470 e segg. Se le fosse stato noto quel luogo, Ella non avrebbe potuto figurarsi che la immaginetta in questione fosse una deità.

Cio posto, l' iscrizioncella situata dinanzi a questa figurina funeraria, o piccola immagine *di mummia,* non puó (tanto per la certezza del senso dei gruppi, quanto per l' autorità d' innumerabili confronti) essere interpretata altrimenti che nel modo seguente :

Il primo gruppo , esprimente foneticamente la parola ϣⲱⲉⲓⲧ, col determinativo , *il disco raggiante,* ha in tutti i testi il senso costante, come nel copto, *di far chiaro, fare illustre, esser fatto splendente;* basta per ogni altro l' esempio dell' iscrizione di Rosetta, ove esso gruppo corrisponde al greco τοῦ ἐπιφάνη ποιήσαντος. Il carattere non puó prendersi per primo elemento della iscrizione, perché esso tiene il secondo posto, dovendosi leggere qui i gruppi da destra a sinistra. Molto meno se gli puó attribuire il senso di *grande,* poiché non si deve confondere coll' altro differentissimo che *grande,* ⲛⲁⲁ, veramente significa. Quello in questione è segno certissimo di vocale, e rappresenta una *cipolla;* nei monumenti grandi e coloriti non resta dubbio sulle qualità dell' oggetto. Vi sono poi abbreviazioni che l' accertano e che tralascio per brevità; ma dico esser certo ed indubitabile ch' esso esprime la vocale della parola ϣⲱⲧ, ϣⲱⲉⲓⲧ.

Il secondo gruppo , significante ⲟⲩϣⲓⲣⲉ, ed esprimente il titolo *osiriano,* vale a dire *difunto,* titolo che precede sempre, costantemente, il nome proprio scritto sopra queste figurine, immagini di difunti; ne alcuna ve ne ha, tra tante migliaia che se ne conoscono, la quale non porti un simile titolo. Segue il nome proprio del difunto ϩⲣ̅-ⲥⲓ-ⲓⲥⲏ, *Harsiise* o *Harsiesi* alla greca, il quale letteralmente significa *Horus figlio d' Iside,* ma non è lecito credere che designi il giovine dio figlio d' Osiride e d' Iside, che è tutt' uno, come Ella ben dice, con Oro e con *Aroeri* (*Oro il primogenito*). Questo *Harsiesi* è un semplice privato, ed era un tal nome frequentissimo tra gli Egiziani, che solevano denominarsi colle appellazioni delle loro deità. Il giovane dio *Harsiesi, il più giovane degli dei, il tipo dei Faraoni,* non venne mai a morte, secondo le dottrine mistiche degli Egiziani; il solo dio che cedesse a questo fato fu Osiride, *tipo dell' umana natura.* Iside lamentó il marito defunto, lo vivificó col potere delle sue lagrime; non ebbe mai a lamentare la morte del figlio. Ma come la mummia d' ogni egiziano era l' immagine di Osiride estinto, perció Iside sopra di ognuno lamentava e piangeva;

almeno così credevasi, o auguravasi che fosse; e, per questa precisa ragione, si vede al capo di *ogni mummia* figurata Iside piangente, come ai piedi Nephthys sua sorella, che le fu già ugualmente compagna nel lamentare Osiride. Laonde quelle *lamentazioni* d' Iside pel difunto *Arsiesi,* espresse nel papiro del Louvre, da Lei citato, e di cui ho sott' occhio la copia, appellano semplicemente ad un privato che aveva nome Arsiesi, come il difunto della figurina in questione.

Il seguente gruppo , esprime la filiazione in rapporto alla madre; poichè, come ho già più volte dimostrato nei miei scritti, gli Egiziani, al pari degli Etruschi, preferivano di notare nei funebri monumenti la discendenza materna anziché la paterna. Esempi senza numero illustrano e confermano il luogo presente, e ci danno certezza che nei quattro caratteri seguenti si debba esprimere il nome proprio della donna che fu madre di Arsiesi. Nell' attuale stato della copia potrei congetturare la lettura di questo nome; ma essendo io poco amico delle congetture, tralascio di farlo. Se avessi sott' occhio l' originale sarei forse in grado di darne conto più positivo.

Per le dette cose adunque, conchiudo non esser lecito d' interpretare l' iscrizioncella della nostra figurina funebre in altro modo da quello che già interpretai, cioè : *Il risplendente osiriano Arsiesi figlio della donna.....* Queste cose ho creduto dover esporre con sincerità di coscienza, ed in virtù della stima ed affezione che ho concepito per Lei come cultore zelante di studi si belli, si profondi, e che sono a me tanto cari.

Quanto al suo scritto sui *geroglifici applicati alla medicina,* mi pare un lavoro molto ingegnoso e spesso ingemmato di felici accorgimenti. Se alcuna cosa vi è che non porti allo spirito tutto quel convincimento che sarebbe desiderabile nella scienza, puó essere che ricerche più profonde ne compiano la dimostrazione.

Io, distratto da molte e gravi occupazioni dipendenti dalle mie incombenze pubbliche, continuo pure come posso il mio immenso lavoro dei *Monumenti dell' Egitto e della Nubia,* di cui pubblicai, sul fine dell' inverno, l' 8° volume e la 38° distribuzione dell' Atlante. Sto ora occupandomi di un ultimo tomo per dar fine una volta a questa sterminata fatica.

La prego dire tante cose affettuose per me al mio antico amico Malvica, del quale, per colpa delle mie soverchie occupazioni, non ho potuto coltivare con lettere la dolce e preziosa amicizia. Così mi è avvenuto delle altre mie gradite consuetudini; ho dovuto seppellirmi con dura costanza, finché ritorni l' epoca del mio risorgimento ad una vita più conforme ai miei desideri, cio che non è fortunatamente molto lontano.

Spero ch' Ella mi perdonerà questa troppo lunga lettera, e l' accoglierà con quella benevolenza che può forse meritarne lo spirito che l' ha dettata.

Mi comandi con libertà, e mi creda con vera stima e sincero attaccamento

Suo dev^mo^ aff^mo^ servo

IPPOLITO ROSELLINI.

INSCRIPTIONS DE LA CHAPELLE D'AMENIRITIS A MÉDINET-HABOU

PAR

G. DARESSY

La chapelle d'Ameniritis est la plus importante de celles qui composent le groupe de monuments élevés à la mémoire des divines adoratrices et des reines des XXVe-XXVIe dynasties dans l'enceinte de Médinet-Habou[1]. Elle comprend une cour précédée d'un pylône et une chambre voûtée autour de laquelle règne un corridor. C'est dans ce corridor, sur la paroi extérieure que se trouvent les inscriptions les plus intéressantes.

La hauteur du mur est divisée en deux par moitié; à la partie inférieure sont gravés des textes empruntés en majeure partie au rituel dont les plus anciens extraits couvrent les parois des chambres des pyramides; la partie supérieure contient une édition assez complète du *Livre des Funérailles* avec les figures. Les inscriptions commencent au fond de la chapelle, dans l'axe du monument. Le début du *Livre des Funérailles* se trouve sur la paroi est, la fin sur la paroi ouest; je suivrai le même ordre pour la publication des textes des Pyramides.

Mur sud, moitié est. — La princesse, debout, présente le feu à Râ-Hor-Khuti, debout, à côté de l'angle du mur, le sceptre à la main.

Légende d'Ameniritis : 1 2 3 4 5 .

Légende de Râ : 6 7 8 .

Entre le dieu et la princesse, s'étend le texte suivant, écrit en colonnes verticales et de gauche à droite[2] :

9 10 11 12 13 15 16 17 18

1. Cf. DARESSY, *Notice explicative des ruines de Médinet-Habou.*

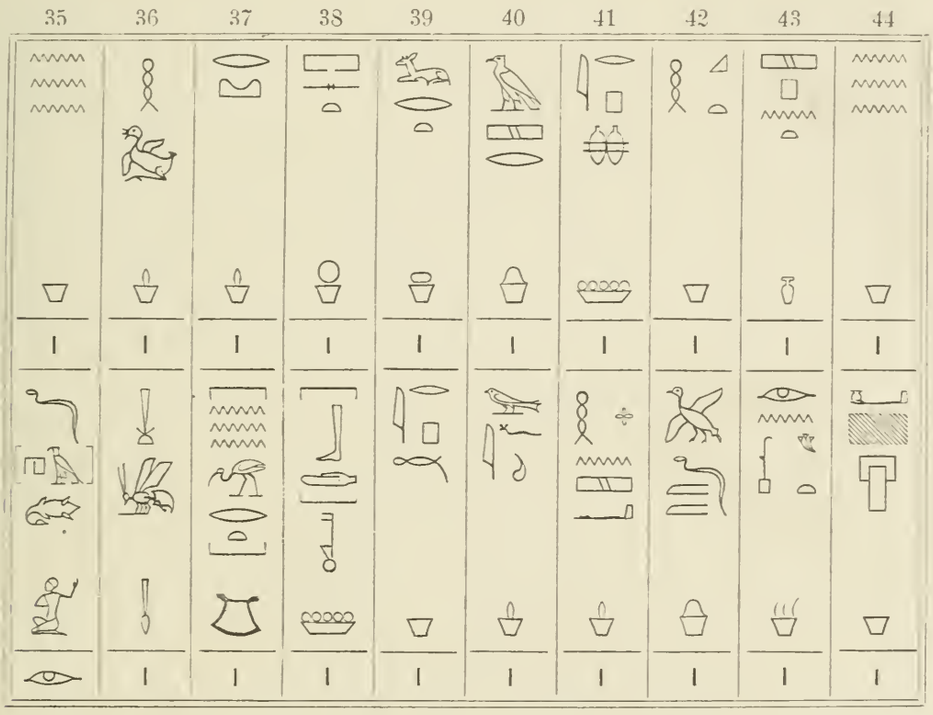
2. Pour simplifier, je mettrai simplement dans le cartouche de la princesse . Le nom de son père, , est presque partout martelé; sa mère adoptive est Chap-n-ap Ier, , sa fille adoptive Chap-n-ap II, fille de .

Paroi est. — La fille d'Ameniritis présente la table d'offrande à sa mère adoptive.

Légende de Chap-n-ap : — .

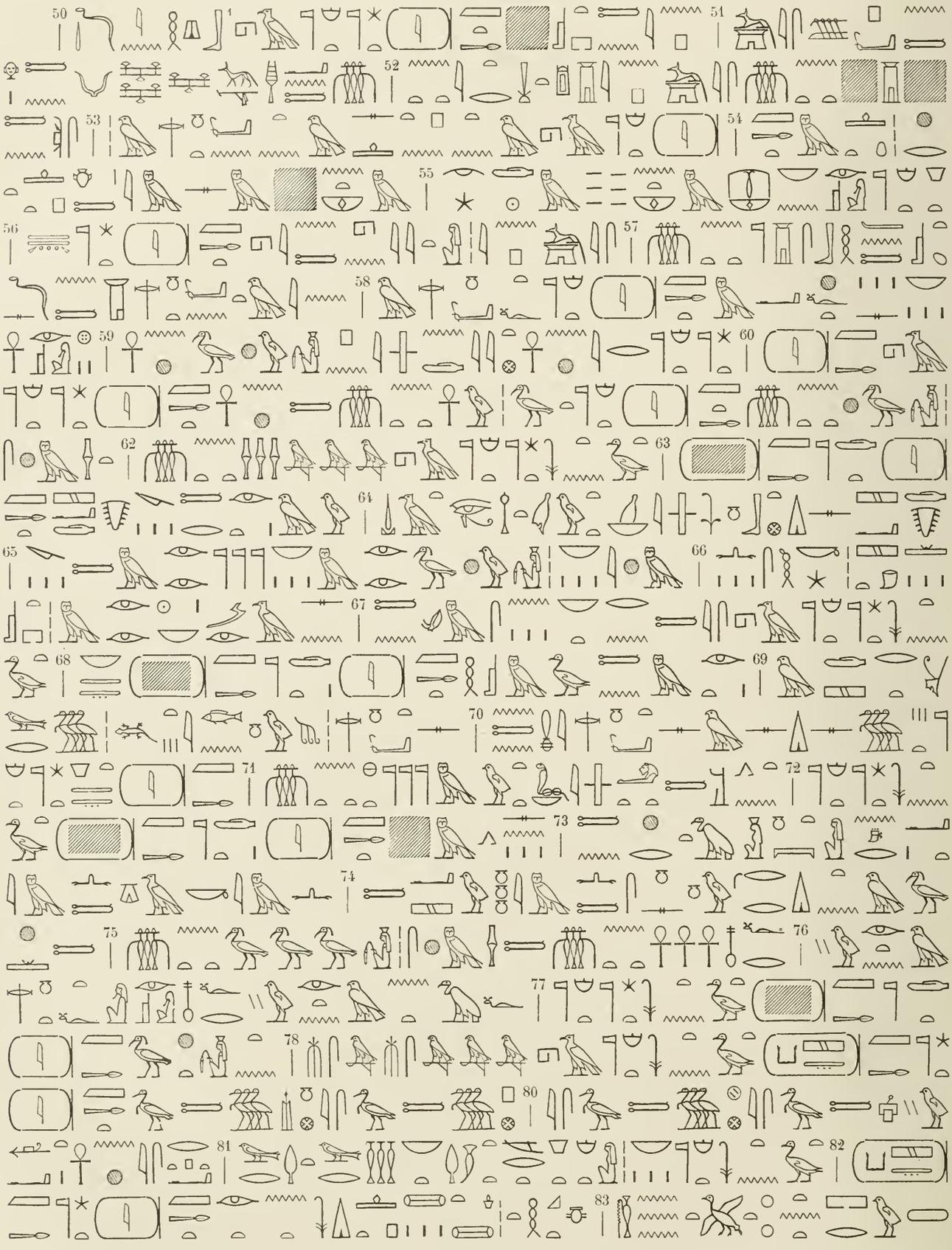
Légende d'Ameniritis : .

Entre les princesses, au-dessus de la table d'offrande, est tracée la liste des aliments[1], suivie du texte de consécration de l'édifice :

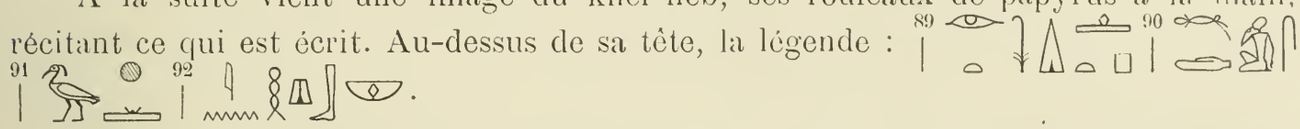


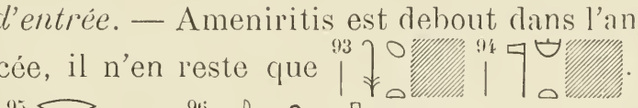
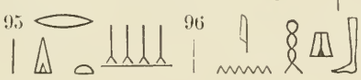
1. Cette liste d'offrandes abrégée n'était pas en usage sous l'Ancien-Empire; on la rencontre à partir de la XIIe dynastie: par exemple, à Dahchour, stèles de et .

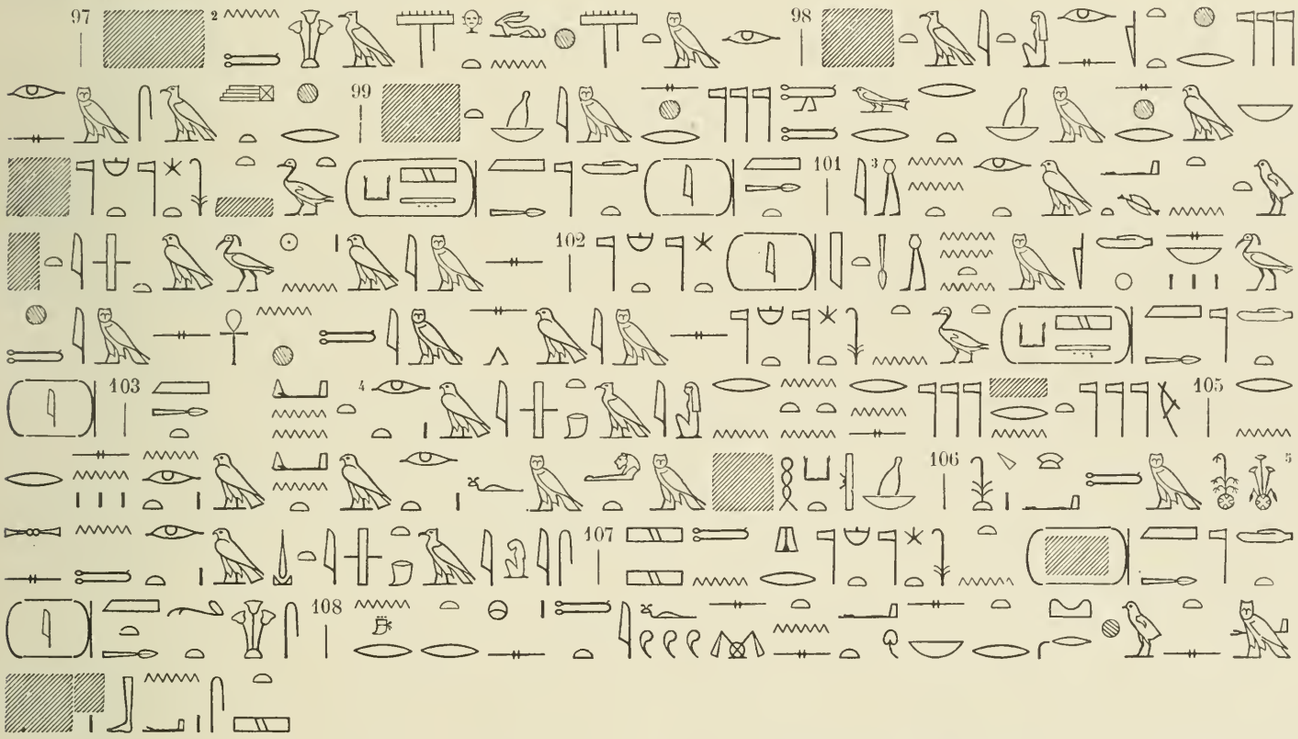
Après, commence la série des inscriptions empruntées aux textes des Pyramides :

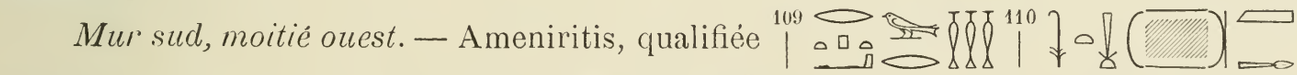
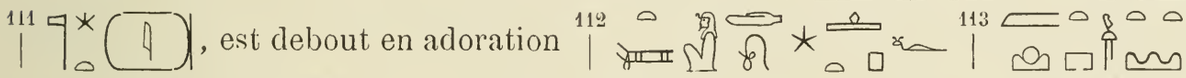
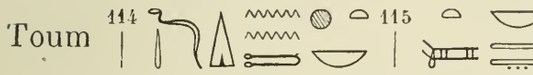


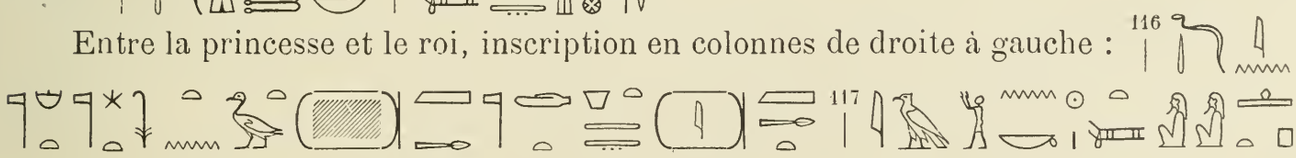
1. Ce texte dans *Pépi II*, l. 830-846, *Pépi Ier*, l. 166-168, et *Mirinri*, l. 318-324.

A la suite vient une image du kher-heb, ses rouleaux de papyrus à la main, récitant ce qui est écrit. Au-dessus de sa tête, la légende :  .

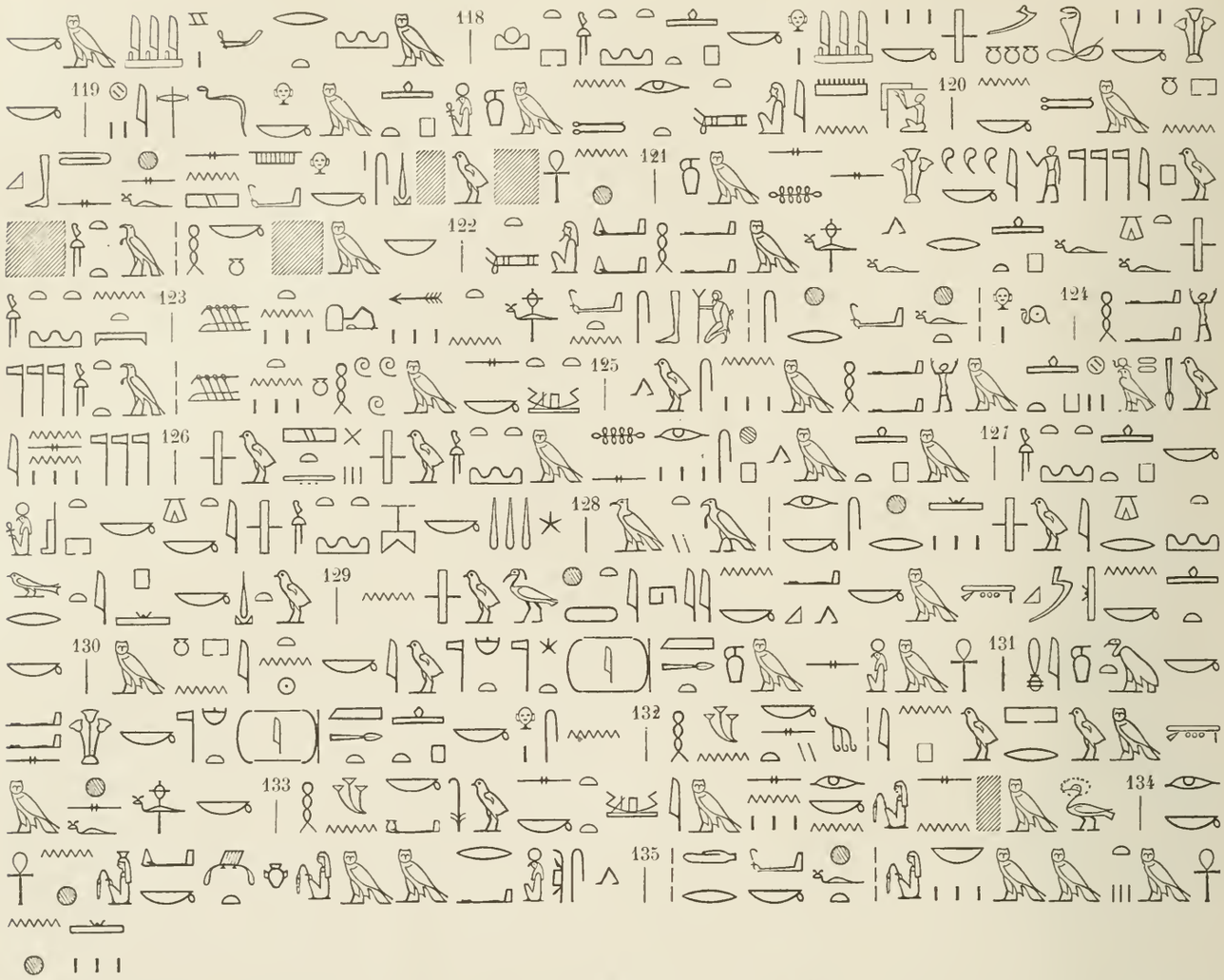
Paroi nord, côté à l'est de la porte d'entrée. — Ameniritis est debout dans l'angle, la légende est presque entièrement effacée, il n'en reste que  . Un kher-heb lui présente ; légende :  . Entre les deux, suite des textes des Pyramides :



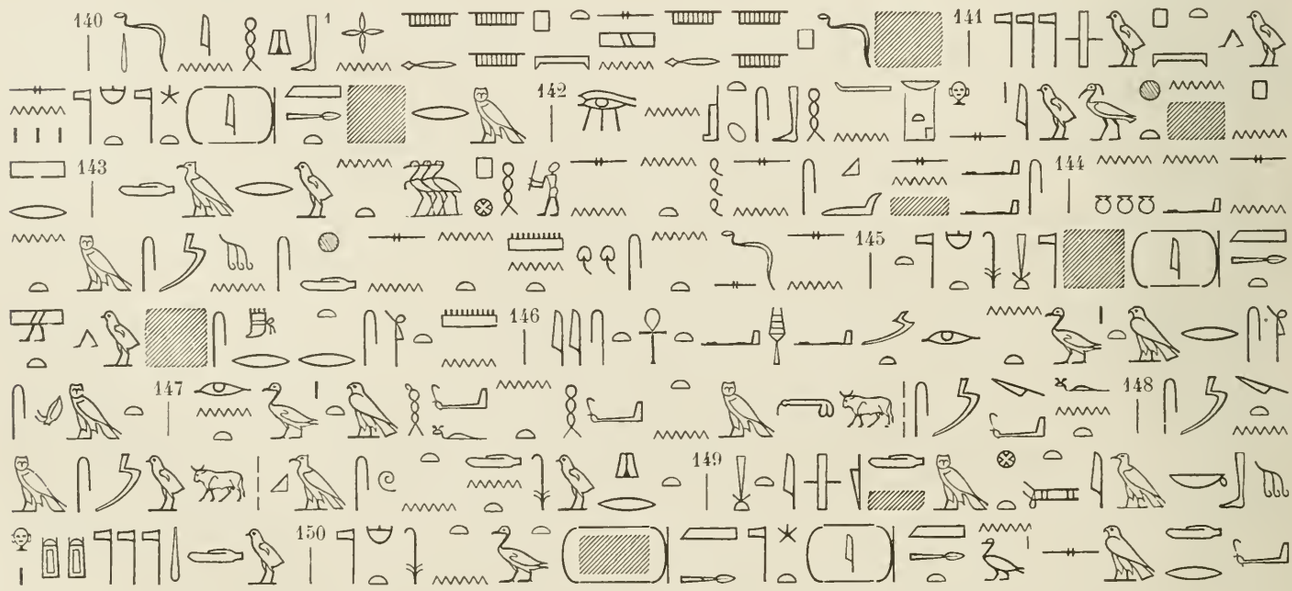
Mur sud, moitié ouest. — Ameniritis, qualifiée  , est debout en adoration  devant Toum  .

Entre la princesse et le roi, inscription en colonnes de droite à gauche : 

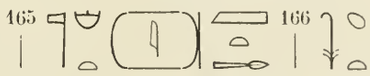
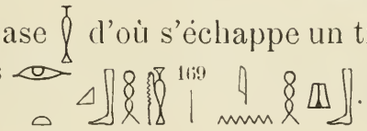
1. Ce texte dans *Téti*, l. 349-353.
2. Cf. *Téti*, l. 373-375; *Mirinri*, l. 124-126; *Pépi II*, l. 694-695.
3. Texte inédit.
4. Cf. *Pépi II*, l. 476-478, analogue à *Mirinri*, l. 129.
5. Texte nouveau.

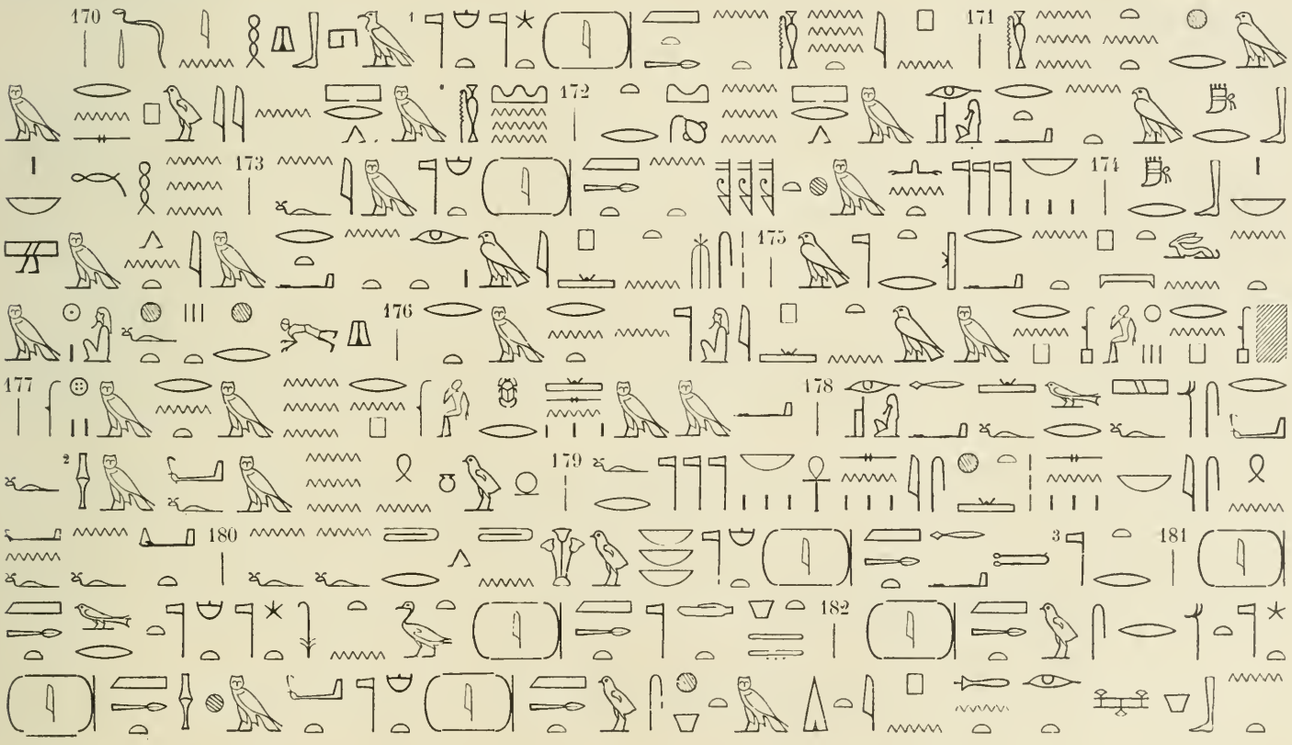


Mur ouest. — La princesse, debout, 136 𓉐 𓏏 𓊹 137 𓂋𓏲, reçoit l'offrande de l'encens que lui fait le kher-heb 138 𓂋 𓏏 𓊹 𓏏 𓊹 𓂋𓏲 139 𓋴𓏲𓏲. Entre ces personnages, continuation des textes des Pyramides, en colonnes se suivant de gauche à droite :



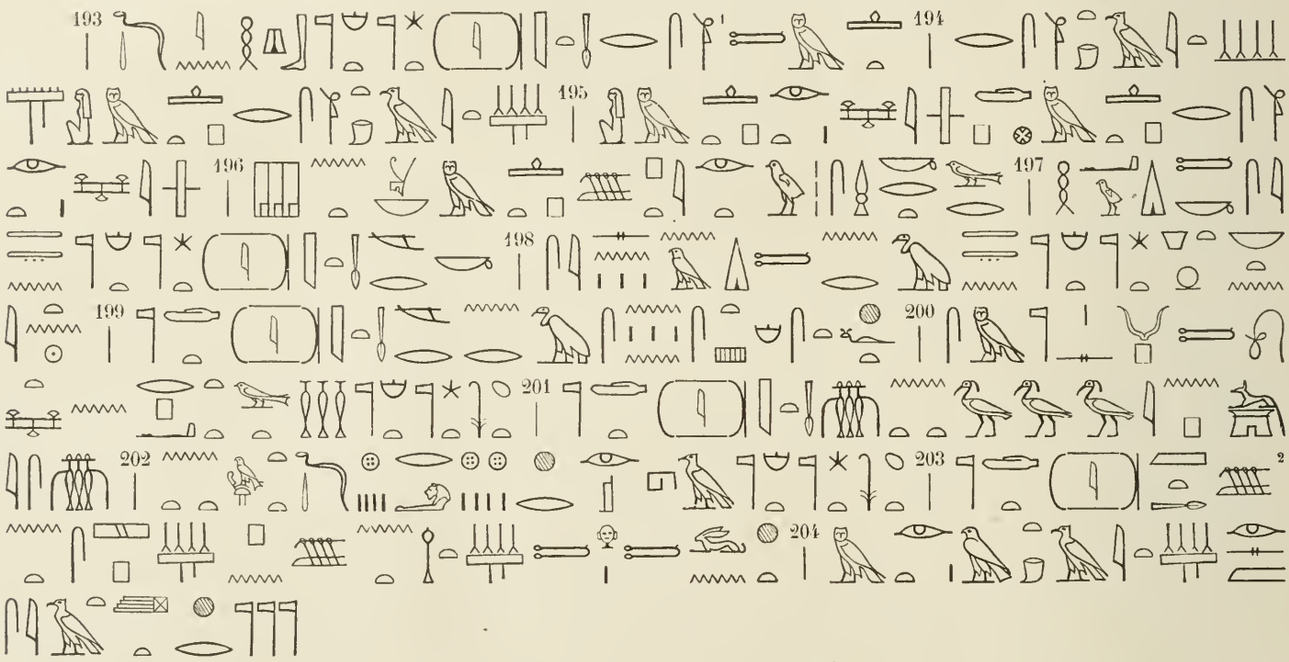
1. Ce texte dans *Mirinri*, l. 336-345, *Pépi II*, l. 759-765, *Hor-hotep*, l. 72-86 et 294-300, *Psamétik*, l. 8.

Le texte s'interrompt pour montrer Ameniritis debout, 165  166 , derrière laquelle on lit : 167 . Un kher-heb tient un vase d'où s'échappe un triple filet d'eau tombant sur une table qui porte trois pains : 168  169. Entre les deux, les inscriptions suivantes :



1. Ce texte dans *Pépi II*, l. 233-235 et 351-355.
2. Cf. *Pépi Ier*, l. 122, *Pépi II*, l. 97.
3. Texte que je n'ai pas trouvé autre part.

Mur nord, partie à l'ouest de la porte. — Ameniritis, debout, 189 190, reçoit les étoffes du kher-heb, 191 192. Entre les deux personnages, texte en colonnes verticales se suivant de gauche à droite :



Le registre supérieur contient une édition assez complète du *Livre des Funérailles*. En haut sont les figures, au-dessous le texte disposé en colonnes rétrogrades. Pour la comparaison, je renverrai au texte de Séti Ier, gravé dans son tombeau à Biban el-Molouk[3].

Mur sud, partie ouest. — § 1. Grand tableau[4] représentant Ameniritis assise sur un siège élevé devant la table d'offrande couverte de roseaux, que lui consacre le An-mut-f.

Légendes : au-dessus de la table, ; près du bras du prêtre, ; en colonnes verticales, dans le haut : , affronté avec , .

§ 2. Le sam s'adresse à la statue de la princesse. Légendes[5] :

1. Ce texte dans *Ounas*, l. 66-71, *Psamétik*, l. 29-33, *Hor-hotep*, l. 174-178, *Pépi II*, l. 326-331.
2. Ce texte dans *Téti*, l. 373-375, *Mirinri*, l. 125-126, *Pépi II*.
3. Voir Lefébure, *Les Hypogées royaux de Thèbes*, t. II, planches I à XII de la troisième partie.
4. Cf. *Séti*, pl. I.
5. *Séti*, l. 1-4.

. — . Texte : 7 8 9 .

§ 3. Le sam présente un brasier à la statue[1] : . Texte : 10 11 12 .

§ 4. Le sam penche un vase d'où s'échappe un quadruple jet d'eau qui entoure la statue[2] : . Texte disposé comme dans Séti : 13 horiz. 14 horiz. 15 vert. 16 17 18 .

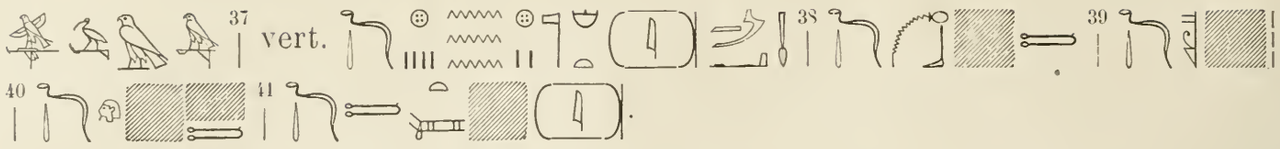
§ 5. Scène semblable à la précédente, avec légende[3] : . Texte : 19 horiz. 20 horiz. 21 vert. 22 23 24 .

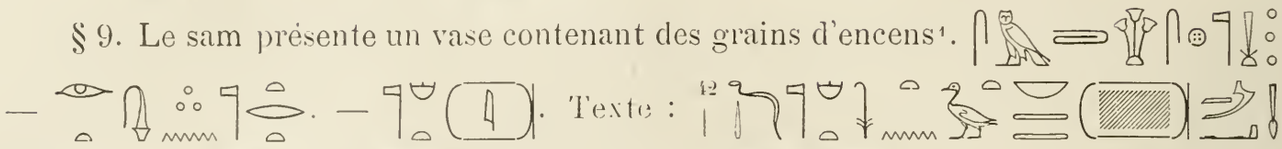
§ 6. Le sam présente un vase[4]. . — . — . Texte : 25 26 27 28 .

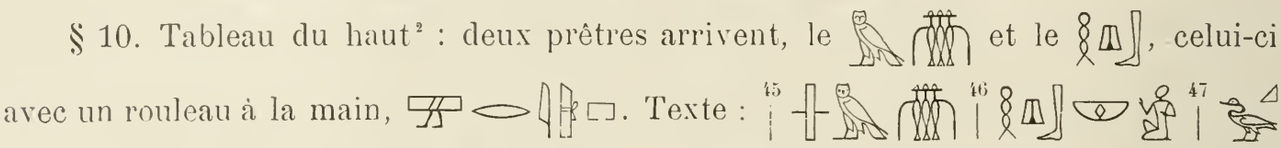
§ 7. Scène semblable à la précédente[5]. . — . — . Texte : 29 horiz. 30 horiz. 31 vert. 32 33 34 .

Mur est. — § 8. Le sam présente à la statue un vase d'encens[6]. . — . — . — . Derrière le sam se tient un , un rouleau à la main. Texte : 35 horiz. 36 horiz.

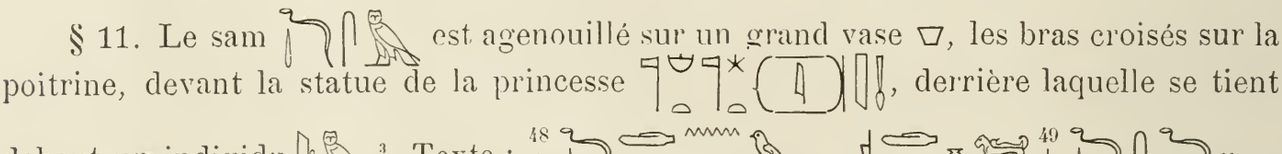
1. Cette scène ne se trouve pas dans *Séti* à cette place, mais l. 30-33.
2. *Séti*, l. 5-8.
3. *Séti*, l. 9-12.
4. *Séti*, l. 13-17.
5. *Séti*, l. 18-21.
6. *Séti*, l. 22-29.

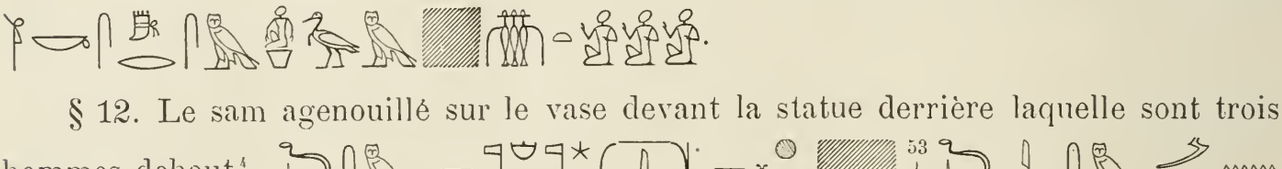


§ 9. Le sam présente un vase contenant des grains d'encens[1]. 

§ 10. Tableau du haut[2] : deux prêtres arrivent, le  et le , celui-ci avec un rouleau à la main, . Texte :

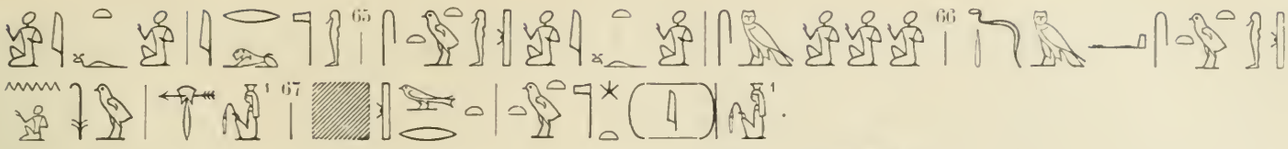
. Au-dessous est un autre tableau représentant le et le en face de la statue, .

§ 11. Le sam  est agenouillé sur un grand vase ▽, les bras croisés sur la poitrine, devant la statue de la princesse , derrière laquelle se tient debout un individu [3]. Texte :

§ 12. Le sam agenouillé sur le vase devant la statue derrière laquelle sont trois hommes debout[4]. 

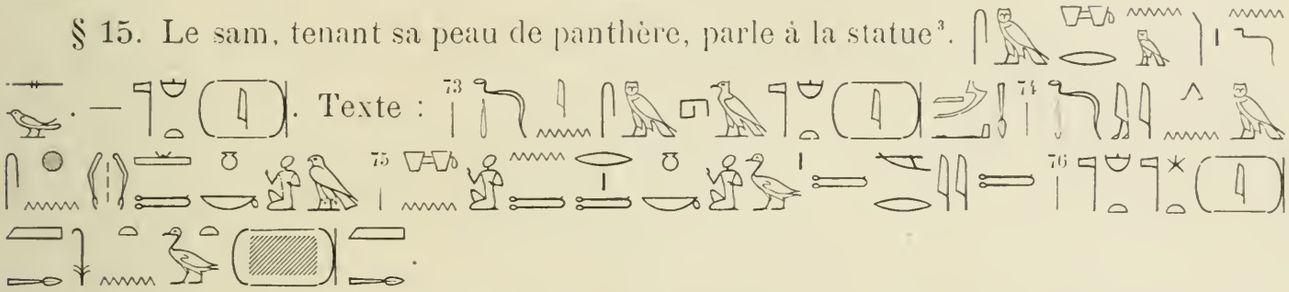
§ 13. Le sam, un bâton à la main, trois hommes placés côte à côte, la statue de la princesse[7].

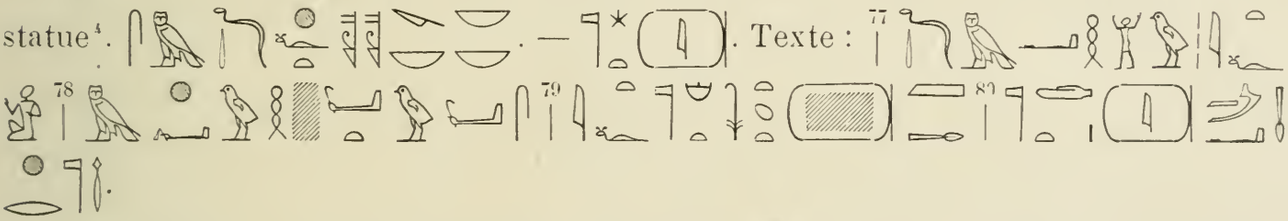
1. Ce tableau correspond à *Séti*, l. 30-32; il figure déjà plus haut, § 3.
2. *Séti*, l. 33-35.
3. *Séti*, l. 36-40. Les lignes 48-50 sont affrontées avec les lignes 51-52.
4. *Séti*, l. 41-49.
5. L'insecte représenté sur le monument n'est pas la sauterelle, mais la mante religieuse.
6. Le signe figuré sur le monument représente la reine debout, coiffée de deux longues plumes, tenant le fouet et le signe de la vie.
7. *Séti*, l. 50-55.



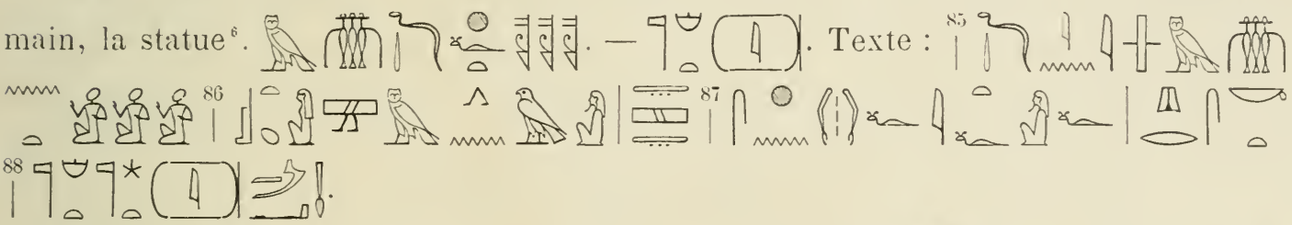
§ 14. Le sam, trois hommes, la statue[2].

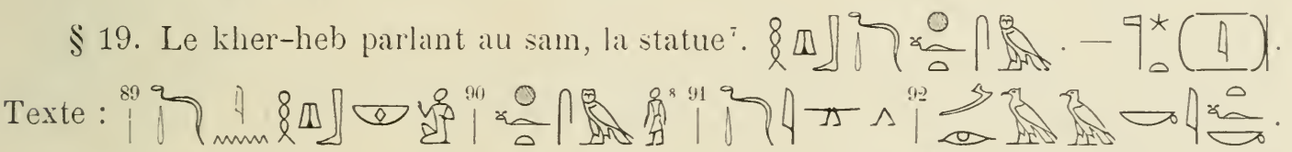
Texte :

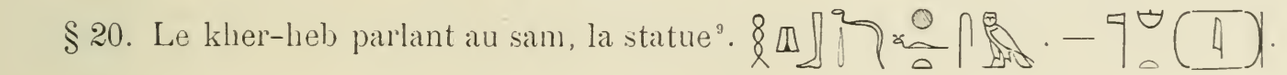
§ 15. Le sam, tenant sa peau de panthère, parle à la statue[3]. 

§ 16. Trois personnages à côté les uns des autres, le sam qui leur fait face et la statue[4]. 

§ 17. Tableau pareil au précédent[5].

§ 18. Trois hommes côte à côte, un autre tourné vers eux, ayant un rouleau à la main, la statue[6]. 

§ 19. Le kher-heb parlant au sam, la statue[7]. 

§ 20. Le kher-heb parlant au sam, la statue[9]. 

1. Le signe comme à la ligne 61, avec image de la reine debout.
2. *Sëti*, l. 56-59.
3. *Sëti*, l. 60-62.
4. *Sëti*, l. 63-66.
5. *Sëti*, l. 67-69.
6. *Sëti*, l. 70-72.
7. *Sëti*, l. 73-75.
8. Image du sam tenant sa peau de panthère.
9. *Sëti*, l. 76-80.

Texte : 93 94 95 96 97 .

Mur nord, partie est. — § 21. Le kher-heb et la statue[1]. — .

Texte : 98 99 100 101 .

§ 22. Grand tableau composé des personnages suivants[2] : un , un qui lui parle, une femme : , deux découpant un animal abattu, qui a trois pattes liées ensemble, un des bouchers maintient en l'air la patte libre que l'autre coupe : , un portant un cœur posé sur un vase, un portant une cuisse de bœuf, enfin la statue de la . Texte :

102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 113 115 .

Mur sud, partie ouest. — § 23. Grand tableau symétrique du tableau 1 : le Anmut-f présentant les offrandes à la princesse. Même texte, sauf que Nekhebt est remplacée par .

§ 24. Un kher-heb, un sam portant une cuisse de bœuf, la statue[3]. — . Texte : 116 117 118 119 120 .

1. *Séti*, l. 81-83.
2. *Séti*, l. 84-93.
3. *Séti*, l. 94-99. Ce texte remonte au temps des Pyramides. Voir *Pépi II*, l. 212-213.

§ 25. Un kherb-heb, le sam avec un long outil terminé par un crochet qu'il approche de la figure de la statue[1]. — . — .

Texte : 121 122 123 124 125 126 127 129 130 131 132 .

Mur ouest. — § 26. Un kher-heb, un sam approchant un long sotep de la figure de la statue[2] . — . — . Texte : 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 .

§ 27. Un kher-heb et un homme derrière la statue de la princesse[3]. — . Texte : 143 144 145 146 .

§ 28. Un , trois qui lui font face, la statue de .

Texte : 147 148 149 150 .

1. *Séti*, l. 100-112; *Pépi II*, l. 213-216.
2. *Séti*, l. 113-127.
3. *Séti*, l. 128-132.
4. *Séti*, l. 133-135.

§ 29. Un kher-heb parlant à trois hommes qui sont devant la statue[1]. — . Texte : 151 152 153 154

§ 30. Tableau placé plus bas que les autres, au-dessous du § 31. Un , un conduisant par le poignet un homme , la statue [2]. Texte : 155 156 157 158 159 160 161 horiz. au-dessous de 157-160 : .

§ 31. Tableau au-dessus du § 30. Le , placé devant la statue , fait vis-à-vis à trois individus : . Pas de texte[3].

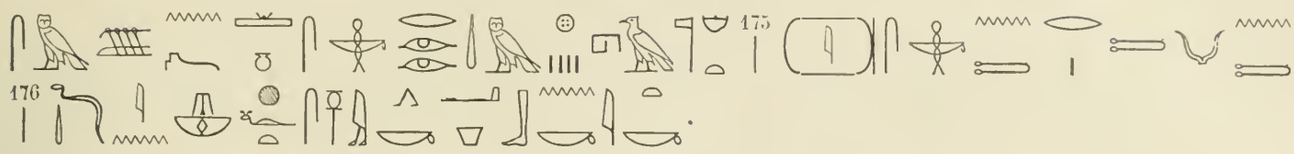
§ 32. Un derrière la statue de . Un sam, derrière lequel est un , touche la figure de la statue avec une tige de fer[4] : . Texte : 163 164 165 166 167 168 169 en petites colonnes au-dessous du texte précédent : .

§ 33. Le et le viennent vers la statue[5]. Texte : 170 171 172 173 au bas des lignes précédentes : .

§ 34. Petit tableau dans le bas, au milieu des inscriptions[6]. Un prêtre devant la statue, avec la légende .

§ 35. Un présente un vase de vin à [7]. Texte : 174

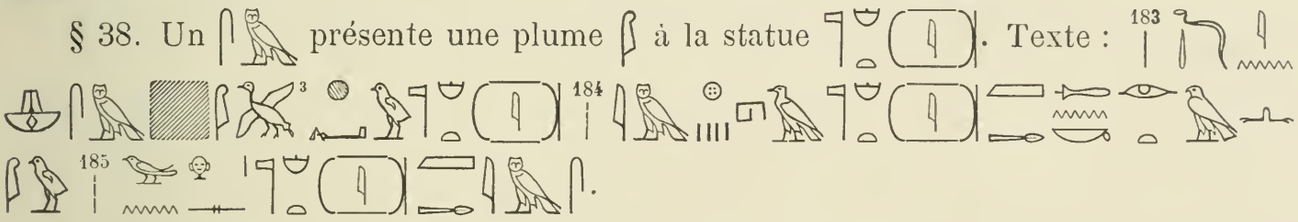
1. *Séti*, l. 136-138.
2. *Séti*, l. 139-143.
3. *Séti* : le tableau correspondant est dans la même situation.
4. *Séti*, l. 14 -149.
5. *Séti*, l. 150-154.
6. Ne figure pas dans le tombeau de Séti.
7. Correspond à *Séti*, l. 155-160.



§ 36. Le présente à un plateau sur lequel sont quatre rectangles [1]. Texte :

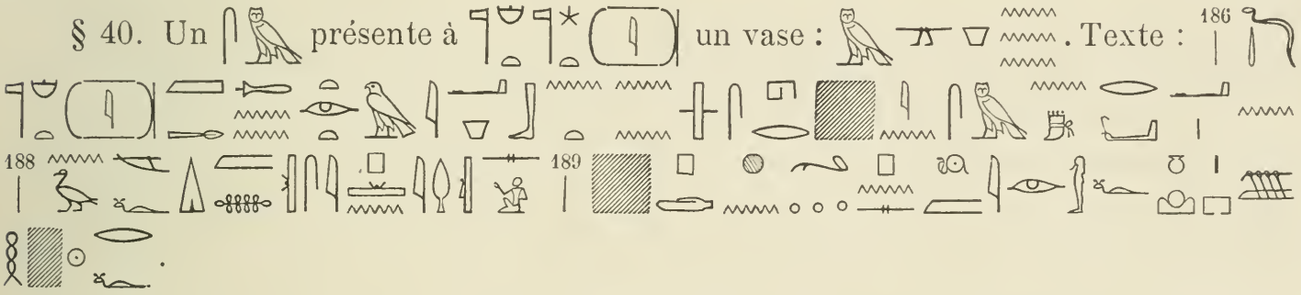
§ 37. Le présente à [2]. Texte :

§ 38. Un présente une plume à la statue . Texte :

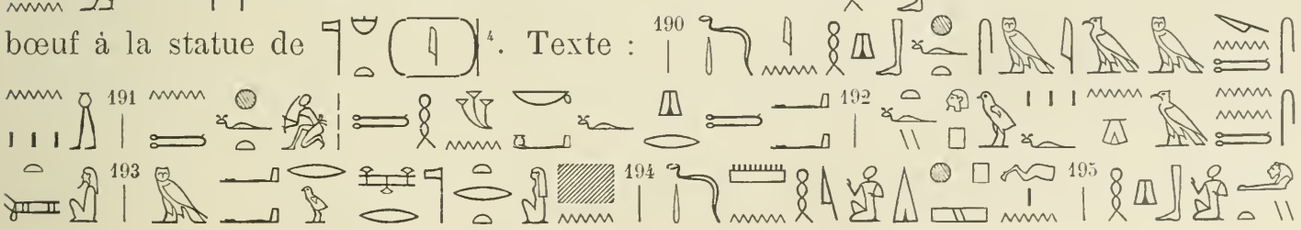


§ 39. Petit tableau au milieu des inscriptions. Deux prêtres, dont l'un porte un sac; la statue de la princesse.

§ 40. Un présente à un vase : . Texte :



Mur nord, partie ouest. — § 41. Grand tableau analogue à celui du § 23, comprenant un et un , une femme disant : ; deux bouchers découpant une cuisse d'un animal abattu : ; un portant un cœur posé sur un vase; un présentant une cuisse de bœuf à la statue de [4]. Texte :



1. Texte de *Séti*, l. 162-166; tableau différent.
2. N'existe pas dans le tombeau de Séti.
3. En réalité, le signe représente une autruche.
4. N'existe pas dans Séti.

§ 42. Un et un devant la statue d'Ameniritis, [1].

Texte :

La grande liste des offrandes est gravée, de l'autre côté du corridor, sur la paroi extérieure est de la chambre centrale. Elle n'offre pas de variantes notables avec les nombreux exemplaires qu'on en possède.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE ASSYRIENNES

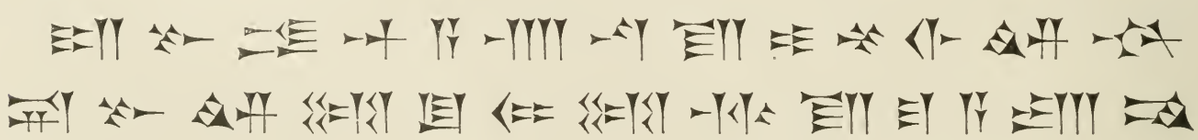
PAR

V. Scheil, O. P.

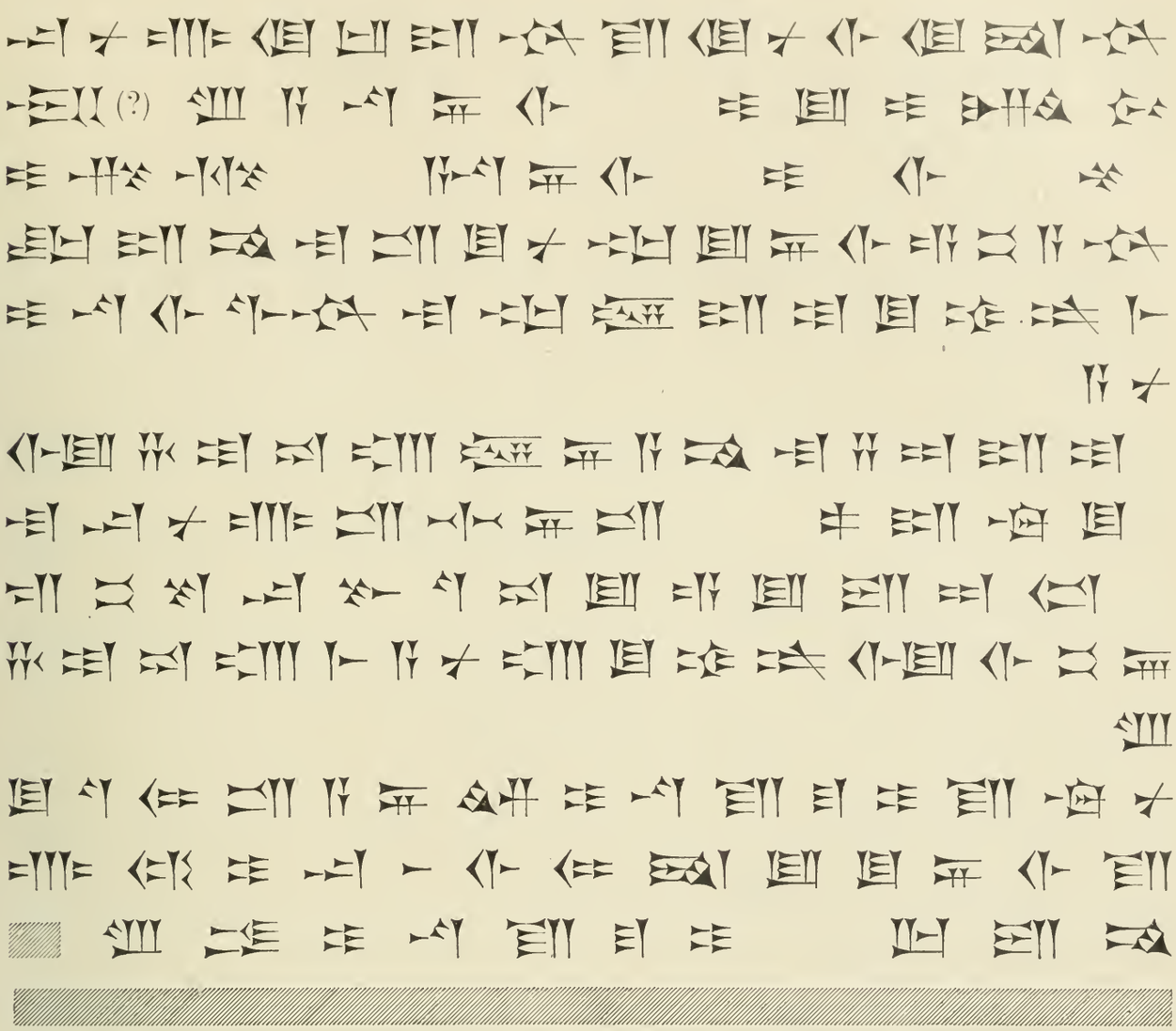
LV. *Un nouveau fragment du Mythe d'Étana.* — Le document que je donne ici en première édition au public et qui m'appartient en propre, ne le cède en rien comme intérêt aux précédents de même genre, contenus dans ce même *Recueil : Déluge, Légende de Kutha, Adapa.* C'était une belle grande tablette de terre cuite, avec, par face, trois ou quatre colonnes qui se suivaient de manière que la première du *verso* fût adossée à la dernière du *recto,* et la fin du texte au commencement. J'ai des raisons de croire que la pièce vient de Senkereh. L'écriture en est archaïque et, sans aucun doute possible, antérieure à Ḥammurabi. Le contenu embrasse le *début* et la *conclusion* d'un chapitre, car le récit ne s'achève manifestement pas d'une façon définitive, puisqu'il se termine sur une réponse, dans un dialogue entre Étana et l'aigle.

Tout au plus peut-on croire que nous avons ici le premier chapitre et son commencement, du *Mythe d'Étana.* Rien de plus plausible, à en juger par l'allure du prologue.

Première colonne. — Recto



1. *Séti,* l. 167-170.



Ra-bu-tum ilu A-nun-na ša-i-mu ši-im-tim
uš-bu im-li-ku mi-li-ik ša ma-a-ta-am
ba-nu-u ki-ib-ra-tim ša-ki-nu ši-ki-it-tim
maḫ(?)-ru a-na ni-ši i-lu I-ge-gu
5 *i-zi-nam a-na ni-ši i-ši-mu*

šar-ra-am la iš-ku-nu ka-lu ni-ši e-bi-a-tim
i-na lim-me-tim la ka-aṣ-ra-at ku-ub-šum me-a-nu
u ḫa-aṭ-ṭu-um as-ni-a-am la ṣa-ap-ra-at
la ba-nu-u iš-ti-ni-iš pa-ra-ak-ku

Les grands dieux Anunna qui règlent le destin
s'assirent et tinrent conseil au sujet de la terre :
les créateurs des régions, les auteurs de la nature,
les dieux Igigi étaient hostiles aux hommes,
5 le désordre (?) aux hommes ils donnèrent en partage.

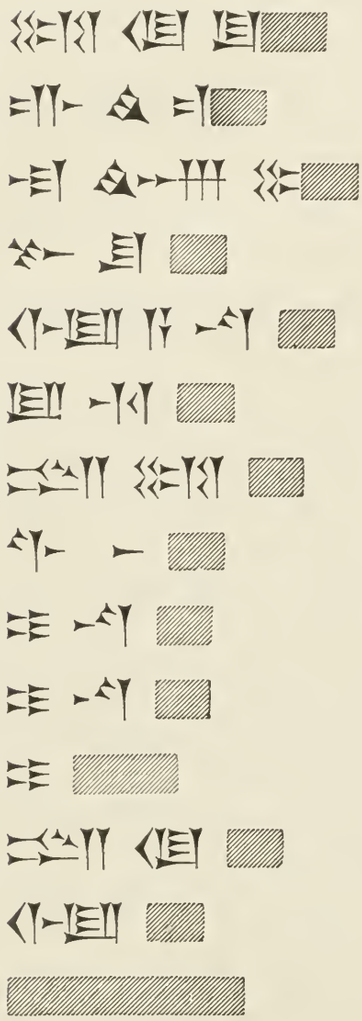
Ils n'instituèrent pas de roi. Aucun des hommes habitant des maisons,
dans un district, n'a ceint tiare et diadème,
sceptre et bâton, n'a tenu!

Ensemble, ils n'ont construit aucun trône,

10 *si-bi te-ba pu-ud-du-lu e-lu da-ap-nim*
ḫa-aṭ-ṭu-um me-a-nu-um ku-ub-šum u ši-bi-ir-ru
ku-ud-mi-iš A-ni-im i-na ša-ma-i ša-ak-nu
u-ul i-ba-aš-ši mi-it-lu-ku ni-ši ša [šar-]ru-tum i-na ša-ma-i lik-da-am
. . . . . .

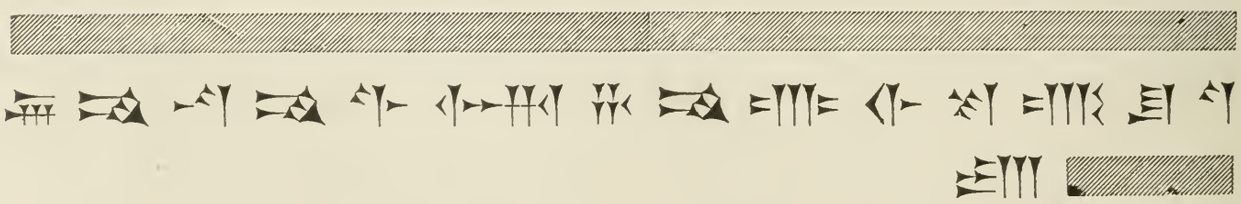
10 les *Sept*, violents, éminents, sublimes, puissants !
Sceptre et tiare, diadème et bâton,
anciennement comme le firmament, dans les cieux sont placés,
et il n'y a pas de projet d'hommes qui, du ciel, la royauté puisse enlever !
. . . . . .

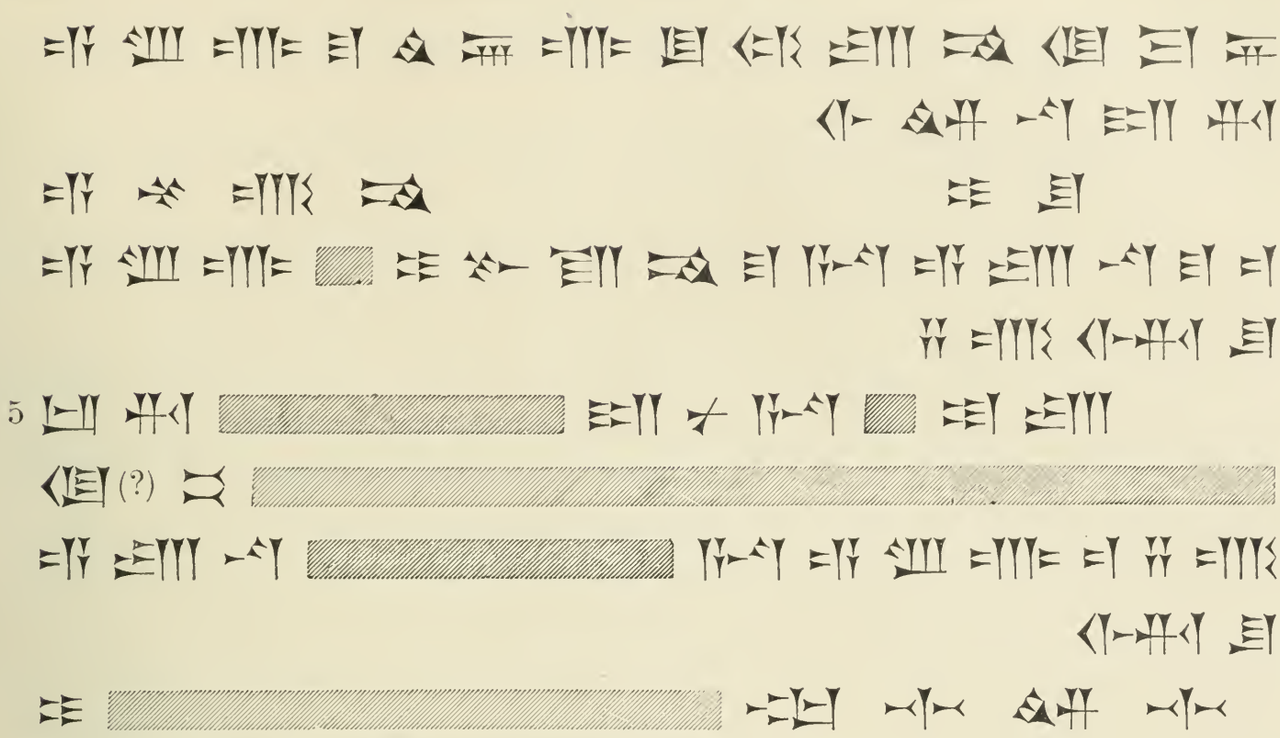
Deuxième colonne. — Recto



li-ki ku-[ubšum]... (prends le diadème)
mar-ḫi-is... (sa femme)
la aḫ-li (?)...
bu-šu...
5 *u a-na*...
lu-paq... (qu'il confie)
il-li... (il alla)
wa-aš...
i-na...
10 *i-na*...
i...
il-ki... (il prit)
u...
. . . . . .

Dernière colonne. — Verso





Sa-am-na wa-ar-ḥa-am Šam-ši te-ga šu-ut-ta...
e-ru-u ma-ḥi-ir u-ku-ul-ta-am ki-ma ni-ši-im na-ra-ri
e-mu-ga-am i-šu
e-ru-u [pašu] i-pu-ša-am-ma a-na E-ta-na-ma iz-za-ga-ar-šu
5 *ib-ri... ra-nu a-na... at-ta*
ki-bi...
E-ta-na... a-na e-ru-u iz-za-ga-ar-šu
i... ka-ti-im-ti

Le huitième mois.....
.....;
l'aigle reçut de la nourriture, comme un apport de secours;
il reprit force.
(Alors) l'aigle parla et dit à Étana :

5 Mon ami, ... toi, dis...
Étana parla et dit à l'aigle :

Allons (?)... la porte (*ou* le filet).

NOTES

Recto, 1re col. — 2. *Milik* ne suppose pas le relatif *ša* à sa suite, puisque l'état construit y supplée. Cependant il y a des exceptions, et je ne puis lire ici *šamâtam* en un mot. Nous avons simplement un état construit abusif.

4. C'est un fait, déjà constaté ailleurs, de l'hostilité des Igigi contre l'homme.

5. Le sens de *izinam* n'est pas très certain. La ligne qui précède implique quelque chose de malveillant, et le verbe *išimu* ne s'applique guère à rien de concret, mais plutôt aux entités abstraites, morales ou collectives. Le sens de *isinam*, « fête cultuelle »,

ne s'adapterait pas bien. La coupure *izi NAM* (= *šimtu*) *ana niši isimu* ne paraît pas non plus plausible.

6. *Ebiatim* existe au singulier sous la forme *ebitum, II R.*, 43, 14, *a*, avec la synonymie *šubtu niḫtum*, « lieu de repos ».

7. *Lim-me-tim* pourrait se lire *ši-pi-tim*, « lieu de jugement, jugement (?) », et donnerait à la phrase un sens aussi plausible qu'avec *limmetim, limetim*.

Qaṣrat, perm. fém., 3e sing., doit se rapporter à *niši* qui est du féminin.

Notre traduction suppose un enjambement de 6 sur 7. Pour l'éviter, il faudrait rapporter *iškunu* à *kalu niši*, et, alors, ce collectif se trouverait d'abord employé avec la 3e personne masculine du pluriel au parfait, et ensuite avec *qaṣrat* à la 3e personne féminine du permansif, ce qui me paraît plus inconvenant.

7. *Kubšum* et *meanu* (voir *mênu* dans les Dictionnaires) sont deux coiffures, comme *ḫaṭṭu* et *asniam* (voir, pour ce dernier, Meissn., *WB.*, p. 13), deux bâtons de commandement. Le signe *as* dans *asniam* est pareil au deuxième de *qaṣrat*, et peut être lu *az, uk, gir*, selon le contexte; les petits signes 𒀀𒀭, 𒁹𒁹 diacritiques manquent, comme il arrive souvent dans ces anciens textes babyloniens. Dans notre cas, *ukniam*, avec le sens d'« albâtre », de « lapis », ne peut convenir. Il nous faut un substantif, à cause du passage parallèle, ligne 11, où un premier sceptre est groupé avec une première coiffure et un deuxième sceptre avec une deuxième coiffure : *ḫaṭṭum meanum, kubšum u šibirru. Šibirru* est précisément un bâton, et remplace *asniam* de la ligne 8.

8. Le sens de *ṣaprat, ṣabrat* me paraît ressortir du contexte, indépendamment de la documentation de *ṣabâru* qu'on peut lire dans les Dictionnaires. Il s'agit, en effet, d'insignes dont personne n'a usé, que personne n'a saisis, revêtus, puisqu'il est dit, ligne 6 : *šarram la iškunu*, « ils n'établirent pas de roi ».

9. *Ištiniš* peut s'entendre de la « société », qui demande un roi, ou des « trônes », dont pas *un seul* n'existait. *Parakku* se dit du temple, du sanctuaire, du trône, et même, par métaphore, du roi. Mais, après *qaṣrat* et *ṣaprat, banû* ne peut avoir ici que le sens de *construire*, au matériel, et *parakku*, celui de « palais royal », « trône ».

10. Les « Sept », *sibi*, sont les Igigi. Quatre épithètes résonnantes dépeignent ces ennemis des hommes et ces maîtres des cieux. *Puddulu* se trouve déjà implicitement dans les Dictionnaires sous *badâlu* analogue de *edu, edlu* (Del., *HWB.*, 167). *Dapnu* est connu comme synonyme de *qarradu* (Del., *HWB.*, 596).

12. *Kudmiš* (rel. *qudmiš*) *anim* rappelle, comme locution, *labariš umê*, « au vieillissement des temps », *kakkabiš šamâmi*, « comme les étoiles du ciel », *aḫrataš umê*, « au déclin des jours ». La racine *katâmu* donnerait le sens de « en cachette cela (*anim*) dans le ciel ils mirent ». Les coupures *inašama išaknu* sont possibles théoriquement parlant. Pourtant, le contexte semble réclamer autre chose que ces verbes au temps présent du *kal* ou au *nifal*. *Šamai* serait pour *šamami, šamawi*.

14. *Likdam*, perm. de *lakâdu*, un des nombreux synonymes de *alâku* (voir Del., *HWB.*, p. 69), avec *ba'u*, « chercher », *likû* (resp. *liqû*), « prendre ».

Le sens général du récit paraît être le suivant :

Les Anunna siègent pour statuer en faveur des hommes, contre les Igigi qui leur sont hostiles.

Le malheur de l'humanité semble venir de ce qu'elle n'a pas de roi. Cependant les insignes de la royauté existent, mais les *Sept*, c'est-à-dire les Igigi, les détiennent dans le ciel, et il n'est pas d'homme qui puisse les y ravir.

Il s'agira de découvrir un moyen pour acquérir ces insignes.

Dès la deuxième colonne, nous avons un discours direct : *liki ku*[*bšum*], « prends la tiare ».

Il est probable que l'aigle joue un rôle dans cette entreprise, comme l'oiseau ZU dans le rapt des tablettes du Destin.

Une première tentative dût échouer. A la fin de la tablette, nous trouvons un convalescent, pendant huit mois (?), nourri par l'aigle comme par un homme sauveur, et qui reprend ses forces. Ce héros n'est autre qu'Étana. Dès lors, le dialogue s'engage entre l'aigle et Étana.

LE TITRE « HORUS D'OR » DANS LE PROTOCOLE PHARAONIQUE

PAR

A. Moret

Vers le début de la IVe dynastie, sous le règne de Snofroui[1], on voit apparaître dans le protocole pharaonique, après le titre d'Horus simple , un autre titre composé de l'épervier Horus debout sur le signe de l'or . Ce groupe, accompagné généralement d'une ou plusieurs épithètes variables avec chaque souverain, reste en usage jusqu'à l'époque romaine; quelle est sa signification précise? On a l'habitude de le traduire « Horus d'or », mais sans explication, ou bien on l'interprète « Horus vainqueur, triomphant » sur la foi d'une inscription ptolémaïque. Nous voudrions essayer de déterminer ici quelle est la préférable de ces deux traductions, quelle est celle qui se justifie le mieux au contact de traditions anciennes comme le titre lui-même.

*
* *

Brugsch a, le premier, interprété *Hor noub*, d'après une inscription hiéroglyphique, trouvée à Philæ par Wilkinson[2]. Le texte donne le protocole de Ptolémée V Épiphane, assez complètement pour suppléer à la lacune du texte hiéroglyphique de la pierre de Rosette, où le protocole du même roi n'existait plus que dans les textes démotique et grec. Brugsch démontra, — ce qui fut confirmé plus tard par la découverte

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 2, *a*.

2. H. Brugsch, *Uebereinstimmung einer hieroglyphischen Inschrift von Philæ mit dem griechischen und demotischen Anfangs-texte des Dekretes von Rosette nachgewiesen*, Berlin, 1849.

d'un second exemplaire hiéroglyphique complet du décret de Rosette[1], — que a son équivalent démotique dans les deux mots ΗΟ ΚΑΚΙ et son équivalent grec dans (βασιλεύοντος) ἀντιπάλων ὑπερτέρου, c'est-à-dire « superior inimicis[2] ». Quel est cet ennemi? se demande Brugsch; c'est celui qu'Horus, « vengeur de son père », a vaincu, Sit-Typhon. Le signe de l'or, *noub*, est employé ici par allitération avec l'ethnique *Noubti* « l'habitant de la ville Noub, Ombos », épithète caractéristique du meurtrier d'Osiris. Le groupe représenterait donc précisément Horus *sur* Sit d'Ombos, c'est-à-dire *dominant* son adversaire, *triomphant* de Sit-Typhon. Dans un de ses derniers ouvrages, Brugsch remarque aussi que les épithètes variées qui suivent dans le protocole de chaque pharaon l'élément fixe *Hor noub* expriment souvent le triomphe du roi sur ses ennemis, assimilés à Sit : « vainqueur des Asiatiques, des étrangers, fort du glaive, fort de courage[3], » etc. L'opinion de Brugsch a été généralement adoptée; E. de Rougé en voit même la confirmation dans ce fait que Papi Ier, qui ajouta aux deux Égyptes la province de Nubie, s'intitule , c'est-à-dire « le triple Horus vainqueur » de la Thébaïde, du Delta et de l'Éthiopie[4].

Notre intention n'est point de contester l'interprétation donnée par Brugsch des inscriptions ptolémaïques de Rosette ou de Philæ. Ainsi que le suggèrent les transcriptions démotique et grecque, le groupe *Hor noub* pouvait bien être interprété *Hor Noubti* aux basses époques; mais on sait, par d'autres exemples, combien, à l'époque grecque, certains titres ou expressions officiels ont été détournés de leur sens premier. Ainsi, on ne saurait considérer que l'épithète *nib hibou sitou* ait été rendue exactement par κυρίος τριακονταετηρίδων, « seigneur des panégyries trentenaires », attendu que ces panégyries ne sont, à l'origine, nullement trentenaires et qu'elles ne tombent jamais que par hasard sur la trentième année d'un règne. — Nous doutons aussi qu'avant la basse époque on ait pu écrire l'épithète du dieu Sit *Noubti*, « l'Ombien », autrement que avec le caractéristique de l'orthographe d'Ombos et le , indice du nom ethnique[5]. Si, à l'époque grecque, *noub* a fait penser à *Noubti*, c'est peut-être à cause de la vogue du sanctuaire d'Ombos, où le culte typhonien de Sobkou était en grand honneur depuis que les Ptolémées avaient magnifiquement restauré le temple local, et depuis qu'Ombos était devenu métropole d'un nome particulier, « l'Ombitès[6] ». Aussi nous demandons-nous si l'expression *Hor noub* ne signifie pas simplement « Horus d'or », et non point « Horus sur Sit ».

D'abord, pour justifier la traduction « Horus sur Sit », nous doutons qu'on puisse tirer grand parti des épithètes variables qui accompagnent et commentent l'élément « Hor noub ». Jusqu'à la fin du Moyen-Empire thébain, ces épithètes sont très courtes :

1. Publié par Bouriant dans le *Recueil*, t. VI, p. 1-20.
2. H. Brugsch, *loc. cit.*, p. 13-14.
3. *Die Ægyptologie*, p. 202.
4. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, p. 116-117. Cf. Maspero, *Histoire*, I, p. 262 et 416.
5. Voir les mémoires de Pleyte, *Sur quelques monuments relatifs au dieu Set*, et d'Éd. Meyer, *Set-Typhon*, où les très nombreux exemples de *Noubti* ont toujours l'orthographe ou .
6. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 318.

Ousirniri s'appelle « Hor noub est divin »; Papi II, « Hor noub prime »; Amenemhaît Ier, « Hor noub renouvelle les naissances »; Amenemhaît II, « Hor noub est juste de voix »: un des Sobkouhotpou, « Hor noub a ses doubles divins ». Jusqu'ici, rien ne se rapporte à l'idée d'Horus « triomphant[1] ». A partir de la XVIIIe dynastie, l'épithète se développe en plusieurs expressions de deux mots, relatives aux événements du règne et en particulier aux faits de guerre; c'est à ces épithètes que Brugsch fait allusion. Il est certain que la plupart des pharaons de la XVIIIe et de la XXe dynastie font suivre leur titre de termes tels que « frappeur des 9 arcs », , ou « écraseur des Anou », : mais chacun de ces rois attache aussi au même titre *Hor noub* des épithètes à sens purement religieux ou pacifique. Par exemple, Touthmès III est « illustre par ses levers », , en même temps que « grand du glaive, écraseur des 9 arcs »; Aménophis III, pourvu de sept épithètes, se dit « brillant de devenirs, grand de merveilles », , tout autant que « frappeur des Monitiou, écraseur des Tehennou »: Ramsès II, qui use d'une douzaine de formules, n'en a que trois nettement belliqueuses. Le caractère multiple, verbeux, contradictoire de ces épithètes, semble prouver qu'elles étaient devenues vagues, peu significatives; « frappeur des 9 arcs » s'ajoutait après *Hor noub* aussi aisément que « riche d'années », , qualité que s'attribuent la plupart des Ramsès. Aussi nous semble-t-il qu'on ne peut s'appuyer, pour préciser le vrai sens du titre *Hor noub*, que sur les épithètes *uniques*, invariables et plus significatives des pharaons de l'Ancien-Empire.

Sous l'Ancien-Empire, les épithètes se réduisent à un seul groupe, parfois à un signe. Snofroui, le premier pharaon qui utilise le titre, l'emploie tout seul; il intercale simplement dans son cartouche. Après lui, on trouve pour Chéops , pour Chephren , pour Ousirniri , pour Papi Ier , pour Mihtimsaouf Ier , pour Papi II . Les formes telles que ou [2] sont très significatives. Chacun sait que ces deux éperviers symbolisent les dieux des deux parties de l'Égypte, Horus et Sit, les jumeaux qui s'étaient partagé le monde; à ces deux divinités on assimilait le pharaon possesseur des deux Égyptes qui sont les deux moitiés d'Horus et de Sit (, var.). Si donc sont Horus et Sit, il devient difficilement admissible que soit *Noubti*, c'est-à-dire Sit; en effet, on aurait alors « Horus et Sit *sur* Sit », « vainqueurs de Sit », ce qui est inexplicable ici[3]. Il nous semble donc que dans des expressions de ce genre la traduction « or » s'impose pour , ce qui est conforme à l'orthographe et au sens radical du signe.

1. Les exemples dans Lepsius, *Königsbuch*, passim.

2. Cette forme semble analogue à , employée pour désigner les dieux des deux moitiés de la vallée du Nil (les rives est et ouest, ou le nord et le sud). — (Cf. Lepsius, *Denkm.*, III, 186; Éd. Meyer, *Set-Typhon*, p. 35; Éd. Naville, *Recueil*, t. XXI, p. 121.)

3. Au contraire, des exemples de l'expression , qui semble bien devoir se traduire par « Sit d'or » et non pas « Sit Noubti », sont donnés par Pleyte, *Sur quelques monuments relatifs au dieu Set*, pl. VII, n° 145, et pl. III, nos 4 et 13. Au n° 13 correspond un Sit, double couronne en tête, glaive et massue en mains, c'est-à-dire en costume royal, ainsi qu'il convient à un dieu qui porte le « nom d'or ».

La forme particulière du titre de Papi Ier, , interprétée, pour des raisons historiques, par E. de Rougé « le triple Horus vainqueur », ne peut être opposée à la traduction « Horus d'or ». De même que Chéops et Mihtimsaouf Ier sont comparés non pas à « Horus d'or », mais « au double Horus d'or (Horus et Sit) » , de même Papi Ier est identifié à une autre forme d'Horus, la forme plurielle, qui existait à côté de la forme simple et de la forme double. La liste dynastique divine du Papyrus de Turin fait régner, après Osiris et Sit, le dieu-roi « Horus-les-dieux[1] »; or, précisément, les textes de la pyramide de Papi Ier comparent celui-ci à cet Horus particulier : « ce Miriri (Papi) est Horus-les-dieux[2] ». La variante ne semble donc pas demander une explication historique; elle est à l'Horus pluriel ce que est à l'Horus double, ce que est à l'Horus simple; l'adjonction de ne doit pas plus étonner dans ce cas que dans les autres.

Pour défendre la traduction = *or* dans le groupe , nous invoquerons enfin le témoignage de la pierre de Palerme. On lit sur ce monument, qui date au plus tard de la VIe dynastie, après le nom d'Horus simple d'un roi, une rubrique qui signale un « nom doré », mais celui-ci est malheureusement en lacune. Le passage est celui-ci : ... « l'Horus Noutir-n (dont) le nom royal doré[3]... ». Il paraît difficile de ne pas voir ici mention d'un « nom d'or » dans le protocole d'un roi : pouvons-nous croire que ce « nom d'or » puisse désigner un titre autre que ?

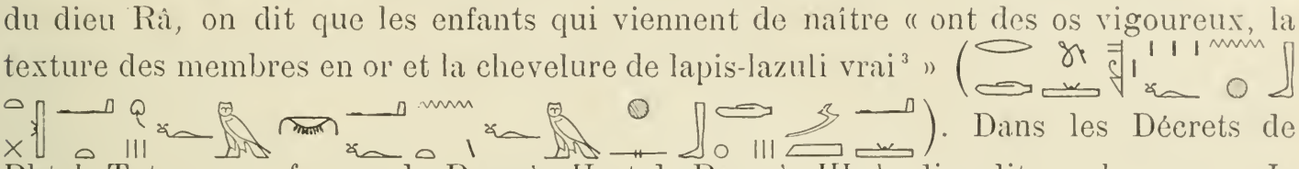
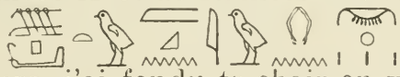
Nous croyons donc qu'à l'époque ancienne, la vraie traduction du groupe est « Horus d'or ». Pour préciser le sens exact de ce titre et comprendre en quoi il différait du nom d'Horus simple, nous devons nous demander quel effet les Égyptiens attendaient de l'or et quelle puissance ils lui prêtaient.

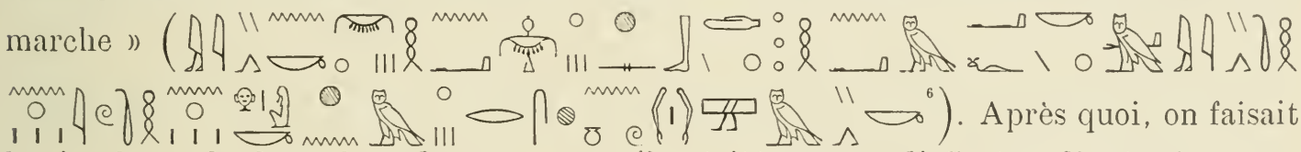
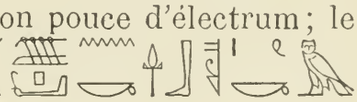
*
* *

L'or symbolisait pour les Égyptiens, entre autres choses, la durée et l'indestructibilité. A ce titre, l'or et d'autres métaux faisaient partie intégrante du corps 1° des dieux, 2° des rois, 3° des morts qui avaient subi les rites préservateurs de la corruption. C'est ce qu'il nous faut établir rapidement pour définir le sens du titre *Hor noub*.

Les dieux étaient mortels comme les hommes[4], mais leurs corps avaient le privilège de se minéraliser, c'est-à-dire d'être incorruptibles, et, en cet état, la mort n'était qu'une autre forme de la vie. Les récits relatifs au règne du roi Râ nous disent que « lorsque ce dieu devint vieux, ses os furent d'argent, ses chairs d'or, ses cheveux de lapis-lazuli véritable »

1. Cf. *Königsbuch*, pl. III où se trouve un fac-similé du Papyrus de Turin.
2. *Pyramide de Papi Ier*, l. 251.
3. A. Pellegrini, *Nota sopra un' iscrizione egizia del Museo di Palermo* (extrait de l'*Archivio storico Siciliano*, N. S., anno XX, 1896), p. 305, pl. I. — Cf. l'article d'Éd. Naville, *Recueil*, t. XXI, p. 117.
4. Cf. Maspero, *Histoire*, I, p. 111, note 2.

[1]). L'or, formant les chairs, était donc une partie essentielle du corps des dieux. Aussi, quand on reconstituait le corps d'Osiris, aux fêtes du mois de Choïak, les quatorze parties du corps divin se divisaient en cinq d'or (toute l'ossature), cinq d'argent (or blanc), le reste de bronze[2]. — Les rois, étant les héritiers des dynasties divines et les propres fils des dieux, engendrés matériellement par eux, devaient participer de leur nature « minérale » et avoir le privilège d'un corps indestructible. Au papyrus Westcar, quand on décrit la naissance de trois futurs rois, enfants du dieu Râ, on dit que les enfants qui viennent de naître « ont des os vigoureux, la texture des membres en or et la chevelure de lapis-lazuli vrai[3] » (). Dans les Décrets de Phtah-Totunen en faveur de Ramsès II et de Ramsès III, le dieu dit au pharaon : « Je t'embrasse dans mes bras d'or » () et « j'ai fait de toi un roi éternel, un chef qui dure à toujours, j'ai fondu ta chair en vermeil, tes os en airain, tes bras en fer du ciel... » ([4]). La répartition des métaux est ici quelque peu différente, mais nous voyons que l'or, sous forme de vermeil, tient encore la première place.

D'autre part, tout homme mort devenant, si les rites funéraires étaient exécutés, un Osiris à la fois dieu et roi, au sens précis de ces mots, avec le costume, les attributs distinctifs, les privilèges, le pouvoir de la royauté et de la divinité, tout homme mort, par les soins de ses parents, prenait un corps minéralisé, incorruptible et digne d'un roi ou d'un dieu. Deux *Rituels d'embaumement* (Papyrus n° 3 de Boulaq et Papyrus n° 5158 du Louvre[5]) nous font savoir en quoi consistait cette minéralisation du cadavre. Quand le corps avait été vidé de ses entrailles, saturé de natron, oint d'huiles canoniques, le prêtre disait : « O Osiris, ils viennent à toi, l'or avec l'argent, le lapis avec le mâfkaït; voici que vient le cristal pour éclairer ta face, la cornaline pour affermir (embrasser) ta marche » ( [6]). Après quoi, on faisait le simulacre de dorer le cadavre; comme il eût été coûteux d'effectuer l'opération pour le corps entier, on se contentait de dorer les ongles des mains et des pieds, en récitant la formule : « O Osiris, tu reçois ton ongle d'or, tes doigts d'or, ton pouce d'électrum; le liquide de Râ pénètre en toi comme en les membres d'Osiris » (

1. Texte établi d'après les deux versions du récit de la *Destruction des hommes par les dieux* (Éd. Naville, *Transactions S. B. A.*, IV, p. 1, et VIII, p. 412). Autre description analogue du corps de Râ dans *Pap. de Boulaq I*. 2, n° VI.

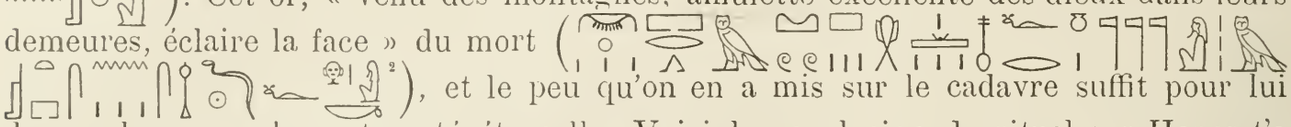
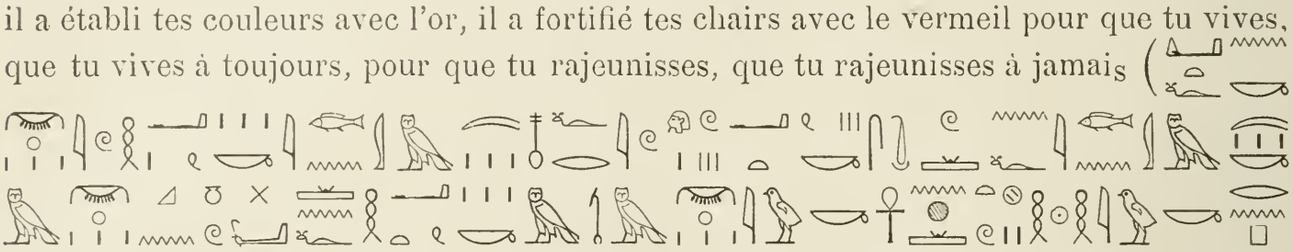
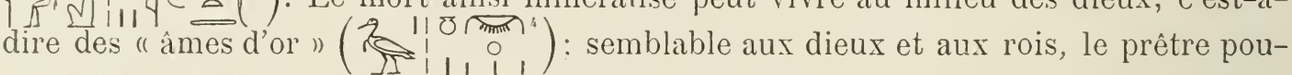
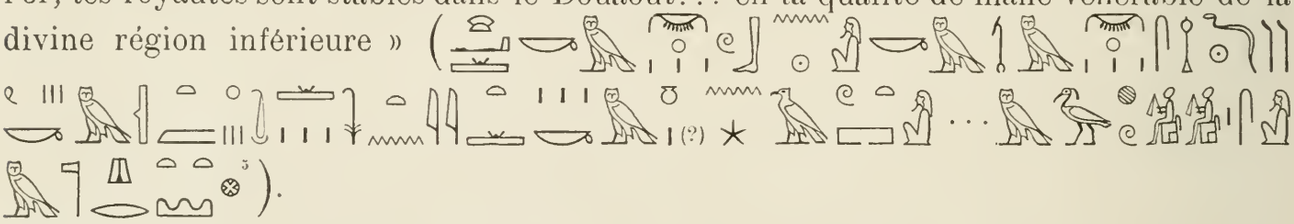
2. Mariette, *Dendérah*, IV. pl. 36, l. 54, et *Texte*, p. 127; cf. Loret, *Recueil*, IV, p. 23.

3. Ad. Erman, *Pap. Westcar*, pl. X, l. 10-11, 18-19, 25-26.

4. Éd. Naville, *Transactions S. B. A.*, VII, p. 119; texte de Ramsès II, l. 7 et 9; texte de Ramsès III, l. 10 et 13.

5. Le premier traduit, le second transcrit et traduit par Maspero, *Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre*, p. 18 sqq.

6. *Papyrus de Boulaq I*, pl. 7, l. 8.

[1]). Cet or, « venu des montagnes, amulette excellente des dieux dans leurs demeures, éclaire la face » du mort ( [2]), et le peu qu'on en a mis sur le cadavre suffit pour lui donner bonne couleur et santé éternelle. Voici la conclusion du rituel : « Horus t'a donné l'or pour tes chairs, des couleurs excellentes pour les extrémités de tes membres; il a établi tes couleurs avec l'or, il a fortifié tes chairs avec le vermeil pour que tu vives, que tu vives à toujours, pour que tu rajeunisses, que tu rajeunisses à jamais ( [3]). Le mort ainsi minéralisé peut vivre au milieu des dieux, c'est-à-dire des « âmes d'or » ( [4]): semblable aux dieux et aux rois, le prêtre pouvait lui dire : « Tu apparais en or, tu te lèves en électrum, tes doigts brillent comme l'or, tes royautés sont stables dans le Douaout... en ta qualité de mâne vénérable de la divine région inférieure » ( [5]).

De cette conception réaliste qui assure l'indestructibilité du corps des dieux, des rois, des morts par la minéralisation, par l'infusion de l'or « liquide de Râ[6] », dérivent quantité de détails des cultes funéraire et divin. On sait, par les indications trouvées sur les parois des sanctuaires, que les statues des dieux étaient d'or et de vermeil, ou de bois doré[7], ou de bronze incrusté d'or; les statues de double des morts étaient de même matière[8], du moins quand la fortune des survivants le permettait. L'habitude de

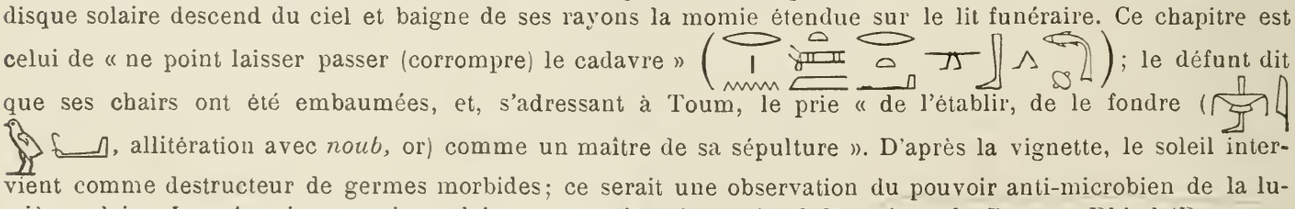
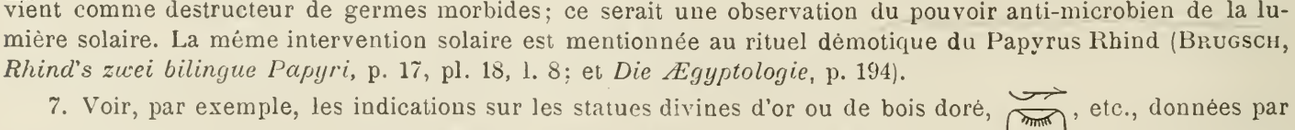
1. *Papyrus de Boulaq I*, pl. 7, l. 16-17.

2. *Ibid.*, l. 20. Les momies ont parfois le nombril et le bout des seins dorés et des étuis d'or pour les ongles. Cf. Passalacqua, *Catalogue*, p. 145 et 185.

3. *Ibid.*, pl. 12, l. 15-16.

4. *Ibid.*, pl. 8, l. 5.

5. *Ibid.*, pl. 12, l. 4-5.

6. Expression du Papyrus de Boulaq. Cf. Maspero, *op. cit.*, p. 23, 30, 35, 36. C'est sans doute à cette idée de l'action de l'or « liquide de Râ » qu'on doit la vignette du chap. cliv du *Todtenbuch* (éd. Lepsius) où le disque solaire descend du ciel et baigne de ses rayons la momie étendue sur le lit funéraire. Ce chapitre est celui de « ne point laisser passer (corrompre) le cadavre » (); le défunt dit que ses chairs ont été embaumées, et, s'adressant à Toum, le prie « de l'établir, de le fondre ( , allitération avec *noub*, or) comme un maître de sa sépulture ». D'après la vignette, le soleil intervient comme destructeur de germes morbides; ce serait une observation du pouvoir anti-microbien de la lumière solaire. La même intervention solaire est mentionnée au rituel démotique du Papyrus Rhind (Brugsch, *Rhind's zwei bilingue Papyri*, p. 17, pl. 18, l. 8; et *Die Ægyptologie*, p. 194).

7. Voir, par exemple, les indications sur les statues divines d'or ou de bois doré, , etc., données par la stèle dite de la fille de Chéops (Mariette, *Mon. divers*, pl. 53) et par les représentations de Dendérah (Mariette, *Dendérah*, II, 67, *a* et *b*, IV, 68-69, 89-90).

8. Ramsès II fait faire pour son père défunt une statue en or (Mariette, *Abydos*, I, pl. 7, l. 49) et aussi

poser une feuille d'or sur le visage du mort, de dorer ou de peindre en couleur d'or la face des cercueils sculptés en forme de corps humain, de colorer en bleu leur chevelure[1], vient également de la préoccupation de rendre le mort pareil à une image divine ou royale. D'après le Papyrus Amhurst, voici quel était l'aspect de la momie du roi Sobkoumsaouf (XIIIe dynastie) : « sa tête était recouverte d'or à la face, la momie auguste de ce roi était garnie d'or en son entier, et ses cercueils étaient revêtus d'or et d'argent à l'intérieur et à l'extérieur » ( ). — Enfin, dans les temples et les tombeaux, la salle où les images dorées[3] des dieux et des morts subissaient les rites funéraires ou divins et reposaient indestructibles, s'appelait « la maison d'or », ou « la salle d'or[4] »; là, suivant le texte des Livres sacrés, le sol était d'or ou d'argent. De même, dans le palais du roi, la salle où « Horus d'or » donnait audience s'appelait « Salle de Vermeil[5] ». Naturellement les « salles dorées » des tombeaux des temples et des palais pouvaient ne réceler qu'une très faible partie d'or dans leur décoration dont la richesse était proportionnée à la fortune du possesseur.

La qualité prophylactique de l'or explique aussi pourquoi l'on couvrait les momies de talismans d'or[6] ou dorés, que l'on retrouve dans les tombes et qui sont énumérés dans

---

en vermeil (*ibid.*, pl. 7, l. 63). Dans le Conte de Sinouhit, le héros reçoit du pharaon une statue funéraire « ciselée en or avec une robe de vermeil » (cf. A. Moret, *La Condition des Féaux*, *Recueil*, t. XIX, p. 130). Les statues de double du roi Hor Aou-ab-ri (XIIIe dynastie), trouvées par M. de Morgan (*Dahchour*, p. 91-92, 95), étaient en bois recouvert de feuilles d'or.

1. Les cercueils du roi Hor-Aou-ab-ri et de la princesse Noubhotpou (XIIIe dynastie), trouvés par M. de Morgan, étaient en bois lamé d'or, avec masque en bois doré (*Dahchour*, p. 99-101). Des statuettes en bois, trouvées par M. Amélineau dans la butte d'Om el-Gaab, avaient la figure couverte d'une feuille d'or (*Les Nouvelles Fouilles d'Abydos*, p. 167). Sur les masques en feuilles d'or et en cartonnages dorés, les cercueils dorés ou peints en jaune, cf. Mariette, *Notice des principaux monuments du Musée de Boulaq*, 3e édition, p. 45, 230, 232-233, etc.; Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, 1883, p. 241, 312, 371, etc.; E. de Rougé, *Description sommaire des salles du Musée égyptien du Louvre* (nouvelle édition), p. 115, etc.; Passalacqua, *Catalogue...*, p. 185. — Sur les statues divines à visage d'or ou doré, voir Mariette, *Dendérah*, texte, p. 195.

2. *Pap. Amhurst*, ap. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, III, 2, p. 10-11, et pl. II, 4-6.

3. On désigne souvent les déesses par l'épithète *Noubit*, « la dorée ».

4. La salle principale du tombeau où se faisait l'*ouverture de la bouche et des yeux* s'appelait (Schiaparelli, *Il Libro dei Funerali*, I, p. 22-27, 50-53); le plan du tombeau de Ramsès IV, conservé à Turin, appelle la salle du sarcophage (Chabas, *Mélanges égyptologiques*, III, 2, p. 195). Aussi, un des euphémismes pour remplacer le mot *mourir* était « connaître la salle d'or ». (*Abydos*, I, pl. 6, l. 33). — Au Sérapéum, à Coptos, à Dendérah, désigne le sanctuaire; voir, avec corrections, Brugsch, *Dict. géogr.*, p. 320-325. Le sol d'or ou d'argent est mentionné au *Rituel de l'embaumement* (dans Maspero, *Papyrus du Louvre*, p. 50).

5. , *Pap. de Berlin I*, l. 251; cf. Maspero, *Les Contes populaires*, p. 123, n° 2. On sait, par les inscriptions dédicatoires, que les murs, les colonnes et les portes des temples étaient souvent dorés. Cf., entre autres, Mariette, *Abydos*, I, pl. 13 et 18.

6. C'est ce que le Papyrus Amhurst appelle « les talismans et ornements d'or qui sont au cou (du roi Sobkmousaouf) ( ). — Cf. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, III, 2, p. 10, pl. II, l. 4.

les rituels funéraires : ce sont surtout le scarabée d'or[1] qu'on met à la place du cœur, le d'or[2], l'œil en lapis enduit d'or[3], le collier en or[4], le vautour d'or [5], la vache d'or [6], qu'on met au cou. Les textes spécifient que ce sont des talismans « protecteurs », *saou*[7]; si on les applique sur les chairs de la momie, c'est « pour qu'ils en repoussent tout mal et toute blessure », « pour qu'aucune partie des chairs ne soit sans dieu » protecteur [8]. Vêtu de cette armure dorée, le mort est semblable au « cynocéphale d'or des dieux[9] » , il se transforme en « épervier d'or[10] » , c'est-à-dire en « épervier divin[11] » ; il est désormais « sain comme le soleil Rá » , car « l'image de Rá, c'est une image d'or[12] » . L'épervier d'or dans lequel peut se transformer tout défunt nous est connu matériellement par un monument trouvé à Abydos par M. Amélineau : un nommé Ahmesou avait reçu de la faveur du roi Aménophis II un bel épervier en calcaire, recouvert de feuilles d'or qui subsistent encore en partie; c'était l'image du dieu Horus coiffé des deux couronnes, à laquelle tout mort justifié avait l'ambition de s'assimiler. La statue avait été restaurée dans la suite et déposée dans la « chambre d'or » de la tombe par un des descendants d'Ahmesou[13]. Ainsi, une des formes du mort devenu dieu-roi était l'épervier d'or; il n'échappera à personne combien ceci est significatif pour le sens du titre appliqué à un roi-dieu.

L'action protectrice des amulettes d'or finit par prendre corps et se matérialiser en une divinité vivante. Devéria, dans son étude sur « Noub, la déesse d'or des Égyptiens[14] », a montré comment les déesses funéraires Isis, Hathor, Máït, Nekhabit, se transforment souvent en une divinité particulière *Noubit*, « la dorée », qualifiée « dame de la vallée funéraire[15] » ou « régente de la montagne où résident les dieux[16] ». Son rôle consiste « à faire monter le défunt vers la demeure du dieu grand[17] », à « présenter la *monaït* au nez du défunt[18] », à garantir au défunt « un charme protecteur éternel[19] ». Noubit est « la grande déesse d'or des dieux », tout comme Isis est « l'or des dieux et des

1. *Todtenbuch* (éd. Lepsius), ch. xxx, l. 4-5, et ch. lxiv, l. 33.
2. *Ibid.*, ch. clv.
3. *Ibid.*, ch. cxl, l. 11.
4. *Ibid.*, ch. clviii.
5. *Ibid.*, ch. clvii.
6. *Ibid.*, ch. clxii, l. 8.
7. *Ibid.*, ch. clvii.
8. *Ibid.*, ch. xlii, l. 4-9 et l. 10. — Voir, dans Rhind, *Thebes*, pl. VII, la disposition des amulettes d'or sur une momie, et pl. VI, une couronne de feuillage en or, placée sur la tête d'une momie.
9. *Ibid.*, ch. xlii, l. 22.
10. *Ibid.*, ch. lxxvii.
11. *Ibid.*, ch. lxxviii.
12. *Ibid.*, ch. cxxxiii, l. 4 et 7.
13. E. Amélineau, *Les Nouvelles Fouilles d'Abydos*, p. 141, 169-172, et pl. V.
14. Devéria, *Œuvres choisies*, I, p. 1-25.
15. *Ibid.*, p. 8.
16. *Ibid.*, p. 10.
17. *Ibid.*, p. 2.
18. *Ibid.*, p. 5-6.
19. *Ibid.*, p. 15 et pl. IV.

déesses[1] ». Aussi est-elle souvent représentée au fond des sarcophages ou sur la caisse des cercueils, accroupie sur le signe de l'or et ouvrant les deux bras pour protéger la momie[2]. Dans cette attitude, « Noub sur l'or » forme un groupe de même valeur que .

*
* *

Si maintenant nous nous reportons au titre « Horus d'or », il nous semblera que ce titre appliqué au pharaon lui décerne par avance et de son vivant le privilège de l'indestructibilité, de l'incorruptibilité que le mort se flattait d'obtenir par la vertu de l'or et les incantations de la déesse « Dorée[3] ». On sait que le mort parfait devenait un dieu et un roi ; aussi est-il en or comme sont les dieux, et voilà ce que le roi se vante d'être, dès son intronisation, par son titre d'*Hor noub*. Dans le protocole royal, le groupe exprime donc une idée distincte de celle que rend le groupe ; celui-ci désigne proprement l'âme du roi en tant que « Horus des vivants », suivant l'expression bien connue : ou ; le nom d'« Horus doré » spécifie que le roi, en tant qu'héritier et fils des dieux, est déjà incorruptible d'âme et de corps avant même la pratique de l'embaumement. De plus, comme il arrive souvent en égyptien, le titre exprime les deux faces de l'idée qu'il représente; l'expression a un sens passif en tant qu'elle s'applique à l'Horus rendu incorruptible; elle a aussi un sens actif par lequel l'Horus doré étend aux autres êtres, tout comme la déesse Noubit et les autres dieux d'or, la protection dont il jouit lui-même. De là, des locutions comme celles de la stèle de Kouban où Ramsès II est appelé « l'épervier (Horus) au plumage bariolé, le *bon épervier de vermeil qui a protégé l'Égypte de son aile* en mettant à l'ombre (à l'abri) les « Rekhitou » comme un mur de vaillance et de victoire » ( ). Ainsi l'« Horus d'or » était comme une amulette dorée personnifiée, attachée au corps de l'Égypte. Telle est la double prérogative de *sauvegarde personnelle* et de *protection sur autrui* que le titre d'Horus d'or semble attacher à la personne du pharaon[5].

L'interprétation que nous proposons ici n'empêche point d'admettre, d'après le texte grec de Rosette, qu'à la basse époque l'épithète *Hor noub* ait pu signifier, par

1. Devéria, *Œuvres choisies*, p. 16; cf. Lepsius, *Denkm.*, IV, 36 *c*.
2. *Ibid.*, p. 13.
3. On a vu, par les exemples cités plus haut, que l'or est le « liquide de Râ » et le corps même du Soleil. Il faut voir dans cette croyance l'explication de ce fait que la première forme connue d'un *nom doré* royal a été (protocole du roi Zosiri dans la pyramide à degrés de Saqqarah, Lepsius, *Auswahl*, pl. VII; *L'Inscription de Sehel*, l. 1), rédigée au nom de Zosiri à l'époque ptolémaïque, remplace par , forme qui, en effet, prévalut après Zosiri.
4. *Stèle de Kouban*, l. 2.
5. De là, et par extension du sens de protection, les épithètes belliqueuses qui commentent le titre sous les XVIIIe et XIXe dynasties.

confusion de *noub* avec *Noubti,* « Horus sur son adversaire Sit ». Mais nous croyons qu'à l'origine le sens du titre était simplement « Horus d'or », et que cette interprétation se justifie non par des considérations historiques, mais par les traditions que nous venons de rappeler[1].

Paris, 12 juillet 1900.

LA MOMIE DU ROI MER-EN-PTAH BA-EN-RA[2]

(*Suite*[3])

PAR

WILLIAM GROFF

L'inscription sur le linceul de la momie du roi Mer-en-ptah est ainsi écrite : [illegible][4], la transcription en est : [illegible], et la traduction : « *Roi Ba-en-ra*[5], » c'est-à-dire « Mer-en-ptah ». On voit bien, par la forme des caractères, qu'elle aurait été écrite par un scribe très habile, peut-être le chef des écrivains, en tout cas, il doit avoir été un personnage bien important et qui jouait un rôle capital lorsqu'on réunissait et cachait les momies royales. Ainsi, quant à l'identité de la momie, on a le témoignage, dans l'inscription, d'un des plus hauts fonctionnaires de la XXIe dynastie, peu de temps après la mort de Mer-en-ptah, et quand l'identité des momies royales fut bien connue.

Le texte a 0^m^06 de haut et 0^m^16 de long; l'écriture est très claire et nette, on peut remarquer qu'à certains endroits elle est très noire, et à d'autres plus pâle, l'étoffe a absorbé rapidement l'encre, ce qui la faisait manquer sur le *kalam;* puis, plusieurs fois, l'étoffe a cédé sous le *kalam* du scribe, d'où une forme anormale de

---

1. Pendant l'impression de cet article, un nouvel ouvrage de M. Petrie nous a fait connaître une nouvelle interprétation du titre *Hor noub.* M. Petrie estime que l'apparition de ce titre de « dieu du métal » peut rappeler la conquête des mines du Sinaï par les rois de la IVe dynastie; le sens de « victorious over enemies » ne serait qu'une signification secondaire. D'accord avec M. Petrie sur ce dernier point, nous n'en pensons pas moins que la conquête des mines du Sinaï ne suffit pas à expliquer les titres [illegible] et [illegible], et que l'interprétation historique cède le pas ici à l'explication par les traditions religieuses (Fl. PETRIE, *The royal Tombs of the first Dynasty,* Part I, p. 36).

2. Le nom « Mer-en-ptah Ba-en-ra » est composé du nom Mer-en-ptah, par lequel le roi est généralement connu, et de Ba-en-ra, la transcription du nom divin du roi écrit sur le linceul de sa momie (GROFF, Lettre du 14 mai 1898, dans *The American Register*).

3. La présente étude a été divisée en deux parties à cause du manque d'espace dans le fascicule précédent du *Recueil.* On peut résumer les notes ici ainsi : LORET, *Le Tombeau d'Aménophis II, Bulletin de l'Institut égyptien,* 1898, p. 98 sqq. (séance de l'Institut égyptien du 13 mai 1898); GROFF, *Bulletin de l'Institut égyptien,* 1898, p. 238, et 1900 (séance de février); *Recueil de Travaux,* t. XX, p. 224, etc.; t. XXII, p. 136; *Ha-em-us, Mambrès de la tradition chrétienne;* cf. *Kabus et Haman, de la tradition arabe* (voyez mes études, *Recueil de Travaux,* t. XXI, p. 219 sqq., et t. XXII, p. 41 sqq.; SALE, *The Koran,* p. 115 et 290). — Le vrai texte est Ἰάννης καὶ Μαμβρής (cf., à ce sujet, SMITH, *Dic.,* t. I, p. 928).

4. Les textes des momies royales trouvées au tombeau d'Aménophis II, ont été révélés pour la première fois par M. Loret, à la séance de l'Institut égyptien du 13 mai 1898; mais les textes cités dans la présente étude sont d'après mes propres copies faites directement et soigneusement, par moi-même, sur les textes originaux des momies royales, actuellement déposées au Musée de Gizeh.

5. Le cartouche manque, de même que, d'ailleurs, peut-être on croyait le nom royal suffisamment indiqué par le mot « roi » qui le précède.

certains signes : par exemple, 〰 *n* est fait ▬. La main du roi Mer-en-ptah se trouve juste sous la partie supérieure du signe 𓄡, qui suit 𓅱 ; puis, il y a un petit espace où rien ne soutient l'étoffe, d'où l'hiératique du signe 𓄡 a la forme 𓄡. Un peu après l'inscription, on voit ce qui paraît être une grosse tache d'encre. Dans le cercueil il y a quelques tiges de plantes, de fleurs[1], ce qui témoigne la vénération des prêtres d'Amen, ou d'autres encore, pour le corps et la mémoire du roi.

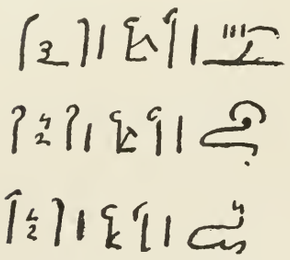
La lecture *Khu-en-aten* des signes hiératiques est inadmissible, de même que l'identification avec Aménophis IV[2]. Nous reviendrons un peu plus loin sur le sort probable de ce roi et de sa momie.

Quant au nom propre écrit sur le linceul de la momie, en hiératique, précité, le seul roi, dès la XVIIe dynastie jusqu'à la XXIe, dont on ne possède pas le corps, qui devrait se trouver avec ces momies royales, et dont le prénom est terminé par *en-ra*, est *Ba-en-ra*, c'est-à-dire « Mer-en-ptah ».

On pouvait songer que le scribe, en écrivant le premier signe du nom divin du roi Mer-en-ptah Ier, c'est-à-dire *Ba-en-ra*, aurait pensé au nom divin de Mer-en-ptah II, c'est-à-dire *χu-en-ra;* le prénom de ce dernier roi est écrit sur le couvercle de son sarcophage : [3] au lieu de , on aurait donné à Mer-en-ptah II un titre de Mer-en-ptah Ier : . Mais, assurément, le premier signe du nom propre sur la momie n'est pas 𓅱, car, d'abord, le signe syllabique 𓅱 est ordinairement accompagné par : 𓏏, 𓏏, 𓏏 ou 𓏏, et non pas par 𓄡, qui servent à indiquer 𓅱. De plus, le premier signe hiératique du nom propre, sur le linceul de la momie, est autrement fait que le signe 𓅱, on n'a que comparer ce nom avec celui de *χu-en-ra*, écrit sur le linceul de la momie de ce roi, ainsi : , qu'il faudrait bien transcrire , et traduire : « *Roi χu-en-ra*[4]. » On voit que non seulement le premier signe hiératique des noms propres n'est pas le même, mais que la disposition des signes est différente dans les deux noms. Plus important encore, le groupe de signes correspond à celui qui se trouve dans les papyrus employé pour écrire le nom du roi : [5] « Ra-ba-en », c'est-à-dire Mer-en-ptah[6]. On voit que l'hiératique du signe 𓅱 est un peu autrement fait sur le linceul de Mer-en-ptah que dans le texte du papyrus. On trouve un nombre de formes, en hiératique, du signe 𓅱, elles paraissent se rattacher toutes à un prototype [7] ; mais la lecture de ce signe pouvait donner lieu à des équivoques, d'où un nombre de formes, à part celles qui ne se rattachent pas à la

1. Voyez Loret, *Le Tombeau d'Aménophis II*, *Bulletin de l'Institut égyptien* (précité). Peut-être on leur attribuait des vertus magiques envers la momie ou envers l'âme du roi.
2. Voyez Loret, *Le Tombeau d'Aménophis II*, *Bulletin de l'Institut égyptien*, étude précitée.
3. Voyez Loret, *Le Tombeau d'Aménophis II*, *Bulletin de l'Institut égyptien*, étude précitée. — Le 〰, manque.
4. Loret, *Le Tombeau d'Aménophis II*, *Bulletin de l'Institut égyptien*, précité.
5. *Papyrus Anastasi II*. 6, 4.
6. Voyez Maspero, *Du genre épistolaire*.
7. *Papyrus Prisse VII*, 12. Voyez Virey, *Études sur le Papyrus Prisse*, p. 52.

présente étude, on peut esquisser l'histoire du signe , ainsi; le prototype en est qui, pour le caractériser, est muni de divers signes tels que : I, II, III, , , , etc., soit seuls, soit combinés de diverses façons; puis, le signe fondamental est suivi par I, et lorsque le signe *ba* est employé avec la valeur d'un signe idéographique et syllabique, il reçoit pour déterminatif . Comme exemples, on peut noter, sous la XIXe dynastie, les formes , , [1]; sous la XXe, , , , [2]; sous la XXIe, , , [3]; enfin, notons, sous la XXIIe, [4]. Les diverses formes de l'hiératique du signe *ba* sont toutes équivalentes; pour n'en citer qu'un seul exemple, on trouve la phrase , écrite en hiératique[5] :



Ce qui montre l'équivalence exacte de ces diverses formes des signes : .

Quant à la lecture du signe , on trouve l'équivalence hiéroglyphique : assurément, à l'époque de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, il correspondait au ב sémitique; il fut l'homophone de , qui fut rendu en assyrien par *bi*[6]. Dans les *Notes d'un Sorcier*, le mot est transcrit ḥai et ḥaei[7]; ainsi, peut être transcrit *ba, be* ou *bi,* mais la lecture *ba* paraît être un peu plus préférable.

Quant à la disposition des caractères employés pour écrire le nom .

On s'attendrait à trouver le signe , non pas sous et avant , mais après ; on reconnaît que c'est une particularité autographique qu'on trouve constamment employée d'ailleurs dans les textes écrits en hiératique, dans le nom propre : « Ba-en-ra », prénom de Mer-en-ptah, et qu'on aurait adoptée pour le caractériser[8].

Le signe hiératique qui suit est , il est ici à sa place habituelle dans le nom *Ba-en-ra,* il est vrai qu'on trouve ailleurs le signe *Ra* au commencement du nom, mais le signe se trouve bien ici dans l'expression : [9] « âme du soleil », de même, dans le nom propre sur la momie et dans la phrase précitée, le signe se trouve deux fois; on peut noter que, dans la phrase, occupe la place où l'on s'attendrait à le trouver, mais ce n'est pas ici le nom propre du roi.

1. *Papyrus Anastasi* et *d'Orbiney*. Cf. Levi, *Raccolta dei segni ieratici egizi*, n° 168.
2. *Grand Papyrus Harris. Ostraca au Musée de Gizeh*, n°s 179, 181 (et 182, Biban el-Molouk).
3. Sur le linceul de la momie de Mer-en-ptah. Papyrus de la XXIe dynastie au Musée de Gizeh.
4. Papyrus n° 589 du Musée de Gizeh.
5. Au Musée de Gizeh, Ostracon n° 181, Papyrus 686, I, l. 2, planche n° 1225, l. 2. Voyez Maspero, *Les Momies royales*, p. 594 et pl. XXV, col. I, l. 2).
6. Brugsch, *Grammaire*, p. 121 (n° 221); de Rougé, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, p. 33; Oppert, *Les Rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 92.
7. *Notes d'un Sorcier* (voyez Maspero, *Recueil de Travaux*, t. I, p. 36). La transcription (voyez Hess, *Setna*, p. 153 s.) montre, par le déterminatif, qu'on aurait assimilé ce mot à l'oiseau , en copte ḥai, νυκτικοραξ (Peyron, *Lexique*); Horapollon en donne la transcription (voyez Legrain, *Thèse de l'École du Louvre*, p. 30). — *Les Notes d'un Sorcier*. Voyez mon étude, *Mémoires de l'Institut égyptien*, t. III, fasc. IV, et le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1897 et 1898.
8. Voyez *Papyrus Anastasi*, etc.
9. Papyrus au Musée de Gizeh, salle 62. K, 2e col., l. 6.

Puis, dans le nom divin du roi, tracé sur le linceul de sa momie, on lit le groupe ⊙𓂋: le signe *Ra* surmonté par un signe ⌓ est si fréquent dans les procès-verbaux relatifs aux momies royales et dans les papyrus de la XXe dynastie, qu'il est inutile d'en citer des exemples. On peut noter que le signe ⌓, sur le linceul de la momie, a la forme ▲ et non pas ⊂[1]. Aux exemples du nom propre *Ba-en-ra*, qu'on trouve dans les papyrus, le signe *Ra* est écrit au commencement, littéralement : *Ra-ba-en;* sur le linceul de la momie, le signe *Ra* est à la fin du nom. Ce fait n'a rien de surprenant, il en est de même dans le nom *χu-en-ra;* c'est la forme populaire des noms et qu'on rencontre fréquemment dans les textes démotiques, où le nom de la divinité est souvent mis à la fin et non au commencement. Enfin, 𓂋 est bien à sa place.

Ainsi, il ne reste pas un seul point douteux, ni quant à la lecture *Ba-en-ra*, ni pour l'identification avec Mer-en-ptah Ier: la momie du roi est bien là où elle devrait être.

La signification de *Ba-en-ra* est : « âme » ou « principe vital du soleil ». Les noms propres, chez les anciens Égyptiens, peuvent être divisés en plusieurs catégories[2] : un des plus importants est celui des noms théophores qui furent censés indiquer le rapport entre la personne et une divinité. Le nom de la divinité pouvait être, soit exprimé, soit sous-entendu; dans une forme de ces noms, le sujet seul est exprimé et le verbe attributif est sous-entendu. Ainsi, le nom propre 𓅓 𓏏 ⊙𓂋 signifie « (la) gloire de Ra » et sous-entend « m'illumine » ou « me rend glorieux[3] », ou a un sens analogue. 𓅓 𓂋 ⌓ ⊙𓂋 signifie « principe vital du soleil[4] » et sous-entend « me fait vivre », ou a quelque sens analogue. Pourtant il est bien possible que la signification du nom *Ba-en-ra*, « âme du soleil », devrait être appliquée au roi encore plus littéralement. Le même esprit qui a porté les Égyptiens à établir une assimilation entre la vie de l'homme et le cours diurne du soleil leur aurait fait espérer qu'après la mort, de même que le soleil reparaît à l'Orient, l'âme retournerait, serait douée d'immortalité; mais, pour qu'il en fût ainsi, il fallait assimiler l'âme de l'homme au soleil. Mer-en-ptah, pour s'assurer de l'immortalité, s'est fait appeler, s'est assimilé au *Ba-en-ra*, à l'« âme du soleil ».

*
* *

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur les momies royales, actuellement au Musée de Gizeh, on constate qu'il y a celles d'à peu près tous les souverains des XVIIIe, XIXe,

---

1. C'est une tache d'encre qui sert à remplir l'espace au-dessus de ⊙, ce n'est pas un caractère hiéroglyphique, mais on peut le transcrire par ⌓. Il n'y a rien entre ⌓ et ⊙; pas la moindre trace d'un ∿∿.

2. Voyez Groff, *Étude sur les noms propres chez les Égyptiens*, *Revue égyptologique*, t. V.

3. Le mot *χu* signifie : 1° lumière, gloire, etc.; 2° l'« âme » (après sa séparation du corps, — après la mort), la « lumineuse », et doit, probablement, son origine au *feu follet* qu'on aurait vu aux cimetières; le mot *χu* dans le sens de « lumière », « gloire », etc., est écrit : 𓅓 𓏏, etc.; dans le sens de « l'âme », 𓅓 𓂋 (ou 𓅓 𓂋). etc., ou suivi de signes phonétiques, mais le signe syllabique *χu* n'est jamais écrit (correctement) : 𓅓 𓂋. S'appeler « la gloire de Ra... » donne un sens satisfaisant, mais s'appeler, s'identifier avec l'âme, « feu follet » d'une divinité morte, ce serait bien peu satisfaisant, sinon inadmissible (cf. Maspero, *Recueil de Travaux*, t. I, p. 22, n.).

4. Voyez Grébaut, *Hymne à Ammon-Ra*, p. 137 s.

XXe et XXIe dynasties[1] qui auraient été bien vus des prêtres d'Amen. Il ne manque que celles des rois qui auraient été mal vus du sacerdoce d'Amen. Ainsi, de la XVIIIe dynastie, il manque la reine Hatshepsetou, qu'on considérait « comme une usurpatrice[2] », et les derniers rois de la dynastie qui furent, plus ou moins, des adversaires du culte d'Amen; la XIXe dynastie est au complet, sauf Hor-em-heb (qu'on s'attendrait à trouver)[3] et Amenmésès, qui fut un usurpateur; les rois de la XXe dynastie y sont tous, sauf les derniers, dont les règnes furent si éphémères qu'on paraît s'être peu soucié d'eux[4]. De la XXIe dynastie, il manque Her-hor[5]; quant à Pionkhi, il serait mort en Éthiopie; l'absence de Ra-men-kheper est surprenante[6]. Il est possible que les momies de Hor-em-heb, de Her-hor, et au moins de quelques-uns des derniers Ramessides, et de Ra-men-kheper soient parmi les momies trouvées à Deir el-Bahari, au tombeau d'Aménophis II, ou parmi celles des prêtres d'Amen, et qu'on ne les ait pas encore reconnues.

Une des momies trouvées avec les momies royales à Deir el-Bahari est intentionnellement anonyme; il semble bien que la personne soit morte empoisonnée. Puis, pour maudire son âme dans l'autre monde, on a cousu son corps dans la peau d'un mouton, et on l'a mis dans un sarcophage probablement usurpé, mais, en tout cas, on s'est abstenu d'y inscrire son nom où la moindre indication qui révélerait son identité[7]. Mais lorsque, pour les sauvegarder, on réunit et on cacha les corps des souverains de l'Égypte, on s'est bien souvenu de lui et son corps a été mis soigneusement avec ceux des potentats. Tous ces faits indiqueraient qu'il avait été un personnage fort important, difficilement un prince; il est vrai qu'un prince peut bien avoir été assassiné pour une cause politique quelconque, mais maudire son âme est une vengeance du clergé contre un adversaire de la religion, un prince n'aurait pas eu l'autorité nécessaire pour être un adversaire bien dangereux du culte d'Amen et, par suite, pour avoir attiré sur lui une haine atroce du sacerdoce. La momie devrait donc être celle d'un roi, ennemi du culte et du sacerdoce d'Amen, mais de quel roi? Quant aux rois, dont les corps paraissent manquer, assurément on n'a pas de raison de croire qu'on aurait cherché à

1. Même Raskenen, de la XVIIe dynastie.

2. Maspero, *Histoire ancienne*, p. 197.

3. Pourtant le mystère qui plane sur son origine et sur son sort, puis le fait que sa momie paraît manquer (mais peut-être serait-elle perdue par un accident quelconque) fait penser que, peut-être, on le considérait comme un usurpateur. On peut supposer qu'il était de famille noble ou un homme du peuple qui aurait obtenu une influence, et les prêtres d'Amen s'en sont servis pour aider à rétablir le culte d'Amen, puis l'ont abandonné ou se sont débarrassés de lui (lorsque Ramsès Ier parvint au trône). Voyez Maspero, *Histoire ancienne*, p. 212 sqq.

4. Voyez Maspero, *Histoire ancienne*, p. 273-289. Il est probable qu'un nombre d'entre eux n'ont jamais régné, et leurs momies, par suite, n'ont pas été honorées par la protection des prêtres d'Amen.

5. Voyez Maspero, *Histoire ancienne*, p. 288, 354, etc. On peut expliquer l'absence de sa momie de diverses manières; peut-être serait-il mort et enseveli loin de Thèbes ou sa momie aurait-elle été détruite, peut-être est-elle parmi celles non identifiées.

6. Voyez Maspero, *Histoire ancienne*, p. 414. Bien entendu, les momies des rois tanites de la XXIe dynastie manquent. Ces rois, à l'origine du moins, furent loin de Thèbes et furent considérés comme étant plus ou moins des adversaires du culte d'Amen.

7. Le sarcophage fut, peut-être, celui d'une femme (ou fut destiné à une femme). Voyez Virey, *Notice sur les Monuments du Musée de Gizeh;* Maspero, *Les Momies royales*, dans les *Mémoires de la Mission française au Caire; Contes populaires* (roman de Sinouhit), etc. Cf. mon étude *La fille du Pharaon*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1895-1896.

maudire l'âme d'Amenmésès, non plus que celle d'un des derniers rois de la XXe dynastie, encore moins celle d'Hor-em-heb ou de Her-hor. Enfin, Ra-men-kheper fut un grand prêtre d'Amen lui-même. Il ne reste donc que les derniers rois de la XVIIIe dynastie; mais, sauf un seul d'entre eux, ils ne paraissent pas avoir été des ennemis acharnés du culte d'Amen. On peut même croire qu'il y eut entente entre eux et le clergé; on comprend bien que les prêtres d'Amen ne se seraient pas préoccupés à sauvegarder les corps de ces rois, mais la haine du clergé contre eux doit être arrêtée au seuil de leurs tombeaux. De tous ces rois il ne reste donc qu'un seul, Khu-en-aten. Il serait bien intéressant que la momie anonyme fût celle du grand adversaire du culte et du sacerdoce d'Amen[1].

Le tombeau d'Aménophis IV a été détruit, son sarcophage a été brisé, peut-être, en cinq cents fragments par ou à l'instigation des prêtres d'Amen; il paraît qu'il y avait des fragments d'étoffe dans le tombeau, ce qui porterait à croire que sa momie fut détruite[2]. Mais rien ne nous prouve que Khu-en-aten y fut jamais enseveli; de plus, la destruction de son corps n'aurait fait, selon les croyances de ces temps-là, que tuer son âme dans l'autre monde, ce qui n'aurait pas suffi à apaiser la rage du clergé contre lui, il leur aurait fallu maudire son âme, dans l'autre monde, pour tout temps et l'éternité. C'est bien, sans nom ou aucune indication qui révélerait son identité, soigneusement conservée par les prêtres d'Amen, mais cousue dans une peau de mouton et dans un sarcophage probablement usurpé, en tout cas sans un nom sur lui, qu'on devrait trouver la momie de Khu-en-aten[3]. Il paraît bien que le personnage dont la momie est anonyme serait mort empoisonné; il est bien possible qu'Aménophis IV ait été assassiné par ou à l'instigation des prêtres d'Amen. Peut-être le jour viendra-t-il où le voile qui couvre l'identité de la momie anonyme sera levé, alors on saura qui il fut; mais, en tout cas, pour le moment, aucune identification n'est plus plausible que de reconnaître que c'est celle du grand adversaire du culte et du clergé d'Amen, le roi Aménophis IV, c'est-à-dire Khu-en-aten[4].

***

Il y a des jours dans la vie, même des plus tristes, qu'on aime à se rappeler et à dire : « Alors je fus heureux, » de même que la vie d'un homme est celle d'un peuple. Des chagrins du présent font oublier ceux du passé, et on se plaît à se rappeler les gloires d'autrefois; chez les Égyptiens on supposait, comme des réminiscences d'enfance, qu'il y avait eu, dans un passé lointain, un temps de parfait bonheur. Bien plus

1. Voyez mes observations dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1898, p. 238, etc.
2. Communication verbale de M. Barsanti.
3. Peut-être fut-on, en quelque sorte, fasciné d'horreur par lui (comme un oiseau par un serpent), on le détestait trop pour détruire son corps, mais on le gardait et maudissait ainsi son âme.
4. Le visage de la momie ne paraît pas correspondre bien à celui de Khu-en-aten, tel qu'on le voit dans les représentations de ce roi, mais où il a été, peut-être, changé. — A ce sujet, voyez Maspero, *Histoire des Peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 325, 326 et 330 (et illustrations); cf. *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*, t. I, p. 550, etc., et pl. IX. J'espère revenir sur ce sujet.

historiques furent des souvenirs des hauts faits et gestes des IVe, Ve et VIe dynasties et de même les gloires des temps de la XIIe dynastie; mais aucune époque dans l'histoire des anciens Égyptiens, même dans l'histoire du monde, n'a autant ébloui tous les peuples, et cela même jusqu'à ceux de nos jours, que les gloires, plus fictives que réelles, des règnes de Ramsès II et de Mer-en-ptaḥ.

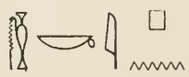
Jadis il y avait une croyance qu'aussi longtemps le souvenir d'une personne durait sur la terre, que son âme vivrait dans l'autre; la mémoire d'une personne fut, en quelque sorte, inséparablement associée avec son âme. Quant à Khu-en-aten, il est loisible de croire que les prêtres d'Amen, pour maudire son âme dans l'autre monde, auraient gardé sa momie, cousue dans la peau d'un mouton et dans un sarcophage qui n'était pas à lui, afin de ne pas réveiller sa réminiscence, pour que sa mémoire fût oubliée, on n'y aurait pas tracé son nom. Quant à Mer-en-ptah, sa momie a été soigneusement conservée, ornée de fleurs, et son nom : *Ba-en-ra*, qui l'assimilait au soleil et lui promettait de vivre éternellement, fut tracé sur le linceul, au-dessus de là où fut son cœur. Le roi briguait l'immortalité; après plus de trois mille ans, sa mémoire est encore bien vivace et florissante. Aujourd'hui, il sort du tombeau en personne, son corps durera pour des siècles, mais on se souviendra, pendant bien des milliers d'années encore, du roi Mer-en-ptah Ba-en-ra.

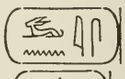
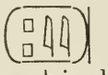
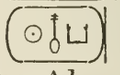
ZUR GESCHICHTE DER LIBATIONSFORMELN

VON

FR. W. VON BISSING

Die Inventarisierung der sog. Situlæ des Gise-Museums führte mich von selbst auf die Beschäftigung mit den darauf geschriebenen Formeln und deren Geschichte. Die häufigste von ihnen liess sich bis auf die Texte der Onnospyramide zurück verfolgen und erschien schon hier in nicht unberührter Gestalt. Da es immer von Interesse ist, einen ägyptischen Text durch die Jahrtausende verfolgen zu können, so habe ich das Ergebnis hier veröffentlicht. In der Überlieferung klafft, für mich wenigstens, leider eine Lücke : möchte es Beleseneren gegeben sein, sie auszufüllen[1]!

I. — DIE FORMEL  , ETC.

1. *Die Gestalt der Pyramidentexte.* — Ich lege zu Grunde  (Onnos), 10 ff. Paralleltexte bieten : *Onnos,* 32 ff., 78 ff., 343 ff.,   (Phiops), 231 ff., 261 ff., 348 ff., 559 ff. (nur Fragmente). Rein orthographische Abweichungen

1. Ich habe die drei grossen Zeitschriften, die Veröffentlichungen der *Mission du Caire*, Mariettes *Abydos*, das *Libro dei Funerali* und noch manches andere ohne Erfolg durchgesehn.

sind nicht angegeben. Die Einteilung in Kola geschicht nur aus Bequemlichkeit und soll keinen Sinnabschnitt bezeichnen.

I

I₁

II

II₁

III

IV

V

VI

VII

Abweichende Lesungen

I₁. Am Schluss fügt Onnos 32 hinzu : , 78 .

II. Die Worte [...] fehlen bei sämmtlichen anderen Zeugen.

IV. Hinter schiebt Onnos 34 ein.

VII. Am Schluss giebt Onnos 346 .

Dass die Zusätze zu I₁ und VII den weggelassenen Worten in II entsprechen, ist eben so klar, wie dass beide aus liturgischen Randbemerkungen in den Text gekommen sind. Die ursprüngliche Fassung hat wohl II [...] bewahrt[1]. Schwierig ist das in IV bei Onnos 34. Ist etwa dahinter ausgefallen? Das Einschiebsel sollte doch wohl als Glosse zu bezeichnen. Solche Erklärungen und Erweiterungen des Textes erkenne ich auch in I₁ und II₁, die sich gegenseitig bedingen; denn erst wenn für Osiris der König eintrat, war der Ausdruck « Dein Sohn » missverständlich. Ich übersetze nun den Text unter Weglassung der Einschiebsel.

(I) Diese Deine Libationen, Osiris (II) sind hervorgegangen von Deinem Sohn : (III) ich bin gekommen, ich bringe Dir das Horus-Auge, damit Dein Herz darunter sich erfrische, (IV) ich bringe es Dir unter Dich : (V) Empfange für Dich (?) die

1. Wenigstens zeigen die Bilder der Situlen fast immer den Spendenden mit dem Wassergefäss und der Weihrauchpfanne in den Händen. Nur die Situlæ, die diese Scene darstellen, oder solche ohne Bilder, niemals aber diejenigen mit der Darstellung des Göttervereins und der Fahrt des Sonnenboots durch die Unterwelt, geben die hier besprochene Formel.

Flüssigkeit, die aus Dir hervorgegangen ist, (VI) damit nicht ruhe Dein Herz darunter. (VII) Sprich vier mal also : es geht für Dich[1] (?) heraus die Stimme.

2. *Die Gestalt des mittleren Reichs.* — Hier liegt leider nur der Text im Grab des vor (*Mission du Caire,* I, S. 149, Zeile 201 ff.). Er lautet :

I

I1

II

II1

III

III1

IV

Es ist ohne weiteres klar, dass der Text, wie er hier vorliegt, die ältere Gestalt voraussetzt. Die Neuerungen sind nicht immer glücklich. Zunächst hat der Verfasser (oder wohl seine Quelle) Ansstoss daran genommen, dass die beiden ersten Kola doppelt waren, das dritte einfach. Er hat also frisch weg aus IV unter einfacher Wiederholung der zweiten Hälfte von III die Worte genommen, das Ganze mit eingeleitet, ohne zu bemerken, dass er wenigstens die beiden Kola hätte umstellen müssen, denn bezieht sich auf das erst III1 folgende, « Horusauge ».

Die übrigen Abweichungen sind kaum besser. In I setzt « mein Vater » doch voraus, dass der Spendende Horus ist. Damit verträgt sich aber schlecht II für das gewöhnliche .

In IV habe ich den Anfang in Klammern gesetzt. Ich fasse ihn als Glosse « nämlich das, was Du wirfst » — eher geminierte Relativform als Infinitiv — die den alten Anfang verdrängt hat und den Ausdruck « Horusauge » in Verbindung mit dem folgenden erklären sollte : Der Libierende wirft die Libation unter die Füsse des Osiris. Durch das Eindringen der Glosse in den Text ist dann wohl zu « das was sich befindet unter » geworden, denn an ein bedeutungsloses Zufügen des wird man in dieser Zeit doch nicht gern glauben, oder ist es eine Variante zu ? (s. oben). Einer Übersetzung bedarf der Text der XII Dyn. wohl kaum, so sehr stimmt er mit dem älteren überein.

3. *Die Gestalt der Spätzeit.* — Leider kenne ich nicht ein einziges Beispiel der

1. Ist Passiv = (?).

Formel aus der Zeit des älteren neuen Reichs[1]. Weder die Thebanischen Gräber noch der Tempel von Abydos scheint sie uns bewahrt zu haben und vergebens habe ich im *Libro degli Funerali* danach gesucht. Es mag das Zufall sein; immerhin bleibt die Thatsache bemerkenswerth, dass auch die ältesten uns bekannten Situlæ z. B. Petrie, *Dendereh*, Taf. 24, 10-14, die Formel nicht haben. Um so reicher fliesst das Material für den Text in der « saitischen » Periode bis in die Ptolemäerzeit herab.

Ich beginne mit einer von Chabas in dem *Congrès de Saint-Étienne*, II, Taf. 3, veröffentlichten Opfertafel, die durchaus die Gestalt des Textes Onnos, 10 ff., bietet mit folgenden Abweichungen : in II fehlen die in [ ] geschlossenen Worte; in IV heisst es nur ; der Saite hatte also erkannt, dass hier eine doppelte Lesart vorlag und sich für die oben als Glosse erklärte entschieden. Die Ersetzung von durch in V beruht wohl darauf, dass er als « ich bringe Dir dar » verstand[2]. In VI bietet er dem jüngeren Sprachgebrauch entsprechend im Absichtssatz für das der Pyramiden. VII, giebt er was wie oben angedeutet eine richtige Interpretation des alten Textes seien könnte[3], während die in der Spätzeit geläufige Formel (s. u.) ein Missverständnis enthalten würde : (alte Form von) könnte eine falsche Deutung des des alten Textes enthalten.

Sehr nahe dem alten Text steht auch die Gestalt der Formel auf der Situla Cairo, 3447 (*Rec. de Trav.*, VII, S. 120); lehrreich ist, dass hier hinter bei I die vollen Titel des Gottes, hinter Osiris in I₁ hingegen Name und Titel des Verstorbenen sich finden — entsprechend dem oben zum Onnostext bemerkten. Der Text, der mit der Opfertafel übereinstimmt, bricht leider bei III hinter ab. Vollständig enthält den Spruch Cairo, 3448, wo aber die Titel des Gottes Osiris hinter I, stehen, in II und öfters , in III nach der in dieser Zeit üblichen Schreibung gelesen wird; IV ist ausgelassen, VII lautet : , also « komme, gehe hervor, Stimme; [vier] mal (nämlich zu wiederholen) ».

Als nächste schliesst sich an die Inschrift a der grossen Situla 3450 (*Rec. de Trav.*, VII, 119). Als Abweichungen hebe ich hervor : in III « damit Dein Herz unter ihm herauskomme » (?) — was der Saite sich dabei gedacht hat, sehe ich nicht. Unverständlich ist auch die Umstellung von IV, das hinter VI kommt und lautet « ich bringe Dir Deine Sandalen ». Vielleicht wurde der Saite zu dieser Anordnung und Verstümmelung durch das Schlusskolon VII geführt, das die Form hat : « komme! Du bist (?) hervorgegangen auf die Stimme, vier mal (zu wiederholen) ».

1. Während der Correctur werde ich auf den Text im *Tombe des Vignes*, *Rec. de Trav.*, XXII, S. 87, aufmerksam. Ich hoffe ihn indem nächsten Heft dieser Zeitschrift zu behandeln.

2. Beide Abweichungen zeigt auch der ganz übereinstimmende Text im Grabe des Psametichos, *Rec. de Trav.*, 17, 18, Zeile 5 ff. Es handelt sich also um beabsichtigte Änderungen der Saitischen Zeit. Dagegen schreibt Psametichos und , also im zweiten Satz verständiger als die Opfertafel. Bei Psametichos liegt uns auch die Überschrift vor.

3. Da hier augenscheinlich die Passivform vorliegt.

Man sieht die Texte verwildern mehr und mehr.

Auf dem selben Gefäss tritt der Libationsspruch noch einmal auf; ich setze ihn ganz her, weil hier seine ursprüngliche Gestalt kaum mehr erkennbar ist.

I — Diese Deine Libationen, Osiris,

I₁ — Diese Deine Libationen, Osiris, Herr des Hades,

I₂ — Diese Deine Libation aus meiner Hand :

α — Du empfängst von ihr aus der Hand Deines Sohnes Horus

VII₁ — Deine Majestät geht hervor auf seine Stimme.

VII — Komme! Du gehst hervor auf meine Stimme.

Was ich mit α bezeichnet habe, ist wohl eine Contamination aus II und IV in der der Tote mit Horus gleichgesetzt wird. In VII₁ und VII liegt aber *vielleicht* eine alte Doppelfassung vor.

Stark verstümmelt ist auch der gleichfalls saitische Situlatext bei Pierret, *Études*, II, S. 121. Hier ist auch der Anfang umgestaltet :

I II II₁ II₂ II₃ III (? Pierret :)

II₂. Erscheint mir überhaupt nicht verständlich und im folgenden macht sich offenbar das Bedürfnis geltend möglichst viele Gottheiten einzuführen. Ganz gegen den ursprünglichen Sinn ist auch die Erwähnung des Weins und der « Speisen » « die aus dem Nu hervorgegangen sind ».

Verkürzt, aber in einer Variante (= *jn-j*) Verständnis beweisend, lautet die Formel auf der Situla Cairo, 3451 (*Rec. de Trav.*, VII, 120) mit dem selben Eingang wie bei der Louvre-Vase :

I

II

III + II₁

VI

α folgt der Name.

α. Kommt auf der selben Situla noch einmal vor als Überschrift gleichsam zu dem Bild der dem verstorbenen Bruder spendenden Schwester. Der Text lässt sich glatt übertragen : « (I) Empfange für Dich[1] ? diese Deine Spenden (II) die hervorgegangen sind aus Abydos. (III) Ich bringe Dir die Spende, die hervorgegangen ist aus Osiris, (VI) auf dass nicht ruhe Dein Herz darunter. (α) Du empfängst das Wasser [und den Weihrauch?] aus der Hand Deiner Schwester. » Wunderlich genug ist hier in III + II₁ Osiris an Stelle seines Sohnes Horus getreten, die Identification des Toten mit Osiris scheinbar fallen gelassen. Dem entspricht der Zusatz « aus Abydos » in II₁ (s. unten).

Als letzten Text gebe ich endlich die Formel der Situla Cairo, 3449[2] (*Rec. de Trav.*, VII, 120), der die Höhe der möglichen Verwirrung bezeichnet :

I II₁

III

VI

β

III₁ (*sic*) folgt der Name des Versterbenen.

Man mag in III verbessern, für oder , erklären, der Text bleibt rettungslos. Der Zusatz β « damit lebe Deine Seele und wachse Dein Name » ist eine Ausführung und Erklärung des Vorhergehenden. Was in III₁ « damit Dein Herz sich erfrische *für den Osiris* u. s. w. » soll, kann man nicht sagen. Man ist versucht hinter abzubrechen und « gemacht für » zu conicieren, was dann auf die ganze Formel ginge.

So war nach dreitausendjähriger Dauer die alte Pyramidenformel zu einer völlig unverstandenen Folge von einzelnen Sätzen geworden. Gedacht werden sich die Schreiber der Sprüche und wohl auch die Käufer der Vasen etwa ebenso viel dabei haben, wie die Leser der magischen Texte der Spätzeit und die Anhänger der Abraxas-Zauberei : wenn nur bekannte Götternamen und fromm klingende Laute ertönten, konnte der Erfolg nicht ausbleiben : je unverständlicher, desto wirksamer[3].

1. So muss doch wohl übersetzt werden, vor allem um der Responsion zu III + II₁ willen Vergl. auch III₁ bei Cairo, 3449.

2. Die Texte der Bronzesitulæ in Cairo werden demnächst in dem im Druck befindlichen betreffenden Band des *Catalogue général* erscheinen. Ich habe in der vorliegenden Arbeit *kleine* orthographische Versehen berichtigt. Die Texte sind schwer lesbar, aber immerhin besser geschrieben und erhalten, als man nach der Publication im *Recueil de Travaux*, VII, 119 ff. erwarten sollte.

3. Den Nutzen den uns späte Abschriften und Wiederholungen alter Texte gewähren, hat kürzlich

II. — Die Formel

Dieser Spruch ist nur in den Pyramiden des Phiops I und II erhalten, und zwar folgt er bei Phiops II, 233 ff. und 351 ff., auf die erste Formel, während er Phiops I, 31 ff., Phiops II, 37 ff., 562 ff., selbständig auftritt. Die letzte Stelle ist leider so zerstört, dass sie nicht in Betracht kommen kann.

Ich lege im Folgenden Phiops I, 31 ff., zu Grunde und gebe, wie bei der ersten Formel nur solche Abweichungen an, die sachlichen Wert haben. Auch hier ist die Einteilung in Kola nur ein Notbehelf.

I

II

III

IV

IV1

V

V1

Abweichende Lesungen

II. Phiops II, 38, schreibt wohl gut , also den Plural.

III. Phiops II, 38, 235 und 354, bieten auch hier die regelmässige Form . Phiops II, 235, schreibt ausserdem und stellt III und IV um. an beiden Stellen findet sich auch Phiops II, 354.

IV. liest Phiops II, 39, und so, nur mit anderm Determinativ scheint nach der Grösse der Lücke auch Phiops I gelesen zu haben. Phiops II, 234, 352, bieten . Phiops II, 352, ersetzt die Form am Schluss durch .

G. Möller « über die in einem späthieratischen Papyrus erhaltenen Pyramidentexte » gut abgewogen. Man wird im Allgemeinen annehmen dürfen, dass in Papyri und bei nicht im Kult fortwährend gebrauchten Texten, die Tradition zuverlässiger ist als bei häufigen gleichsam abgenutzten Sprüchen, wie sie hier vorliegen.

IV₁. ... fehlt bei Phiops II, 353; Phiops II, 39, liest ; Phiops II, 353, (verbessere ?) . Phiops II, 235 ff., lässt dies Kolon ganz aus und ebenso Alles folgende.

V. hat Phiops II, 40 und 355, bei Phiops I ist das Zeichen zerstört, für liest Phiops II, 355, , für : .

V₁. Phiops II, 40, ohne ; die andern Texte lassen V₁ aus.

Es ist ohne weiteres klar, dass hier zwei Überlieferungen vorliegen, die auf denselben Grundtext zurückführen : Phiops I und Phiops II, 37 ff., einerseits; Phiops II, 233 ff. und 351 ff., andererseits. Dass die zweite Gruppe mit der ersten Formel zusammen schon in der Vorlage stand, ergiebt sich aus der Verkürzung, die sie eben darum erfahren hat : IV₁ empfand man nach V der ersten Formel als zu häufige Wiederholung; im einzelnen freilich ist man bei der Kürzung des Textes verschieden verfahren.

Sodann scheint mir einleuchtend, dass in IV und IV₁ alte Doppelfassungen vorliegen. Vielleicht ist nur III ursprünglich und IV wie IV₁ aus dem Kolon V der ersten Formel entstanden. Jedes der Kola II, III, V, V₁, enthält eine etymologische Spielerei, während IV und IV₁ davon frei sind. Auch ist die Reihenfolge von III und IV unbestimmt.

Im Einzelnen ist zu bemerken : in III der ersten Klasse verdient vor der zweiten Klasse doch wohl sicher den Vorzug. Die Lesart von Phiops II, 235, kommt der allgemeinen Übereinstimmung der andern Texte gegenüber nicht auf. Die zweite Klasse erweist sich auch im Einzelnen als die schlechtere. Die Bedeutung von in IV ist zweifelhaft. Das wird sicherlich mit Maspero, *Rec. de Trav.*, XII, 59, als prostheticum zu erklären sein (Phiops II, 563, ist zu lesen), das bei der Form für zweiradicalige Verben ja gebräuchlich ist. Dann ist es von (Brugsch, *Wb.*, 1082) zerbrechen, zerstören abzuleiten.

In IV wie in IV₁ wechselt in der Überlieferung am Ende die Form und die Form : ein merklicher Bedeutungsunterschied entsteht dadurch nicht.

In V setzt Phiops II, 355, für das gleichbedeutende (Erman, *Gram.*, § 80, A), ebenda steht für , was Maspero « diviseur » übersetzt. Ich kann damit nichts anfangen.

Bei V und V₁ muss man das Vorkommen des gleichen Spruchs an andern Stellen beachten : V und V₁ kehren beide in cap. 145 (Schack) wieder : , 174; Phiops I, 120; Mentesuphis , 155 ff.; Phiops II, 109. Ich setze die Abweichungen her.

Bei V₁ : T. und M. geben , alle geben (dass Phiops I hier verstümmelt ist, kommt nicht in Betracht), hat T. die andern geben wie unser Text, doch mit Auslassung des .

Bei V : hier lautet die Fassung bei 180 und ebenso mit nur orthographischen Abweichungen Phiops I, 525 ff., Mentesuphis, 163. Sie ist zu übersetzen : « Es kommt Horus damit er

seinen Vater abschätze in Dir, und Du wirst verjüngt in Deinem Namen des sich verjüngenden Wassers. »

An welcher Stelle die Verse ursprünglich standen, kann nicht zweifelhaft sein : sie gehören notwendig in die Reihe der gleichartigen Sprüche des cap. 145 und sind an diese Stelle nur geraten weil der erfindungsarme Compilator auf II und III noch weitere Wortspiele folgen lassen wollte. Sie dürften folglich in den Text gekommen sein ehe IV und IV₁ dazu kamen d. h. unser « Urtext » erweist sich in diesem Fall als eine einfache Zusammenstückelung nicht für einander gedichteter Teile. Entstanden ist er natürlich in Anlehnung an die Formel I.

Ohne Verunstaltung ist es dabei nicht abgegangen. Aus der 2ten Person Pseudoparticipii *rnpti* ist anscheinend die Pluralform von ⲣⲟⲛⲡⲉ das Jahr geworden, und ob man [𓅱] *rnpu* oder *rnpowe* umschreiben muss, ist nicht sicher auszumachen, wenn auch das erste wahrscheinlich ist. Wer freilich der Horus der Jahre oder gar das Wasser der Jahre[1] sei, wird auch der altägyptische Verfasser kaum gewusst haben.

Und um den Spruch gut in Zusammenhang zu setzen ist der Eingang verstümmelt.

Man wird sonach in der Auslassung bei Phiops II den Versuch sehen, den Spruch einfacher zu gestalten und vermuten, dass die 2te Klasse die Nichtzugehörigkeit von V₁ zum übrigen erkannt hatte.

Ich versuche nun eine Übersetzung zu geben, bei der die Doppelungen und Zusätze in ( ) eingeschlossen sind.

I (Oh Osiris Phiops) Empfange (?) für Dich diese Deine Spenden.

II Spende für Dich von Horus her in Deinem Namen der hervorgekommen ist aus der Spende.

III Empfange (?) für Dich Dein Natron, damit Du Gott seiest, welches gab Deine Mutter Nut damit Du seist als Gott für Deinen Feind in Deinem Namen « Gott ».

IV (Empfange (?) für Dich die Flüssigkeit, die aus Dir hervorgegangen ist, welche Dir Horus gab, damit die Götter für Dich Zerstörung machten an jedem Ort wohin Du gehen magst.)

IV₁ (Empfange (?) für Dich die Flüssigkeit, die aus Dir hervorgegangen ist, welche Horus Dir gegeben hat, damit für Dich seine Kinder die Schätzung machen an dem Ort, dessen Du Dich bemächtigst.)

V (Es zählt Dich der Horus der Jahre (?) in diesem Deinem Namen « Wasser Jährlich sich erneuend (?) »).

V₁ (Erhaben ist er, Horus welcher seinen Vater abschätzt, in Dir in seinem Namen *Horb'jt-rpt*.)

Aus späterer Zeit ist mir diese Formel nicht bekannt. Sie scheint kein langes Leben gefristet zu haben.

1. Wenn *rnpowe* zu umschreiben wäre.

III. — Schluss

Wer die erste und die zweite Formel mit einander vergleicht, wird leicht erkennen, dass sie nicht unabhängig von einander entstanden sind. Die erste Formel ist die einfachere und steht der Urform gewiss näher. Dass sie aber nicht diese selbst darstellt, glaubte ich aus dem Auftreten von Doppelungen erschliessen zu dürfen[1], aus dem Eindringen von Glossen in den Text.

Die Formel so wie wir sie kennen, lag aber dem Verfasser der Formel II schon vor : Denn dieser gestaltet eines Teils das Kolon V der Formel I in IV und IV_1 der 2ten Formel aus (ja er schaltet diese Kola wahrscheinlich in den älteren, etymologisierenden Text erst ein); andrerseits ist II doch nur eine wieder mit einem Wortspiel verbundene Umschreibung von I_1 und II_1 der ersten Formel. Die Unselbständigkeit des Verfassers von Formel II erhellt auch aus der ganz sinnlosen Einführung von V und V_1, die aus ihrem wahren Zusammenhang, einem alten Text voller Wortspiele, gerissen sind. Dabei sind in der äusserlichsten Art Veränderungen vorgenommen und ein neuer Horus-Beiname geschaffen worden.

Es scheint als ob die 2te Klasse der II Formel wenigstens dies letzte Flickwerk absichtlich fortgelassen habe und auch in IV_1 die lästige Wiederholung empfunden habe[2].

So etwa stellt sich das Bild der Überlieferung dar. Manches mag darin hypothetisch erscheinen, manches sich als falsch heraus stellen. Aber zweierlei, glaube ich, ergiebt sich auch hier wieder, nichts Neues zwar, aber doch nützlich, wenn es durch neue Beispiele belegt wird :

1. Die Gestalt der uns vorliegenden Pyramidentexte weist weit zurück auf eine Anzahl einzelner Formeln und Gebete.

2. Diese Formeln und Gebete sind in den uns vorliegenden alten Inschriften und ebenso in den späteren Texten nicht nur durch Zufall entstellt, sondern auch absichtlich interpoliert, verkürzt und corrigiert. Nur in besonders glücklichen Umständen aber kann man zu der sicheren Reconstruction eines solchen Urtextes gelangen, wie es Erman mit dem Gebet an Nut gethan hat.

---

1. Das allerdings vom « Parallelismus der Glieder » begünstigt worden sein mag.

2. Man könnte das Verhältnis auch umgekehrt auffassen und in der 2ten Klasse die ursprüngliche Tradition sehen, die in der ersten erweitert wäre. Aber abgesehen davon, dass dann der älteste Text (Phiops I) die jüngere Gestalt böte, was an sich denkbar wäre, ist oben mehrfach darauf hingewiesen worden, dass die 2te Klasse die schlechtere zu sein scheint und zudem stimmen die beiden Texte der 2ten Klasse unter sich gerade in den Auslassungen nicht überein (s. oben).

A TRAVERS LA VOCALISATION ÉGYPTIENNE

PAR

G. MASPERO

§ XIV. *Deux exemples d'obscurcissement d'*A *en* O. — L'obscurcissement de l'A égyptien en O, si fréquent, ainsi que nous l'avons vu à partir de l'époque saïte[1], est encore mal connu des égyptologues, et le peu d'attention qu'ils ont prêté jusqu'à présent à cet ordre de faits les empêche parfois de reconnaître la valeur exacte de certains mots, qu'ils rencontrent en transcription dans les papyrus ou chez les auteurs classiques. En voici deux exemples récents :

A. Dans son mémoire sur les *Papyrus-Urkunden,* Wilcken, rencontrant le nom Ματαει, dont on a le génitif Ματαειτος, se rappelle aussitôt le copte ⲙⲁⲧⲟⲩ *T. M.* ⲙⲁⲧⲟⲉⲓ *T.* ⲡⲓ, *miles,* et il se demande si Ματαει n'est pas la forme que le mot prenait dans le dialecte du Fayoum[2]. Qu'une forme ⲙⲁⲧⲁⲓ, ⲙⲁⲧⲁⲉⲓ, ait pu exister dans ce dialecte, rien n'est plus probable, mais, comme dans beaucoup des formes où le bashmourique, — je garde, par commodité, ce nom pour désigner l'ensemble des dialectes encore mal classés de l'Égypte moyenne, — montre un A, quand les autres dialectes ont un O, c'est la forme antérieure de l'égyptien saïte et ramesside qui nous a été ainsi conservée. On sait avec quelle facilité les noms propres gardent des prononciations et des orthographes archaïques, *Langlois, Lefrançois, François,* à côté de *Langlais, Lefrançais, Français :* Ματαει est l'équivalent de *MAZAÎ, qui, ainsi que je l'ai indiqué déjà[3], a précédé nécessairement ⲙⲁⲧⲟⲉⲓ, ⲙⲁⲧⲟⲓ, ⲙⲁⲧⲓ.

B. Spiegelberg, rencontrant le nom du taureau d'Hermonthis, B + KH, transcrit Βουχις, Βόχις, Βουκις, dans des textes gréco-égyptiens, le rapproche naturellement de celui de *Bacis,* qui, selon Macrobe, était donné au taureau d'Hermonthis[4]; mais il déclare qu'en présence des transcriptions grecques, qui montrent presque partout la voyelle ô (ŏ, une seule fois), la lecture *Bacis* de l'auteur latin ne lui paraît pas pouvoir être tolérée plus longtemps. Il propose donc de corriger le texte et d'y rétablir *Bucin* au lieu de *Bacin*[5]. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rien changer au texte latin, si les manuscrits portent vraiment *Bacis* en cet endroit.

Le verbe , *naître,* n'a pas laissé de dérivé copte à ma connaissance, mais son doublet différencié par le sens, *concevoir*[6], reparaît dans cette langue sous la forme ϩⲟⲕⲓ *M.*, avec ⲉⲣϩⲟⲕⲓ, *concipere,* ⲙ̅ϩⲟⲕⲓ, ⲡⲓ, *conceptio.* Or, les variantes du prototype égyptien présentent, à côté de , les formes , avec le signe qui suppose un A

1. Cf. *Recueil de Travaux,* t. XIX, p. 154-155, 159; t. XX, p. 153, 156 sqq.; t. XXII, p. 218 sqq.
2. *Archiv für Papyrusforschung,* t. I, p. 144.
3. *Recueil de Travaux,* t. XX, p. 160.
4. MACROBE, *Saturnales,* I, XXI, 20 : « in oppido Hermunthi magnifico Apollinis templo consecratum soli colunt taurum, *Bacin* cognominantes ».
5. SPIEGELBERG, *Buchis der heilige Stier von Hermonthis,* dans l'*Archiv für Papyrusforschung,* t. I, p. 339-342.
6. Je n'insiste pas ici sur l'alternance de Q et de KH dans la même racine, cette alternance paraissant légitime à M. Spiegelberg comme à moi (*Archiv,* t. I, p. 339).

à la première syllabe, ce qui nous donne pour la vocalisation du mot, BAKAOU, et, avec la forme en -T, *BAKAÎT-BAKAI-BAKEI-ϧOKI. Je pense que le nom du taureau et, par suite, la racine B-KH ont eu la même histoire : *BAKHAÎ est devenu *BOKHEI-BOUKHEI-Βοῦχις-Βόχις. Il me semble que les deux formes Βοῦχις-Βόχις des textes gréco-égyptiens et Bacis de Macrobe sont également légitimes au point de vue philologique, et qu'il n'y a pas lieu de corriger *Bacin* en *Bucin*. Macrobe aura puisé son renseignement chez un auteur qui, lui-même, connaissait directement ou indirectement la forme BAKHI du nom du taureau. La prononciation BACIN qu'il a notée représenterait seulement une tradition plus archaïque que BOUKHIS-BOKHIS.

§ XV. *Un nouvel exemple de* ⲡⲓ *pour* ⲡⲏⲓ. — J'ai interprété le copte ⲡⲏⲧⲱⲕ, *four*, par , ⲡⲏⲓ-ⲡⲧⲱⲕ[1] : j'ai relevé depuis un texte bilingue démotique et copte qui confirme cette façon de voir. Le *Papyrus Casati* connaît un nom de localité, Πινποωρ, que son antigraphe démotique rend par les groupes [2]. Brugsch, qui le premier signala ces textes, avait transcrit d'abord le nom [3]; il reconnut par la suite la valeur réelle du groupe initial, et il transcrivit correctement [4] : substituant au □ de Brugsch le , qui est le prototype véritable du signe démotique de l'article, on a pour la forme hiéroglyphique du nom , en lettres coptes ⲡⲏⲡⲟⲩϩⲱⲣ, auquel le grec Πινποωρ répond exactement avec l'équivalence ⲡⲓ pour ⲡⲏⲓ, comme dans ⲡⲏⲧⲱⲕ.

§ XVI. — Que le suffixe du féminin fût une flexion lourde et qu'il déplaçât l'accent tonique du mot auquel il se joignait, c'est ce qui résulte bien, je crois, des exemples que j'ai cités depuis quelques années au cours de ces études, et, notamment, des mots dissyllabiques en égyptien comme *SABAÎT, *PARAÎT, *HARAÎT, qui sont devenus monosyllabiques en copte ϩⲱ, ⲡⲣⲱ, ϩⲣⲱ, dans les conditions que j'ai indiquées, surtout quand, à côté de la forme féminine, le copte nous a conservé la forme masculine accentuée différemment, comme dans ϩⲟϥ *T. M.*, ϩⲟϩ *T.* ⲡ, *serpens*, à côté de ϩϥⲱ *M.* ϯ, ϩϩⲱ, ϩϩⲟ *T.* ⲧ, ⲧⲉ, *vipera*[5]. Le catalogue des monosyllabes en ⲉ, ⲏ final, tels que ⲡⲉ *T.* ⲧ, *cœlum*, ϣⲁⲏ *T. M.* ⲧ, *vox*, nous permet de déduire des conclusions semblables à celles que j'ai tirées de celui des monosyllabes en ⲱ-ⲟ-ⲟⲩ final[6]. Si l'on passe aux dissyllabes féminins qui présentent les mêmes finales, on voit de suite que la place de l'accent y est sur la dernière, comme dans ⲡ̅ⲣⲱ, ϣⲁⲣⲱ *T.* ⲧⲉ, ϣⲁϩⲣⲱ *M.* ϯ, *portus*, ϣⲓⲏ *T. M.* ⲧ, μῆκος, *longitudo*. Enfin, des considérations du même genre tendent à prouver que, dans les dissyllabes en -ⲉ, -ⲓ, final, l'accent posait de même sur l'-ⲉ, -ⲓ, du féminin au moins à l'origine. De là, cette affirmation, dont je me suis contenté jusqu'à présent, que la terminaison -ÎT[ET] attirait l'ictus à elle et prenait souvent l'accent tonique du mot. Elle a suffi pour les recherches préliminaires, mais, au point

1. *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 64.
2. *Papyrus Casati*, 11, 3, 47, 2.
3. *Dictionnaire géographique*, p. 160.
4. *Zeitschrift*, 1884, pl. I, n° 2, et p. 13-14.
5. *Recueil de Travaux*, t. XX, p. 150 sqq.
6. *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 154 sqq.

où j'en suis arrivé actuellement, je ne pourrais la maintenir dans la forme où je l'ai présentée d'abord, sans risquer de tomber moi-même ou de faire tomber le lecteur dans des erreurs graves.

Il est certain, en effet, que, au moins dans son état dernier qui est le copte, l'égyptien a eu l'accent tonique sur la syllabe qui précède celle qui contient l'ϵ-ι du féminin. Le fait est évident pour des mots comme ϧнт *T. M.* т, *costa*[1], ϫιϫ *M.* ϯ, ϭιϫ *T. B.* тϵ, *manus*, кωс кос *M.* ϯ, *sepulchrum*, коϱ коοϱ *T. M.* ϯ, т, *angulus, vertex, summitas prærupta*, ϣοϱ *M.* ϯ, *arsio, accensio*, соλ *M.* ϯ, *linum, ellychnium*, ϫοϣ *M.* ϯ, ϭοϣ *T.* т, *vis, robur*, ϫοϣ *M.* т, *lebes, olla*, ϭοт *T.* т, *ætas, qualitas*, et bien d'autres. Stern, les étudiant, avait vu qu'ils avaient subi une mutilation, et il a déclaré qu'ils avaient traversé un état antérieur où ils possédaient la terminaison -ϵ, -ι[2]. De fait, un nombre suffisant de mots de ce type se rencontrent, soit dans le même dialecte, soit dans un des dialectes voisins, avec un doublet en ϵ-ι qui représente leur forme régulière la plus ancienne :

нт *M.* т, *numerus*, нті *M.* нтϵ, ннтϵ *T.* т, de *AIPAÎ-APEÎ, APAÎT,
ϣωϣ *M.* ϯ, *socrus*, ϣωϣι *M.* ϯ, ϣωϣϵ *T.* т,
сιωоуп, сιωоуп *T.* т, *balneus*, сιоοупϵ *T.* т, сιωоупι *M.* ϯ,
пϱϧ *T.* т, *collus, cervix*, пϱϧϵ *T.* т, пϱϧι *M.* ϴ, ϯ, de *NAHABÎT,

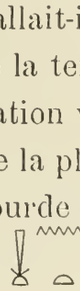
et d'autres. De plus, une partie de ceux pour lesquels nous ne possédons pas de doublets de ce genre en copte ont, à notre connaissance, un prototype hiéroglyphique muni de la terminaison féminine ⌓, ıт [ET] ordinaire :

оnϫ *M.* т, *victus*, [ϋNKH]OUÎTOU,
оуϧϣ *M.* т, *albedo, candor*, [OUBKH]AÎT,
оуnϣ *T. B.*, оуnϣϣ *B.* т, оуnϣ *M.* ϯ, *dextera*, [OUNM]AÎT,
тωιс *M.* ϯ, тоϵιс, тоιс *T.* т, *assumentum, fascia*, [ZS]OUÎTOU,
кωс, кос *M.* ϯ, *sepulchrum*, [KRS]AÎT,

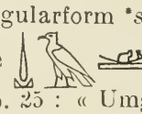
pour ne citer que ceux-là. Il est donc certain que tous les féminins de ce type, conservés en copte, ont passé par une forme en -ϵ ou en -ι final, qui les rattache au type ordinaire des noms égyptiens. Ils ont donc eu, comme ces derniers, un accent sur -ϵ, -ι, soit sur la flexion -ıт [ET], mais comment expliquer que cet accent a disparu et qu'il ne leur est plus resté qu'un accent sur la voyelle de la première syllabe radicale?

Pour comprendre mieux ce qui s'est passé, prenons un exemple, le mot S+N, et étudions-le au point de vue vocalique. Le mot était certainement dissyllabique à l'origine et formé de deux syllabes ouvertes, S(?)+N(?). La voyelle de la première syllabe devait être un A, obscurci plus tard en O, selon la règle que j'ai mentionnée souvent, car on trouve en copte соп *T. M.*, сап *B.* п, *frater* : le bashmourique a con-

1. Cf., pour ce mot, le *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 190.
2. Stern, *Koptische Grammatik*, § 125, p. 60; § 128, p. 61; § 129, p. 62.

servé, ici comme presque toujours, la vocalisation la plus ancienne. La forme ⲥⲛⲁⲩ *T.*, ⲥⲛⲏⲩ *T. B.*, ⲥⲛⲟⲩ *M. B.*, du pluriel montre que la voyelle de la seconde radicale était également un ⲁ[1] : probablement fallait-il joindre à cette vocalisation, au moins pendant les époques antiques, l'ou léger de la terminaison masculine singulière. On a donc, pour le masculin singulier, la prononciation vraisemblable *Sánaou-Sána avec l'accent sur la première syllabe, comme le prouve la place de la voyelle dans le copte ⲥⲁⲛ-ⲥⲟⲛ. Ajoutons à Sánaou-Sána la terminaison lourde du féminin, -īt [ēt], et voyons quelles seront les prononciations possibles du mot  s+n+ít, *sœur*, qui résultera de cette combinaison.

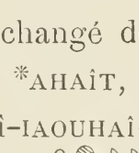
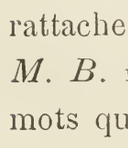
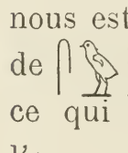
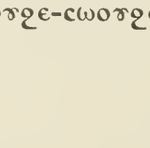
A. Et d'abord, prenons la première syllabe : le féminin de ⲥⲁⲛ *B.* et de ⲥⲟⲛ *T. M.* y présente dans les deux dialectes la même forme en ô long, ⲥⲱⲛⲓ-ⲥⲱⲛⲉ. Steindorff l'explique par une loi d'après laquelle toute voyelle brève peut s'allonger, lorsque la syllabe dans laquelle elle se trouve passe à l'état de syllabe ouverte, ⲁ et ⲉ en ⲏ, ⲟ en ⲱ : ⲥⲟⲛ, *frère*, syllabe fermée, avait un ⲟ bref, mais, l'adjonction de l'ⲉ du féminin ayant pour effet d'ouvrir la première syllabe, l'ⲟ bref se muait en ⲱ long[2]. Je reviendrai plus loin sur cette loi. Essayons d'abord de retrouver le mécanisme de l'allongement qu'on observe au féminin. La présence de l'o à cette place nous montre que nous avons affaire à un phénomène d'époque relativement récente, puisqu'il ne remonte pas plus haut que le moment où l'ⲁ commença à s'obscurcir en o, soit probablement à la fin de l'époque thébaine et pendant la première époque saïte. Des altérations analogues se rencontrent dans un certain nombre d'autres mots, ϧⲱⲛ *M.*, ϧⲱⲱⲛ *T.*, *malus, moxius*, ϧⲟⲛⲓ *M.*, ϧⲟⲟⲛⲉ *T.* ⲧ, *noxa*, ⲉⲑⲱϣ *M.*, *Æthiops*, ⲉⲑⲟϣⲓ, *Æthiopissa*, ⲕⲟⲩⲣ *M.*, *surdus*, ⲕⲁⲩⲣⲓ, *surda*, ϣⲟⲙ, ϣⲱⲙ *T. M.* ⲡ, *socer*, ϣⲱⲙⲉ *T.* ⲧⲉ, ϣⲱⲙⲓ, ϣⲱⲙ *M.* ϯ, *socrus*, ϫⲁⲙⲟⲩⲗ *M.*, ϭⲁⲙⲟⲩⲗ *T. M.*, ⲡ, *camelus*, ϭⲁⲙⲁⲩⲗⲓ *M.* ϯ, ϭⲁⲙⲁⲩⲗⲉ *T.* ⲧ, *camela*, et ce changement est attribué justement par Stern à l'influence de la flexion féminine[3]. Les exemples ne sont pas assez nombreux pour qu'on en découvre la règle à première vue, et les données qui en résultent sont assez contradictoires : si les ⲟ brefs du masculin s'allongent, comme c'est le cas pour ⲥⲱⲛⲉ de ⲥⲟⲛ, les ⲱ longs du masculin s'abrègent tout aussi bien dans ϧⲟⲛⲓ-ϧⲟⲟⲛⲉ de ϧⲱⲛ-ϧⲱⲱⲛ et dans ⲉⲑⲟϣⲓ de ⲉⲑⲱϣ. Ce sont, je crois, les deux formes ⲕⲁⲩⲣⲓ, *surda*, et ϭⲁⲙⲁⲩⲗⲓ, ϭⲁⲙⲁⲩⲗⲉ, *camela*, qui peuvent nous fournir la solution du problème. Le mot ϭⲁⲙⲁⲩⲗⲓ, ϭⲁⲙⲁⲩⲗⲉ, a d'autant plus d'importance en l'espèce qu'il est emprunté à une langue étrangère; pour qu'il ait revêtu au féminin une vocalisation si différente de celle que le féminin a d'ordinaire dans la langue d'origine, il faut que l'analogie l'ait plié aux règles que le féminin subissait en égyptien vers l'époque où il s'est fixé dans sa prononciation actuelle. Cet exemple et celui

1. Steindorff admet aussi la présence de cet *a* final : « Die... Nomina ⲥⲟⲛ *Bruder* und ϫⲟⲓ *Schiff* bilden die Purale ⲥⲛⲏⲩ und ⲉϫⲏⲩ. Beiden liegt eine Singularform **sna* und **ᵉdʾa* zu Grunde » (*Koptische Grammatik*, § 113, p. 62). ϫⲟⲓ répond en effet à l'antique  *zaî, où l'ⲁ s'est obscurci en o.

2. Steindorff, *Koptische Grammatik*, § 33 *b*, p. 25 : « Umgekehrt werden kurze Vokale gedehnt, wenn die Silbe geöffnet wird, und zwar ⲁ zu ⲏ, ⲉ zu ⲏ, ⲟ zu ⲱ (bez. ⲟⲩ, § 38 *a*); z. B. ⲛⲁⲕ, *dir*, aber ⲛⲏⲧⲛ (*nē-ten*), *euch;* ϣⲟⲙ, *Schwiegervater*, aber ϣⲱⲙⲉ, *Schwiegermutter;* ⲥⲟⲛ, *Bruder* (äg. **son*), aber fem. ⲥⲱⲛⲉ, *Schwester* (äg. **sō-net*) u. a. m. »

3. Stern, *Koptische Grammatik*, p. 100, § 205.

de ⲕⲁⲩⲣⲓ nous permettent d'invoquer le témoignage des effets produits sur la vocalisation d'un thème nominal par l'adjonction d'un autre suffixe, celui du pluriel; ϫⲁⲙⲟⲩⲗ *M.* fait au pluriel ϫⲁⲙⲁⲩⲗⲓ *M.*, *cameli,* et toute une série d'autres mots qui ont perdu l'ⲓ-ou final du nombre conservent la modification intérieure de ⲁ en ⲁⲩ, ainsi : ⲁϩⲁϩ *M.* ⲡⲓ, *onus,* ⲁϩⲁⲩϩ, ⲁⲡⲁϣ *T. M.* ⲛ, *jusjurandum,* ⲁⲡⲁⲩϣ *T. M.* ⲛ, ⲡⲓ, ⲙⲕⲁϩ *T. M.* ⲛ, *afflictio, dolor,* ⲙⲕⲁⲩϩ *M.* ϩⲁⲛ, ⲉϣⲱϣ *M.*, *Æthiops,* ⲉϩⲁⲩϣ, *Æthiopes,* ⲥⲛⲁϩ *T. M.*, *vinculum, funis,* ⲥⲛⲁⲩϩ *M.*, ⲥⲛⲉⲩⲁϩ *B.* ϩⲛ̄, ϭⲛⲁϩ *M.* ⲡⲓ, *brachium,* ϭⲛⲁⲩϩ ϩⲁⲛ, ϭⲁⲗⲟϫ *M.* ϯ, *pes,* ϭⲁⲗⲁⲩϫ *M. B.* ϩⲁⲛ. L'exemple de ϫⲁⲙⲁⲩⲗⲓ *M.* ϩⲁⲛ, *cameli,* où l'ⲓ pluriel a subsisté, montre bien que le changement survenu dans la syllabe accentuée est dû à l'adjonction de la flexion : ⲁϩⲁⲩϩ, ⲁⲡⲁⲩϣ, ⲉϩⲁⲩϣ, ⲙⲕⲁⲩϩ, ⲥⲛⲁⲩϩ, ϭⲛⲁⲩϩ, ϭⲁⲗⲁⲩϫ, supposent des formes antérieures avec suffixe *ⲁϩⲁⲩϩⲓ, *ⲁⲡⲁⲩϣⲓ, *ⲉϩⲁⲩϣⲓ, *ⲙⲕⲁⲩϩⲓ, *ⲥⲛⲁⲩϩⲓ, *ϭⲛⲁⲩϩⲓ, *ϭⲁⲗⲁⲩϫⲓ, semblables en partie du moins aux formes féminines en ⲓ. Or, les formes en ⲁⲩ, ⲁ͞ⲩ, se résolvent sur la tonalité ο, ainsi que nous l'avons vu, c'est-à-dire sur la tonalité qu'on observe dans ⲥⲱⲛⲉ, ϩⲟⲛⲓ, ⲉϩⲟϣⲓ, ϣⲱⲙⲉ, etc. Il me paraît donc probable que ceux du moins de ces noms féminins dont la première syllabe correspond à celle d'un thème en ⲁ de l'ancien égyptien ont passé par des formes en ⲁou-ⲁⲩ avant d'arriver à leurs formes actuelles en ω, ο, et qu'on a eu *ⲥⲁⲩⲛⲓ-ⲥⲁⲩⲛⲉ, *ϩⲁⲩⲛⲓ-ϩⲁⲟⲩⲛⲉ-ϩⲁⲟⲛⲉ, *ϣⲁⲩⲙⲓ-ϣⲁⲩⲙⲉ, avant de prononcer ⲥⲱⲛⲓ-ⲥⲱⲛⲉ, ϩⲟⲛⲓ-ϩⲟⲟⲛⲉ, ϣⲱⲙⲓ-ϣⲱⲙⲉ, avec un accent sur la première, comme le montrent les formes telles que ϣⲱⲙ *M.* ϯ, *socrus,* d'où l'ⲓ est tombé. Pour exprimer le résultat jusqu'à présent acquis sous forme de règle, on peut dire que, au moins à l'époque qui précéda immédiatement la période gréco-copte, l'adjonction à un thème nominal de la flexion du féminin déterminait souvent, dans la syllabe qui supportait l'accent tonique, l'apparition d'un ⲩ, ou-ο, qui, se diphtonguant plus tard avec l'ⲁ primitif du thème, aboutit à une prononciation ω ou ο selon les cas. Sánaou-Sána, élargi par la suffixion de -ít, donne donc alors au féminin une vocalisation Saounaît, Sa͞ouni-cώni[e], avec un accent sur la syllabe ainsi modifiée.

Si nous examinons maintenant quelle forme présente en copte la première syllabe de tous les noms féminins dissyllabiques ou polysyllabiques en ⲉ-ⲓ final, nous remarquerons, au cours de cet examen, des faits de nature à appuyer cette idée, mais aussi à en modifier l'expression. Prenons les thèmes qui ont ω-ο-ου en copte à la première syllabe, et d'abord ⲓⲱϩⲉ, ⲉⲓⲱϩⲉ *T.* ⲡ, ⲓⲟϩⲓ *M.* ⲡⲓ, *ager,* qui présente cette particularité d'avoir changé de genre et de répondre à un féminin antique, ,  ,  *AHAÎT, IAHAÎT : la transition entre la forme antique et la moderne sera *AOUHAÎ-IAOUHAÎ-IA͞OUHAÎ-IA͞UHE-ⲓⲱϩⲉ-ⲓⲟϩⲓ. De même, ⲥⲱϣⲉ *T.* ⲧ, *ager, campus,* se rattache à  *SAKHAÎT, par *SAOUKHAÎT-SA͞OUKHAÎ-SA͞UCHE; ⲉⲣⲱⲧⲉ *T.* ⲧ, ⲡ, ⲉⲣⲱⲧⲓ *M. B.* ⲡⲓ, ϯ, *lac,* à  *ARATAÎT-ARAOUTAÎT-ERA͞OUTAÎ-ERA͞UTE. Pour les mots qui ont ωω, οο, la marche suivie a dû être un peu différente, et je crois qu'elle nous est indiquée par des formes telles que ⲥⲟⲟⲩϩⲉ, ⲥⲱⲟⲩϩⲉ *T.* ⲧ, ⲥⲱⲟⲩϩⲓ *M.* ϯ, *ovum,* de : il semble en effet que le initial du mot égyptien ait été vocalisé en ⲁ, ce qui donnerait la série *SAOUHAÎT-SAOUHAÎ-SAOUHE, et, par obscurcissement de l'ⲁ, ⲥⲟⲟⲩϩⲉ-ⲥⲱⲟⲩϩⲉ : la transformation de l'ⲁ en ο s'est produite avant que la diphton-

gaison de l'A et de l'OU se fût accomplie, puisque le copte a ϣⲟⲩϩⲉ-ϣⲟⲩϩⲉ et non *ϣϩⲉ-ϣϩⲉ. Dans les cas où il y a une voyelle redoublée, comme dans ϩⲱⲱⲡⲉ, ⲙⲟⲟⲡⲉ, et ainsi de suite, un troisième procédé est entré en jeu probablement. La variante bashmourique du mot pour *nourrice*, ⲙⲁⲁⲡⲓ, nous montre en effet l'ⲁ doublé à la première syllabe. Au lieu de diphtonguer la voyelle, l'addition du suffixe en a provoqué l'allongement, *MANÂÎT-*MANÂI-*MANÊI-*MANI, est devenu *MAANÂI-*MAANÊI-ⲙⲁⲁⲡⲓ, et non MAOUNÂI, MOOUNE-MÔOUNE sur le modèle de ϣⲟⲩϩⲉ : après quoi, l'A s'obscurcissant en thébain, la transformation du premier A en O a entraîné celle du second ⲙⲟⲟⲡⲉ, tandis que le memphitique se contentait de la voyelle simple ⲙⲟⲡⲓ pour *MANEI-*MANI. Le même phénomène s'est passé, je crois, pour ⲟⲩⲟⲟϩⲉ *T.* ⲧ, *scorpius*. L'ancien égyptien *OUAHAÎT a donné directement le dérivé ⲟⲩⲟϩⲉ *T.* ⲧ, par obscurcissement de l'A en O; mais, à côté de la forme simple OUAHAÎ, il a dû y avoir la forme allongée *OUAAHAÎ, dans laquelle le second A s'est enharmonisé au premier pour fournir ⲟⲩⲟⲟϩⲉ. Ici encore, l'étude des pluriels nous donne un grand nombre de formations qui confirment cette exposition, et un pluriel ⲥⲛⲱϥ *T.* de ⲥⲛⲟϥ, *sanguis*, suppose un *SNAAF- dérivé de même du singulier SNAFOU, . Je ne fais ici qu'indiquer le fait, afin de ne pas élargir cet article outre mesure.

Je n'ai examiné jusqu'à présent que des noms dans lesquels l'A thématique s'était, ou diphtongué en AOU pour aboutir à O, ou obscurci directement en O-Ô. Il y a toutefois nombre de cas où le même A s'est diphtongué en AI pour aboutir à -ⲉ. Sans revenir sur des faits que j'ai déjà étudiés longuement par ailleurs, j'en prendrai ici ce qui est nécessaire pour ma démonstration. La combinaison A+I a subsisté quelquefois en copte, comme dans ϩⲁⲓⲣⲓ *M.*, *corbis*, à côté de ϩⲓⲣ *T. M.* ⲧ, qui dérive d'un antique *BARAÎT, par *BARAÎ-BAIRAÎ-BAIREÎ, comme dans ⲙⲁⲓⲣⲉ *T.*, *fasciculus*, de *MARAÎT, et, dans ce dernier cas, le memphitique, en conservant l'I, a élargi directement l'A premier en ⲏ, ⲙⲏⲣⲓ *M.* Cette combinaison AI s'est diphtongué presque toujours et a produit un ⲏ : ainsi, *ZABAÎT-TABAÎT a produit ⲧⲁⲓϩⲉ *T.* ⲧ, ⲧⲁⲓϩⲓ *M.* ϯ, *arca, capsa*, puis ⲁⲓ, diphtongué, aboutit à ⲧⲏϩⲉ *T.* ⲧ, ⲑⲏϩⲓ, ⲑⲉϩⲓ *M.* ϯ. Il est donc vraisemblable que des noms comme ϩⲣⲏⲣⲉ *T.* ⲧ, ϩⲣⲏⲣⲓ *M.* ϯ, *flos*, ont eu des formes telles que *HRAIRE-HRAIRI, et remontent par elles à un antique *HARARAÎT-HERARAÎT. L'adjonction de la flexion féminine produit donc ici sur la syllabe accentuée l'effet que je signalais seulement la modification se produit par l'introduction dans la syllabe d'un son secondaire I.

En résumé, la règle indiquée plus haut peut prendre pour le moment la forme suivante : *la présence à la fin d'un thème nominal de la flexion* ÎT[ET] *du féminin déterminait le plus souvent, dans la syllabe de ce thème qui portait l'accent tonique, soit l'allongement de la voyelle radicale* A [O], *soit l'apparition derrière cette voyelle d'un son complémentaire* OU, I, *qui, bientôt diphtongué avec elle, aboutit en copte à* ⲱ-ⲟ, ⲏ-ⲉ. Inversement, *lorsque, dans un mot copte féminin — ou masculin dérivé d'un féminin antique, — on rencontre, à la syllabe qui porte l'accent, un* ⲱ-ⲟ, ⲏ-ⲉ, *on peut rétablir probablement, à l'âge immédiatement antérieur, une prononciation* AOU, AÎ, *puis* AOU, AÎ, *enfin* A.

B. Passons maintenant à la seconde syllabe -ⲡⲓ, -ⲡⲉ. Elle résulte, comme nous

l'avons dit, d'une forme antérieure -NAÎT, où l'A du thème nominal et l'I de la flexion féminine, d'abord en hiatus, se sont diphtongués pour aboutir en thébain à -ϵ par *AI-AE, en memphitique à -I par *AI-EI[1].

La syllabe NA étant atone, puisque l'ictus se trouvait sur la syllabe SA de *SANAOU-*SANA, , et, d'autre part, l'ÎT[ET] du féminin étant flexion lourde, le mot antique avait, à côté de son accent tonique sur SA, un accent second sur -ÎT[ET]. Le jour où les sons A-I, d'abord en hiatus, SÁNA-ÍT, se diphtonguèrent, ce fut nécessairement pour former une diphtongue ascendante, c'est-à-dire une diphtongue où l'A fut prononcé très vite et très faiblement, mais où l'Î fut prononcé fortement, *SÁNAÎ : celui-ci devient SÁNAÉ-SÁNÉ-CωΠϵ ou SÁNEÎ-SÁNÍ-COΠI, par la marche que les diphtongues ascendantes de ce type suivent naturellement dans les langues. La diphtongaison, supprimant l'atone médiale A, met en contact direct les deux syllabes accentuées dont le mot se compose désormais, CΩΠÉ-CÓΠÍ. Il est probable que la syllabe qui portait l'ictus du thème nominal était prononcée un peu plus fortement que l'autre, car l'on voit peu à peu la prononciation de l'I-ϵ final s'affaiblir jusqu'au moment où le son disparaît complètement et n'est plus écrit. *SÔNÉ devient SÔNÉ, et si *SÔNÉ lui-même ne passe pas à *SÔN parallèlement au masculin COΠ, du moins un certain nombre de mots se présentent-ils à nous sans leur I-ϵ final dans l'orthographe copte, ne fût-ce que ceux que j'ai cités déjà, ΗΠ *M.* ΗΠI *M.* ΗΠϵ *T.* Τ, *numerus*, ΠΑϩΗ *T.* ΠΑϩΗϵ *T.* Τ, ΠΑϩΗI *M.* Θ, ϯ, *collus, cervix*, CIΩΟΥΠ *T.* CIΟΟΥΠϵ *T.* Τ, CIΩΟΥΠI *M.* ϯ, *balneus*, ϣΩΜ *M.* ϯ, ϣΩΜϵ *T.* Τ, ϣΩΜI *M.* ϯ.

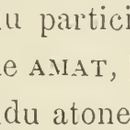
La constatation de ces jeux d'accent, qui transforment un mot à double accent et à trois syllabes, Ā-PA-ÍT, en un mot d'accent unique, d'abord dissyllabique, *AÏPE-ΗΠϵ, puis monosyllabique ΗΠ, nous oblige à revenir sur un des points traités au paragraphe précédent, et à nous demander si la diphtongaison en AU-Ω, AI-Η de la tonique date du temps où la finale féminine était encore indépendante, c'est-à-dire conservait encore son -Í accentué, ou bien si elle s'est produite pendant le procès de diphtongaison au moment où A+I aboutissait à È. C'est le second terme de l'alternative qui me paraît le plus vraisemblable. En effet, l'addition de la flexion -ÎT [ET] au thème masculin, si elle déterminait l'apparition dans le mot d'un accent second, ne changeait rien à l'intensité de l'accent tonique : il n'y avait donc aucune raison de changer quoi que ce fût à la syllabe qui portait celui-ci. Mais lorsque, par le progrès des temps, l'A, qui était en hiatus avec l'I, se fut diphtongué avec lui, puis que la diphtongue se fut résolue au son simple È, l'accent second de -Í[T] ne put subsister, et, sa disparition rompant l'équilibre du mot, c'est à ce moment que la diphtongaison s'introduisit dans la première syllabe, diphtongaison en A+OU, en A+I, en O+I, qui varie selon des influences diverses qu'il y aura lieu d'étudier plus tard. Je modifierai donc la règle formulée plus haut et je dirai que la diphtongaison de la première syllabe de *SĀNAÍT, , par exemple, se produit seulement après la chute du -T féminin et la diphtongaison de l'I féminin devenu final avec l'A du thème nominal : c'est au moment où la finale -NAÍT de *SĀNAÍT

1. Je n'insiste pas ici sur la forme féminine -I du memphitique, me réservant d'en traiter une autre fois l'origine et le développement. Comme on le verra par la suite, tout ce qui est dit ici de la finale -ϵ s'applique à elle, avec quelques modifications de détail qui seront exposées en leur lieu.

devint -NE-NÈ ou -NÈÍ-NI, que la tonique SÂ- devint SAOU-, puis SÔ-, en copte ⲥⲱⲛⲉ, ⲥⲟⲛⲓ.

On explique ainsi d'une manière vraisemblable les formes ordinaires du féminin en ⲓ-ⲉ final, mais la même explication ne saurait s'appliquer sans modification aux féminins coptes en -ⲱ et -ⲏ final, ⲥⲏⲱ, ⲡⲣⲱ, ⲥⲁϩⲏ, ⲡⲓⲡⲓ. Dans ceux-ci, en effet, l'ictus est passé nécessairement de la syllabe du thème sur la finale, du *SA- de *SÁBAOU sur l'ⲱ de ⲥⲏⲱ et l'ⲏ de ⲥⲁϩⲏ. Comment ce phénomène, contradictoire à ceux que je viens de signaler, a-t-il pu se produire?

Considérons, pour commencer, les formes en -ⲱ, -ⲟⲩ, -ⲟ, qui sont pour -ⲱϊ, -ⲟⲩϊ, -ⲟϊ, à l'origine, et rappelons une fois de plus que presque tous ces mots en ⲱ, sinon tous, présentent à la place de l'ⲱ un A dans la forme de l'égyptien antique qui a précédé le copte. La façon dont l'A s'est obscurci en O n'est pas claire partout. Dans bien des cas, il semble que l'A ait passé d'abord à la diphtongue AOU, peut-être sous l'influence d'un OU à la finale, après quoi la diphtongue AOU se serait resserrée en un O probablement ouvert, qui, lui-même, aurait abouti à l'O fermé, rarement à l'OU. Le plus souvent il semble que le phénomène s'est produit par modification phonétique directe, très probablement par analogie avec quelques mots très usités qui avaient donné, les premiers, l'exemple d'un A obscurci en O par l'intermédiaire d'une diphongaison AOU. Quoi qu'il en soit, on peut considérer comme certain qu'à un moment donné, l'O a pris la place de l'A dans ces noms féminins, et que l'hiatus OÎ s'est substitué à l'hiatus AÎ.

Qu'ensuite l'accent qui portait sur l'Î[E] du féminin se soit reporté sur cet O, c'est ce qui est prouvé par les exemples que j'ai donnés déjà des mots égyptiens et coptes, où l'hiatus O+Î et la diphtongue OI qui en résulte se sont résolus en ⲟ-ⲱ-ⲟⲩ. L'avancement sur la pénultième Ô de l'accent qui avait porté sur la dernière syllabe a rompu l'équilibre du mot : de même que l'adjonction du suffixe du participe présent latin a déplacé l'accent dans AMANTEM et a produit AMÁNT à côté de AMAT, [il] AÍME, de même la présence de ce suffixe ÓI, accentué sur la pénultième, a rendu atone la syllabe radicale qui portait auparavant l'ictus et de SÁBAÍT a fait SABÓI au début, puis SEBÓI, qui, par amuissement des deux atones, est devenu ⲥⲏⲱ *M.* ϯ, *doctrina*. La même explication s'applique nécessairement à tous les substantifs de la même forme ϩⲣⲱ, ⲙ̅ⲣⲱ, ⲉⲙⲣⲱ (où l'ⲉ parasite du début a été produit après une réduction de  MARAÍT au monosyllabe ⲙⲣⲱ, à cause de la difficulté de prononciation que présente le groupe ⲙ+ⲣ), ⲡⲣⲱ, etc., et les mots tels que ⲁⲕⲱ, ⲉⲃⲓⲱ, etc., que la présence d'un squelette consonantique solide a maintenus plus proches de leur forme primitive.

Passons ensuite à l'examen des noms en ⲏ, et prenons pour exemple le mot ⲥⲁϩⲏ *T. M.* ⲧ, féminin de ⲥⲁϩⲉ *T. M.* ⲡ, *sapiens, prudens*. Et d'abord quelle différence les deux orthographes ⲥⲁϩⲉ et ⲥⲁϩⲏ marquent-elles dans la prononciation? D'une manière approximative, ⲉ répond à l'E *fermé* du français, et ⲏ, quand il n'est pas ⲓ, à son É *ouvert*. Ainsi ⲥⲁϩⲉ se prononcera SABÉ et ⲥⲁϩⲏ, SABÈ : l'ⲉ de ⲥⲁϩⲉ est donc, à sa manière, moins intensif que celui de ⲏ, et il faut rechercher, dans l'ancien égyptien, s'il n'y a point quelque fait grammatical qui justifie la présence au féminin de cet ⲏ plus marqué. Prenons un autre mot de la langue antique, qui s'est conservé, lui aussi,

dans le copte, Q+A+M+I, *jardinier, vigneron,* et qui présente les mêmes phénomènes. Ce dernier dérive du mot Q+A+M+OU, soit vocalisé *QAMAOU, qui a donné au copte ϭⲱⲙ *T. M.* ⲡ, *hortus, ager,* et qui, par conséquent, avait l'accent sur le premier A, *QÁMAOU-*QÁMA, et par obscurcissement de A accentué en O, *QÓME-ϭⲱⲙ : l'adjonction de la flexion des noms d'agent et d'état a fourni Q+A+M+I, soit *QAMAOUI-*QAMAI, et elle a déterminé un changement d'équilibre qui a rejeté l'ictus sur le second A, *QAMÁI avec hiatus d'abord, puis l'hiatus A+I arrivant à la diphtongaison, l'ictus, suivant la marche ordinaire en pareil cas, a sauté sur l'I, ce qui, d'une part, a déterminé l'amuissement de l'atone QA-QE et la résolution de la diphtongue ascendante AÍ en Æ-ⲉ, soit *QEMAÍ-QEMÆ-ϭⲙⲉ, avec l'accent sur l'ⲉ. Élevons *QAMAÍ au féminin, ou, en d'autres termes, ajoutons-lui la flexion ÍT [ET], nous aurons *QAMAÍ+ÍT, soit une prononciation *QAMAYÍT, QAMAÍT, qui doit à ses deux I originels de comporter deux accents, l'un sur la terminaison ÍT, l'autre sur la tonique du thème masculin *QÁMAÍT, puis *QÁMAÍ-*QAMÆ-*QEMÆ-ϭⲙⲏ. Dans le masculin comme dans le féminin antiques, la voyelle en jeu est un I, au masculin l'I des noms d'agent ou d'état, au féminin le même combiné avec l'autre Ī identique qui marque la vocalisation des féminins : il semblerait donc qu'on dût avoir en copte le même son en cet endroit ϭⲙⲉ ou ϭⲙⲏ pour le féminin comme pour le masculin, et pourtant on a ϭⲙⲉ pour le masculin, ϭⲙⲏ pour le féminin. Des variantes que les grammairiens et les lexicographes coptes regardent d'ordinaire comme fautives montrent qu'au moins pendant un temps, on écrivit indifféremment ⲉ et ⲏ les formes du féminin et du masculin :

ⲁⲙⲉ *M.* ϯ	à côté de	ⲁⲙⲏ *M.* ϯ, *ligo quo terra effoditur,*
ⲁⲙⲣⲉ *T.* ⲡ	—	ⲁⲙⲣⲏ *T.* ⲡ, *pistor,*
ⲁⲡⲉ *T.* ⲡ	—	ⲁⲡⲏ *T.* ⲡ, *præses,*
ⲥⲏⲡⲉ *T.* ⲧ	—	ⲥⲉⲡⲏ *T.* ⲧ, *arca, capsa,*
ϣⲉ *T. B.* ⲡ	—	ϣⲏ *T. B.* ⲡ, *linum,*
ϣⲡⲉ *T.* ⲧ	—	ϣⲡⲏ *T. M.* ϯ, *hortus,*
ϫⲁⲉ *M.* ϯ	—	ϫⲁⲏ *M.* ϯ, *ultima,*
ϫⲣⲉ *M.* ϯ	—	ϫⲣⲏ *M.* ϯ, *cibus,*
ϩⲉ *T. B.* ⲧ	—	ϩⲏ *T. B.* ⲧ, *modus, ratio,*
ϩⲁⲙϣⲉ *T.* ⲡ	—	ϩⲁⲙϣⲏ *T.* ⲡ, *faber lignarius,*
ϩⲣⲉ *T.* ⲧⲉ	—	ϩⲣⲏ *T.* ⲧ, *cibus,*
ϩⲙⲉ *M.* ⲡⲓ	—	ϩⲙⲏ *M.* ⲡⲓ, *pelicanus,*
ϭⲓⲉ *T.* ⲡ	—	ϭⲓⲏ *T.* ⲡ, *hircus,* de par chute de R médiale,
ϭⲣⲉ *M.* ϯ	—	ϭⲣⲏ *M.* ϯ, *scutella, cochlear.*

Divers indices semblent montrer que, de ces deux graphies, celle en ⲏ est la plus ancienne : 1° le bashmourique, qui a conservé souvent un état de la langue antérieur à celui des autres dialectes, met souvent cette terminaison en ⲏ où le thébain et le memphite ont de préférence un ⲉ :

ⲁⲡⲏ *B.* ⲧ, *caput,* à côté de ⲁⲡⲉ *T.* ⲧ et ⲁϕⲉ *M.* ϯ
ⲁϩⲏ *B.*, *bos,* — ⲉϩⲉ *T. M.* ⲡ et ⲧ, *bos, vacca*
ⲙⲉⲧⲣⲏ *B.*, *testis,* — ⲙⲉⲧⲣⲉ, ⲙⲏⲧⲣⲉ *T.* ⲙⲉϕⲣⲉ *M.* ⲡ
ⲡⲏ *B.* ⲧ, *cœlum,* — ⲡⲉ *T.* et ϕⲉ *M.* ⲧ
ⲥϧⲏ *B.*, *janua,* — ⲥϧⲉ *T. M.* ⲡ
ⲕⲓⲏ *B.*, *hircus,* — ϭⲓⲉ, ϭⲓⲏ *T.* ⲡ
ϧⲉⲗⲗⲏ *B.*, *cœcus,* — ϧⲉⲗⲗⲉ *T. M.*, *cœcus,* ϧⲉⲗⲗⲏ étant réservé au féminin dans ces dialectes,

et d'autres qu'on trouvera aisément; 2° dans les mots où cet ⲏ a cédé la place à l'ⲉ au singulier, il reparaît souvent au pluriel :

ⲁⲙⲉ *M.*, *bubulcus,* ⲁⲙⲏⲟⲩ *M.*, *bubulci*
ϧⲉϫⲉ *M.*, *merces,* ϧⲉϫⲏⲟⲩ *M.*, *mercedes*
ⲡⲉ *T.* ϕⲉ *M.* ⲧ, *cœlum,* ⲡⲏⲟⲩⲉ, ⲡⲏⲩⲉ *T.*, ϕⲏⲟⲩⲓ *M.*, *cœli*
ⲉⲣⲡⲉ, ⲣⲡⲉ *T.* ⲡ, ⲉⲣϕⲉⲓ *M.* ⲡⲓ, *templum,* ⲉⲣⲡⲏⲩⲉ, ⲣ̄ⲡⲏⲩⲉ *T.*, ⲉⲣϕⲏⲟⲩⲓ *M.*, *templa*
ϣϫⲉ *T. M.* ⲡⲉ, *locusta,* ϣϫⲏⲟⲩ *M.*, *locustæ,*

quelle que soit du reste l'origine de cet ⲉ; 3° cet ⲏ du pluriel a persisté parfois dans des mots où l'ⲁ de l'égyptien s'est obscurci en o ou même a disparu au singulier :

ϫⲟⲓ *T. M.* ⲡ, *navis,* avec un pluriel ϫⲏⲩ, ⲉϫⲏⲩ *T.*, ⲉϫⲏⲟⲩ *M.*, dérivé de ZAI
ⲥⲟⲛ *T. M.* ⲡ, *frater,* — ⲥⲛⲏⲩ *T. B.*, ⲥⲛⲏⲟⲩ *M. B.*
ϩⲱϧ *T. M. B.* ⲡ, *negotium,* — ϩϧⲏⲩⲉ, ϩϧⲏⲟⲩⲉ *T.* ϩϧⲏⲟⲩⲓ *M. B.*

La coexistence de pluriels en ⲁ où l'ⲁ antique a subsisté, ainsi dans ⲥⲛⲁⲩ *T.*, *fratres,* ⲁϩⲁⲩ *B.*, *boves,* de ⲥⲟⲛ *T.*, ⲁϩⲏ *B.*, montre la progression directe de ⲁ vers ⲏ. Pour que le pluriel du mot qui signifie *barque* en copte ait un ⲏ, résultant ici de la fusion de ⲁ+ⲓ, il faut que cette fusion se soit produite en un temps où l'ⲁ de *ZAI ne s'était pas encore obscurci en o, c'est-à-dire avant l'époque saïte, où l'on signale déjà des formes comme Μοῖρις pour *MAIRÎ : alors la combinaison ⲁⲓ de *ZAIOU se résolvait en un *è* ouvert, *ZÉOU, le même que les Coptes ont rendu par l'ⲏ grec.

En résumé, des observations que j'ai pu faire jusqu'à ce jour, il me paraît résulter que la combinaison de ⲁ et de ⲓ, dans l'égyptien des Ramessides et des Saïtes, aboutit progressivement à un seul son analogue à celui de notre È ouvert, quelle que fût d'ailleurs l'origine de l'ⲓ; en d'autres termes, l'ⲓ, masculin de QAMAÎ, et l'ⲓ[ⲧ], féminin de QAMAÎ[T], combinés avec l'ⲁ du thème nominal, aboutissaient à une même prononciation QAMÈ-QAMÈ, où l'È répondit d'abord à l'ⲏ des Grecs. A un moment donné, cette prononciation uniforme se scinda, — par un phénomène analogue à celui qui scinda en deux, vers la fin du moyen âge, la prononciation unique de l'*e*

français provenant de l'*a* latin, — et une partie des mots qui la comportaient prit un son répondant à l'*é* fermé, ϵ en copte, tandis que les autres conservaient le son н, È. Il paraît même qu'on songea à utiliser les deux prononciations pour distinguer le genre des mots et que, réservant ϵ au masculin, on attribua н au féminin. Toutefois, au temps où l'on transcrivit les hiéroglyphes en lettres grecques, la distinction entre les deux sons était si peu tranchée qu'on écrivit l'Æ final de certains noms masculins н, ⲁⲙⲣн, *pistor*, ⲁⲡн, *prœses*, ϣн, *lignum*, ϩⲁⲙϣн, *faber lignarius*, et celui de la majorité des noms féminins par ϵ, ⲛⲟⲩⲣϵ, *vultur*, ⲡϵ, ϕϵ, *cœlum*, ⲥⲱⲛϵ, *soror*. L'ϵ l'emporta de plus en plus sur l'н, et celui-ci ne subsista plus avec sa valeur propre que dans un petit nombre de noms ou d'adjectifs, où il servit par tradition à distinguer le féminin du masculin.

Que si maintenant on demande pourquoi la même combinaison *SABAÎT a produit deux formes aussi différentes que ϲϧω d'une part et ϲⲁϧн de l'autre, j'en vois la raison dans ce que j'ai dit plus haut à propos de l'obscurcissement d'A en O, et de l'effet qu'il produit sur l'hiatus de A+î, tel qu'on l'avait dans *SABAÎT. D'une part, l'O, provenant de l'A obscurci, appelle sur lui d'abord l'accent secondaire de la flexion féminine *î[T], puis l'accent principal du mot, et il prend lui-même l'ictus, *SÁBAÍ-*SABÓI-*SᴱBÓᴵ-*ϲϧω. D'autre part, l'A s'étant maintenu, l'hiatus A+î, avec accent sur l'î de la flexion féminine i, se résoud en une diphtongue ascendante AÍ-Æ-È, où l'accent secondaire, ne changeant point de place, n'exerce d'abord aucune action sur la syllabe accentuée du thème nominal. C'est seulement quand la diphtongaison est complète et que le son È s'est établi définitivement que la question d'accent se pose. Comme, par définition, l'î du féminin n'a qu'un accent secondaire, la diphtongaison de A et de î, n'étant troublée par aucun accident, ne produit aucune modification qui nécessite un déplacement de l'accent tonique analogue à celui que produit l'obscurcissement de A en O : l'ictus reste sur la première syllabe ϲⲁ́-, et la finale -ϧн devient atone. Après quoi l'È ouvert s'est affaibli en É fermé, et cet É fermé s'est parfois amui, comme l'E final des infinitifs latins dans son passage vers le français. Peut-être y a-t-il dans ces observations les éléments d'une chronologie. Les formes en -н, telles que ϲⲁϧн, où la diphtongaison s'est faite sur l'A antique de *SABAÎT, représentent un état plus ancien que les formes en -ω, telles que ϲϧω, où l'amuissement de l'î féminin n'a pu avoir lieu qu'après l'obscurcissement de l'A antique en O. Les noms et adjectifs féminins en ô, -ω, -ο, -ⲟⲩ, où l'O provient d'un A antique, ⲡ̅ⲣω, ϲϧω, ϩⲣω, ϵϧⲓω, ⲁⲕω, ϣ̅ⲙ̅ⲙ̅ω, ϣϵⲛⲧω, ⲧⲟ, ϕⲟ-ϧⲟ, ϫω-ϫⲟⲩ, ϕⲧⲟ, sont postérieurs aux noms et adjectifs féminins en -н, -ϵ[ⲓ], final, ⲛⲟⲩⲣϵ-ⲛⲟⲩⲣⲓ, ⲁⲙн-ⲁⲙϵ, ϣⲛн-ϣⲛϵ, ϭⲣн-ϭⲣϵ, ⲥⲱⲛϵ-ⲥⲱⲛⲓ. Les mots féminins en -н, -ω final se rattachent donc à la même loi que les mots féminins en -ϵ, -ⲓ final, et tous dérivent, par des jeux d'accentuation différents, des noms antiques en -ÍT[ÉT] final.

L'action que la finale féminine -ÍT[ÉT] exerce sur les mots auxquels elle se joint, doit donc, autant que j'en puis juger pour le moment, se définir comme il suit :

1° Elle est une flexion lourde qui, ajoutée au thème du masculin, conserve son accent et détermine dans le mot l'apparition d'un accent secondaire : *SÁNAOU-

*SÁNA étant élevé au féminin *SÁNAÍT, ce dernier mot contient désormais deux accents, l'accent du thème masculin qui demeure l'accent tonique, et l'accent de la flexion qui constitue un accent second SĀ̋-NA-ÍT, les deux séparés par une syllabe atone -NA-.

2° Vers la fin de l'époque ramesside probablement, le -T final étant tombé, l'í accentué de la flexion, qui jusqu'alors avait été en hiatus avec la voyelle finale du thème masculin, A ou bien OU-O, se combina avec elle et se diphtongua: *SÁNAÍT, *SÁNAÍ, devint SANAÍ sans changement d'accent, la diphtongue résultant de A atone et de í accentué étant nécessairement une diphtongue ascendante.

3° Entre la fin de l'époque ramesside et la fin de l'époque saïte[1], un certain nombre de mots, qui contenaient un A dans la langue antique à l'hiatus avec l'í [É], ayant obscurci cet A en O, la série en ô des mots féminins s'accrut d'autant. Une différence commença à s'établir entre la forme extérieure de ces mots, par suite des jeux d'accents divers qui se produisirent selon que la voyelle en hiatus avec l'í féminin était un A ou un ô-OU : les thèmes en A, conservant le second accent que la flexion féminine avait introduit en eux, résolurent leur diphtongue ascendante AÍ en Æ-È, *SANAÍ-SANÆ, et, par contrecoup, l'Á tonique se diphtongua en AOU ou en AI, *SÁOUNI, *SÁOUNE, au lieu de SĀ̋NAÍT, ⲧⲁⲓⲃⲉ, *arca*, au lieu de *TĀ̋BAÍT, pour aboutir à ⲥⲱⲙⲉ-ⲥⲟⲙ, ⲧⲏⲃⲉ et au pluriel ⲧⲱⲃⲓ *M.*; — les thèmes en ô attirant l'accent tonique sur l'A obscurci, *SÁBAÍ devient SABŌ̋I, puis SᴱBÓ[1], ⲥⲃⲱ par amuissement des atones initiale et finale, lorsque les lettres dont le mot se composait s'y prêtaient, ⲙⲣⲱ, ϩⲣⲱ, ϩϥⲱ, par amuissement de la seule atone finale lorsque les lettres ne s'y prêtaient point, ⲁⲕⲱ, ⲉⲙⲱ, ⲉⲧⲡⲱ, ⲁϫⲱ-ⲉϫⲟⲩ, etc.

4° La série en ⲱ une fois formée ne comporta plus de changements, au moins en ce qui concerne la syllabe tonique, et elle demeura immuable jusqu'à l'extinction de la langue égyptienne.

5° La série en È, au contraire, demeura vivante et continua son évolution. L'È ouvert atone se transforma en É fermé, et on profita un moment de la différence des deux E pour essayer de différencier les noms masculins à finale -E provenant de -AÍ des noms féminins à finale -E provenant de -AÍ[T] : *SĀ̋BÉ, *savant,* se distingua ainsi de SĀ̋BÈ, *savante.* Toutefois, cette tentative ne semble pas avoir été poussée bien loin, et, si le copte a conservé quelques exemples de cette différenciation dans les adjectifs tels que ⲕⲁⲙⲉ *T.* ϫⲁⲙⲉ *M., niger,* ⲕⲁⲙⲏ *T.* ϫⲁⲙⲏ *M., nigra*[2], le plus souvent il ne distingue pas dans l'usage les finales ⲏ et ⲉ, et il ramène peu à peu tous les mots qui auraient dû se terminer par un È ouvert -ⲏ, à se terminer par un -É fermé -ⲉ. La terminaison courante des mots féminins devint, selon les dialectes, -ⲉ ou -ⲓ.

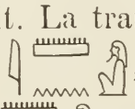
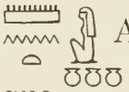
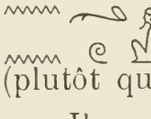
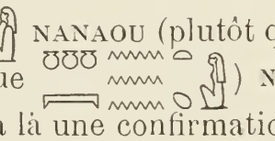
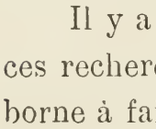
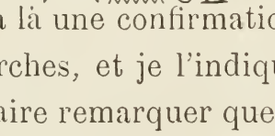
6° L'É fermé lui-même s'amuit à son tour et tomba, dans la prononciation d'abord, puis dans l'orthographe, exemples ϣⲱⲙ, *socrus,* ou ⲏⲡ, *numerus,* pour ϣⲱⲙⲓ-ϣⲱⲙⲉ,

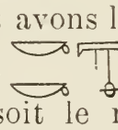
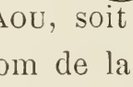
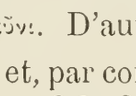
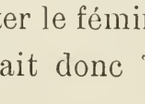
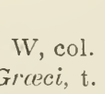
1. La présence de la prononciation Μοῖρις dans Hérodote, au Ve siècle, nous fournit la limite la plus basse à laquelle l'obscurcissement de l'A en O a pu commencer à se produire.

2. Le nom propre ϫⲏⲙⲓ *M.* ⲕⲏⲙⲉ *T., la terre noire, l'Égypte,* est un doublet dans lequel la diphtongaison en AÍ de l'A tonique s'est immobilisée : ⲕⲁⲙⲉ-ⲕⲁⲙⲏ représente un stage de la langue plus ancien que ⲕⲏⲙⲉ.

ⲏⲡⲉ, etc., si bien que la flexion féminine disparut complètement, et que nulle trace ne subsista de sa présence si ce n'est, dans un certain nombre de mots, l'altération produite à la syllabe tonique par la diphtongaison en ‿ⲓ ou en ‿ⲟⲩ, ⲧⲱⲓⲥ-ⲧⲟⲉⲓⲥ-ⲧⲟⲓⲥ pour TOISÈ-TĀISÈ-TĀSAÍ-TĀSAÍT [ZĀSAÍT] ou ⲏⲡ pour ⲏⲡⲉ-ĀÎPÈ-ĀPAÍ-ĀPAÍT.

C'est à ce point que j'arrête pour le moment les études sur la flexion féminine et sur les noms, substantifs ou adjectifs, qui la renferment. Si la loi indiquée par Steindorff est exacte, ce qui précède donnerait l'explication du phénomène qu'il n'aurait fait que constater.

§ XVII. *Deux cas de diphtongaison en* ⲁⲩ *de la tonique dans les noms féminins.* — Un des plus curieux Papyrus de Leyde publiés par Leemans, au tome II de ses *Papyri Græci,* contient le passage suivant, qui est intéressant à bien des points de vue : ὃν δορυφοροῦσιν οἱ η' φύλακες, Ἠώχω, Χούχ, Νοῦν, Ναῦνι, Ἀμοῦν, Ἀμαῦνι[1]. Leemans suppose qu'il s'agit des planètes et propose de corriger η' en ζ'[2], mais un simple coup d'œil jeté sur les noms montre qu'il est question de l'ogdoade hermopolitaine, pour prendre la transcription de Brugsch, Ḥeḥu-Ḥeḥet, Kek-Keket, Nun-Nunet, Ȧmen-Ȧment. Le scribe, qui a donné correctement les deux paires Nun-Nunet et Ȧmen-Ȧment, a passé l'un des personnages de chacune des paires Ḥeḥu-Ḥeḥet, Kek-Keket, et n'a écrit ainsi que six noms au lieu de huit qu'il annonçait. La transcription qu'il donne des noms des deux paires complètes est très correcte,  , jadis *AMĀNOU[3] est devenu Ἀμοῦν, par obscurcissement de l'Ā en OU, et  AMĀNAÍT, Ἀμαῦνι, ainsi qu'il a été dit[4]; de même,  NANAOU (plutôt que ) a donné Νοῦν, et  NĀNAOUÍT-NĀNAÍT (plutôt que ) Ναῦνι.

Il y a là une confirmation inattendue des idées que je viens d'exposer au § XV de ces recherches, et je l'indique sans pousser plus loin l'étude de ce texte curieux. Je me borne à faire remarquer que nous avons les moyens de rétablir dans leur forme exacte les noms qui manquent. Χούχ est à  KĀKAOU ce qu'Ἀμοῦν et Νοῦν sont à  AMĀNOU,  NĀNAOU, soit le représentant du mâle de la paire divine : la transcription grecque du nom de la déesse  *KĀKAÍT sera donc Χαῦχι comme Ναῦνι, Ἀμαῦνι. D'autre part, Ἠώχω a cette finale en -ω qu'on retrouve dans ⲥⲱⲱ, ⲙⲣⲱ, ⲁⲕⲱ, etc., et, par conséquent, il doit représenter le féminin *HAHOUÍT-HÉOUHOUÍT; le masculin  HAOUHOU-HÉOUHOU serait donc Ἠώχ ou Ἠοῦχ, sans voyelle finale, ainsi que cela a lieu pour Χούχ, Ἀμοῦν et Νοῦν.

1. *Papyrus* W, col. 17, l. 40-42.
2. *Papyri Græci,* t. II, p. 192.
3. Cf. *Recueil de Travaux,* t. XXII, p. 218 sqq.
4. Voir plus haut, p. 51-52 du présent volume.

NOTES PRISES A KARNAK

PAR

GEORGES LEGRAIN

V

SUR L'EXISTENCE D'UN TEMPLE DE KHONSOU VERS LA XIIe DYNASTIE

Mariette pensait que le temple de Khonsou, fondé et bâti par Ramsès III, avait remplacé un autre monument bâti par Aménophis III. La stèle suivante nous permet de croire, maintenant, qu'un temple plus ancien encore existait à Karnak et que Khonsou y recevait un culte dès le Moyen-Empire. Le monument, par son style même, ne peut être que de cette époque. Il est en assez bon état, malgré un séjour prolongé dans le sebakh. Il fut découvert dans la partie sud-est de la grande enceinte d'Amon. D'autres morceaux de la même époque ont été trouvés épars dans cet endroit. Cependant, rien ne permet encore de penser à l'existence d'un monument quelconque en ce lieu.

Stèle en calcaire. Haut., 0^m 58; larg., 0^m 33. Le haut du monument est légèrement arrondi. Dans le cintre, . En dessous, inscription de trois lignes, allant de droite à gauche : .

Trois registres de personnages sont étagés en dessous de ce texte.

Premier registre (supérieur). Au centre est une table d'offrandes.

A gauche, le est assis sur une chaise à quatre pieds de lion, tenant le ∧. On lit sous le siège : .

A droite, la , assise, respire un pot d'onguents. On lit sous la chaise : .

Second registre (médian). A gauche, deux femmes debout, se regardant :

Celle de gauche est : ; celle de droite : .

On a tracé en graffito, en dessous de ces deux textes : .

A droite, un homme et une femme se regardant. L'homme est : ; la femme : .

Troisième registre (inférieur). A gauche, deux hommes se regardant : celui de droite : ; celui de gauche : .

A droite, un homme et une femme debout, se regardant.
L'homme est : ; la femme : .

VI

SUR UN TEMPLE D'ATEN A HERMONTHIS

On rencontre parfois, dans les murs des pauvres maisons de Karnak, quelques fragments antiques provenant de temples ruinés. Certains sont intéressants. Voici, par exemple, un fragment du pyramidion d'un petit obélisque de granit rose que j'ai trouvé dans un mur, au *Moulgatta,* tout au nord des ruines de la ville antique.

Il mesure $0^m 42 \times 0^m 40 \times 0^m 40$. Une des quatre faces (D) est mutilée. Sur chacune des trois autres, sont gravées deux lignes verticales. Les lignes sont larges de $0^m 06$, les hiéroglyphes hauts de $0^m 032$.

Face A. .

Face B. Les deux lignes sont affrontées. *Ligne de gauche :* . *Ligne de droite :* .

Face C. . Le niveau du cartouche est en retrait sur le plan général.

M. Naville aurait déjà rencontré à Erment un fragment d'inscription indiquant l'existence d'un temple d'Aten à Hermonthis. Notre texte vient confirmer cette première découverte.

VII

SUR QUELQUES STATUES OU GROUPES MUTILÉS OU BRISÉS SOUS AMÉNOPHIS IV

§ 1. Dans la seconde chambre de Thotmès III et d'Hatshopsitou au sud du sanctuaire de granit, on a retrouvé deux groupes mutilés qu'il a été facile de remettre en place.

Premier groupe. Calcaire dur. Haut., 2^m.

Aménophis II est assis, les pieds posés sur les neuf arcs. Le claft royal est surmonté du finement sculpté. A côté du roi était un autre personnage qui a été enlevé de propos délibéré. Le bras gauche d'Aménophis II, qui se tendait vers lui pour s'appuyer sur son épaule, fut, du coup, mutilé jusqu'au coude. Quant au voisin royal, il n'en reste qu'une simple trace. Son bras et sa main droite ont disparu, martelés à petits coups; l'ouvrier a, cependant, respecté le modelé de l'épaule et du bras du roi. Le disparu portait une haute coiffure, peut-être les plumes d'Amon.

Second groupe. Calcaire dur. Hauteur actuelle, 1m 50.

Ce groupe est semblable au précédent. Le personnage de gauche a disparu comme dans le premier cas. Le roi est le (le nom d'Amon est martelé). Ce monument en a été brisé en nombreux morceaux, mais l'enlèvement du voisin royal est antérieur au bris définitif.

Troisième groupe. Granit gris. Hauteur actuelle, 1m.

Celui-ci a été trouvé dans la salle à colonnes au sud du pro-sanctuaire et de la porte *Amen-mer-sar-fou.* Le seul individu qui reste est assis, les mains posées sur les genoux, la droite tenant la bandelette. La tête est brisée. Des fragments de claft royal couvrent les clavicules. Le bras du voisin, aujourd'hui absent, passe derrière le dos du roi; la main droite s'appuie sur son épaule. Le bras est martelé, la main est demeurée intacte. On lit au dos : .

Quatrième groupe. Mariette, qui le trouva au sud du premier corridor de ronde, le décrit ainsi :

« 4. Granit rose; hauteur du fragment : 0m 75. Groupe de deux personnages assis sur un socle commun. Toute la partie supérieure manque. Le personnage de droite est le roi Amenmhat Ier. Le personnage de gauche était une femme, dont le nom n'a probablement jamais été gravé. Ce deuxième personnage n'est reconnaissable qu'à certaines traces en relief et en creux laissées sur le granit du socle, exactement à la place où il était assis. De l'étude de ces traces, on pourrait conclure que la statue de femme devait être d'une autre matière, peut-être de bois ou d'ivoire enrichi d'incrustations. Quelque bizarre qu'elle soit, cette curieuse association de matériaux divers employés dans l'exécution d'une même œuvre d'art mérite d'être signalée. Le groupe a été trouvé dans l'enceinte de l'ancien sanctuaire, près de la muraille du sud. » (*Karnak,* p. 41 et pl. 8).

Pendant le déblaiement de cette partie du temple, j'ai trouvé des fragments de statue qui m'écartent de l'opinion de Mariette et de ses conclusions. On remarquera, sur le groupe en question, que, à la hauteur des mollets de la statue absente, se trouve une encoche à section trapézoïdale. J'ai trouvé deux jambes masculines, de granit rose, avec tenon à section trapézoïdale s'engageant exactement dans l'encoche. Puis, ce furent des fragments de la shenti, une main faite à part. En somme, la statue voisine d'Amenmhat Ier était faite de pièces et de morceaux ajustés. Le style et le granit ne sont pas semblables à la statue royale. Je crois que, de ce qui précède, il vaudrait peut-être mieux penser que les quatre groupes que je viens de mentionner représentaient Amenmhat Ier, Ousertesen, Thotmès III et Aménophis II assis à la droite d'Amon. Aménophis IV aurait ensuite supprimé les images divines, tout en respectant celles de ses prédécesseurs. Lors du rétablissement du culte amonien, Toutankhamon, Harmhabi ou plutôt Séti Ier dut tenter de restaurer au moins un des groupes, celui d'Amenmhat, en même temps qu'il faisait regraver le nom d'Amon sur les obélisques d'Hatshopsitou et les autres monuments qui avaient subi des dommages de la réaction de Khouenaten.

VIII

STATUES COLOSSALES D'AMON ET D'AMONIT

En avant de la porte nord du pro-sanctuaire, se dressaient, à l'est, l'image d'Amonit, à l'ouest, celle d'Amon. Ces statues colossales mesuraient 6 mètres environ de hauteur. Elles sont taillées dans le grès rouge sonore.

Nous n'avons, jusqu'à présent, retrouvé d'Amon que les jambes, jusqu'au genou, le haut du torse depuis les pectoraux, la tête qui est d'une grande beauté (malgré que le nez soit cassé) et enfin les grandes plumes de la coiffure.

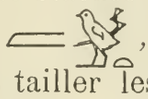
Au dos, tout en haut, derrière les plumes, est un tableau finement gravé. Amon-Râ, maître des trônes des deux mondes, dans Khou-mennou, , assis, tenant le *ouas*, tend le signe ☥ *ankh* vers l'épervier surmontant le nom du double royal, . En dessous, descend la ligne verticale suivante : . Le premier cartouche est une surcharge sous laquelle on peut retrouver . Le second se rétablit ensuite, . Le nom de double et les deux cartouches sont ainsi d'accord. Les mots *m apitou* sont gravés de droite à gauche.

Le nom d'Amon n'a pas été martelé. Ceci prouverait que cette statue et celle d'Amonit sont bien l'œuvre de Toutankhamon, et non antérieures à Aménophis IV.

La statue d'Amonit a été, elle aussi, fort maltraitée. Nous n'avons pu encore en retrouver la tête. Le corps était brisé en nombreux morceaux que j'ai pu remettre à peu près en place. Lorsqu'elle fut trouvée, le socle et les pieds étaient tombés vers l'ouest, le torse couché, enfoncé sous le niveau du sol devant le seuil de granit de la porte; les cuisses étaient plus au sud, près du pilier carré de granit nord. Je trouvai, sous l'endroit où devait poser jadis le socle de la statue, une pierre de fondation . Ceci, d'ailleurs, m'est arrivé en beaucoup d'endroits autour du sanctuaire. Ces pierres étaient, pour ainsi dire, semées dans le sol. Ce fait montre, en tout cas, que le sol était factice, de remblai, et que la statue ne devait poser sur aucune fondation. Il fallait cependant retrouver la place exacte, occupée par ce monument pour l'y rétablir. Remarquons que cette image porte au dos l'inscription : (le mot *Amon* du cartouche est intact, le nom d'Harmhabi est en surcharge comme pour la statue d'Amon). On peut donc admettre qu'on a dû passer derrière et supposer, entre elle et le mur, un écartement minima de $0^{m}50$.

La statue d'Amonit était placée dans un angle à l'entrée du couloir des Annales de Thotmès. Nous avons la distance du mur nord, reste à trouver celle du mur est. L'image a été, du côté est, brisée en deux endroits, au bas de la robe et au mollet. On s'est servi de coins de métal. On doit donc admettre que le déprédateur eût assez de place pour pouvoir frapper ce coin avec un marteau. L'espace de $0^{m}60$ est suffisant dans ce cas. Un

fait inattendu est venu confirmer ces hypothèses. Le socle ayant été remis en place, aux distances ci-dessus données, j'ai pu constater qu'une encoche, une brisure à la partie inférieure de la face antérieure, coïncidait avec une brisure concave du dallage qui vient à cet endroit affleurer la base d'Amonit : le trou ainsi produit résulte de l'introduction d'un levier qui servit à renverser le bas de la statue. Il mesure $0^m 10 \times 0^m 06$. On peut déduire encore de ces dimensions que ce levier était métallique, et probablement en fer, comme ceux dont nous nous servons journellement.

En résumé, les statues d'Amon et d'Amonit nous apprennent, puisqu'on les a refaites de nouveau  , qu'Aménophis IV avait fait disparaître les anciennes, que Toutankhamon fit tailler les nouvelles dans un grès rouge d'une admirable pureté, qu'Harmhabi les usurpa sur son prédécesseur, qu'elles furent renversées à l'époque romaine ou copte; enfin, que celle d'Amonit reposait sur le sol même où Hatasou avait enterré jadis ses pierres de fondation, peut-être sous la statue précédente détruite par Khouenaten.

LE TEMPLE ET LES CHAPELLES D'OSIRIS A KARNAK

PAR

GEORGES LEGRAIN

II

LA CHAPELLE ET LE TOMBEAU D'OSIRIS OUNNOFRÉ

AU MUR EST DU TEMPLE D'APET

ÉTAT ACTUEL DU MONUMENT

La Commission d'Égypte, décrivant le petit temple du sud de Karnak, en admirait la bonne conservation. Il semblerait, disait-elle, que le monument sort des mains de l'ouvrier, tant il est blanc et propre. Près de cent ans passèrent, et ce monument, temple d'Apet et d'Osiris, justifiait en 1892 la description qu'en fit M. de Rochemonteix et le surnom de « château des Chauves-Souris » que lui avaient donné les habitants[1].

Un poste de police, une prison y avaient été établis jadis (d'où le nom de « Nagga ez-Zaptieh, que porte le quartier), un fourneau de cuisine établi, et, la fumée et les chauves-souris aidant, le monument avait pris, à l'intérieur, une teinte de suie qu'il sera difficile de lui faire perdre. Il servait alors de magasin au Service des Antiquités. Depuis cinq ans, je travaille au temple d'Apet quand les autres travaux de Karnak me laissent un instant de liberté.

1. *Kasr el-Ouatouat*. Il porte encore le nom de *Kasr el-Agouz*, « le château du Vieux ». Je l'entendis aussi nommer parfois le château des Crocodiles, *Kasr el-Tamasieh*. Non loin de là, au sud, un terrain en contrebas, où les eaux séjournent parfois, était nommé « la mare des Crocodiles », *Birket el-Tamasieh*. Renseignements pris, je constatai que l'histoire n'avait rien à voir dans cela. La mare et la maison à côté du temple appartiennent à la famille des Timsah (crocodile; pluriel, *tamasieh*). De là, une confusion que je crois utile de noter. On connaît aussi les prétentions de la famille à la possession de nombreux territoires à Karnak.

Aujourd'hui, les colonnes qui menaçaient ont été réparées, les antiquités transportées dans un magasin que j'ai fait construire, le fourneau a disparu, la porte d'entrée n'est plus fermée que par une grille, et, grâce aux fenêtres, portes et ouvertures que j'ai débouchées, l'air et la lumière peuvent pénétrer librement.

Le déblaiement intérieur nous fit découvrir complètement les souterrains du temple. Ils sont en très bon état. Un seul d'entre eux contenait des ossements de bœufs. Des graffiti grecs et démotiques s'y lisent sur les parois. Ils ont été copiés par M. le Dr Spiegelberg.

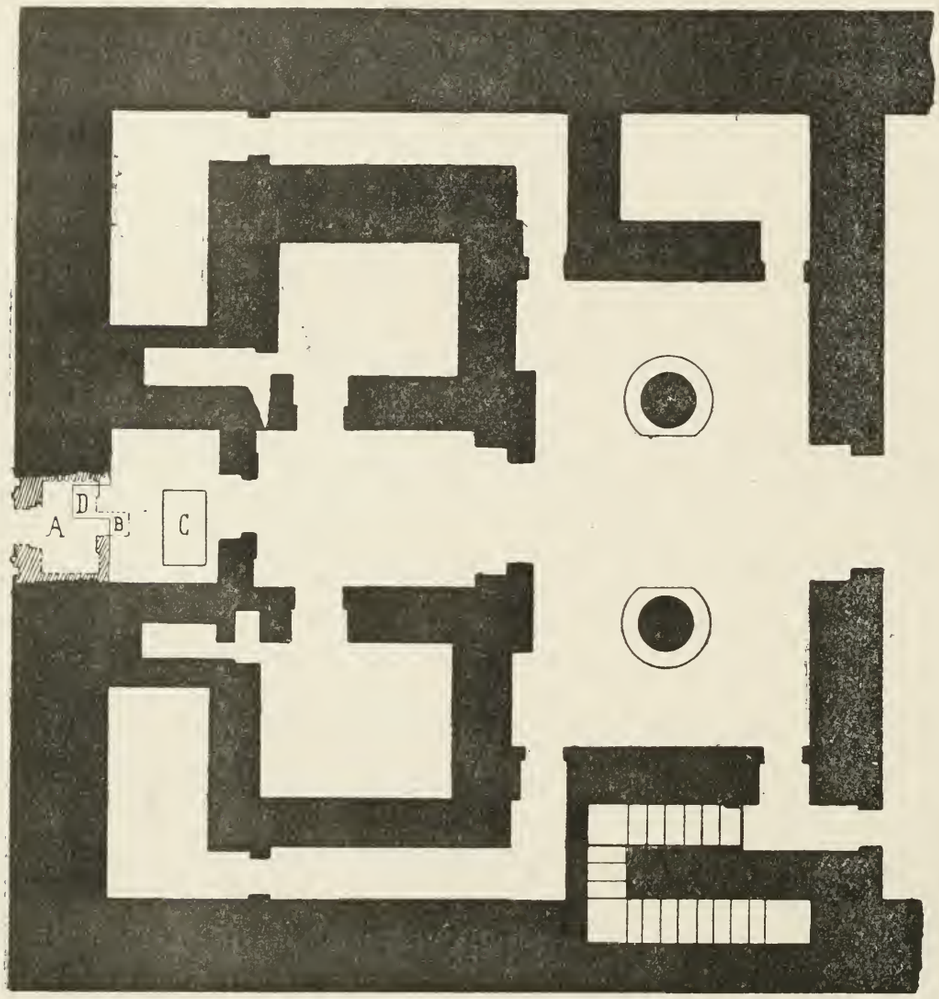


Fig. 1. — Plan d'Apet et d'Osiris
A. Chapelle d'Osiris. — B. Niche de l'emblème. — C. Puits. — D. Niche d'Apet.

Le déblaiement extérieur était moins facile. Au nord se trouve la mosquée d'Abou-Touab, dont, après de longues négociations, nous venons d'obtenir le déplacement. A l'ouest et au sud, les habitations du village. A l'est, un étroit passage sépare Apet du temple de Khonsou. C'est par là que nous commençâmes l'attaque. On ne tarda pas à trouver, au centre du mur extérieur, un haut de porte inattendu et qu'aucun plan ne mentionnait. Cette baie donnait entrée dans une petite *chapelle,* dont le plafond était en dessous du niveau du temple d'Apet. La paroi du fond était brisée. Ceci nous fit trouver un *puits* funéraire, dont l'orifice était bouché jadis par les dalles du sanctuaire d'Apet. Un petit *réduit* est ménagé dans la paroi est, au bas du puits.

En plan (voir fig. 1), la chapelle et le puits sont sur un axe différent de celui du temple de la déesse à tête d'hippopotame. Tous deux sont le « propre » d'Osiris, et chapelle, puits et réduit constituent *un* des tombeaux d'Osiris.

En coupe (voir fig. 2), nous remarquerons que la niche de la statue d'Apet, la chapelle d'Osiris et le réduit du fond du puits où se trouvait peut-être la relique du dieu sont, comme en plan, superposés assez exactement. Je ne crois pas que ceci soit

un effet du hasard; c'est la trace d'une observance religieuse, de la vénération d'un point du sol, comme dans d'autres cultes. Ici se trouvait le point exact où Osiris était né. En vidant le puits, je trouvai d'intéressants fragments de l'idole d'Apet en granit rose[1], deux têtes d'épervier et un torse en granit noir.

Le réduit était vide, ainsi qu'on pouvait s'y attendre d'ailleurs.

Les textes de la chapelle d'Osiris et du mur est du temple sont nombreux et bien gravés. La chapelle et la porte sont de Ptolémée XIII, les bas-reliefs des murs appar-

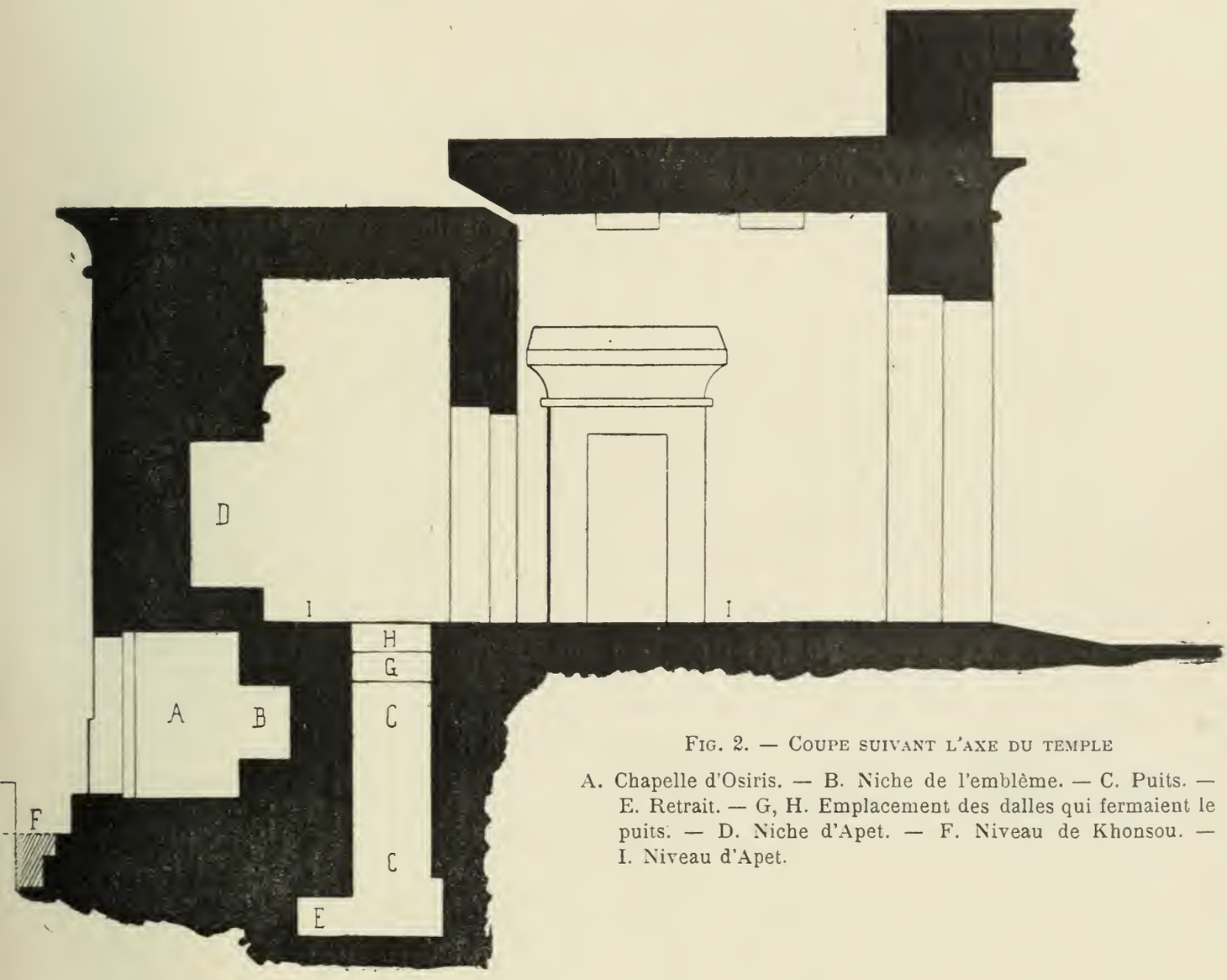


Fig. 2. — Coupe suivant l'axe du temple

A. Chapelle d'Osiris. — B. Niche de l'emblème. — C. Puits. — E. Retrait. — G, H. Emplacement des dalles qui fermaient le puits. — D. Niche d'Apet. — F. Niveau de Khonsou. — I. Niveau d'Apet.

tiennent à l'empereur Auguste. Ils sont, ainsi qu'on le verra, intéressants pour la mythologie et pour la géographie.

Si le temple est connu, maintenant, du côté ouest, il est loin d'en être de même des autres faces, au moins pour la partie inférieure des murailles. On ne connaissait ce monument, jusqu'alors, que jusqu'au niveau d'Apet. Les dernières fouilles nous ont permis de nous assurer que, au nord comme au sud, nous trouverons bientôt de fins

1. Nous avons rencontré, depuis, un nouveau fragment de la tête de cette statue enfoui dans la salle hypostyle du temple de Khonsou (décembre 1900).

bas-reliefs et des inscriptions nombreuses. Elles feront, je l'espère, l'objet d'un article complémentaire.

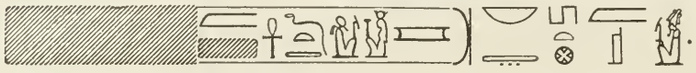
BAS-RELIEFS ET TEXTES

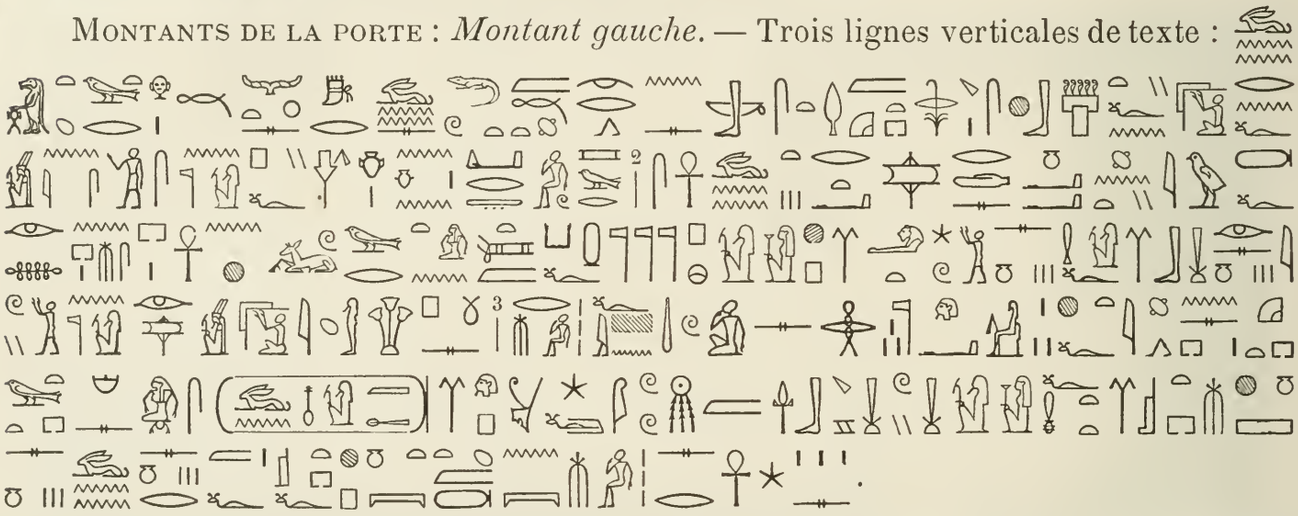
PORTE

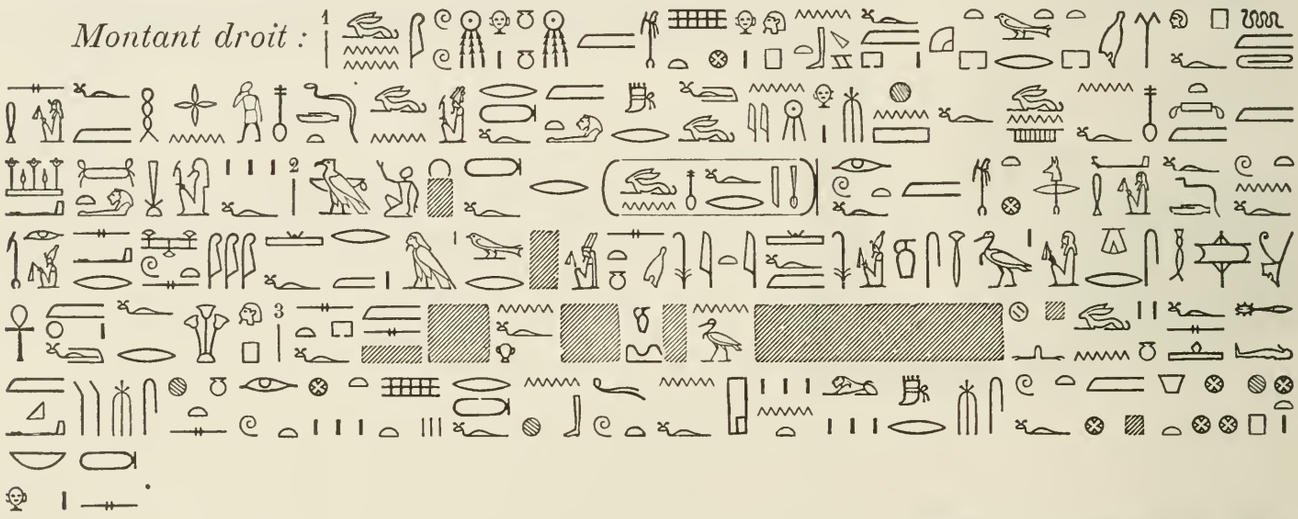
Porte. — Le haut de cette porte est décoré de deux lignes d'hiéroglyphes.

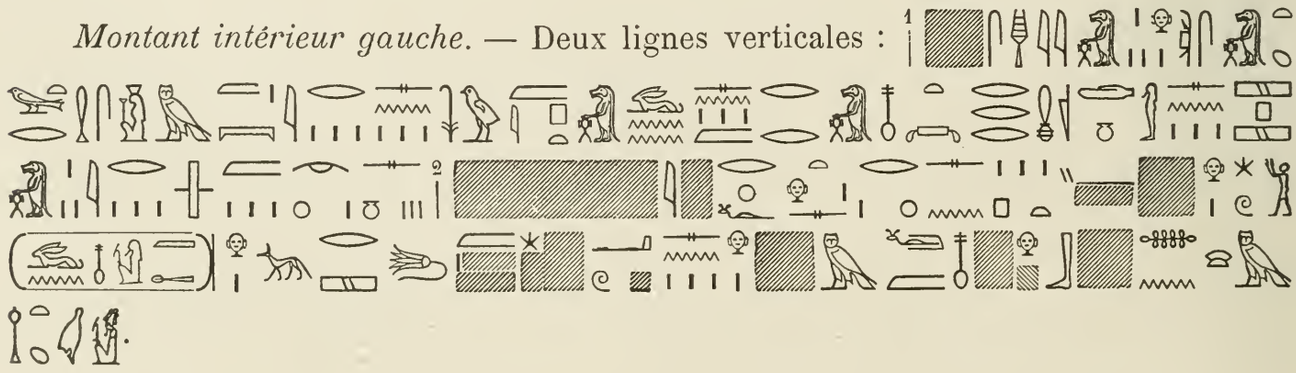
Première ligne : *a* *b*

Deuxième ligne : *b*

a 

Montants de la porte : *Montant gauche.* — Trois lignes verticales de texte : 

Montant droit : 

Montant intérieur gauche. — Deux lignes verticales : 

Montant intérieur droit. — Deux lignes verticales :

AILE GAUCHE

Côté sud. — Ligne supérieure au-dessus du registre du bas :

cassure de 3 mètres

cassure de 1m 65

Procession des offrandes. — Registre inférieur. *Premier tableau.* — Le , coiffé , apporte à , coiffé , qui lui donne : . Derrière le roi est une inscription de trois lignes :

Second tableau. — Un Nil agenouillé, portant , la tête surmontée du . Les autres Nils qui suivront seront semblables à celui-ci.

Au-dessus du Nil, on lit : et . Derrière lui sont trois lignes de texte :

Troisième tableau. — Nil agenouillé. Les variantes du texte gravé au-dessus sont : pour et pour . Texte :

Quatrième tableau. — Le texte au-dessus du Nil est celui du second tableau. Texte :

Cinquième tableau. — Le texte au-dessus du Nil est celui du troisième tableau. Variante : pour . Texte :

Sixième tableau. — Le texte au-dessus du Nil est semblable à celui du second tableau. Texte :

Septième tableau. — Le texte au-dessus du Nil est mutilé, ainsi que la partie supérieure des trois lignes verticales :

Huitième tableau. — Mêmes mutilations qu'au septième :

Neuvième tableau. — Mêmes mutilations :

Le mur redevient lisse à cet endroit. Je crois qu'il avait là une murette appuyée d'un côté au temple de Khonsou, de l'autre à celui d'Apet et Osiris.

Le registre supérieur aussi bien que l'inférieur sont, en tout cas, interrompus pendant un mètre environ. J'attribue à ce fait l'abandon dans lequel avait été laissée cette partie du monument. Les fouilleurs précédents, voyant que la paroi devenait lisse, abandonnèrent leurs recherches, les croyant inutiles.

Dixième tableau. — Texte derrière le Nil agenouillé :

Onzième tableau. — Texte derrière le Nil :

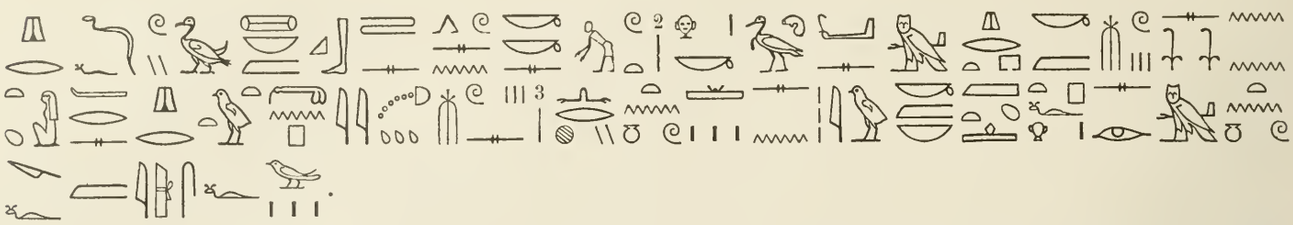
Douzième tableau. — Au-dessus du Nil, texte semblable au second tableau. Texte :

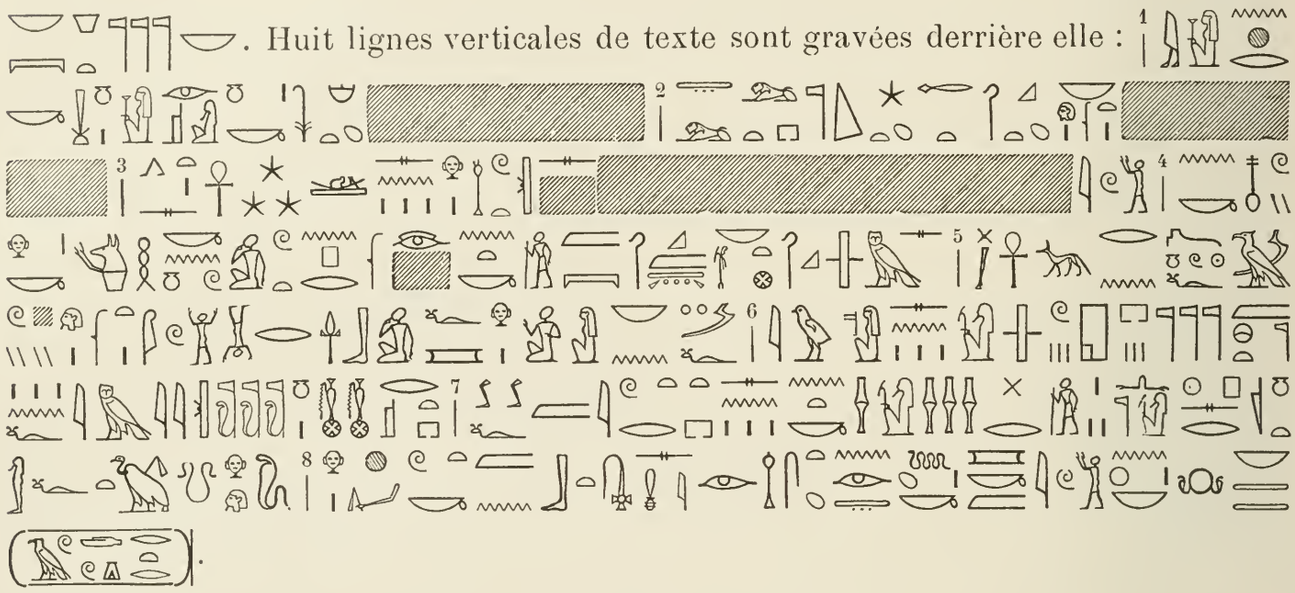
Treizième tableau. — La partie supérieure est brisée. Texte :

Quatorzième tableau. — Texte au-dessus du Nil comme au cinquième tableau. La partie supérieure du texte est brisée :

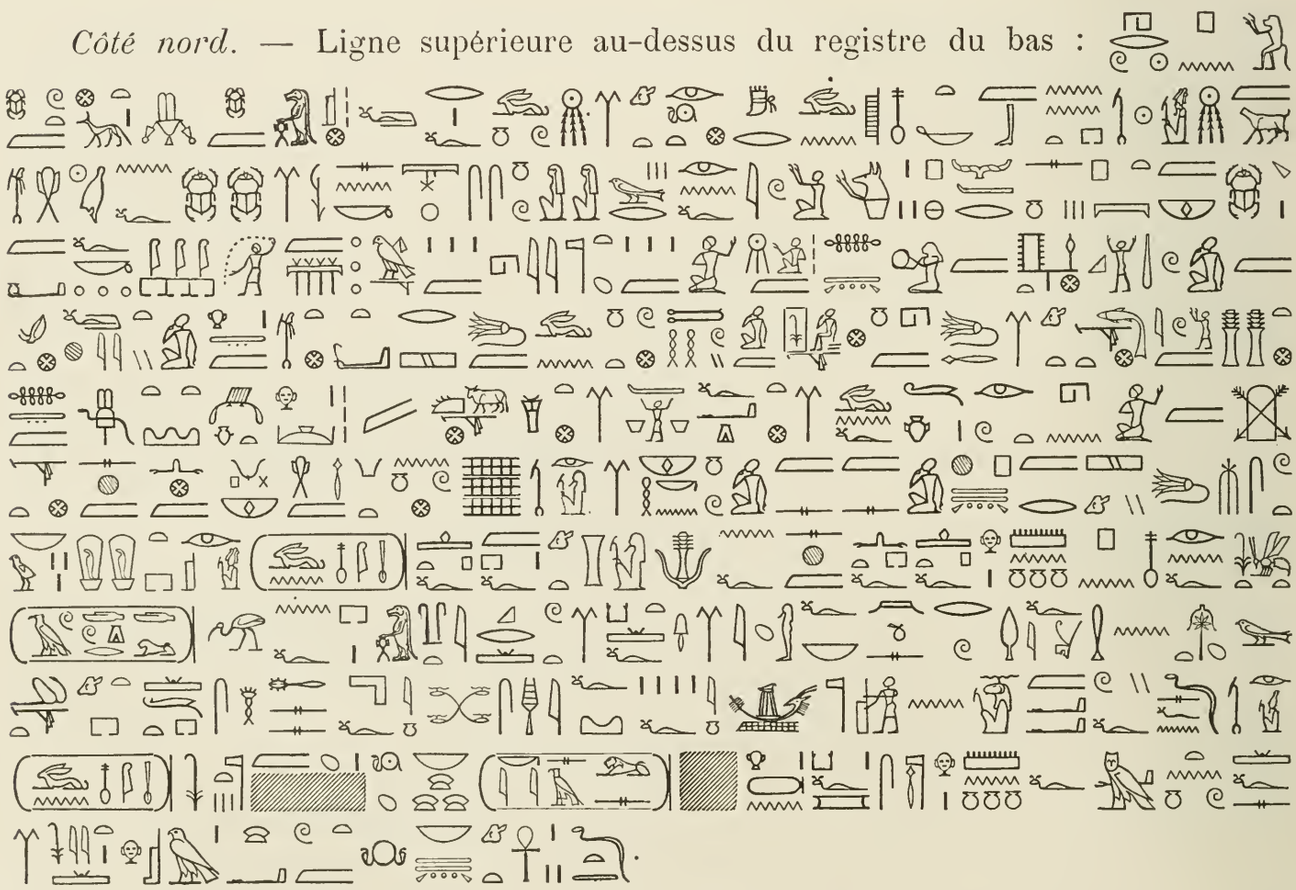
Quinzième tableau. — La partie supérieure est brisée :

Seizième tableau. — Une déesse agenouillée, portant sur la tête, porte de nombreux présents sur ses bras. Au-dessus d'elle est le texte du second tableau. Trois lignes de texte sont gravées derrière la déesse :



Dix-septième tableau. — Hathor est debout, tendant la main. C'est . Huit lignes verticales de texte sont gravées derrière elle : 

AILE DROITE

Côté nord. — Ligne supérieure au-dessus du registre du bas : 

Procession des offrandes. — Registre inférieur. *Premier tableau.* — Le

, coiffé de , offre à , coiffé , qui lui donne : .

Derrière le roi sont gravées trois lignes de texte : .

Deuxième tableau. — Les quatorze Nils qui vont suivre sont semblables à ceux de l'aile gauche. Leur insigne capital, seul, change : . Les textes gravés au-dessus ne fournissent aucune variante nouvelle. Nous ne publions que les lignes de texte placées derrière chaque Nil : .

Troisième tableau. — .

Quatrième tableau. — .

Cinquième tableau. — .

Sixième tableau. — .

Septième tableau. — .

Huitième tableau. —

Neuvième tableau. —

Dixième tableau. —

Onzième tableau. —

Douzième tableau. —

Treizième tableau. —

Quatorzième tableau. —

Quinzième tableau. —

Seizième tableau. — Déesse agenouillée, les bras chargés d'offrandes, la tête surmontée de

Dix-septième tableau. — Une déesse debout. Texte de huit lignes :

AILE GAUCHE

Côté sud. — Ligne horizontale au-dessus du registre supérieur de la procession des offrandes :

lacune et mutilations de 2m 50

TEXTES PROVENANT DU SÉRAPÉUM DE MEMPHIS

(Suite)

PAR

É. Chassinat

CXXVIII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 17. — N° 352 (inv. 421-339), 4217, R. 522. — XXVIe dynastie, Apis IVe.

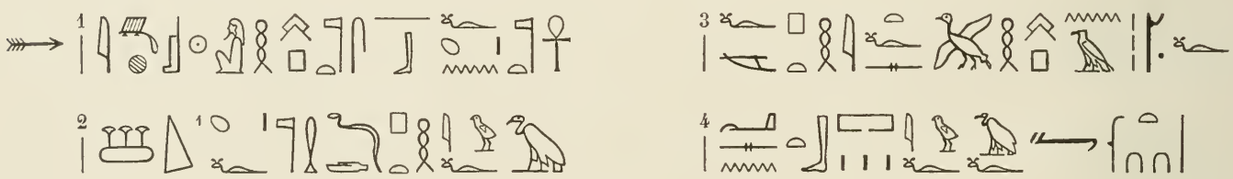
Dans le cintre, le signe du ciel et le disque ailé.

Premier registre. — Apis, , allant à droite. Devant lui, une table d'offrandes et un personnage agenouillé, .

Deuxième registre. —

CXXIX. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 135. — N° 353. — XXVIe dynastie, Apis Ier.

Sans représentation; texte disposé en colonnes (hiéroglyphes entremêlés de signes hiératiques).

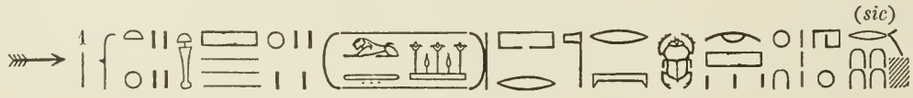


CXXX. — Stèle cintrée[2]. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 38. — N° 355 (4012). — Apis de l'an IV de Darius.

Dans le cintre, le signe du ciel; au-dessous, le disque .

Premier registre. — Le bœuf Apis allant à droite; devant lui, une table d'offrandes; le reste de la scène est détruit. Toute cette partie de la stèle est tracée à l'encre.

Deuxième registre. —



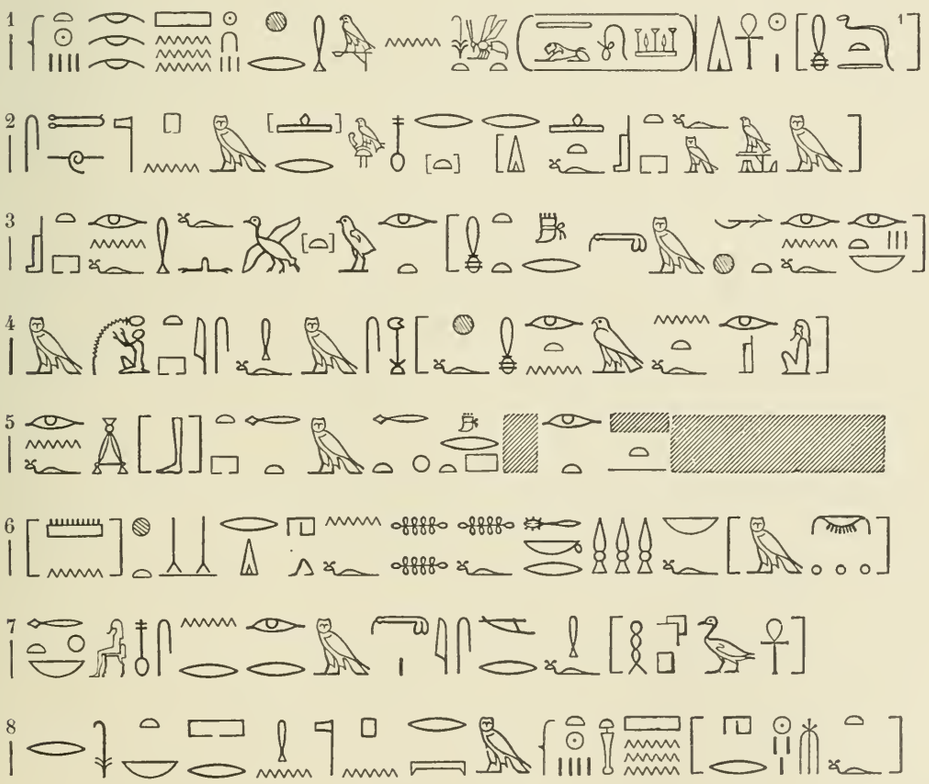
1. = .

2. Voir Lieblein, *Dictionnaire des noms*, n° 1051.

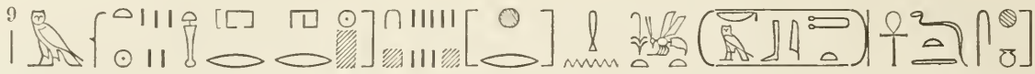
CXXXI. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 78. — N° 357, S. 2274, R. 389. — Épitaphe officielle de l'Apis de l'an IV de Darius.

Premier registre. — Dans le cintre, le signe du ciel; au-dessous, le disque ☉. A la gauche de la stèle, marchant, coiffé de l'uræus. Devant lui, le , agenouillé et suivi de son *ka* (la bannière est vide). Entre le dieu et le roi, une table chargée d'offrandes.

Le second registre renferme une inscription de onze lignes, très mutilée :



1. Les restitutions sont faites d'après le texte des stèles officielles de Nékao, d'Amasis, etc.

9 

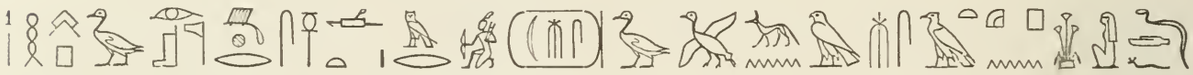
10

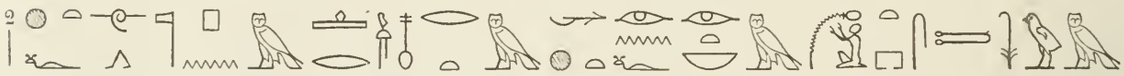
11

CXXXII. — Stèle cintrée[1]. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 60. — N° 359, R. 527.

Premier registre. — debout. Devant lui, une table d'offrandes avec la mention de et le .

Deuxième registre. —

1 

2 

3

4

5

6

7

8

9
(sic)

CXXXIII. — Stèle cintrée[2]. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 33. — N° 364, S. 2303 (4067). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

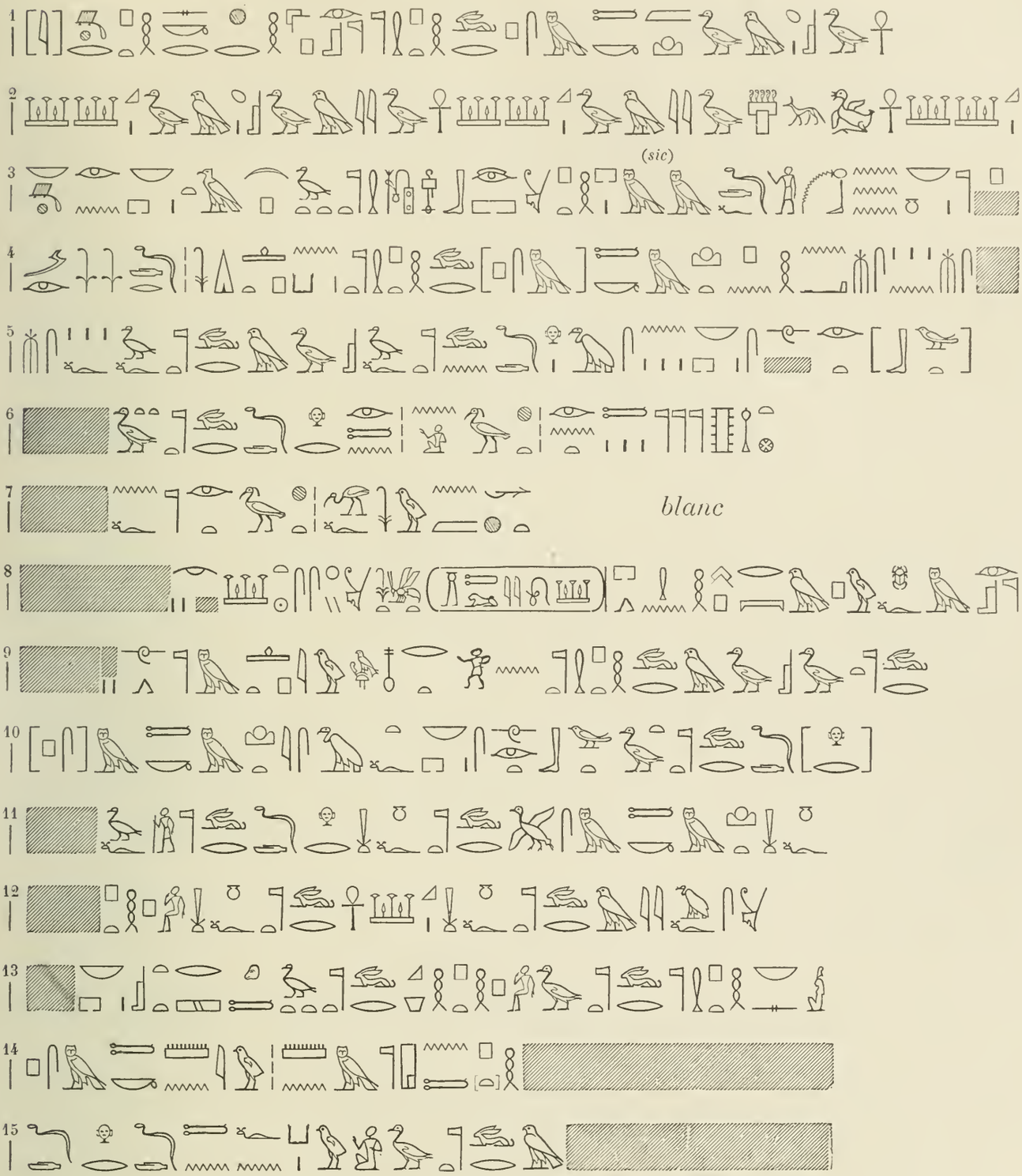
Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis, , allant à droite. Devant lui, trois personnages en adoration : le .

1. Publiée par Mariette, *Fouilles*, pl. XVI.

2. Voir Lieblein, *Dictionnaire des noms*, n° 1230.

Deuxième registre. —



Cette dernière ligne est en caractères beaucoup plus petits que ceux du reste de l'inscription.

CXXXIV. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 30. — N° 365, R. 529 (inv. 421-350), 4009.

Premier registre. — Apis debout, , allant à droite; devant lui, une table d'offrandes, accompagnée de la légende : , et trois hommes

debout : 1°. 1 2 , 2° 3 4 , 3° 5 6 (sic) .

Deuxième registre. —

(sic) (sic) (sic) (sic)

CXXXV. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 30. — N° 366. — Apis de l'an VI de Darius.

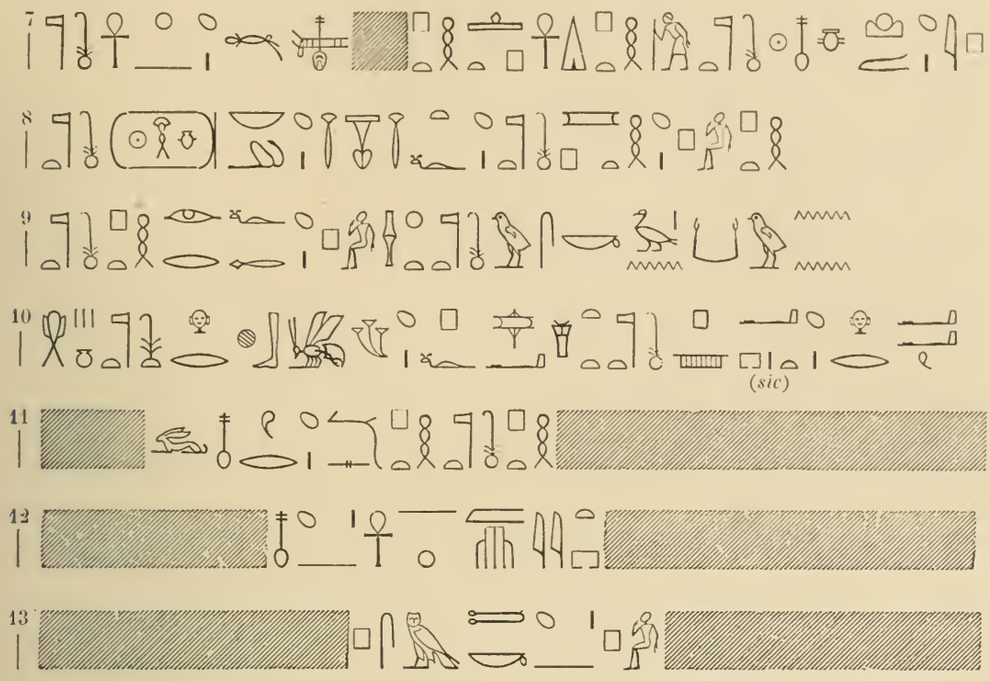
Premier registre. — Cette partie de la stèle a beaucoup souffert : on ne distingue plus de la scène d'adoration qu'un personnage prosterné, . Parmi les graffiti démotiques, hiératiques et hiéroglyphiques confus qui recouvraient tout le champ de ce registre, on distingue encore les groupes suivants, tracés en hiéroglyphes cursifs : , .

Deuxième registre. — Le deuxième registre est occupé par une inscription de seize lignes ainsi disposées : 1° Trois lignes horizontales :

(?) (sic) (sic)

2° Dix lignes en colonnes :

(sic)

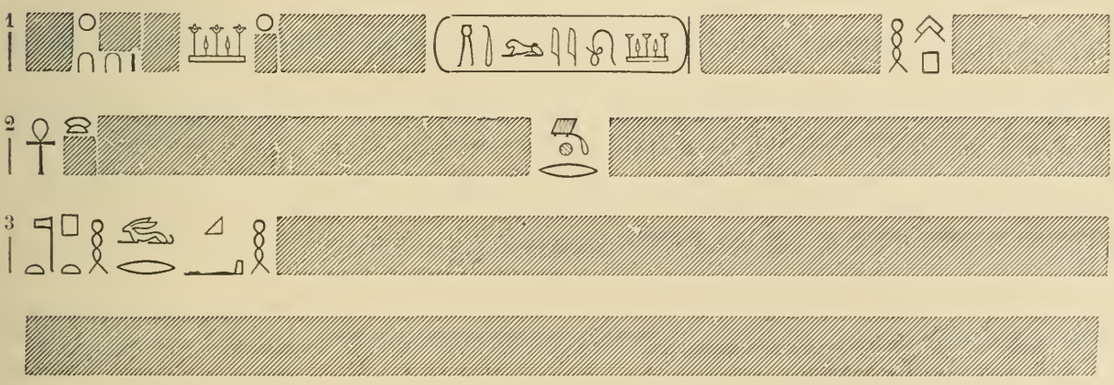


3° Trois lignes horizontales :

CXXXVI. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 17. — N° 374 (inv. 421-347). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis allant à droite; devant lui, un personnage debout, en adoration, ; les légendes sont détruites.

Deuxième registre. — Brisé au bas; le texte est presque entièrement détruit par suite du soulèvement de la couche supérieure de la pierre.

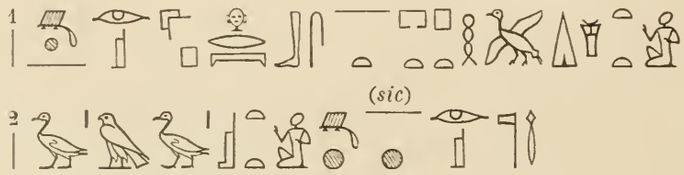


CXXXVII. — Stèle cintrée[1]. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 28. — N° 378 (3010), R. 531.

1. Publiée par Mariette, *Fouilles*, pl. XLVI.

Premier registre. — Apis allant à droite; lég. : , au-dessus duquel plane le disque ailé, ; devant le dieu, un personnage en adoration, .

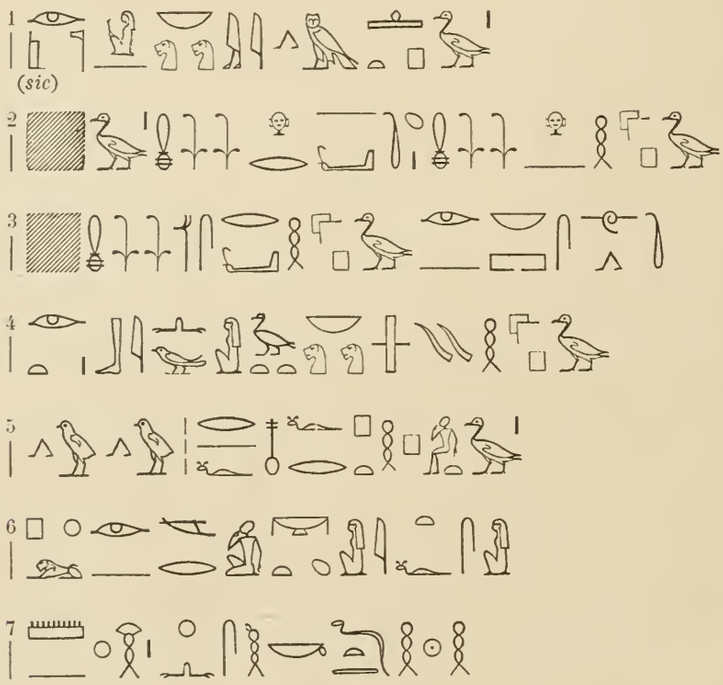
Deuxième registre. —



CXXXVIII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 21. — N° 383, R. 532 (inv. 421-366). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis, , allant vers la droite; devant lui, un personnage nommé , debout.

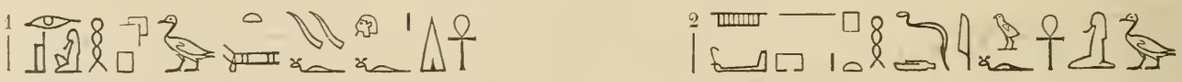
Deuxième registre. —

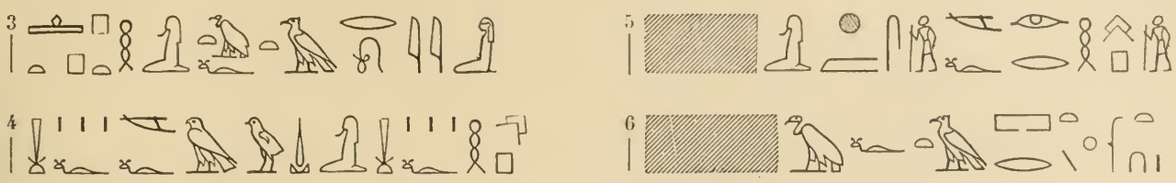


CXXXIX. — Stèle cintrée. Inscription gravée et peinte : il reste des traces de couleur verte dans le creux des hiéroglyphes. — Calcaire. H., 0m 245. — N° 388 (inv. 421-36-3061). Ancien n° 280 de la salle historique, armoire A. — XXIIe dynastie, Apis VIe.

Premier registre. — Apis allant à droite; devant lui, une table d'offrandes et un personnage agenouillé. Le tout sculpté en demi-relief plat. On a ajouté à l'encre noire différents détails, de manière à simuler un naos surmonté d'une rangée d'uræus, au milieu duquel la scène d'adoration a lieu. Au-dessus du dieu, on a également tracé un disque ailé.

Deuxième registre. —





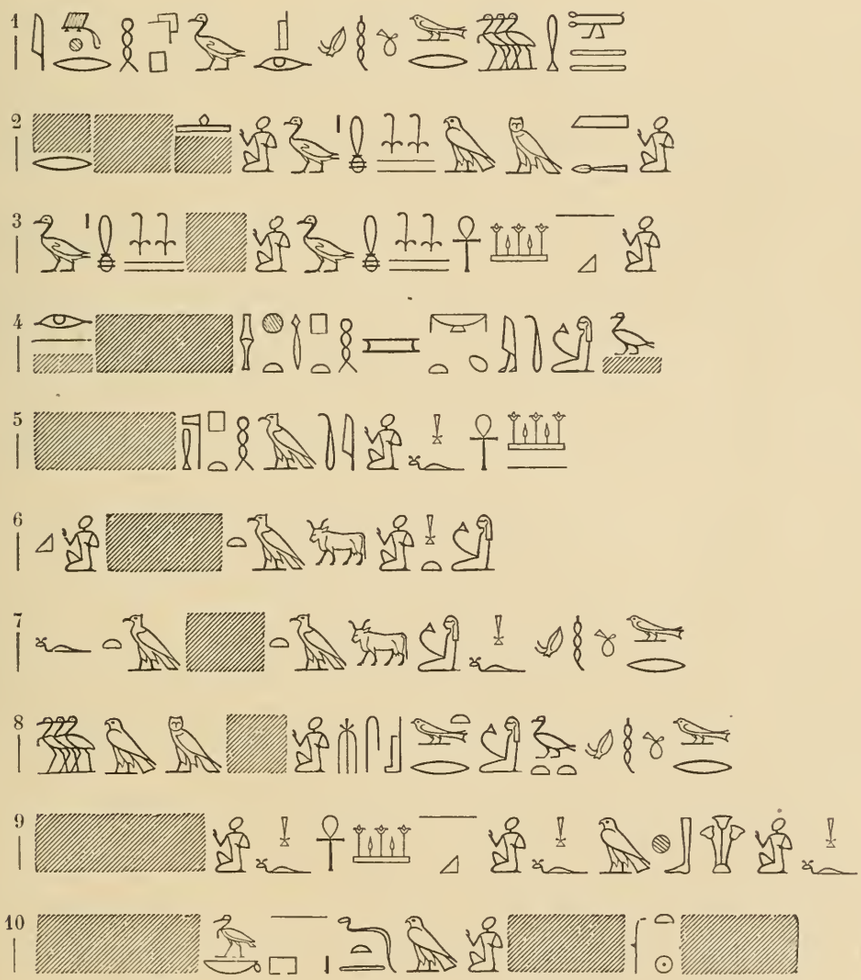
Cette stèle a été découverte, le 27 février 1852, à l'extrémité nord des petits souterrains du Sérapéum.

CXL. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 315. — N° 390. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis, , allant à droite. Devant lui, une table d'offrandes et un personnage en adoration, , derrière lequel on lit l'inscription suivante : .

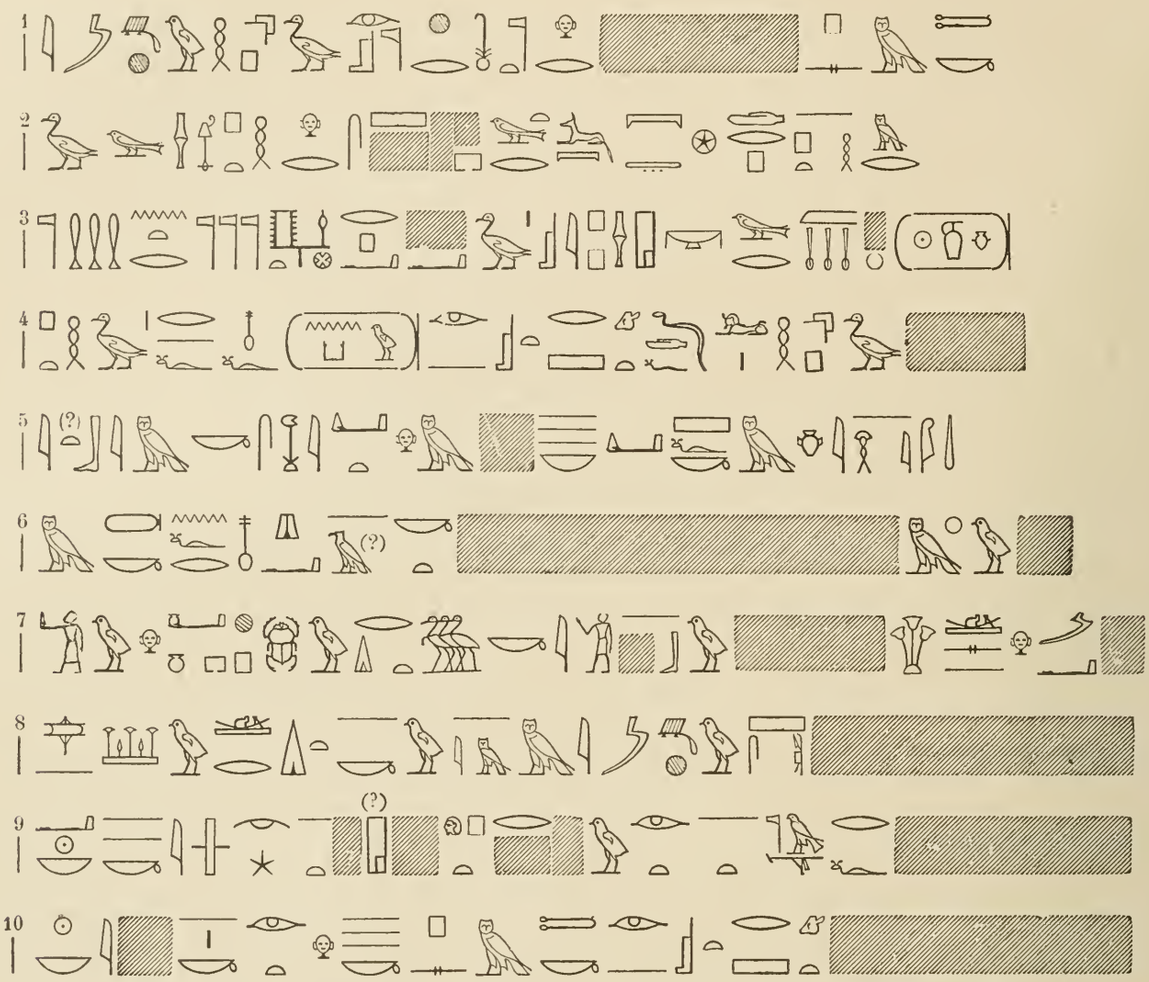
Deuxième registre. — En colonnes :



CXLI. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 26. — N° 391. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis, , allant à droite; devant lui, un personnage debout, en adoration.

Deuxième registre. — En colonnes :



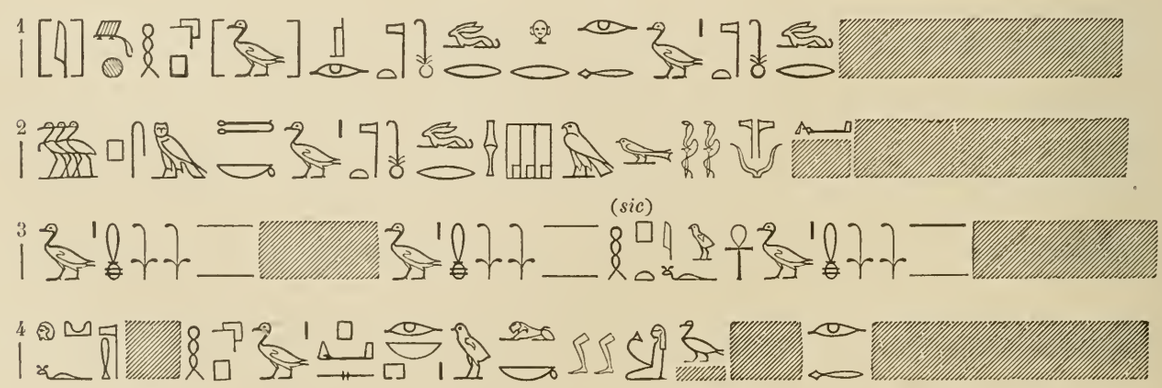
Au-dessous, une ligne horizontale, dont il ne reste que : . Cette inscription est très endommagée par suite de l'écaillement de la surface de la pierre.

CXLII. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 22. — N° 394 (4045). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le disque ailé, armé de deux uræus au cou desquelles est passée une croix .

Premier registre. — Apis, , allant à droite; derrière lui, de nouveau, la légende . Devant lui, un personnage, , debout, tenant et versant une libation, , sur une table d'offrandes, , supportant deux vases, et .

Deuxième registre. — Inscription en colonnes :

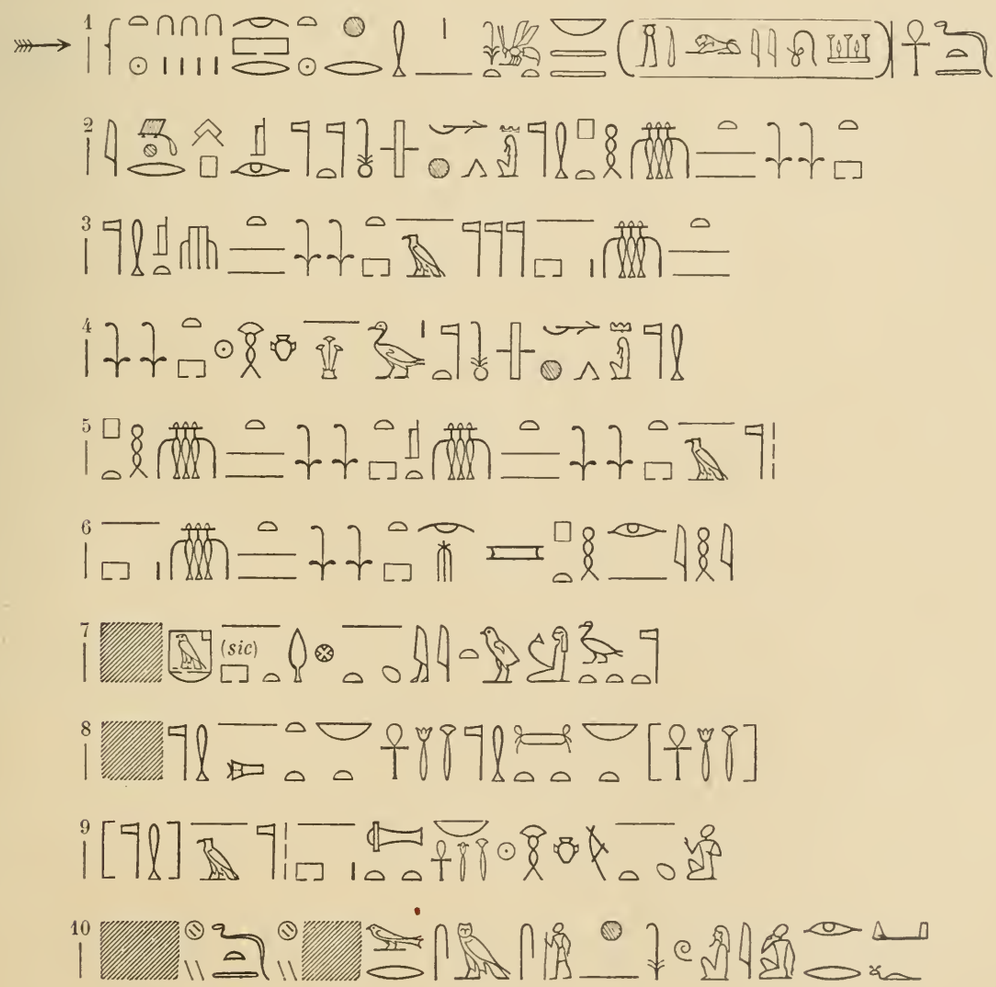


Cette stèle est très endommagée.

CXLIII. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 18. — N° 398 (4033). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis allant à droite, ; devant lui, une table d'offrandes et un personnage en adoration, , nommé .

Deuxième registre. —



Cette dernière ligne en caractères plus petits et semi-hiératiques.

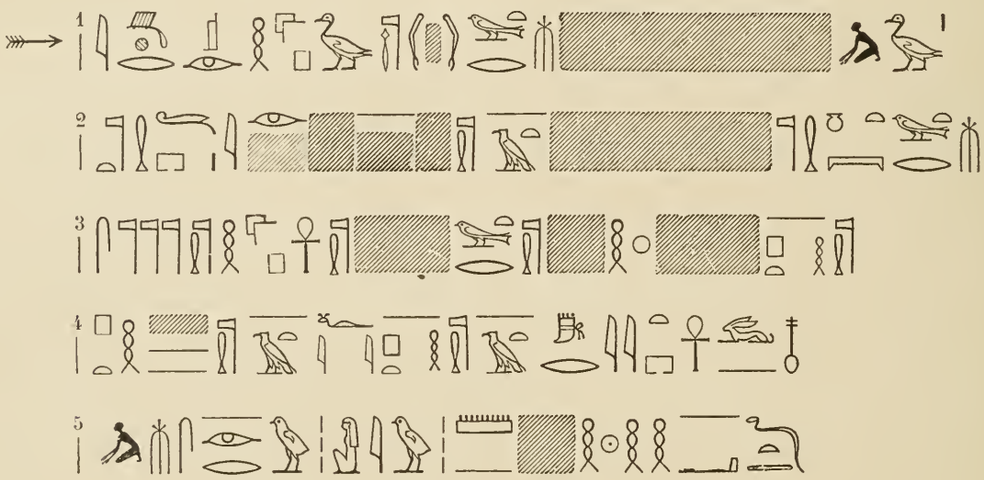
Sur la tranche droite de la stèle, une inscription de deux colonnes, rédigée en caractères hiératiques et hiéroglyphiques :

CXLIV. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 20. — N° 399 (inv. 421-383), 4060. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le disque ailé, .

Premier registre. — Apis, . Devant lui, une table d'offrandes et un personnage nommé , faisant le , .

Deuxième registre. —



Très endommagée par le soulèvement de la surface de la pierre.

CXLV. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 24. — N° 401 (137). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

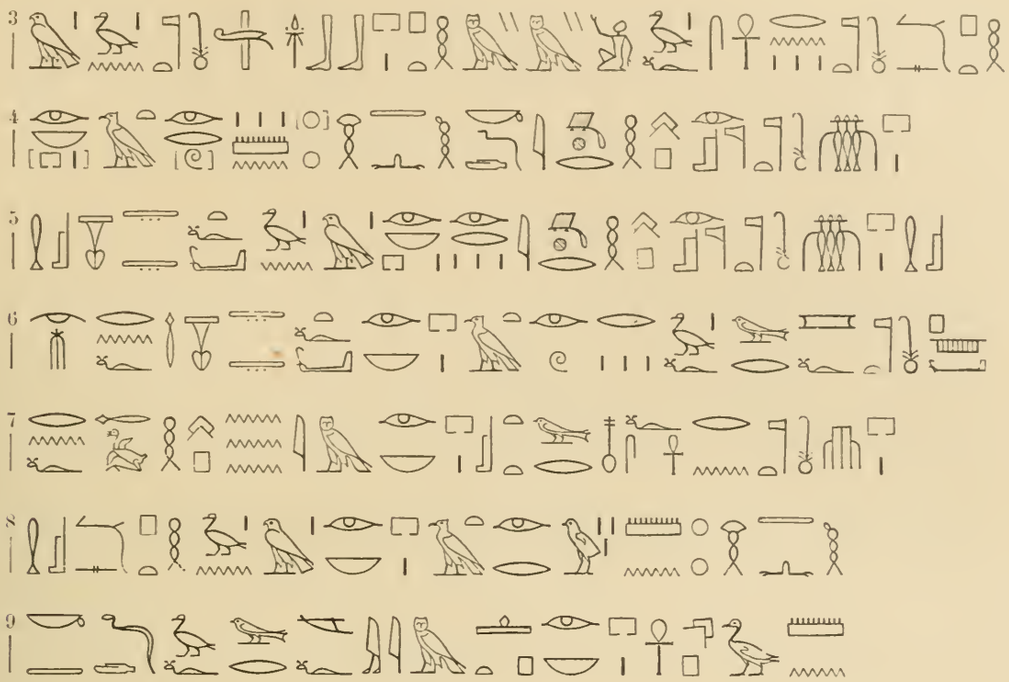
Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis allant à droite; lég. : . Devant lui, une table d'offrandes et le , en adoration, .

Deuxième registre. —

1. (sic), .

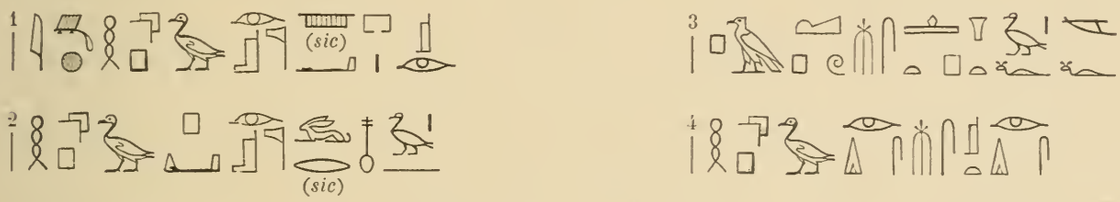
2. La partie soulignée de l'inscription est écrite en rouge.



CXLVI. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H , 0m 17. — N° 402 (inv. 421-394), 4150. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis allant vers la droite; devant lui, un personnage agenouillé, , nommé 1 (sic) 2 (sic).

Deuxième registre. —

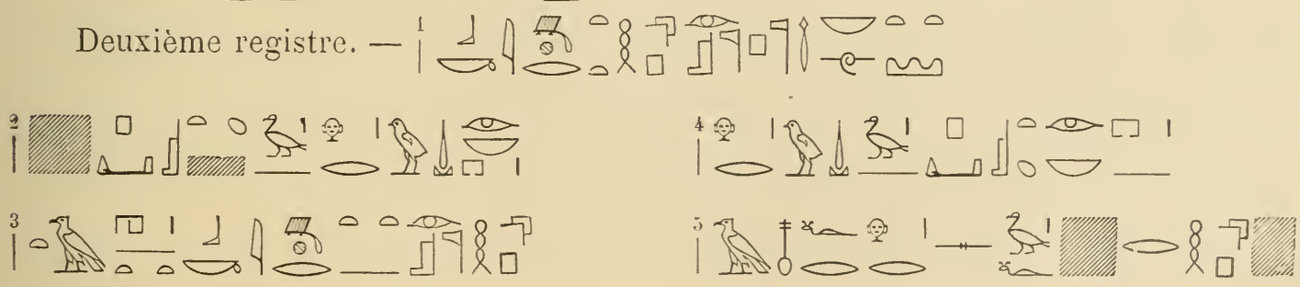


CXLVII. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 16. — N° 463 (inv. 421-398), 4169. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis, , allant vers la droite; derrière lui, écrit à l'encre rouge, le nom . Devant le dieu, une table d'offrandes et un personnage nommé , en adoration, .

Deuxième registre. —

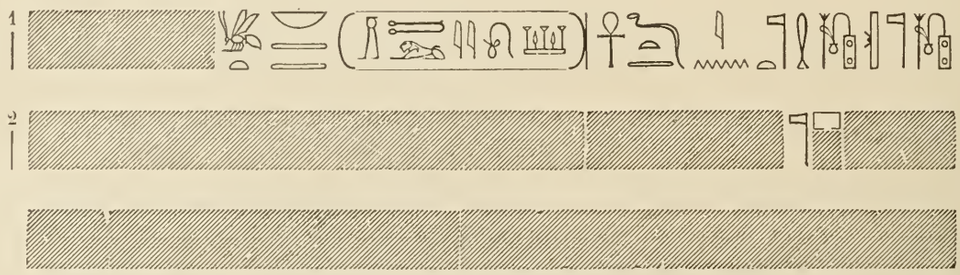


CXLVIII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 145. — N° 404 (inv. 421-382), R. 533. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis debout sur une estrade ornée de et de alternés.

Devant lui, un autel, , supportant un pain rond et une fleur de lotus épanouie. Lég. du dieu : . Près de l'autel, un homme debout, une main élevée, l'autre tenant un rouleau de papyrus; il est vêtu de la peau de panthère. .

Deuxième registre. — Presque entièrement détruit : il ne reste plus que deux lignes mutilées :



CXLIX. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre noire. — Calcaire. H., 0m 185. — N° 405 (inv. 421-366), 4056. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis allant vers la droite; devant lui, un personnage en adoration.

Deuxième registre. — En colonnes :

CL. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre rouge. — Calcaire. H., 0m 17. — N° 406 (inv. 421-390). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Premier registre. — Apis allant à droite; devant lui, un homme en adoration, .

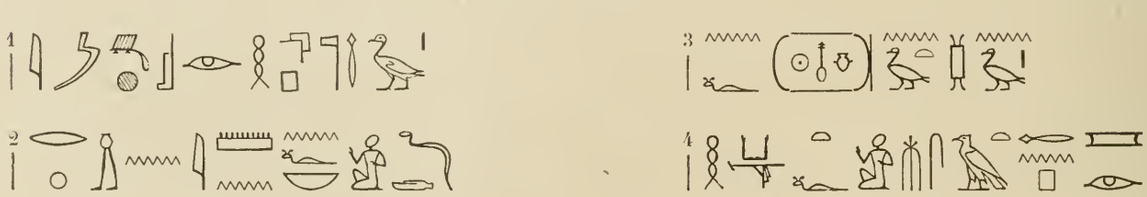
Deuxième registre. —

CLI. — Stèle cintrée. Inscription tracée à l'encre. — Calcaire. H., 0m 20. — N° 407 (inv. 421-393), 4003. — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le disque ailé.

Premier registre. — Apis allant vers la droite, lég. : ; devant lui, une table d'offrandes et un personnage agenouillé, .

Deuxième registre. —



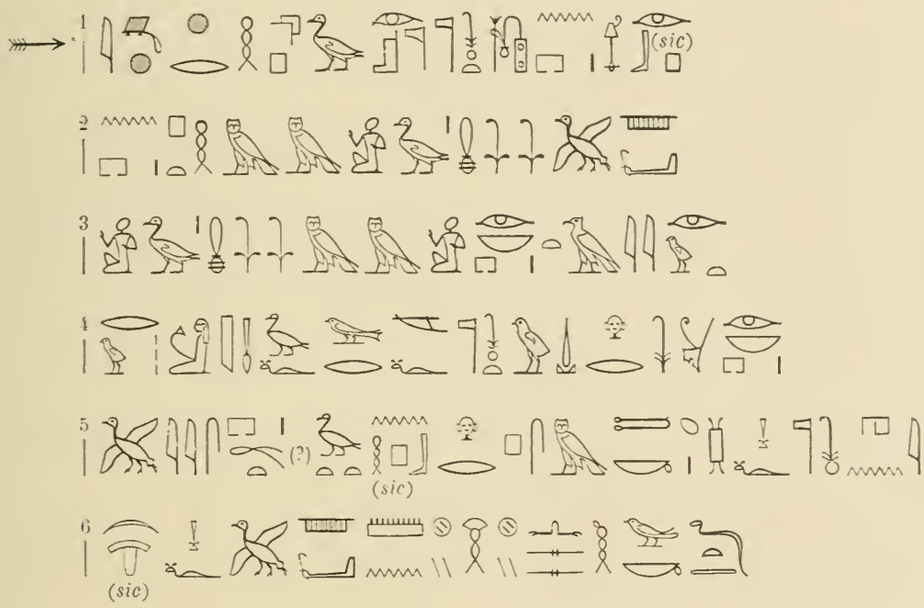
CLII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 15. — N° 408.
Sans représentation.

CLIII. — Stèle cintrée. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 25. — N° 409, R. 534 (inv. 421-403). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

Dans le cintre, le ciel supporté par des sceptres ; au-dessous, le disque ailé, d'où tombent deux uræus.

Premier registre. — Apis, , allant à droite; devant lui, un personnage en adoration, , vêtu d'une longue robe.

Deuxième registre. —

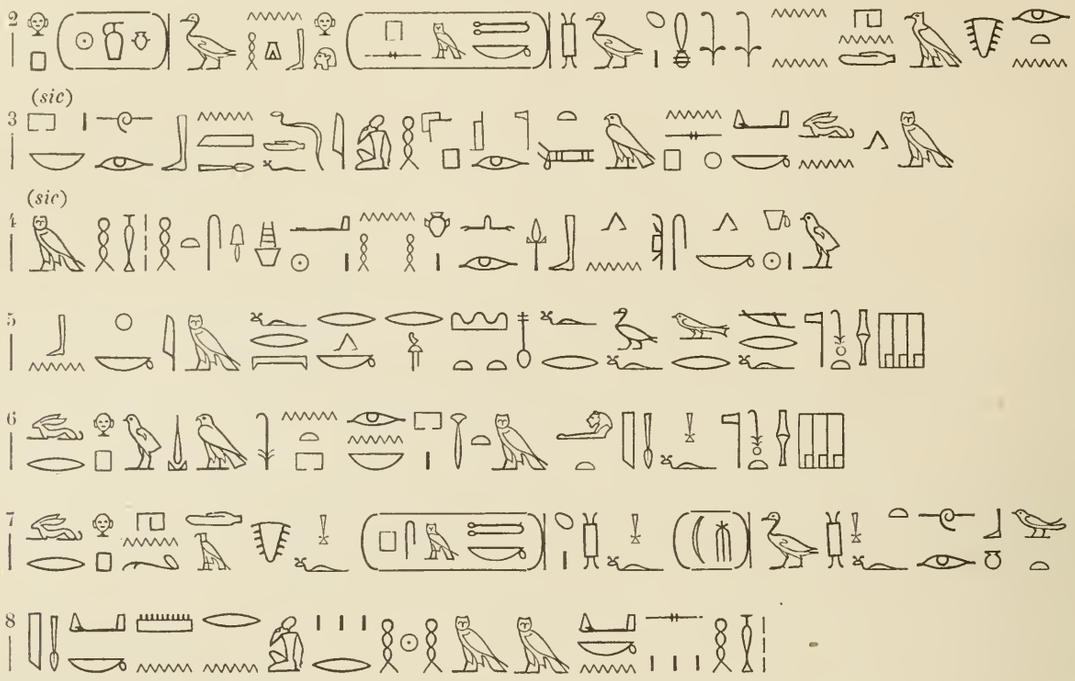


CLIV. — Stèle cintrée[1]. Inscription gravée. — Calcaire. H., 0m 28. — N° 410. R. 535.

Premier registre. — allant à droite. Devant lui, le agenouillé, près d'une table d'offrandes. En haut, dans le cintre, le disque ailé et le ciel. Les textes, pour ce registre, sont simplement tracés à l'encre.

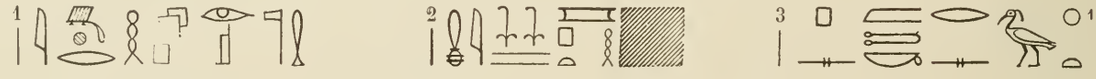
Deuxième registre. —

1. Voir Lieblein, *Dictionnaire des noms*, n° 1216. Publiée par Mariette, *Fouilles*, pl. XVII, et par Brugsch, *Thesaurus*, p. 989.

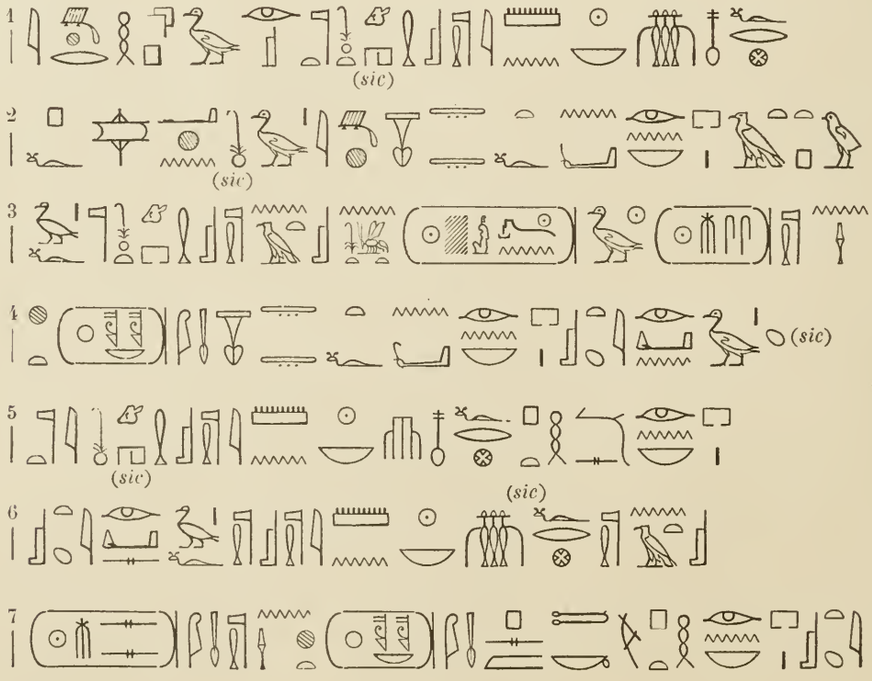


CLV. — Stèle cintrée. Inscription gravée, travail rude. — Calcaire. H., 0m 24. — N° 413 (inv. 421-399). — Apis de l'an XXXIV de Darius.

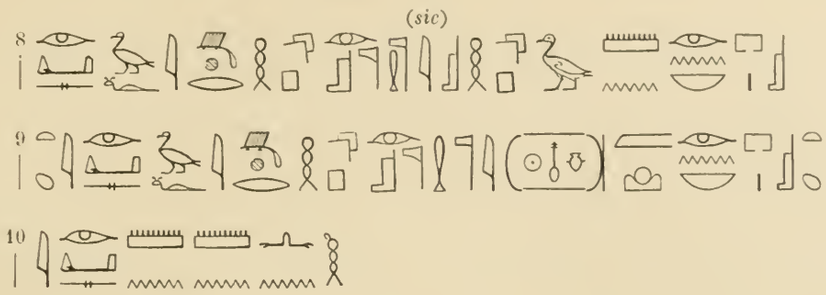
Premier registre. — La représentation ordinaire, qui était ici tracée à l'encre, a été effacée; il ne reste plus, à gauche de la stèle, qu'une inscription de trois lignes, à l'encre noire, dont les premiers signes ont été gravés :



Deuxième registre. —



1. Les ⊗, ⊙, ⊗ sont écrits ○ dans l'original.

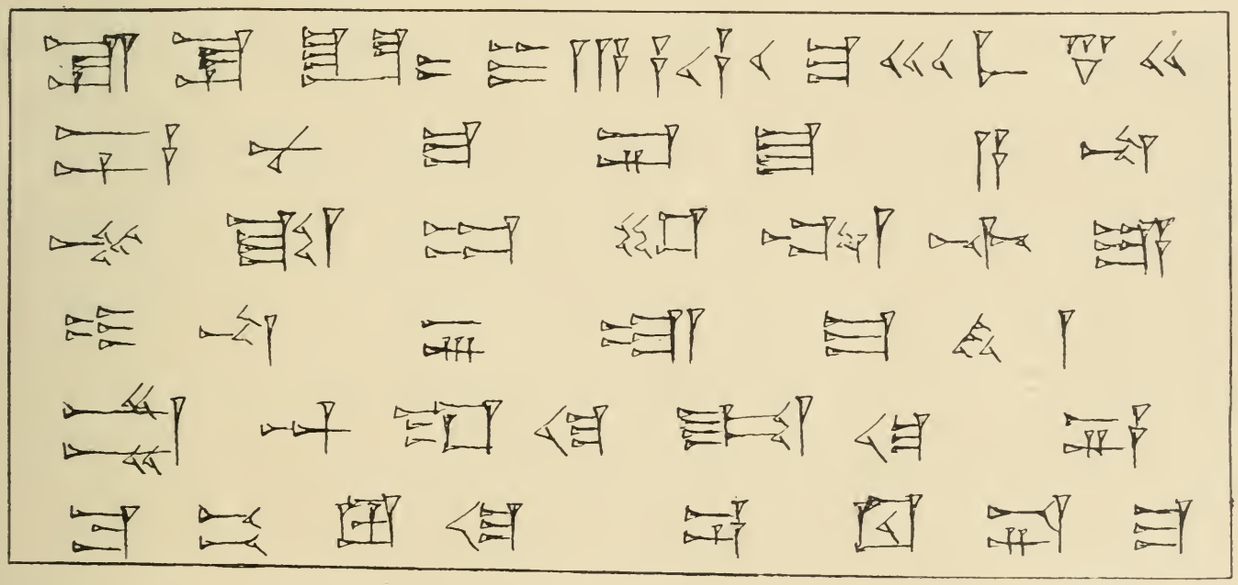


NOTES D'ÉPIGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE ASSYRIENNES

PAR

V. Scheil, O. P.

LVI. *Inscription babylonienne d'un roi achéménide.* — Dans une lettre écrite sur le Tigre en décembre 1898, adressée au *Recueil de Travaux* où elle fut publiée (t. XXII, p. 123-127), je signalais une inscription cunéiforme sur plaque de marbre, rencontrée à Mossoul et dont l'authenticité me paraissait suspecte, malgré la parfaite exécution de bon nombre de signes. Je la produis ici tout au long :



Anaku ▼ *Ku-raš* (?) *šarru* ▼ *A-ḥa-ma-niš-ši-'*	« Moi, Cyrus, roi, Achéménide :
é-nu-ma bîtu šû a-na	En ce temps-là, cette maison pour
mu-ša-ab šar-ru-ti-ya	le siège de ma royauté
i-na ir-ṣi-it	sur le terrain
KÂ-DINGIR-RA-KI ša ki-rib	de KÂ-DINGIR-RA (Babylone) qui est au milieu
Ba-bi-lu(ki) é-pu-uš-ma.	de Babylone, je construisis ! »

Un mot *certain* de la *première* ligne est *Aḥamanišši'*. ▼◁▼◁ est écrit comme s'il

constituait *quatre* signes. 𒁹𒁹𒁹𒁹 est aussi disloqué, comme s'il y avait 𒁹𒁹𒁹𒁹 𒁹𒁹𒁹𒁹 *eš-bar*, en groupant 𒁹 avec le signe précédent. L'aspiration qui suit généralement ce nom manque. Mais 𒁹𒁹𒁹𒁹, qui termine la ligne et dont aucune lecture *šaniš, šaman, karniš*, etc., ne donne un sens satisfaisant pour ce contexte, ne peut être autre chose que le signe 𒁹𒁹𒁹𒁹, vu et rendu de travers par un scribe ignorant ou un faussaire.

Aḫamanišši' est précédé, comme il convient, du clou perpendiculaire. (Voir *Les Textes achém.*, Bezold, 93, *ult.*)

Cela acquis, comment faut-il lire le nom du titulaire de l'inscription? Et d'abord le signe qui précède 𒁹 *Aḫamanišši'* est celui de *šarru*, « roi », 𒁹𒁹𒁹𒁹. Seulement, au lieu d'obliquer pour la dernière moitié, on l'a rendue tout à fait horizontalement 𒁹𒁹𒁹𒁹, et on a disloqué le signe, tout comme il a été fait dans 𒁹𒁹𒁹𒁹 qu'on a placé perpendiculairement pour 𒁹𒁹𒁹𒁹 et obliquement pour 𒁹𒁹𒁹𒁹, et qu'on a aussi disloqué. Comme le nom *Aḫamanišši'* est précédé du clou perpendiculaire, il est presque impossible que le nom royal lui-même n'ait pas pareillement ce clou perpendiculaire en tête; et c'est, selon toute apparence, le clou terminal du premier signe. De cette manière, le texte s'ouvre par quelque chose qui ressemble au signe 𒁹𒁹𒁹𒁹 de basse époque, et qui doit se lire ici *anaku*, ainsi rendu à tort ou à raison.

En théorie, *ku* a bien cette valeur (Brunn., 10522), mais on ne la trouve point dans l'application, surtout dans les textes du genre de celui qui nous occupe, où *anaku* est exprimé par 𒁹 𒁹𒁹𒁹𒁹 ou par 𒁹𒁹𒁹𒁹𒁹 𒁹𒁹𒁹𒁹. Le scribe n'était-il qu'un copiste et n'a-t-il pas aperçu le clou initial qui se confondait avec la ligne de l'encadrement? Ou bien était-il élamite et s'est-il imaginé que, de même qu'en anzanite où dans 𒁹 𒁹𒁹𒁹𒁹 *u* qui signifie « moi », il n'y a que le deuxième signe qui compte, ainsi pouvait-il en être en babylonien dans 𒁹 𒁹𒁹𒁹𒁹? Quoi qu'il en soit, il ne peut y avoir que *anaku*, suivi du clou prédéterminant le nom propre à venir.

Mais quel est ici le nom propre? La première partie est encore, d'après ce que nous venons de dire, *ku*. Dès lors, dans la série des rois achéménides, il n'y aurait *a priori* que le nom de *Kuraš*, « Cyrus », qui dût pouvoir s'adapter ici. Dès lors, aussi, le grand signe qui nous reste à expliquer devrait être *raš* ou *ra-aš*. Dans le premier cas, nous aurions affaire à 𒁹𒁹𒁹𒁹 𒁹𒁹𒁹𒁹 qui se confond avec 𒁹𒁹𒁹𒁹 et qui aurait la valeur *raš* à cause du signe enclavé (outre sa valeur *gir, mir*), comme inversement 𒁹𒁹𒁹𒁹 *raš, kaš* doit aussi avoir la valeur *gir*, d'où *girru*, synonyme de *ḫarrânu*, « chemin ». Cette explication n'est que spécieuse. Peut-être notre scribe a-t-il simplement combiné les deux signes 𒁹𒁹𒁹𒁹 et 𒁹𒁹𒁹𒁹, bien que le *ra* de la *cinquième* ligne soit irréprochable. Mais, dans le même texte, alors que 𒁹𒁹𒁹𒁹 est fort bien fait à la ligne troisième dans *mu-ša-ab*, il ne l'est plus à la ligne cinquième dans *ša kirib*.

J'incline à lire *Ku-ra-aš* ou *Ku-raš*, plutôt que *Ku-mir* ou *Ku-bar* (𒁹𒁹𒁹𒁹), et, comme on ne saurait assez baisser l'époque de notre texte, s'il est authentique, à cause de sa forme décadente, je l'attribuerai à un usurpateur de ce nom, aux temps des Séleucides ou des Arsacides.

Dans la ligne deuxième, le signe *é* est allongé d'une façon démesurée. Le reste et toute la ligne troisième sont correctement gravés. On peut remarquer dans le mot

šarrutiya l'emploi du signe URU, RU pour 𒌋𒌋𒌋, emploi qu'on ne trouve guère dans ce mot qu'à l'époque de Nabuchodonosor. Dans la ligne quatrième, afin de combler l'espace disponible, le scribe a disloqué en trois parties *ma-ḥi-tiš* le signe simple 𒄭𒁹. A la ligne cinquième, le premier signe KÂ (*Bâb*) n'est pas incorrect, absolument parlant; cependant il s'en faut qu'il se présente ailleurs sous un aspect si simple et si sommaire. On peut en dire autant du signe *ki*, trois fois employé dans le reste du texte.

A la ligne troisième, le signe *ša*, comme nous l'avons dit, n'est pas différent du signe classique babylonien, mais à la ligne cinquième, pour combler l'espace, on l'a allongé outre mesure.

Enfin, contre l'authenticité du document, on ne peut élever aucune objection tirée du style même. La phrase ainsi établie est bien correctement babylonienne.

Le fait de l'emploi de *enuma* comme adverbe n'est pas nouveau.

L'expression même de *ina irṣit KÂ-DINGIR-RA-KI ša kirib Babilu ki*, si étrange qu'elle paraisse, puisqu'elle signifie « sur le terrain de Babylone (idéogr.) qui est dans Babylone (phonét.) », ne doit pas nous ébranler, puisque la même locution se trouve dans le grand texte de *Nabuchodonosor*, VII, 39-42 : *admanim šarruti ina irṣiti Babili ša kirib Babili*, où aussi une portion de Babylone porte plus spécialement ce nom et se trouve enclavée dans Babylone, au sens large.

LVII. *Premier texte de la deuxième dynastie de Babylone*, dite dynastie de *ŠIŠ-ḤA* ou *Aḥa(ki)* qui est aussi *Tuba* ou *Tubu(ki)*, cf. *R. II*, 57, 73, *b*, et *R. IV*, 38, 12.

Hommel a contesté l'existence de cette dynastie qu'il appelle apocryphe. Halévy la fait exister parallèlement à la première dynastie dite de Babylone.

Le texte suivant, que j'ai rapporté autrefois de Sippara et qui est actuellement au Musée de Constantinople, nous éclaire définitivement sur le premier point, mais laisse ouverte la question du rang à assigner à ce groupe de rois.

Il s'agit d'un fragment de tablette noire, cuite (non numéroté), qui portait probablement un contrat de partage de biens avec sa suscription historique, mutilé sur toute la longueur au commencement des lignes et sur toute sa largeur au bas de la tablette.

... *eqlu ḥa-ma*(?)*-tum UŠ-A-DU*...
... *Ê-RU-A KI-SLAḤ ita bît Zittu* [*ilu*] *Šamaš*
... (*AN*)*ZA-KAR-RA zittu-ma*(?) *Amil*...
..... *TIG-ḪAL za*...
... *ŠAR eqlu ŠU-NI* (?) *AK*
... *ni ma AB-UL*
... *tum UŠ-A-DU Im-gur Sin*
..... *UŠ-A-DU Im-gur Sin*
.....
.....
[*pân*]... (*ilu*) *Nin-ip NU-AB*(*EŠ*) (*nišakku*)
[*pân*]... *ul-te* (*an*) *NIN-LIL-LA*(*L*)
[*pân*]... *é*(?) *bi*(?) *mâr* (*ilu*) *DA-MU A-ZU*

[pân]... [D]un-gi ŠIŠ-SIŠ-A-NI (aḫêšu)
[pân]... (ilu) [Nin]-ip mâr Amil (ilu) LU(?) A-RA-ZU(?)

[araḫ... ûm...] MU-UŠ-SA [Da]-mi-iq i-li-šu šarru dûr ([BA]D) Ni-si-in MU-RU-A

« Année qui a suivi celle où *Damiq ilišu,* roi, a (re)construit l'enceinte de Nisin. »

Il va sans dire qu'il ne peut s'agir ici d'un autre roi que du *troisième* de la seconde dynastie de Babylone, encore orthographié *Dam-ki i-li-šu* et *i[-li-šu]* dans les listes royales. Toute la dynastie est donc authentique et non apocryphe.

Quant au rang à assigner chronologiquement, parmi les dynasties, à celle qui comptait Damiq ilišu, il ne ressort rien de notre texte. Le type de l'écriture est une base trop infirme pour y appuyer l'antériorité ou la postériorité d'une époque par rapport à une autre époque. J'affirmerai toutefois, sous toutes réserves convenables, que notre texte m'a paru *antérieur* à ceux de Hammurabi, bien qu'il soit de même famille au point de vue graphique. C'est l'impression que j'ai marquée en tête de ma transcription (1895) avant même de m'apercevoir de quel roi était la suscription.

Du fait de la présence à *Sippar* de cette tablette de Damiq ilišu, il résulte assez clairement que ce roi et toute la dynastie ont, en réalité, régné en Babylonie et sur Babylone même, bien que le siège de leur gouvernement ait pu être dans une autre ville; tout synchronisme avec une autre dynastie babylonienne est donc improbable.

La mention de la reconstruction de l'enceinte de la ville de Nisin (Isin) ne précise rien. Cette ville fut prise, ruinée et reconstruite, plusieurs fois.

LVIII. *Glane à Suse.* — Je trouve dans le *premier* volume des *Mémoires de la Délégation de Perse* (paru chez Leroux) quelques bribes d'inscriptions que j'isole de leur cadre archéologique pour les commenter ici :

Page 64, fig. 52. Sur une grande amphore mesurant environ 1m 50 de haut sur 0m 40 de diamètre, on lit en monogramme les lettres grecques AM, signature du potier, ou chiffre de la mesure, Α μ(ετρητής), c'est-à-dire 1 m.

Page 90. Figure une base de colonne achéménide avec l'inscription trilingue.

Ḫi-ši-'-ar-ši šarru i-gab-bi ina ṣilli ša (ilu) A-ḫu-ru-ma-az-da-' bîtu a-[ga]-a Da-ri-ya-a-muš šarru abu-u-a at-tu-u-a šu-u i-te-pu-uš-su.

« Le roi Xerxès dit : Sous la protection d'Aurmazda, cette maison, Darius mon propre père l'a construite. »

La phrase se trouve presque mot pour mot dans le texte C[a] et C[b] de Persépolis.

Pour les *trois* versions, voir Bezold, *Die Achäm. Inschr.*, p. 40 et 42: Weissbach, *Die Achäm. Inschr.* II[ter] Art, p. 83; Weissbach et Bang, *Die Altpers. Inschr.*, p. 42.

Page 110. Cylindre-cachet au nom de *Du* (ou *Tum-*) *ma...*, *mâr A-pil KU-BI* (?) [*Arad*] *ilu Mar-tu*. Caractères archaïques.

Page 130, fig. 315. Mesure de capacité à *1 qa* plus *1 sa*. Caractères babyloniens modernes. Des deux côtés, une poignée servait à saisir le vase. Il est impossible de restituer les deux diamètres et la hauteur du vase, et, par conséquent, d'en calculer le volume total. C'est assez de constater qu'il existait de ces mesures portant l'évaluation de leur capacité, et de pouvoir espérer trouver un jour un échantillon mieux conservé.

Fig. 314. Vase au nom de *Ikšerša, Hiši'arša* (Xerxès).

Fig. 316. Vase au nom de Artaxerxès.

Page 137. Poids en forme de canard, avec l'inscription en caractères archaïques, *5 ma-na*, 5 mines.

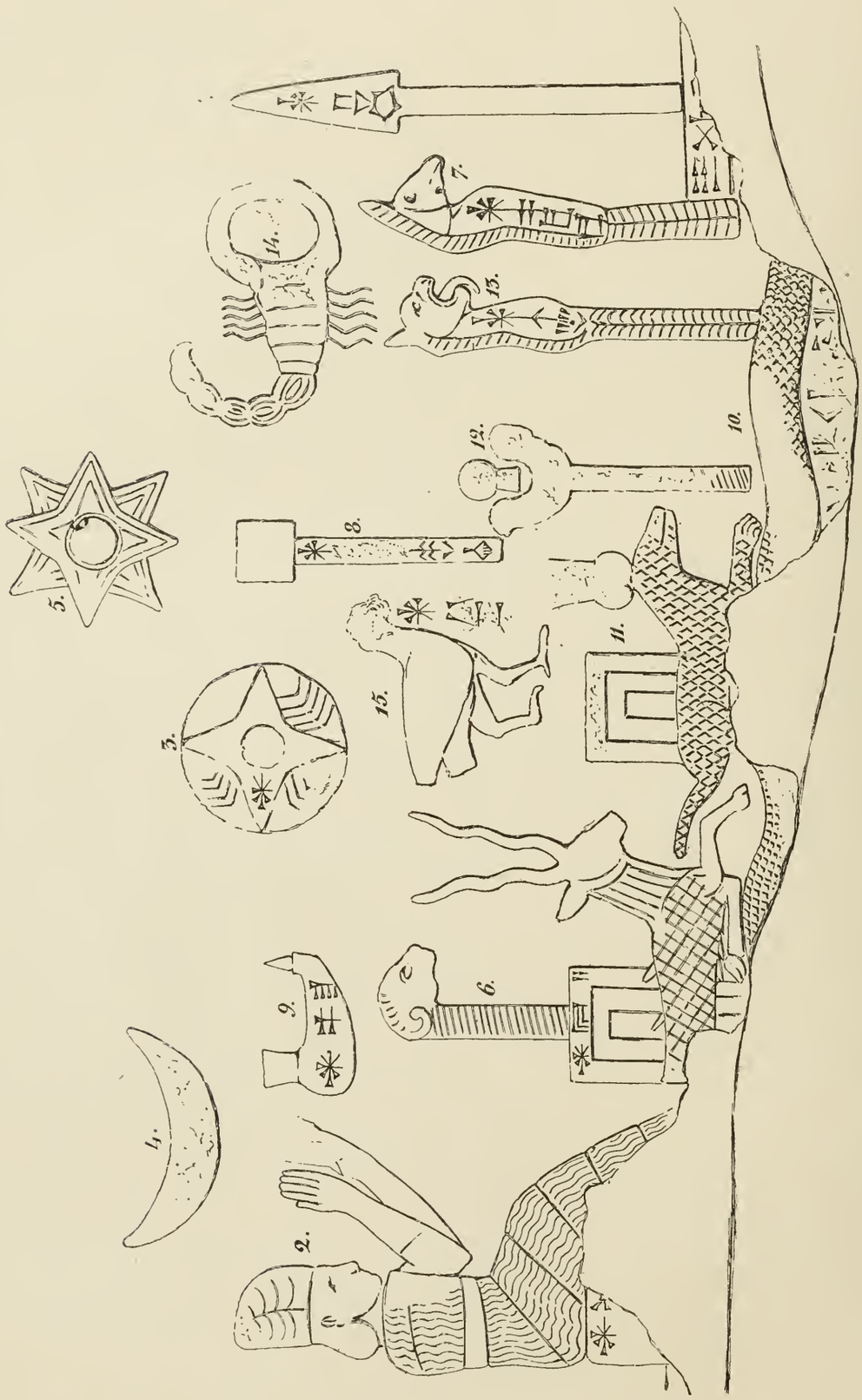
Page 168 et suiv. *Sommet de kudurru.* Cette pièce est sans contredit des plus intéressantes tant par ce qu'elle nous donne que par ce qu'elle nous promet. Il s'agit d'une pointe de *kudurru* avec les emblèmes divins accompagnés des noms corrélatifs de divers dieux. Quelques-uns de ces noms sont comme martelés; mais nous pouvons, dès maintenant, espérer identifier un jour sur un exemplaire mieux conservé, tout le panthéon babylonien avec les divers symboles qui le figuraient, contribution importante, s'il en est, à l'étude de la religion des anciens Babyloniens.

Et d'abord, sans plus, disons qu'il ne s'agit pas de *zodiaque* dans cette affaire. L'ensemble des reliefs qui figurent sur les *kudurru* se réfère aux dieux nommés dans le texte du *kudurru* (avec omission ou addition, on peut le préjuger), aux dieux protecteurs du droit et vengeurs de toute violation éventuelle de la propriété. D'après le kudurru de Nazimaruttaš (voir le volume des *Textes élamites sémitiques*), les dieux étaient représentés par leurs figures, *uṣurâte,* ou par leurs armes, *kakkê,* ou par leur siège ou résidence, *šubâti*. En effet, tous les symboles connus ont l'aspect matériel d'une de ces trois catégories. C'est ainsi qu'il y a un parallélisme parfait, comme je l'ai fait remarquer il y a longtemps, entre la série des emblèmes de la stèle de Bêl-Harrân-bêl uṣur et les dieux invoqués dans le prologue de cette inscription (*Rec. de Trav.*, t. XVI, p. 176).

Le fragment fondamental qui nous occupe laisse facilement reconnaître Šamaš, Sin et Ištar; les noms ont disparu, car ils s'y trouvaient. Au dernier plan, à gauche, se trouve assis un dieu dont le nom commençait par ►┼ *Gu...*, ou bien ►┼ *Nin...*, c'est-à-dire *Gula,* ou *Ninip,* ou *Bêlit,* ou un de ces dieux si nombreux dont l'idéogramme débutait par *Nin,* « seigneur (ou) dame ».

L'objet placé devant les mains de ce dieu est une *lampe* et figure le dieu *Nusku*

𒀀𒈬 𒀭𒊩𒌆𒌆, comme je l'avais deviné avant la découverte de ce document-ci, en me référant à ce texte de Craig (*Relig. Text.*, I, pl. 35).



Mémoires de la Délégation en Perse, t. I, p. 168 (*Description des objets d'art*, par de Morgan)

A-na (ilu) Nusku bêli šur-bi-e da-a-a-an i...
nûru nam-ru mu-nam-mir mu-ši-ti šame-[e] (?)...
(ilu) ellu mul-lil ilu u amilu mu-nam-mir e[-ṭuti]...
(ilu) Nusku šur-bu-u (ilu) qar-du qa-mu-u limnûti...

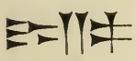
5 *mu-še-rib ur-ti u ṭe-e-me pa-qid an-ni-[e]...*
na-din šur-qin-ni mu-šaḫ-miṭ tak-li-me a-na [nišê]...
mâr Ê-kur šur-bu-u ša ki-ma (ilu) Nannar-ri...
mut-tab-bil pa-ra-aṣ (ilu) Bêl-u-ti na-ṣir pi-r[is-ti]
ḫa-a-a-iṭ ur-ti gim-ri mu-še-rib te-ri-e-ti
10 *da-a-a-an kit-ti ba-ru-u ka-raš nišê ša...*
mu-ub-bi-ib kit-ti u mi-ša-ri...

que je traduisais ainsi dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, en 1897 :

« A Nusku, maître grand, juge [des dieux]...
lumière brillante, qui éclaire la nuit...
dieu auguste qui illumine le dieu et l'homme, qui éclaire l'obscurité,
Nusku, grand, vaillant, qui brûle les méchants,
5 promulgue loi et décret, châtie la faute!
Donateur des offrandes, qui fait ardre la révélation aux [hommes]...
fils d'Ê-kur, le grand, qui brille comme Nannar...
porteur de l'oracle de la Souveraineté, gardien des décisions,
il sait toute législation, il insère les lois (dans le cœur)!
10 Juge du droit, il voit l'intérieur de l'homme...
fait luire le droit et la justice... »

Matériellement comparant, ce sont les mêmes attributions qu'on trouve dans la poésie chrétienne appliquées au Saint-Esprit.

Sous la lampe-Nusku, est assis et nommé Êa, sous la triple forme possible de ses figurations, *uṣurtu*, *šubtu*, *kakku*, dessin, trône, arme. Antilope finissant en poisson, *turaḫu-nûnu*, niche ou temple d'où Êa paraît sortir, et massue se terminant en tête de bélier. Ces trois formes apparaissent plus parfaitement encore sur le *kudurru* de Melišiḫu (*Textes élam. sémit.*).

Le volatile qui vient ensuite pourrait bien être (*ilu*) KA-[DI] ou un (*ilu*)  .

L'arme voisine est certainement le symbole du dieu kassite [*Šuqa*]-*mu-na*, dieu *Nergal*, d'après le *Vocabulaire kassite*, recto 13. (Ce document ajoute Nusku à Nergal, mais il n'y a pas lieu ici à cumulation, puisque Nusku a déjà son emblème.)

Le n° 13 doit être U-BUR ou plutôt U-ZAG qui est *Nabû bêlu ašaridu* (Brunn., 8823). Dans la stèle de Bêl-Ḥarrân-bêl uṣur, Nabû est figuré par un ciseau de sculpteur comme dieu des lettres; mais ici, nous le voyons, non sous la forme de ce symbole, mais plutôt comme serpent à tête de tigre ou de lion, avec une partie du corps dissimulé, faute de place. Le grand serpent *Anu* seul est toujours figuré en entier.

Le n° 7 est certainement le dieu ZA-MAL-MAL ou ZA-GÂ-GÂ, forme de Ninip, au pays de Kiš. C'est encore un serpent terminé par une tête d'aspect singulier pareille à celle du Set égyptien.

Enfin, le dernier dieu assimilé est Marduk, , sous la forme d'une lance, comme sur la stèle de Bêl-Ḥarrân-bêl uṣur où cette arme est ornée de glands, à la jonction de la haste et du fer.

Avec cette base, il reste un beau travail à faire sur l'ensemble des *kudurru* à reliefs.

Page 176. Fragment de relief de *kudurru*. On y voit Adad fulminant sur son taureau, comme ailleurs inondant.

L'emblème de Marduk y figure aussi, sans nom : mais le prêtre qui accomplit un rit devant cet emblème porte l'inscription : *ṣalmu ša* *UŠ* (*ilu*) *Marduk*, « image de Zikir (ilu) Marduk ».

PAAPIS

VON

WILHELM SPIEGELBERG

Dass der manethonische[1] « Amenophis Sohn des Paapis » mit *A'mᵉn-ḥᵒtᵉp s; Ḥᵃpᵉ* identisch ist, hat ERMAN, *Ä. Z.*, 1879, S. 147, erwiesen. Die Identität der ersten Namen liegt auf der Hand[2]. In Παᾶπις[3] glaubte ERMAN mit Artikel sehen zu dürfen.

Indessen *Ḥ'ip*[4], ϩⲁⲡⲉ[5], mit Artikel würde *Φᾶπις (aus *P+ḥᵃpᵉ*) lauten. Παᾶπις kann nur als n. pr. mit dem Possessivartikel erklärt werden. « Der des *Ḥᵃpᵉ* » ist nämlich die jüngere Form des alten *s; Ḥᵃpᵉ* « Sohn des *Ḥᵃpᵉ* ». Diese späte Wiedergabe von *s;* « Sohn » durch ⲡⲁ lässt sich auch in einem andren Beispiele belegen. Für den alten Namen Ἀρσιῆσις tritt später (von der Ptolemäerzeit an) die Nebenform Ἀρπαῆσις auf. Beide bedeuten « Horus, Sohn der Isis », und auch hier steht für *s;* « Sohn » der Possessivartikel.

Diese genealogische Bedeutung des Possessivartikels lässt sich auch sonst nachweisen, nämlich in der älteren Form *pn*, welche später durch ⲡⲁ abgelöst worden ist[6]. Die älteste Stelle, die ich dafür kenne, datiert aus der Regierung des Schabaka (*Ä. Z.*, 1896/84, A. 2) N « der Sohn des N » ein späteres Beispiel ist Canopus, Z. 2.

Aus dem Vorstehenden ergiebt sich also, dass das manethonische « Amenophis, Sohn des Paapis » aus *ⲁⲙⲉⲛⲱⲫⲉ ⲡⲁϩⲁⲡⲉ = « Amenophis, Sohn des *Ḥᵃpᵉ* » missverstanden worden ist, indem *ⲡⲁϩⲁⲡⲉ : Παᾶπις irrtümlich als Vatername verstanden

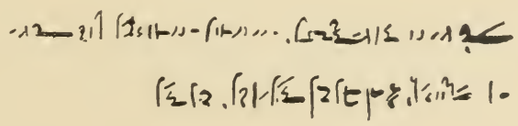
---

1. S. LEPSIUS, *Chronologie*, S. 318.
2. Vgl. SETHE, *Verbum*, I/§ 214.
3. So ist natürlich anstatt des überlieferten Παάπις zu accentuieren.
4. Für diese Lesung s. *P. I/242*. Das hatte also den Lautwert ϫ und war wohl schon im N. R. verschwunden, da es keine Spuren (Vokalbrechung) hinterlassen hat.
5. S. LEMM, *Kleine koptische Studien*, XVIII, S. 78 ff.
6. S. ERMAN, *N. Gr.*, § 35.

wurde. Das ist um so begreiflicher, als ja ein n. pr. Παᾶπις sehr wohl existiert haben mag, das zu den häufigen Πα- bildungen mit Götternamen gehörte[1].

In der Ptolemäerzeit schrieb das Demotische in der Gruppe den Vaternamen noch richtig. Für die Gruppe = *Ḥ^a p^e* verweise ich besonders auf = hierogl. in *Ä. Z.*, 1884, S. 107. Im übrigen Rosett. 18, *Rhind*, 8/7.

Damit gewinnen wir nun auch die sichere Übersetzung für die Titel, welche Revillout (*Revue égypt.*, III, 131) so übersetzt hat : « prêtre gardien de tous les actes de Pahotep n hoou (de Kak), qui sur la montagne de Djême, l'épistate du basilicogrammate Amenhotep, fils de Hui, le dieu grand, — Amenhotep... » In Wahrheit steht aber folgendes da — ich lege dabei *P. Berlin 3111* zu Grunde —



wn-pr[2] (?) *p ei-ḥ^o t^e p n p-ḥ^i b n p-b^e k w^e b wn-pr* (?) *n ei ... n^i b sḫ^ai stnï A'm^e n-ḥ^o t^e p p^a* (?) *Ḥ^a p^e — A'm^e n-ḥ^o t^e p*, « der Pastophor der Ruhestätte des Ibis (und) des Sperbers, der Priester und Pastophor des Hauses aller Schriften (o. ä.) des königlichen Schreibers *'Am^e n-ḥ^o t^e p*, Sohnes des *Ḥ^a p^e*, — *A'm^e n-ḥ^o t^e p* ».

Es liegt hier also derselbe Titel vor, welchen *P. Turin VI* (ed. Peyron) mit Παστοφόρος 'Αμενώφιος (το)ῦ ἐν το(ῖς) Μεμνονέοις[3] kurz zusammenfasst. Das Demotische giebt die Sohnschaft durch das bekannte /, für welches ich *Demotische Studien*, I, S. 15, die Lesung *s*; zweifelnd vorgeschlagen habe. Ich möchte aber jetzt glauben, dass die demotische Wiedergabe von *ⲁⲙⲉⲛⲱⲫⲉ ⲡⲁϩⲁⲡⲉ dem / den Wert ⲡⲁ[4] zuweist, den man ja schon auf Grund des entsprechenden Feminins ⲧⲁ « Tochter des » (s. Spiegelberg, a. O.) erwartet.

Als Hauptergebniss dieser Ausführungen möchte ich noch einmal betonen, dass der Name des Vaters des ägyptischen Weisen *Ḥ^a p^e* (*ᾶπις) durch den missverstandenen Possessivartikel ⲡⲁ, welcher die Sohnschaft bezeichnet, zu einem Παᾶπις geworden ist.

---

1. Spiegelberg, *Demotische Studien*, S. 27, § 9, 1.

2. Die Lesung der Gruppe ist noch zweifelhaft. Für meine Lesung ist *P. Rhind*, 3/1, 4, bestimmend, wo = die zum Zweck der Einbalsamierung vorgenommenen Einschnitte bezeichnet. Ausserdem findet sich in dem Choachytendepot von El-Barabi (s. *Northampton Report*) auf vielen Krügen der Titel und *wn pr*, den man gerade hier gern als Bezeichnung eines Choachyten gelten lassen wird. Nur muss man für die Lesung der häufigen demotischen Gruppe annehmen, dass das vor aus Bequemlichkeitsgründen fortgelassen ist. Wir würden also wieder eine Gruppe vor uns haben, welche durch Abfall des ersten Bestandteils entstanden ist (S. *Ä. Z.*, 1899, S. 21). Die griechischen Texte geben sie durch παστοφόρος (so *P. Berlin 3116*, 3/17 = *P. Casati*) und χοαχύτης (so *P. Berlin 3119* = *P. Grey*) wieder.

3. Cf. *ibid.*, V : τῶν ἄλλων πα(στ)οφόρων 'Αμενώφιος τῶν περὶ (τ)ὰ Μεμνονέα, vgl. weiter VII. Es handelt sich also nicht um den König Amenophis, sondern um den ägyptischen Weisen. Für diesen vgl. jetzt Sethe, *Ægyptiaca-Ebers*, S. 107 ff.; Wilcken, *ib.*, S. 142 ff.; Wiedemann, *Am Urquell*, VII, S. 288 ff.

4. Wir haben es mit einer Sigle zu thun, deren Ursprung dunkel ist.

ZU DER INSCHRIFT VON TUKH EL KARMUS

AUS EINEM BRIEFE DES HERRN W. SPIEGELBERG AN HERRN FR. V. BISSING

In *Ä. Z.*, 1899, S. 87, haben Sie für die von Naville veröffentlichte Inschrift eine neue Umschrift und Erklärung versucht, durch welche, wie Sie selbst hervorheben, nicht alle Schwierigkeiten beseitigt werden. In der Hauptsache, glaube ich, haben Sie Recht. Die erste Gruppe ist zu lesen, aber in einigen anderen Punkten möchte ich abweichende Lesungen bzw. Emendationen vorschlagen. Wer die fehlerhafte Orthographie dieser hieratischen Cursive der Spätzeit kennt — in Wahrheit ein Gemisch von Hieroglyphen + hieratischer Cursive + hierat. Unziale — der weiss, wie oft man leider zu emendieren hat[1], um den Sinn einer solchen Inschrift zu gewinnen.

Die zerstörte Stelle ist aller Wahrscheinlichkeit nach so herzustellen *wr ʿ; n; m(šw;š)*. Dazu stimmen sowohl die Zeichenreste der Publikation wie auch das von Ihnen freundlichst verglichene Original, welches für die Ligatur (d. h.) giebt. Dieselbe Form des Titels mit dem Pluralartikel *n;* findet sich z. B. *Recueil*, XXII, S. 11. Der folgende Eigenname ist sicher, wie Sie auch am Original konstatiert haben, *Ḥ^a^r-w^o^ḏ* (Ἀρυώτης)[2] zu lesen. Für den anderen Namen ist Ihre Umschrift genau, aber hier liegt die in der Spätzeit häufige Verwechslung von und vor. Die Gruppe spricht dafür, dass hier für steht. Ich möchte daher den Namen *Pn-ḥn* lesen.

Doch alles das ist unwesentlich gegenüber der Hauptschwierigkeit, dass bei Ihrer Lesung, wie Sie selbst betonen, « die doppelte Sohnschaft » des Haryotes vorliegen würde. Sie ist indessen glücklicherweise leicht zu beseitigen. Anstatt (Z. 3), welches gewiss die paläographisch naheliegendste Lesung ist, ist wohl zu lesen. Die Rundung des Gefässes, welche ja dem Schreiber erhebliche Schwierigkeiten machen musste, liess den langen, schrägen Strich für das kurz und gerade werden.

Ich lese also : [1] (sic) [3] [2] [3] [4] (?)

« Weihung eines Gefässes für den Opfertisch der grossen Isis, der Göttermutter für den *ka* des Grossfürsten der libyschen Söldner *P-w^a^rm^e^* durch seinen Sohn *Ḥaryotes* (und) seinen Sohn *P^e^n-h^e^n*. Im Jahre 33 (?). »

Sie sehen, ich komme, was die Auffassung von *k;* und die letzte Gruppe anlangt, wieder auf NAVILLES Interpretation zurück. Man muss dann natürlich corrigieren, was bei der sonstigen Beschaffenheit dieses Textes gewiss eine leichte Emendation ist.

---

1. Man beachte in unserem Texte die Fehler in der Gruppe für Osiris, auf welche schon Naville hinwies, sowie die Schreibung von (ohne Strich).
2. S. SPIEGELBERG, *Demotische Studien*, I, S. 6*, No. 17.
3. Der Strich gehört zu .

Auch die Lesung halte ich für zutreffend[1]. Nun unterliegt es bei dem Namen und Titel des Vaters der beiden Söhne keinem Zweifel, dass unsere Inschrift in die libysche Zeit (Dyn. XXII) gehört, die nur 2 Herrscher aufweist, welche für das Jahr 33 in Frage kommen könnten, Scheschonk III und IV.

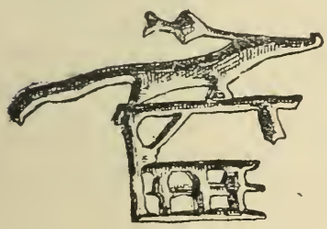
Unsere Inschrift hat nun aber noch ein weiteres Interesse. Das zugehörige Gefäss ist in den Ruinen eines Tempels zu *Tukh el Karmus* gefunden worden. Wenn auch ein einzelnes Fundstück keinen *sicheren* Beweis liefern kann, so darf man doch auf Grund des Textes die Vermutung wagen, dass die Tempelruinen einem kleinen Isistempel angehörten. Das Grundsteintäfelchen mit dem Namen des Philipp Arrhidæus würde dann lehren, dass unter diesem Herrscher ein Anbau an den alten Tempel gemacht worden ist. Aber wie gesagt, mehr als eine Vermutung soll das nicht sein.

DER NAME DES TENTYRITISCHEN GAUS

VON

WILHELM SPIEGELBERG

Man[2] pflegt heute den Namen des tentyritischen Gaus *ỉ;t-dỉ* (?) zu lesen, und zwar, soweit ich sehen kann, auf Grund der ptolemäischen Gaulisten. Sieht man sich aber diese[3] näher an, so erkennt man, dass *ỉ;t-dỉ* (?) einer der zahllosen Namen von Dendera ist, der *Hauptstadt* des Gaues, welcher in den ptolemäischen Listen durch bezeichnet wird. Diese Auffassung hat auch DÜMICHEN, wie sich aus der Tabelle 1 der « losen Blätter » ergiebt, später vertreten.



Das Wappen des tentyritischen Gaues lässt sich nun schon für das mittlere[4] Reich an einer bislang nicht erklärten[5] Stelle der Stele V3 zu Leiden, Z. 2-3, nachweisen. Dort wird ein Beamter genannt *sš n ... mr(ỉ)ḥ(w)t m tp(ỉ)-ṛs Ṯnỉ wr ỉmsw rs r ....* (?) *mḥtỉ r Ḫnt-Mn*, « Schreiber des ... Vorsteher der Äcker des in Oberägypten[7] gelegenen grossen thinitischen Gaues, dessen Süden bis zum tentyritischen, dessen Norden bis zum

---

1. Die Datierung am Ende findet sich in der Spätzeit auch sonst, so Serapeumsstele LXXXVI (CHASSINAT, *Recueil*, XXI/S. 165), LII (*ib.*, S. 17), LXXI (S. 23), LXXX (S. 26). Nach Bissing sind die Spuren des ⌓ in noch sichtbar.

2. So BRUGSCH, *Dict. géogr.*, S. 1038; DÜMICHEN, *Geographie*, S. 126, und *Atlas des Egypt Exploration Fund* zu Tafel 5. Vgl. auch BRUGSCH, *Dict. géogr.*, S. 983.

3. Z. B. DÜMICHEN, *Geograph. Inschriften*, Tafel III und VI. Vgl. auch BRUGSCH, *Dict. géogr.*, S. 658.

4. Aus dem Jahr 33 des *Sen-wosret* (Usertesen) I.

5. De Rougé übergeht die Stelle in seinem Commentar *Revue archéologique*, 1re série, VI, 2, S. 557 ff.

6. Die genaue Form der Hieroglyphe s. in der nebenstehenden Zeichnung, welche ich der Liebenswürdigkeit meines Freundes Bœser verdanke.

7. S. ERMAN, *Ä. Z.*, 1891, S. 119, und SPIEGELBERG in QUIBELL, *Ramesseum*, S. 14.

panopolitischen Gau reicht ». Diese Beschreibung der Lage des thinitischen Gaues ist dadurch von Bedeutung, dass sie uns klar zeigt, dass im M. R. der thinitische Gau noch den Diospolites (VII oberäg. Gau) mitumfasste, der ja später als selbständiger Gau abgetrennt wurde[1].

Was die Lesung des Gauzeichens anlangt, so hat Birch (*Ä. Z.*, 1870, S. 66) die Lesung *d;m* vorgeschlagen, und zwar auf Grund des Personennamens *T-nt-d;m-t*. Wie aber in dem betreffenden Papyrus Br. M., 10109 (*Proceed. Soc. biblical arch.*, VII, Tafel June 1885) die demotische Wiedergabe *Ta-deme* (= Ταση̃μις) ebenso wie die var. beweist, liegt hier in die auch sonst Brugsch, *Dict. géogr.*, S. 988 ff., bekannte var. des bekannten ϫⲏⲙⲉ vor. Die Lesung des Gauzeichens von Dendera bleibt also noch zu bestimmen[2].

Es erübrigt noch, auf die Notiz bei Strabo (814) einzugehen, dass die Bewohner des tentyritischen Gaues im Gegensatz zu den anderen Ägyptern[3] das Krokodil am meisten von allen Tieren verabscheuen. Brugsch hat nun zwischen dieser Thatsache und dem Gauzeichen einen Widerspruch gesehen. Aber derselbe liegt, bei Licht besehen, nicht vor, denn das Wappen des VIten oberägyptischen Gaues ist zwar ein Krokodil aber ein *erlegtes Tier*, in dessen Rücken eine Harpune, eine Lanze, ein Messer o. ä. steckt. Dazu kommt, dass in dem grossen geographischen Text von Edfu (Brugsch, *Dict. géogr.*, 1359) die Osirisreliquien den Namen führen « die Glieder welche den Horus gegen das Krokodil schützen », und weiter wird in einer zuerst von Dümichen[4] richtig erklärten Stelle die Gruppe so gedeutet, dass das Krokodil Set sei und die Feder auf dem Kopf des Tieres Osiris. Auch darin liegt deutlich die Verabscheuung des Tieres ausgesprochen.

Aus den obigen Ausführungen ergiebt sich klar, dass das Wappen des tentyritischen Gaues ein erlegtes Krokodil war. Eine bessere Bestätigung der oben erwähnten Angaben Strabos kann man sich also nicht wünschen.

DER PRIESTERTITEL *ibḥ*

von

Wilhelm Spiegelberg

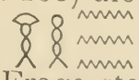
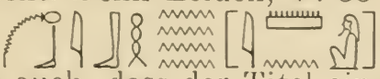
In den neuen von Borchardt (*Ä. Z.*, 1899, S. 89 ff.) herausgegebenen Papyrus von Kahun findet sich 2 mal der Titel , den der Herausgeber ungelesen und

1. Dass es sich in der Inschrift des *Mṯn* (L., *D.*, II, 3) nicht um unseren Gau, wie Brugsch (*Geogr. Inschriften*, I, 109) meinte, sondern um das Fajum handelt, hat Maspero (*Carrière*, S. 343) richtig erkannt.

2. Man wird auf Grund der obigen Ausführungen vermutlich einen der zahlreichen Namen des erlegten Krokodils zu wählen haben, z. B. *Mig* (Brugsch, *Dict. hiérogl.*, II, 622).

3. Dass das nicht genau ist, lehrt Herodot, II/69. Vgl. Wiedemann zu der Stelle.

4. *Bauurkunde der Tempelanlagen von Dendera*, S. 38, und Brugsch, *Dict. géogr.*, 991.

unerklärt gelassen hat. Neuerdings hat nun Piehl (*Sphinx*, IV, S. 108) die Richtigkeit der Lesung bezweifelt und vorgeschlagen die obige Gruppe durch  zu ersetzen — gewiss mit Unrecht. Denn Leiden, V. 38[1], findet sich der in Frage stehende Titel in der Verbindung  zweimal. Daraus ergiebt sich abgesehen von der Lesung *ibḥ* auch, dass der Titel ein priesterliches Amt bezeichnet.

TEXTES DE L'ANCIEN TESTAMENT EN COPTE SAHIDIQUE

PAR

Pierre Lacau

Tobie, xii, 6. — Judith, iv, 8-13. — Isaïe, x, 6-21; xi, 5 — xvi, 10; xxvi, 2-10.
Jérémie, xvii, 19-25

Les fragments de manuscrits qui contiennent ces textes sont les suivants :

1° Un feuillet de Katameros, conservé à l'Institut français d'archéologie orientale au Caire, non relié et coté provisoirement Ac. 1900 *a*.

2° Six feuillets d'un manuscrit d'Isaïe, également à l'Institut français au Caire, non reliés et cotés Ac. 1900 *b*.

3° Un feuillet du même manuscrit d'Isaïe, à Paris, Bibliothèque Nationale, Copte 129[3], fol. 143.

Ces fragments proviennent du Deïr Amba Šenoudah. Nous verrons en effet que les deux volumes auxquels ils ont appartenu sont représentés à la Bibliothèque Nationale par plusieurs autres feuillets dont l'origine est connue : ils font partie du lot considérable de parchemins coptes trouvé par M. Maspero, en 1883, au célèbre couvent d'Akhmîm[2].

Les sept premiers feuillets ont été achetés au Caire en juillet 1900. Sans doute, beaucoup de textes venant d'Akhmîm se trouvent encore en Égypte. On pourra les sauver en y mettant le prix. Il y aurait grand intérêt à recueillir jusqu'aux moindres débris. Ils compléteraient souvent, comme les fragments que je publie aujourd'hui, quelques-uns des manuscrits actuellement dispersés dans les musées d'Europe. Malheureusement il faudrait aussi pouvoir faire appel à tous les touristes entre les mains desquels bon nombre de feuilles ont dû s'égarer peut-être pour toujours.

C'est en essayant de reconstituer chaque volume que nous arriverons à connaître le contenu de cette riche bibliothèque copte et l'étendue des pertes qu'il nous faudra combler. Il est clair, d'ailleurs, qu'un classement méthodique des manuscrits devra

---

1. Ein unveröffentlichter Text aus der ersten Hälfte der Dyn. XVIII (Thutmosis I-III).
2. Maspero, *Fragments de manuscrits coptes thébains*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. VI, fasc. I, p. 1-296, Paris, 1892. Sur la trouvaille, voir p. 1.

précéder toute tentative d'édition critique. Pour aider à ce classement, je joins aux textes qui suivent quelques notes sur les deux manuscrits dont ils proviennent.

I

Un feuillet de Katameros. — Parchemin. Haut., 0m 357; larg., 0m 280[1]. Paginé ⲣⲟⲏ-ⲣⲟⲑ. Première feuille d'un cahier, ⲓⲏ. — Texte écrit sur deux colonnes de trente-huit et trente-neuf lignes. La largeur des colonnes délimitée par un trait à la pointe sèche. Onciale, encre jaunie. Le petit trait remplaçant l'ⲉ régulièrement employé; tréma sur les ϊ. Des titres en rouge, numérotés en noir. — Le recto (qui forme le commencement d'un cahier) est très orné. Une longue bande de feuillages coloriés entre les deux colonnes de texte. En haut de la page et au milieu, une croix; à droite de la croix, un petit carré. En bas, deux quadrupèdes étranges se faisant face. En tête de la deuxième colonne, un Ⲏ majuscule occupant la hauteur de sept lignes. Tous ces ornements en trois couleurs, rouge, vert et jaune. — Au verso, dans la marge de la première colonne, un Ⲗ majuscule avec une longue hampe et une face humaine dessinée dans la boucle à laquelle s'accrochent des feuillages. Dans la marge de la deuxième colonne, un Ⲧ majuscule portant un oiseau sur la barre horizontale; la barre verticale très allongée, terminée par un feuillage. Le tout colorié comme au recto.

Ce feuillet appartenait à un manuscrit dont je connais les fragments suivants :

I. — A Rome, Musée Borgia. — Neuf feuillets[2], publiés par Ciasca. — Voir Ciasca[3], t. I, p. xxv, *Description du manuscrit n° XXXII* (il cite Zoega), et pl. XVII. Voir cette planche pour le type de l'écriture :

1° Un feuillet, paginé ⲥϩ-ⲥϛ, contenant les morceaux ⲣⲗⲏ-ⲣⲗⲥ.

2° Quatre feuillets consécutifs, pag. ⲥⲓⲏ-ⲥⲓⲑ, contenant ⲣⲙⲁ-ⲣⲡⲁ.

3° Quatre feuillets consécutifs, pag. ⲧϩ-ⲧⲓⲥ. (Ciasca ne donne pas le numéro des morceaux.)

II. — A Paris, Bibliothèque Nationale. — Sept feuillets[4] : Copte 129[19], fol. 9-15; publiés par M. Maspero :

Folio 9. — Un feuillet incomplet, pagination disparue, pas de numéro de morceaux. — Maspero, *ibid.*, p. 22.

— 10. — Un feuillet, pag. [ⲣⲙⲏ]-ⲣⲙⲑ[5], contenant ⲙⲁ-ⲙⲉ. — *Ibid.*, p. 22.

---

1. Les bords de la feuille ne paraissent pas rognés, ce sont les dimensions primitives.
2. Cette identification est faite d'après la planche XVII de Ciasca reproduisant la page ⲥⲓⲥ.
3. Ciasca, *Sacrorum Bibliorum fragmenta Copto-Sahidica Musei Borgiani*, 2 vol. in-4°, Rome, 1885-1889.
4. J'ai pu comparer à la Bibliothèque Nationale le feuillet du Caire aux feuillets de Paris, et je me suis assuré qu'ils proviennent bien d'un même manuscrit.
5. M. Maspero, p. 22, donne pour ce feuillet la pagination ⲙⲏ-ⲙⲑ. Mais il y a des traces du ⲣ initial au verso, et cette pagination concorde seule avec le numérotage des morceaux.

Folio 11. — Un feuillet, pag. disparue, dernier feuillet du cahier ⲓ̅, contenant (ϫⲁ̅-ϫⲓ̅. — *Ibid.*, p. 10.

— 12. — Un feuillet, pag. ⲣϫⲉ̅-ⲣϫⲓ̅, premier feuillet du cahier ⲓⲁ̅[1], contenant ϫⲁ̅-ϫⲓ̅. — *Ibid.*, p. 10.

— 13. — Un feuillet, pag. disparue, contenant ⲟ̅-ⲟⲉ̅. — *Ibid.*, p. 28.

— 14. — Un feuillet, pag. ⲥⲕⲓ̅-ⲥⲕϫ̅, contenant ⲡⲛϫ̅. — *Ibid.*, p. 223.

— 15. — Un feuillet, pag. ⲥⲗⲓ̅-ⲥⲗϫ̅, contenant ⲣⲟ̅-ⲣⲟⲁ̅. — *Ibid.*, p. 23.

III. — A Londres, British Museum. — Deux feuillets incomplets[2]. Or. 3579 A (1) et (7). Pag. disparue. Le premier feuillet contient un morceau numéroté ⲡⲓ̅. — Inédits.

IV. — Au Caire, Institut français. — Le feuillet publié ci-dessous.

Soit en tout dix-neuf feuillets actuellement connus. Le manuscrit en comprenait au moins cent cinquante-sept (puisqu'il y a à Rome un feuillet paginé ⲧⲓⲉ̅-ⲧⲓⲓ̅)[3].

Celui que je publie contient : sans numéro = Isaïe, XXVI, 2-10; ϥⲁ̅ = Jérémie, XVII, 19-25; ϥⲉ̅ = Judith, IV, 8-13; ϥⲓ̅ = Tobie, XII, 6. Jérémie et Judith sont nouveaux à ma connaissance. Pour Isaïe, les versets 2-6 sont nouveaux, les autres sont déjà connus par Maspero (*ibid.*, p. 216). Tobie est connu par Maspero (*ibid.*, p. 294), Ciasca (*ibid.*, t. I, p. 220-221), Amélineau[4] (t. IX, p. 102-103). (Ces deux dernières publications sont faites sur un même manuscrit de Rome.)

Les crochets marquent une lacune, et les points entre ces crochets représentent le nombre approximatif de lettres disparues. Les parenthèses indiquent les lettres dont il subsiste quelques traces, mais dont la lecture reste matériellement douteuse.

---

1. Dans les cahiers ⲓⲁ̅ et ⲓⲉ̅, les points et le ⲫ ne sont pas rehaussés de rouge comme dans le reste du manuscrit. Le rouge devait être mis après coup, et on a oublié ces deux cahiers. On pourrait croire d'abord à l'existence de deux manuscrits différents.

2. Je dois cette identification à l'extrême obligeance de M. Crum.

3. Je n'ai fait aucune recherche dans les autres bibliothèques.

4. Amélineau, *Fragments de la Version thébaine de l'Écriture* (*Ancien Testament*), dans le *Recueil de Travaux*, t. VII-X.

Recto

ⲓϩ̅

Isaïe

XXVI, 2 ⲧⲙⲏ ⲁⲩⲱ ⲉⲧϩⲁⲣⲉϥ ⲉⲧ
3 ⲙⲉ ⲉⲧϭⲟⲗϫ̅ ⲉⲧⲙⲉ ⲁⲩⲱ
4 ⲉⲧϩⲁⲣⲉϥ ⲉϯⲣⲏⲙⲏ ϫⲉ ⲁⲩ
ϩⲉⲗⲡⲓ̈ⲍⲉⲣⲟⲕ (*sic*) ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ
ϣⲁⲉⲡⲉϥ· ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡ
5 ⲛⲟϭ ⲡϣⲁⲉⲡⲉϥ· ⲁⲕⲉⲓ̈ⲛⲉ
ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲡ̅ⲙⲉⲧⲟⲩⲛϩ ϩ̅ⲡ
ⲛⲉⲧϫⲟⲥⲉ ⲁⲕⲑ̅ⲃ̅ⲓ̈ⲟⲟⲩ·
ⲕⲛⲁⲧⲁⲟⲩⲟ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ
ⲡ̅ⲙ̅ⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ ⲉⲧϫⲟⲥⲉ· ⲁⲩⲱ
ⲕⲛⲁ̅ⲡⲧⲟⲩ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ϣⲁⲡ
6 ⲕⲁϥ· ⲁⲩⲱ ⲛⲟⲩⲉⲣⲛⲧⲉ
ⲡ̅ⲡ̅ⲣ̅ⲙ̅ⲣⲁϣ ⲛⲁϩⲟⲙⲟⲩ
ⲙ̅ⲡⲛⲁ ⲛⲉⲧⲑ̅ⲃ̅ⲓ̈ⲏⲩ·
7 ⲧⲉϩⲓ̈ⲛ ⲡ̅ⲡ̅ⲣ̅ⲙ̅ⲡⲟⲩⲧⲉ
ⲁϥϣⲱⲡⲉ ⲉⲥⲥⲟⲩⲧⲱⲛ
ⲁⲩⲱ ⲉⲥⲥ̅ⲃ̅ⲧⲱⲧ ⲡ̅ϭⲓ ⲧⲉ
ϩⲓ̈ⲛ ⲡ̅ⲡ̅ⲣ̅ⲙ̅ⲡⲟⲩⲧⲉ·
8 ⲧⲉϩⲓ̈ⲛ ⲅⲁⲣ ⲙ̅ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲡⲉ ⲡ
ϩⲁⲛ ⲁⲡϩⲉⲗⲡⲓ̈ⲍⲉⲡⲉϥ (*sic*)
ⲣⲁⲛ· ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲣⲡⲙⲉⲉⲩⲉ
ⲉⲧⲉⲣⲉ ⲧ̅ⲙ̅ⲯⲩⲭⲏ ⲟⲩ
9 ⲁϣ̅ϥ ⲡⲁⲡⲡ̅ⲁ ⲛⲁϣⲟ
ⲣⲡ̅ϥ ϫⲓ̈ⲛⲧⲉⲩϣⲏ· ϥⲡⲁ
ϣⲟⲣ̅ⲡ̅ϥ ⲉⲣⲟⲕ· ⲡⲛⲟⲩ
ⲧⲉ ϫⲉ ϩ̅ⲡⲟⲩⲟⲉⲓ̈ⲛ ⲡⲉ ⲡ̅ⲕ
ⲡⲣⲟⲥⲧⲁⲕⲙⲁ ϩⲓ̈ϫ̅ⲙ̅ⲡ
ⲕⲁϥ· ϫⲓ̈ⲥϣⲱ ⲉ̅ⲣ̅ⲧⲁⲓ̈
ⲕⲁⲓ̈ⲟⲥⲧⲓⲛ ⲛⲉⲧⲟⲩⲛϩ
10 ϩⲓ̈ϫ̅ⲙ̅ⲡⲕⲁϥ· ⲁ ⲡⲁⲥⲉ
ϩⲛⲥ ⲱϫ̅ⲛ ⲙ̅ⲡ ⲟⲩ
ⲟⲛ ⲛⲓ̈ⲙ ⲉⲧⲉⲛϥϫⲓ̈ⲥϣⲱ
ⲁⲛ ⲉ̅ⲣ̅ⲧⲁⲓ̈ⲕⲁⲓ̈ⲟⲥⲧⲓⲛ
ϩⲓ̈ϫ̅ⲙ̅ⲡⲕⲁϥ ⲉ̅ⲣ̅ⲧⲙⲉ·
ⲙⲁⲣⲟⲩϥⲓ̈ ⲙ̅ⲡⲁⲥⲉϩ̅ⲛⲥ
ϫⲉ ⲡ̅ⲡ̅ϥⲡⲁⲩ ⲉⲡⲉⲟⲟⲩ
ⲙ̅ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ·

ϥⲁ̅ ⲓⲉⲣⲉⲙⲓ̈ⲁⲥ : —

ⲣ̅·ⲟ̅·ⲏ̅

Jérémie

XVII, 19 Ⲛⲁⲓ̈ ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ
ϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ ϫⲉ
ϩⲱⲕ ⲛ̅ϩⲁⲣⲉⲣⲁⲧ̅ⲕ̅
ϩ̅ⲡ̅ⲙ̅ⲡⲩⲗⲏ ⲡ̅ⲡ̅
ϣⲏⲣⲉ ⲙ̅ⲡⲉⲕⲗⲁⲟⲥ
ⲛⲁⲓ̈ ⲉϣⲁⲩϩⲱⲕ ⲉ
ϩⲟⲩⲛ ⲛϩⲛⲧⲟⲩ ⲡ̅ϭⲓ
ⲛ̅ⲣ̅ⲣⲱⲟⲩ ⲡ̅ⲓ̈ⲟⲩϫⲁ· ⲉ
ϣⲁⲩⲉⲓ̈ ⲟⲛ ⲉϩⲟⲗ ⲡ̅ϩⲛⲧⲟⲩ
ⲛ̅ⲧⲁϩⲉⲣⲁⲧ̅ⲕ̅ ⲟⲛ ϩⲉⲡ̅ⲛ
ⲕⲉⲡⲩⲗⲏ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲡ̅ϭⲓ
20 ⲗⲏⲙ̅· ⲁⲩⲱ ⲉⲕⲉϫⲟⲟⲥ
ⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲥⲱⲧⲙ̅ ⲉⲡϣⲁ
ϫⲉ ⲙ̅ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲡ̅ⲣⲣⲱⲟⲩ
ⲡ̅ⲓ̈ⲟⲩϫⲁ· ⲙ̅ⲡϯⲟⲩ
ϫⲁⲓ̈ⲁ ⲧⲏⲣ̅ⲥ̅ ⲙ̅ⲡⲑⲓⲗⲏⲙ̅
ⲧⲏⲣ̅ⲥ̅ ⲛⲉⲧⲙⲏⲩ ⲉⲣⲟⲩⲛ
21 ϩ̅ⲡⲙⲉⲓ̈ⲡⲩⲗⲏ· ⲛⲁⲓ̈ ⲡⲉ
ⲧⲉⲣⲉ ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ϫⲱ ⲙ̅
ⲙⲟⲟⲩ ϫⲉ ϩⲁⲣⲉϥ ⲉⲡⲉⲧ̅ⲡ
ⲯⲩⲭⲏ· ⲁⲩⲱ ⲙ̅ⲡ̅ⲣ̅ϥⲓ̈
ⲉⲧⲡⲱ ϩ̅ⲡⲙⲉϩⲟⲟⲩ ⲙ̅ⲡ
ϫⲁⲃⲃⲁⲧⲟⲛ· ⲡ̅ⲧⲉⲧ̅ⲡ
ⲧ̅ⲙ̅ⲣ̅ⲡⲃⲟⲗ ⲡ̅ⲙⲡⲏⲗⲏ (*sic*)
22 ⲡ̅ⲟ̅ⲓ̈ⲉⲗⲏⲙ̅ ⲁⲩⲱ ⲡ̅ⲧⲉ
ⲡ̅ⲧ̅ⲙ̅ⲉⲛ ⲉⲧⲡⲱ ⲉⲃⲟⲗ
ϩ̅ⲡⲙⲉⲧ̅ⲡⲏⲓ̈ ϩ̅ⲡⲙⲉϩⲟⲟⲩ
ⲙ̅ⲡϫⲁⲃⲃⲁⲧⲟⲛ· ⲁⲩⲱ
ⲡ̅ⲙⲉⲧ̅ⲡ̅ⲣ̅ ⲗⲁⲁⲩ ⲡ̅ϩⲱⲃ·
ⲡ̅ⲧⲉⲧ̅ⲡⲧ̅ⲃ̅ⲃ̅ⲟ ⲙ̅ⲡⲉ
ϩⲟⲟⲩ ⲙ̅ⲡϫⲁⲃⲃⲁⲧⲟⲛ· ⲕⲁ
ⲧⲁ ⲑⲉ ⲡ̅ⲧⲁⲓ̈ϩⲱⲛ ⲉⲧⲟⲟ
23 ⲧⲟⲩ ⲡ̅ⲙⲉⲧ̅ⲡⲓ̈ⲟⲧⲉ· ⲁⲩⲱ
ⲙ̅ⲡⲟⲩⲥⲱⲧⲙ̅ ⲟⲩϫⲉ ⲙ̅
ⲡⲟⲩⲣ̅ⲓ̈ⲕⲉ ⲡ̅ⲙⲉⲩⲙⲁⲁϫⲉ
ⲁⲩⲧⲣⲉ ⲡⲉⲩⲙⲁⲕϩ ⲡ̅
ϣⲟⲧ ⲡ̅ⲣⲟⲩⲉⲡⲁ ⲡⲉⲩⲓ̈ⲟ
ⲧⲉ ⲉⲧⲙ̅ⲡⲧⲣⲉⲩⲥⲱⲧⲙ̅
ⲡ̅ⲥⲱⲓ̈·

Verso

ⲣⲟⲑ

ⲁⲩⲱ ⲉⲧⲙⲡⲣⲉⲩⲭⲓ ⲛⲧⲉϩⲱ
24 ⲁⲩⲱ ⲉⲥⲡⲁϣⲱⲡⲉ ⲉⲧⲉⲡ
ϣⲁⲓⲥⲱⲧⲙ ⲡⲥⲱⲓ̈ ⲡⲉ
ϫⲉ ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ· ⲉⲧⲙⲡⲣⲉ
ⲧⲉⲡⲉⲓ̈ⲛⲉ ⲉⲣⲟⲩⲛ ⲡⲣⲉ
ⲛⲉⲧⲡⲱ ϩⲓ̈ⲧⲡⲙⲡⲩⲗⲏ
ⲡⲛⲉⲓ̈ⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ· ϩⲙⲡⲉ
ϩⲣⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲥⲁⲃⲃⲁⲧⲟⲛ ⲉⲧⲙ
ⲡⲣⲉⲧⲉⲡⲣ̄ ⲗⲁⲁⲩ ⲡ
ϩⲱϩ· ⲁⲩⲱ ⲡⲧⲉⲧⲡⲧϩ̄
ϩⲟ ⲙ̀ⲡⲉϩⲣⲟⲩ ⲡⲡ̄ⲥⲁⲃⲃⲁ
25 ⲧⲟⲛ ⲉⲩⲉⲉⲓ̈ ⲉⲣⲟⲩⲛ ϩⲓ̈ⲧⲡ
ⲙ̀ⲡⲩⲗⲏ̄ ⲡⲧⲉⲓ̈ⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ ⲡ
ϭⲓ̈ ⲡ̄ⲣⲣⲱⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲛⲁⲣ
ⲭⲱⲛ ⲉⲩϩⲙⲟⲟⲥ ϩⲓ̈ϫⲙⲡⲉ
ⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲡⲁⲁⲩⲉⲓ̈ⲁ·

·————————· ·————————·

ⲥϩ̄ ⲓⲟⲩⲁⲓⲑ : —

·————————· ·————————·

Judith

IV, 8 Ⲁⲩⲱ ⲡ̄ϩ̄ⲗⲗⲟ ⲙ̀ⲡⲡⲁⲛⲓⲟⲥ
ⲧⲏⲣϥ̄ ⲙ̀ⲡⲛⲏ̄ⲗ· ⲛⲁⲓ ⲉ
ⲡⲉⲩϩⲙⲟⲟⲥ ⲡⲉ ϩ̄ⲡⲑⲉⲗⲏⲙ·
9 ⲁⲩϫⲓ̈ϣⲕⲁⲕ ⲉⲣⲁⲓ̈ ⲉⲡ
ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛϭⲓ̈ ⲣⲱⲙⲉ ⲛⲓ̈ⲙ·
ϩ̄ⲙⲡⲛⲏ̄ⲗ ϩ̄ⲡⲟⲩⲛⲟϭ ⲡ
ⲥⲟⲡ̄ⲥ ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲑⲃⲏⲟ ⲡ
ⲡⲉⲩⲯⲩⲭⲏ ⲉⲙⲁⲧⲉ ⲉⲙⲁ
10 ⲧⲉ ⲡ̄ⲧⲟⲟⲩ· ⲙ̀ⲡⲛⲉⲩⲣⲓ
ⲟⲙⲉ· ⲙ̀ⲡⲛⲉⲩ ϣⲛⲣⲉ ⲕⲟⲩⲓ·
ⲙ̀ⲡⲛⲉⲩⲧϩ̄ⲛⲟⲟⲩⲉ ⲁⲩⲱ
ⲣⲙ̀ⲡϭⲟⲓ̈ⲗⲉ ⲛⲓ̈ⲙ· ⲙ̀ⲡⲛⲉⲩ
ϫⲁⲓ̈ϩⲉⲕⲉ· ⲙ̀ⲡⲛⲉⲩϣⲱⲡ
ϩⲁϩⲟⲙⲡⲧ ⲉⲩⲕⲱ ⲛⲛⲉⲩ
ϭⲟⲟⲩⲛⲉ ϩⲓ̈ϫⲙⲡⲉⲩϯⲡⲉ·
11 ⲁⲩⲱ ⲣⲱⲙⲉ ⲛⲓ̈ⲙ ⲡⲧⲉⲡ
ⲛ̀ⲗⲏ ϩⲓⲥϩⲓ̈ⲙⲉ ϩⲓ̈ϣⲛⲣⲉ
ⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛⲉⲧⲟⲩⲛϩ ϩ̄ⲡⲑⲉ
ⲗⲏⲙ· ⲁⲩⲡⲁⲣⲧⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲙ
ⲧⲟ ⲉϩⲟⲗ ⲙ̀ⲡⲣ̄ⲡⲉ· ⲁⲩⲱ
ⲁⲩⲕⲱ ⲡⲟⲩⲕⲉⲣⲙⲏⲥ ⲉ
ϫⲙ̀ⲡⲉⲩⲁⲡⲛⲩⲉ· ⲁⲩ

ⲡⲱⲣϣ̄ ⲡ̄ⲡⲉⲩϭⲟⲟⲩⲛⲉ
ⲙ̀ⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉϩⲟⲗ ⲙ̀ⲡϫⲟ
ⲉⲓ̈ⲥ· ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲑⲛⲥⲓ̈ⲁⲥ
ⲧⲏⲣⲓ̈ⲟⲛ ⲁⲩϭⲟⲟⲗϥ̄ ⲛⲟⲩ
12 ϭⲟⲟⲩⲛⲉ ⲁⲩϫⲓ̈ϣⲕⲁⲕ ⲉ
ϩⲟⲗ ⲉⲣⲁⲓ̈ ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲙ̀
ⲡⲛⲏ̄ⲗ ϩ̄ⲓⲟⲩⲥⲟⲛ· ⲉⲧⲙ̀
ϯ ⲡⲛⲉⲩϣⲛⲣⲉ ⲕⲟⲩⲓ̈ ⲉⲩ
ⲧⲱⲣⲡ̄ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩϩ̄ⲓ̈ⲟⲙⲉ
ⲉⲩϣⲱⲗ· ⲁⲩⲱ ⲙ̀ⲡⲟⲗⲓ̈ⲥ
ⲡ̄ⲧⲉⲩⲕⲗⲏⲣⲟⲛⲟⲙⲓ̈ⲁ
ⲉⲩⲧⲁⲕⲟ· ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩⲙⲁ
ⲉⲧⲟⲩⲁⲁϩ̄ ⲉⲩϫⲱϩ̄ⲙ ⲙ̀ⲡ
ⲟⲩⲛⲟϭⲛ̄ϭ ⲉⲧⲣⲉ ⲡ̄ⲣⲉⲑ
13 ⲛⲟⲥ ϣⲁϣⲉ ⲙ̀ⲙⲟⲟⲩ· ⲁ ⲡ
ϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲥⲱⲧⲙ ⲉⲡⲉⲩϩⲣⲟⲟⲩ
ⲁϥⲡⲁⲩ ⲉⲧⲉⲩⲑⲗⲓ̈ⲯⲓⲥ
ⲛⲉⲣⲉ ⲡⲗⲁⲟⲥ ϫⲉ ⲧⲏⲣϥ̄
ⲛⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ⲡ̄ⲣⲏϩⲟⲟⲩ ⲉ
ⲛⲁϣⲱⲟⲩ· ϩ̄ⲡϯⲟⲩⲁⲁⲓⲁ
ⲙ̀ⲡⲑⲉⲗⲏⲙ ⲙ̀ⲡⲉⲙⲧⲟ
ⲉϩⲟⲗ ⲙ̀ⲡⲡⲉⲧⲟⲩⲁⲁϩ̄ ⲙ̀
ⲡϫⲟⲉⲓ̈ⲥ ⲡⲡⲁⲛⲧⲱⲕⲣⲁ
ⲧⲱⲣ·

·————————· ·————————·

ⲥⲥ̄ ϫⲱϩⲓⲧ : —

·————————· ·————————·

Tobie

XII, 6 Ⲧⲟⲧⲉ ⲁϥⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲡ̄
ϭⲓ ⲡⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ϩ̄ⲡⲟⲩϣⲱⲡ
ⲡⲉϫⲁϥ ⲛⲁⲩ· ϫⲉ ⲥⲙⲟⲩ
ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡ̄ⲧⲉⲧⲡⲉ
ϩ̄ⲟⲙⲟⲗⲟⲩⲉⲓ̈ ⲛⲁϥ ⲙ̀ⲡⲙ̄
ⲧⲟ ⲉϩⲟⲗ ⲡ̄ⲡⲉⲧⲟⲛϩ̄ ⲧⲏ
ⲣⲟⲩ ⲉⲧϩⲉ ⲡ̄ⲡⲧⲁϥⲁⲁⲩ
ⲡ̄ⲙⲙⲏⲧⲡ̄· ⲟⲩⲁⲩⲁⲑⲟⲛ
ⲡⲉ ⲥⲙⲟⲩ ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲁⲩⲱ
ⲉϫⲓⲥⲉ ⲙ̀ⲡⲉϥⲣⲁⲛ· ⲉϣⲁ
ϫⲉ ⲉⲡⲉϩⲏⲛⲉ ⲙ̀ⲡⲛⲟⲩ
ⲧⲉ· ⲡ̄ⲧⲉⲧⲡⲟⲩⲱⲛϩ̄ ⲙ̀
ⲙⲟⲟⲩ ⲉϩⲟⲗ ϩ̄ⲡⲟⲩⲙ̀ⲡϣⲁ·

Notes

Isaïe, v. 9. — ϫⲓⲥϧⲱ. Le ⲥ a été récrit sur un ⲉ gratté.

— v. 10. — Après ⲁⲥⲉϧⲏⲥ, deux lettres ont été grattées, laissant un blanc.

Jérémie, v. 23. — ϫⲓⲛⲧⲥϧⲱ. Il y avait d'abord ϫⲓⲥϧⲱ; les deux lettres ⲛ et ⲧ ont été rajoutées après coup, le ⲛ au-dessus de la ligne, le ⲧ entre ⲓ et ⲥ.

Judith, v. 10. — ⲙⲡⲉϥϣⲏⲣⲉ. ⲛⲉϥ, d'abord oublié, a été rajouté au-dessus de la ligne.

II

Trois feuilles doubles d'un manuscrit d'Isaïe, formant six feuillets consécutifs. — Parchemin. Haut., 0m 333; larg., 0m 262[1]. Pag. ⲗⲁ-ⲙⲃ. Texte sur deux colonnes de trente-deux lignes. La largeur des colonnes délimitée par un trait à la pointe sèche. Réglage à la pointe sèche. — Onciale, encre très noire. Les lettres qui dépassent la largeur de la colonne au bout des lignes sont plus petites. — Le trait remplaçant l'ⲉ régulièrement employé. L'ⲓ porte le tréma seulement à l'initiale et dans les diphtongues[2]. — Les versets et les phrases sont séparés par des points ou des virgules. Sur la lettre finale de chaque mot, une sorte d'accent grave. — Des titres en rouge. — Dans les marges, des feuillages et des oiseaux en noir s'accrochant aux majuscules. Page ⲗⲅ et page ⲙ, un ϥ et un ⲧ majuscules très ornementés en rouge et noir. Conservation excellente. Cf. un feuillet de Rome, Ciasca, t. I, pl. IV et p. xviii, n° IV. Les caractéristiques de ces deux manuscrits sont identiques et ils pourraient bien être de la même main.

Ces fragments présentent une particularité paléographique fort intéressante, qui, je crois, n'a pas encore été signalée. C'est l'emploi d'un signe analogue à un accent grave (ou à un accent circonflexe quand il est placé sur un ⲱ) servant à marquer la dernière lettre de chaque mot. Les manuscrits ne séparant jamais les éléments d'une même phrase, chaque éditeur de textes adopte jusqu'à présent un système de coupure entièrement théorique. Nous voyons ici, pour la première fois, comment les Coptes eux-mêmes ont compris la séparation de leurs mots (tout au moins dans l'écriture et à une certaine époque qu'on devra d'ailleurs déterminer). Je ne sais dans quelle mesure ce procédé graphique pourra nous renseigner sur l'accentuation et la phonétique du copte. Il faudrait naturellement, avant de conclure, examiner tous les fragments de manuscrits qui présentent l'emploi d'un tel signe[3]. Je me contente, pour le moment, de donner le texte tel quel, en séparant les mots comme d'habitude.

Les six feuillets du Caire complètent un cahier ⲅ, dont la première et la dernière feuille se trouvent à Paris (Biblioth. Nat., Copte 129[3], folios 144 et 147). — Voici tous les fragments de Paris[4] qui appartiennent à ce même manuscrit :

1. Les bords non rognés. Ce sont les dimensions primitives.

2. Jamais dans les diphtongues des mots grecs qui n'étaient plus des diphtongues au moment de l'emprunt.

3. Outre les quinze feuillets de ce manuscrit d'Isaïe, les fragments suivants portent ce même accent à la fin des mots. — A Rome, Borgia n° IV; cf. Ciasca, t. I, pl. IV; — à Paris, Biblioth. Nat., Copte 129[1], fol. 24-37 (du même manuscrit que Borgia n° IV); Copte 129[1], fol. 38-39; Copte 129[1], fol. 93.

4. D'après les descriptions données par Ciasca, il n'y a pas à Rome de feuillet ayant pu appartenir à ce manuscrit. — Je n'ai aucun renseignement pour les autres bibliothèques.

Copte 129[3], folio 143. — Pagination disparue (au verso, à droite, un débris de numérotage montre que c'est la dernière feuille d'un cahier). Conservation très mauvaise. Lecture difficile. C'est le feuillet publié plus loin[1]. D'après le texte (Isaïe, x, 6-21), il précédait immédiatement le suivant :

— folio 144. — Pag. ⲕⲑ-ⲗ̅, première feuille du cahier ⲛ̅. Publié par Maspero, *ibid.*, p. 209-210.

— folio 147. — Pag. ⲙⲛ̅-ⲙⲁ̅, dernière feuille du cahier ⲛ̅. Publié par Maspero, *ibid.*, p. 212-214.

— folios 149-154. — Six feuillets consécutifs, pag. ϩⲛ̅-ⲟⲁ̅ (ⲟⲁ̅ est la dernière page du cahier ⲉ̅). Publiés par Maspero, *ibid.*, p. 215-222.

Le folio paginé ⲟⲛ̅-ⲟⲁ̅ s'arrête au chapitre xxx, c'est-à-dire à peine à la moitié du texte d'Isaïe. Le manuscrit devait donc avoir au moins soixante-quinze feuillets. — Je n'en connais que quinze, neuf à Paris et six au Caire.

Les feuillets publiés ci-dessous contiennent : celui de Paris, Isaïe, x, 6-21 ; ceux du Caire, Isaïe, xi, 5—xvi, 10.

Les versets xi, 14—xiii, 12, sont déjà dans Maspero, p. 211-212 ; — xii, 2-6, dans Erman[2], p. 22, et dans Ciasca, t. II, p. 223 ; — xiii, 2-10, dans Erman, p. 22-23 ; — xiii, 2-14, dans Ciasca, t. II, p. 223-225, et dans Amélineau, t. IX, p. 117. (Ces deux dernières publications sont faites d'après un même manuscript de Rome.)

Le reste, c'est-à-dire x, 6-21 ; xi, 5-14 ; xiii, 14—xvi, 6, est nouveau.

Quant au texte lui-même, un examen sommaire montre qu'il dérive d'un original grec se rapprochant beaucoup de l'Alexandrinus et différant nettement du Vaticanus. — Ciasca a déjà fait la même remarque pour les fragments d'Isaïe qu'il a publiés (t. II, p. xlix-li). Voici quelques passages probants :

xiv, 2. ⲉϫⲁⲙⲁⲕⲁϩ ⲁ̅ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ = Alex. : ἐπὶ τῆς γῆς τοῦ Θεοῦ. Vat. omet τοῦ Θεοῦ.

— 4. ⲡⲛ̅ϫⲟⲟⲥ ⲁ̅ⲡⲉϩⲟⲟⲩ ⲉⲧⲙ̅ⲙⲁⲩ = Alex. : καὶ ἐρεῖς ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ. Vat. omet toute la phrase.

— 21. ⲡⲉⲥⲡⲉⲣⲙⲁ ⲁ̅ⲡⲟⲛⲏⲣⲟⲛ. Alex. coupe la phrase de même. Vat. rattache ces deux mots au verset précédent.

— 26. ⲡ̅ϩⲉⲑⲛⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲡ̅ⲧⲟⲓⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ = Alex. : ἔθνη τῆς οἰκουμένης. Vat. omet τῆς οἰκουμένης.

— 27. ⲡ̅ⲧⲥⲓϫ = Alex. : τὴν χεῖρα. Vat. ajoute αὐτοῦ.

xv, 4. ⲱϣ ⲉⲃⲟⲗ ⲁⲩⲱ ⲁⲥϣⲁϫⲉ ϣⲁⲡⲧⲟⲩⲥⲱⲧⲙ̅ = Alex. : καὶ ἐλάλησεν ἕως ἠκούσθη ἡ φωνή. Vat. : Ἐσεβὼν καὶ Ἐλεαλή, ἕως Ἰασσὰ ἠκούσθη.

— 9. ϩⲣⲉⲙⲙⲱⲛ (2 fois) = Alex. : Ῥεμμών. Vat. : Δειμών.

Mais d'autres passages semblent prouver qu'il est indépendant de l'Alexandrinus, par exemple :

xiii, 2. ⲥⲟⲡⲥ ϩ̅ⲡⲉⲧⲡⲥⲓϫ = Vat. : παρακαλεῖτε τῇ χειρί. Alex. : παρακαλεῖτε τῇ ψυχῇ.

Il ne m'appartient pas de décider si ce texte représente une recension originale[3].

1. Ce feuillet, entré à la Bibliothèque Nationale (Don 2616) après la publication faite par M. Maspero, était resté inédit. Je l'ai joint aux fragments du Caire.

2. Erman, *Bruchstücke der oberægyptischen Uebersetzung des alten Testamentes*, dans *Nachrichten von der Kön. Gesell. der Wissenschaften zu Göttingen*, année 1880, n° 12.

3. Je ne l'ai d'ailleurs confronté ni avec le Sinaïticus ni avec les autres versions.

Isaïe, x, 6-14

Recto

X, 6 (ϩ)ωⲛ̀ ⲙ̅ⲡⲁⲗⲁⲟⲥ̀
ⲉⲧⲣⲉϥϥ̀ ⲛ̅ϩⲉⲛϣⲟ
ⲗ̅ⲥ ⲙ̅ⲡϩⲉⲛⲟⲗ̅ⲥ ·
ⲁⲩⲱ ⲉϩⲱⲙ̀ ⲛ̅ⲙ̅ⲡⲟ
ⲗⲓⲥ̀ ⲉⲕⲁⲁⲩ ⲛ̅ϣϩⲓⲥ ·
7 Ⲛ̅ⲧⲟϥ ⲇⲉ ⲙ̅ⲡ̅ϥⲙⲉ
ⲉⲩⲉ̀ ⲛ̅ⲧⲉⲓϩⲉ̀ ⲁⲩⲱ
ⲙ̅ⲡ̅ϥⲙⲟⲕⲙⲉⲕ ⲛ̅
ⲧⲉⲓϩⲉ̀ ϩ̅ⲛ̅ⲧⲉϥⲯⲩ
ⲭⲏ̀ · ⲁⲗⲗⲁ ⲡⲉϥϩⲛⲧ
ⲛⲁⲧⲁⲕⲟ̀ ⲛ̅ϩⲉⲛⲛⲟϭ
8 ⲛ̅ϩⲉⲟⲛⲟⲥ̀ ⲁⲩⲱ
ⲉⲩϣⲁⲛϫⲟⲟⲥ ⲛⲁϥ̀
ϫⲉ ⲛ̅ⲧⲟⲕ ⲙⲁⲩⲁⲁⲕ
9 ⲡⲉ ⲡⲁⲣ(ⲭ)[ⲱⲛ ·] ⲁⲩⲱ
ϥⲛⲁϫ[ⲟⲟⲥ ϫⲉ] ⲙ̅
ⲡⲓϫⲓ̀ [.....](ⲣⲁ)
ⲉⲧ̅[.....]ϧⲁ
ϧⲩ̅ⲗ[ⲱⲛ ....]ⲭⲁ
ⲗⲁ[.....]ⲉⲛ
ⲧ[.....] (ⲙ)ⲡⲩⲣ
ⲩ(ⲟ)[ⲥ ⲛϩⲛⲧ]ϥ̅ · ⲁⲩⲱ
ⲁⲓ̈[ϫⲓ ⲛⲧⲁ]ⲣⲁϧⲓⲁ̀ ,
ⲙ̅[ⲛⲧⲁ](ⲓ)ⲙⲁⲥⲕⲟ̀ ·
ⲙ̅ⲡⲧⲥⲁⲙⲁⲣⲓⲁ̀ ·
10 ⲛⲑⲉ̀ ⲉⲛⲧⲁⲓ̈ϫⲓ ⲛ̈
ⲛⲁⲓ̈ · ϯⲛⲁϫⲓ ⲛ̅ⲡ̅
ⲕⲉⲭⲱⲣⲁ̀ ⲧⲏⲣⲟⲩ
ⲙ̅ⲡ̅ⲡⲁⲣⲭⲏ ,
(Ⲡ)ⲙⲟⲩⲛ̅ ⲛ̅ϭⲓϫ̀ ⲱϣ̀
ⲉϧⲟⲗ̀ ϩ̅ⲛ̅ⲑⲓⲗⲏⲙ
(ⲙ̅ⲡ)ⲧ[ⲥ]ⲁⲙⲁⲣⲓⲁ ·

11 (ⲛ)ⲑⲉ̀ ⲅⲁⲣ ⲉⲛⲧⲁⲓ̈ⲁⲁⲥ̀
ⲛ̅(ⲧ)ⲥ(ⲁⲙⲁⲣⲓⲁ̀)
[ⲙⲡ]ⲛⲉⲥⲙⲟⲩⲛⲧ
ⲛϭⲓϫ̀ · ⲧⲁⲓ̈ ⲧⲉ ⲑⲉ̀
ⲉϯⲛⲁⲁⲁⲥ̀ ⲛ̅ⲧⲕⲉ
ϩⲓⲉⲣⲟⲩⲥⲁⲗⲏⲙ̀ ·
12 Ⲁⲩⲱ ⲛ̅ⲥϣⲱⲡⲉ̀ ⲉⲣ
ϣⲁⲛ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲟⲩⲱ̀
ⲉϥⲉⲓⲣⲉ ⲛ̅ϩⲱⲃ̀ ⲛⲓⲙ̀
ϩⲓϫ̀ⲙ̅ⲡⲧⲟⲟⲩ̀ ⲛ̅
ⲥⲱⲛ̀ ⲙ̅ⲡⲑⲓⲗⲏⲙ ·
ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲛⲁⲉⲡⲉ̀
ⲉϫ̀ⲙ̅ⲡⲛⲟϭ ⲛ̅ϩⲛⲧ̀
ⲉϫ̀ⲙ̅ⲡⲁⲣⲭⲱⲛ̀ ⲛ̅
ⲛⲁⲥⲥⲩⲣⲓⲟⲥ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲉϫ̀ⲙ̅ⲡϫⲓⲥⲉ̀
ⲙ̅ⲡⲉⲟⲟⲩ̀ ⲛ̅ⲛⲉϥ
13 ϧⲁⲗ̀ · ⲁϥϫⲟⲟⲥ
ⲅⲁⲣ ϫⲉ ϯⲛⲁⲉⲓⲣⲉ̀
ϩ̅ⲛⲧⲁϭⲟⲙ̀ , ⲁⲩⲱ
ϩ̅ⲛⲧⲥⲟⲫⲓⲁ̀ ⲛ̅ⲧⲁ
ⲙ̅ⲛⲧⲣ̅ⲙ̅ⲡϩⲛⲧ̀ ·
ϯⲛⲁϥ̀ ⲛ̅ⲛ̅ⲧⲟϣ̀
ⲛ̅ⲛ̅ϩⲉⲟⲛⲟⲥ̀ · ⲁⲩⲱ
ϯⲛⲁϣⲱⲗ̀ ⲛ̅ⲧⲉⲩ
14 ϭⲟⲙ̀ , ϯⲛⲁⲛⲟⲉⲓⲛ
ⲛ̅ⲙ̅ⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲉⲧϭⲟ
ⲣ̅ϭ , ⲁⲩⲱ ϯⲛⲁϫⲓ
ⲛ̅ⲧⲟⲓⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ̀
ⲧⲏⲣ̅ⲥ ϩ̅ⲛⲧⲁϭⲓϫ̀ ·
ⲛⲑⲉ̀ ⲛ̅ⲟⲩⲙⲁ[ⲁ]ϩ
ⲁⲩⲱ ϯⲛⲁϥ̀ⲧⲟⲩ

Isaïe, x, 14-21

Verso

ⲡϩⲉ̀ ⲡϩⲉⲛⲥⲟⲟ⸗ⲩ)
ϩⲉ̀ ⲉ(ⲁⲩⲗ)ⲟ̀ ϩⲁⲣⲟⲟⲩ
ⲛ̄ϥⲧ̄ⲙϣⲱⲡⲉ ⲛ̄ⲥ(ⲓ)
ⲡⲉ(ⲧ)ⲛ(ⲁ)ⲣ̄ϩⲟⲗ̀ ⲉⲣⲟⲓ̈ ·
ⲛ̀ ⲡⲉⲧⲛⲁⲟⲩⲱϩ̄ⲙ
15 ⲛⲁⲓ̈ · ⲙ(ⲛ̀) ⲟⲩⲛ̄ ⲕⲉ
ⲗⲉ(ϧ̀)ⲙ̀ ⲛⲁϫⲓⲉⲟⲟⲩ
ⲁϫ̄ⲙⲡⲉⲧϣⲱⲱⲧ̀
(ϩ)ⲱⲥⲧⲉ ⲉϣⲱⲱⲧ̀
ⲙ̄ⲙⲟϥ · ⲛ̀ ⲟⲩⲛ̄ ϧⲁ
Ϣⲟⲩⲣ̀ ⲛⲁϫⲓ(ⲥ)ⲉ̀ ⲉϫ̄ⲙ
ⲡⲉⲧⲥⲱⲕ ⲙ̄ⲙⲟⲥ̀ ·
ⲧⲁ(ⲓ̈) ⲟⲛ (ⲧ)ⲉ̀ ⲑⲉ̀ ⲡⲟⲩⲁ̀
ⲉϥϣⲁⲛϥ̀ ⲡⲟⲩⲥⲉ
ⲣⲱϧ̀ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ · ⲛ̀ ⲟⲩ
ϣⲉ̀ , ⲁⲩⲱ ⲡ̄ⲧⲉⲓ̈
16 ϩⲉ̀ ⲁⲛ ⲧⲉ · ⲁⲗⲗⲁ̀
ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲥⲁϧⲁⲱⲑ̀
ⲛⲁⲧ̄ⲡⲟⲟⲩ̀ ⲡⲟⲩ
ⲥⲱϣ̀ ⲉⲡⲉⲕⲧⲁ
ⲉⲓⲟ̀ , ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲛ̄ ⲟⲩ
ⲕⲱϩ̄ⲧ ⲉϥⲙⲟⲩϩ̀
ⲛⲁⲙⲟⲩϩ̀ (ⲙ̄)ⲡⲉ(ⲕ)
17 ⲉⲟⲟⲩ · ⲁⲩⲱ ⲡⲟⲩ
ⲟⲉⲓⲛ̀ ⲙ̄ⲡⲓⲛ̄(ⲗ̀) (ⲛⲁ)
ϣⲱⲡⲉ̀ ⲉⲩⲕⲱϩ̄ⲧ
ⲁⲩⲱ ϥⲛⲁⲧ̄ϧⲟϥ̀
ϩ̄ⲡⲟⲩⲕⲱϩ̄ⲧ (ⲉϥ)
ⲙⲟⲩϩ , ⲁⲩⲱ [ϥ](ⲛⲁ)
ⲟⲩⲱⲙ ⲙ̄ⲡⲙ[ⲁⲛ]
ϣⲉ ⲡ̄(ⲑⲉ) ⲛⲟⲩϫⲟⲣ
18 ⲧⲟⲥ̀ (·) (ϩ)ⲙ(ⲡ)ⲉ

Ϩⲟⲟⲩ ⲉⲧ̄ⲙⲙⲁⲩ (ⲡ)
ⲧⲟⲟⲩ̀ ⲛⲁⲱϣ̄ⲙ ,
ⲙ̄ⲡ̄ⲥⲓⲉ̄ⲧ , ⲙ̄ⲡⲙ̄
ⲙ(ⲁⲡ̄)ϣⲛⲏ̀ , ⲁⲩⲱ
ϥⲛⲁⲟⲩⲱⲙ̀ ϫ̄ⲡ
ⲡⲉⲩϣⲩⲭⲏ̀ ϣⲁⲡⲉ̄
ⲥⲁⲣ̄ϫ , ⲡ̄ⲧⲉ ⲡⲉⲧ
ⲡⲏⲧ̀ ⲣ̄ⲑⲉ̀ ⲙ̄ⲡⲉⲧ
ⲡⲏⲧ̀ ϩⲛⲧ̄ϥ ⲡ̄ⲟⲩ
ϣⲁϩ̀ ⲉϥⲙⲟⲩϩ̀ ·
19 ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲧⲛⲁϣⲱ
ϫ̄ⲡ ⲉϩ̀ⲟⲗ ⲡ̄ϩⲛⲧⲟⲩ
ⲛⲁϣⲱⲡⲉ̀ ⲉⲩⲛ
ⲡⲉ̀ ⲉⲥⲥⲟϧ̄ⲕ (ⲉ)ⲡ
ⲧ(ⲟ)[..](ϣ)ⲛⲣⲉ ϣⲛⲏ̀
20 ⲥϩ[....] · ⲁⲩⲱ
Ⲥ(ⲡ)[ⲁϣⲱⲡⲉ] ϩ̄ⲙⲡⲉ
ϩⲟ[ⲟⲩ ⲉⲧⲙ](ⲙ)ⲁⲩ
ⲉ(ⲡ)[.....] ⲁⲛ
ⲉ(ⲧ)[.....][ⲡ]ϣⲱ
ϫ̄ⲡ ⲙ̄[ⲡⲓⲛⲗ · ⲁ](ⲩ)ⲱ
ⲡⲉⲡ(ⲧ)[.....]
ⲡ̄ⲧⲉⲓ̈ⲁ(ⲕ)[ⲱϧ̀ ..]ⲕⲁ
ϩⲧⲏⲩ̀ ⲉ(ⲡ)[ⲉⲡⲧⲁ](ⲩ)
ϫⲓⲧⲟⲩ ⲡ̄ⲥⲟⲡ(̄ⲥ)
ⲁⲗⲗⲁ ⲉⲩⲡⲁϣⲱ
ⲡⲉ̀ ⲉⲩⲡⲁϩⲧⲉ̀ ⲉ
ⲡⲡⲟⲩⲧⲉ̀ ⲉⲧⲟⲩ
ⲁⲁϩ̀ ⲙ̄ⲡⲓⲛⲗ̀ ϩ̄ⲡ
21 ⲟⲩⲙⲉ · ⲁⲩⲱ
Ⲭⲡⲁϣⲱⲡⲉ ⲡ̄ⲥⲓ
ⲡϣⲱ[ϫⲡ .....]

Isaïe, xi, 5-11

Recto

λα

XI, 5 ⲧⲙⲉ̀ ϣⲱϫⲡ ⲛ̄ⲛⲉϥ
6 ⲥⲧⲣⲟⲟⲩⲉ̀ ⲡⲟ
Ⲧⲉ ⲟⲩⲛ̄ ⲟⲩⲱⲛϣ̄
ⲛⲁⲙⲟⲟⲛⲉ ϩⲓⲟⲩ
ⲥⲟⲛ̀ ⲙ̄ⲡⲟⲩϩⲓⲉⲓⲏ̀·
ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲛ̄ ⲟⲩⲛⲁⲣ
ϫⲁⲗⲓⲥ̀ ⲛⲁⲙ̄ⲧⲟⲛ̀
ⲙ̄ⲛⲟ̀ⲥ ϩⲓⲟⲩⲥⲟⲛ̀·
ⲙ̄ⲡⲟⲩⲙⲁⲥ̀ ⲛ̄ⲏⲁ
ⲁⲙⲡⲉ̀ · ⲁⲩⲱ ⲟⲩ
ⲛ̄ ⲟⲩⲙⲁⲥⲉ̀ ⲙ̄ⲡⲟⲩ
ⲙⲟⲩⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲟⲩϭⲁⲙ̀
ⲛⲁⲙⲟⲟⲛⲉ̀ ϩⲓⲟⲩ
ⲥⲟⲛ̀ ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲛ̄
ⲟⲩⲕⲟⲩⲓ̈ ⲡϣⲏⲣⲉ̀
ⲛⲁⲙⲟⲟⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲟ
7 ⲟⲩ̀ · ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲛ̄
ⲟⲩⲙⲁⲥⲉ̀ ⲙ̄ⲡⲟⲩ
ⲁⲣ̄ϫ ⲛⲁⲙⲟⲟⲛⲉ ϩⲓ
ⲟⲩⲥⲟⲛ̀· ⲁⲩⲱ
ⲛⲉⲩϣⲏⲣⲉ ⲛⲁϣⲱ
ⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲛⲉⲩⲉⲣⲏⲩ
ϩⲓⲟⲩⲥⲟⲛ , ⲁⲩⲱ
ⲟⲩⲛ̄ ⲟⲩⲙⲁⲥⲉ̀ ⲙ̄ⲡ
ⲟⲩⲙⲟⲩⲓ̈ ⲛⲁⲟⲩⲙ̄
ⲧⲱϩ̀ ⲙ̄ⲡⲛⲉⲩⲉ
8 ⲣⲏⲩ̀ , ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲛ̄
Ⲟⲩϣⲏⲣⲉ ϣⲏⲙ̀
ⲛⲁϫⲓ ⲧⲟⲟⲧϥ̄ ⲉ
ϫ̄ⲙⲡⲉϣⲕⲟⲗ̀ ⲛ̄
ⲡⲣⲟϥ̀ , ⲁⲩⲱ ⲉϫ̄ⲙ
ⲡⲙⲁ̀ ⲡ̄ⲡⲕⲟⲧⲕ̀
ⲡ̄ⲡϣⲏⲣⲉ̀ ⲡⲣⲟϥ̀ ,
9 ⲁⲩⲱ ⲡ̄ⲥⲉⲧⲙ̄ⲗⲟⲕ
ⲥ̄ϥ , ⲁⲩⲱ ⲡ̄ⲥⲉⲧⲙ
ⲉϣϭ̄ⲙϭⲟⲙ̀ ⲉⲧⲁⲕⲉ
ⲗⲁⲁⲩ̀ ϩⲓϫ̄ⲙⲡⲁⲧⲟ
ⲟⲩ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁϩ̀ , ϫⲉ
ⲁ ⲙⲁ̀ ⲡⲙ̀ ⲙⲟⲩϩ̀ ⲡ
ⲥⲟⲩⲛ̄ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲛ̄
ⲑⲉ ⲡ̄ⲟⲩⲙⲟⲟⲩ̀ ⲉϥ
ⲟϣ̄ ⲉϩϩ̄ⲥ̄ ⲑⲁⲗⲁⲥ
10 ⲥⲁ̀ · ⲁⲩⲱ ⲥⲡⲁ
Ϣⲱⲡⲉ̀ ϩ̄ⲙⲡⲉϩⲟ
ⲟⲩ ⲉⲧ̄ⲙⲙⲁⲩ ⲛ̄ⲥⲓ
ⲧⲛⲟⲩⲛⲉ ⲛ̄ⲓ̈ⲉⲥⲥⲁ̀·
ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲧⲛⲁⲧⲱⲟⲩ̀ ⲉⲁⲣⲭⲓ̈·
ⲉⲡϩⲉⲑⲛⲟⲥ̀ , ⲡ̄ϩⲉ
ⲑⲛⲟⲥ̀ ⲛⲁϩⲉⲗⲡⲓⲍⲉ
ⲉⲣⲟϥ̀ · ⲁⲩⲱ ⲡⲉϥ
ⲙ̄ⲧⲟⲛ̀ ⲛⲁϣⲱⲡⲉ̀
11 ⲡⲟⲩⲧⲙⲏ̀ · ⲁⲩⲱ
Ⲥⲛⲁϣⲱⲡⲉ̀ ϩ̄ⲙⲡⲉ
ϩⲟⲟⲩ ⲉⲧ̄ⲙⲙⲁⲩ̀
ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲛⲁⲟⲩⲱϩ̀
ⲉⲧⲟⲟⲧϥ̄ ⲉⲟⲩⲱ
ⲡ̄ϩ̄ ⲉϩⲟⲗ ⲡ̄ⲧⲉϥⲥⲓϫ·
ⲉϯⲕⲱϩ̀ , ⲁⲩⲱ ⲉ
ϯⲉⲟⲟⲩ̀ ⲙ̄ⲡϣⲱ
ϫ̄ⲡ ⲙ̄ⲡⲥⲉⲉⲡⲉ̀ ⲙ̄
ⲡⲗⲁⲟⲥ̀ ⲡⲉⲧⲛⲁ
ϣⲱϫⲡ ⲉⲡⲁⲥⲥⲩ
ⲣⲓⲟⲥ̀ , ⲁⲩⲱ ⲉⲕⲏ
ⲙⲉ̀ , ⲙ̄ⲡϩⲁϩⲩⲗⲱ̈·

Isaïe, xi, 11 — xii, 2

Verso

λϩ

ⲁⲩⲱ ⲉϩⲟⲗ ϩⲓⲡⲉϭⲟ
ⲟⲩϣ · ⲙ̅ⲡⲉⲗⲁⲓ
ⲧⲏⲥ ⲁⲩⲱ ⲉϩⲟⲗ
ϩ̅ⲡⲙⲁ̀ ⲡϣⲁ̀ ⲙ̅ⲡⲣⲏ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲉϩⲟⲗ ϩ̅ⲡⲧⲁⲣⲁ
12 ϩⲓⲁ̀ · ϥⲛⲁϥⲓ̀ ⲡⲟⲩ
ⲙⲁⲉⲓⲛ̀ ⲉϥⲉⲛϩⲉⲟⲛϩ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲡ̅ϥⲥⲱⲟⲩϩ̀ ⲉ
ϩⲟⲩⲓ̀ ⲡⲙⲉⲧⲥⲟⲣⲙ
ⲙ̅ⲡⲏⲗ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲧ
ϫⲟⲟⲣⲉ̀ ⲉϩⲟⲗ ⲡ̅ⲧⲉ
ⲓ̈ⲟⲩⲁ̀ ϥⲛⲁⲥⲟⲟⲩⲉ
ϩⲟⲩ ⲉϩⲟⲗ ϩ̅ⲙⲡⲉ
ϥⲧⲟⲩ ⲥⲁ̀ ⲙ̅ⲡⲕⲁϩ̀ ·
13 ⲥⲉⲛⲁϥⲓ̀ ⲙ̅ⲡⲕⲱϩ̀ ⲡ
ⲉⲫⲣⲁⲓⲙ ⲁⲩⲱ ⲡ
ϫⲁϫⲉ̀ ⲡⲓ̈ⲟⲩⲁ̀ ⲛⲁ
ⲧⲁⲕⲟ̀ ⲉⲫⲣⲁⲓⲙ ⲛⲁ
ⲕⲱϩ̀ ⲁⲓ̈ ⲉⲓ̈ⲟⲩⲁ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲓ̈ⲟⲩⲁ̀ ⲛⲁⲑⲗⲓ
ϩⲉ ⲁⲓ̈ ⲡⲉⲫⲣⲁⲓⲙ ·
14 ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁϩⲱⲗ̀ ϩ̅ⲡ
ⲛⲉϫⲏⲩ̀ ⲡⲛⲁⲗⲗⲟ
ⲫⲩⲗⲟⲥ̀ ⲉⲩϣⲱⲗ̀ ⲡ
ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ̀ ϩⲓⲟⲩⲥⲟⲡ·
ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲧϩⲓⲙⲙⲁ̀ ⲡ
ϣⲁ̀ ⲙ̅ⲡⲣⲏ̀ · ⲙ̅ⲡϯ
ϫⲟⲩⲙⲁⲁ̀ · ⲁⲩⲱ
ⲥⲉⲛⲁϩⲓ ⲧⲟⲟⲧⲟⲩ
ⲉϫ̅ⲡⲙⲱⲁϩ̀ ⲡϣⲟ
ϩ̅ⲡ · ⲡϣⲏⲣⲉ̀ ϫⲉ ⲡ
ⲁⲙⲙⲱⲛ̀ ⲛⲁⲥⲱⲧ̅ⲙ

15 ⲡϣⲟⲣⲡ̅ · ⲁⲩⲱ
ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲛⲁϩ̅ ⲑⲁ
ⲗⲁⲥⲥⲁ̀ ⲡ̅ⲕⲏⲙⲉ̀ ⲡ
ϫⲁⲓ̈ⲉ̀ · ⲁⲩⲱ ϥⲛⲁ
ⲉⲡⲉ̀ ⲡ̅ⲧⲉϥⲥⲓϫ̀ ⲉ
ϫ̅ⲙⲡⲉⲣⲟ̀ ϩ̅ⲡⲟⲩ
ⲧⲏⲩ̀ ⲡ̅ⲥⲟⲡ̅ⲥ ·
Ⲁⲩⲱ ϥⲛⲁⲡⲁⲧⲁⲥ
ⲥⲉ ⲡ̅ⲥⲁϣ̅ϥ ⲡⲉⲓⲁ̀
ⲡ̅ⲧⲉⲕⲏⲙⲉ̀ · ϩⲱⲥ
ⲧⲉ ⲉⲧⲣⲉⲩⲙⲟⲟ
ϣⲉ̀ ⲡ̅ϩⲏⲧⲟⲩ̀ ϩ̅ⲡ
16 ϩⲉⲡⲧⲟⲟⲩⲉ̀ · ⲁⲩⲱ
ⲟⲩⲡ̅ ⲟⲩϩⲓⲛ̀ ⲛⲁ
ϣⲱⲡⲉ ⲙ̅ⲡ̅ⲗⲁⲟⲥ
ⲉⲡⲧⲁϥϣⲱϫ̅ⲡ
ϩ̅ⲡⲕⲏⲙⲉ̀ ·
Ⲁⲩⲱ ⲥⲛⲁϣⲱⲡⲉ̀
ⲙ̅ⲡⲏⲗ ⲡ̅ⲑⲉ ⲙ̅ⲡⲓ
ϩⲟⲟⲩ̀ ⲉⲡⲧⲁϥⲉⲓ̀ ⲉ
ϩⲟⲗ̀ ϩ̅ⲙⲡⲕⲁϩ̀ ⲡ
XII, 1 ⲕⲏⲙⲉ̀ · ⲁⲩⲱ
Ⲧⲛⲁϫⲟⲟⲥ̀ ⲙ̅ⲡⲉϩⲟ
ⲟⲩ̀ ⲉⲧⲙ̅ⲙⲁⲩ̀ ϫⲉ
ϯⲛⲁⲥⲙⲟⲩ̀ ⲉⲣⲟⲕ
ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀ ϫⲉ ⲁⲕ
ⲛⲟⲩϭ̅ⲥ ⲉⲣⲟⲓ̈ · ⲁⲩⲱ
ⲁⲕⲕⲧⲟ̀ ⲙ̅ⲡⲉⲕ
ϭⲱⲡⲧ̅ ⲉϩⲟⲗ ⲙ̅
ⲙⲟⲓ̈ · ⲁⲩⲱ ⲁⲕⲡⲁ̀
2 ⲛⲁⲓ̈ · ⲉⲓⲥ ϩⲏⲛ
ⲧⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡⲁ

Isaïe, xii, 2 — xiii, 4

Recto

λϩ

ⲟⲩⲁⲁϩ ⲙ̅ⲡⲓⲗ ⲛ̅ⲓ
ⲥⲉ ϩ̅ⲡⲧⲉⲥⲙⲏⲧⲉ : —
XIII, 1 ⲑⲟⲣⲁⲥⲓⲥ̀ ⲉⲡⲧⲁ ⲏ̀ⲥⲁⲓⲁⲥ̀ ,
ⲡⲁⲩ ⲉⲣⲟⲥ̀ ⲡϣⲏⲣⲉ̀ ⲡ̅ϩⲁ
ⲙⲱⲥ̀ ⲉⲧϩⲉⲧϩⲁϩⲩⲗⲱ̀ⲡ : —
2 ⲓ̀ ⲡⲟⲩⲙⲁⲉⲓ̀
ⲉϫ̅ⲡⲟⲩⲧⲟ
ⲟⲩ̀ ⲉϥⲟⲩ
ⲟϣ̅ⲥ , ⲛ̅ⲓ
ⲥⲉ̀ ⲡ̅ⲧⲉ
ⲧ̅ⲡⲥⲙⲏ̀ ⲙ̅
ⲡ̅ⲣ̅ϩⲟⲧⲉ̀ ·
ⲥⲟⲡ̅ⲥ ϩ̅ⲡ
ⲡⲉⲧ̅ⲡⲥⲓϫ̀ ·
ⲁⲟⲩⲱⲛ̀ ⲡ̅
ⲁⲣⲭⲱⲛ̀ ,
3 ⲁⲡⲟⲕ ⲉⲧⲁϩⲱ̀ⲡ ·
ⲁⲩⲱ ⲁⲡⲟⲕ ⲉⲧⲁ
ⲡ̅ⲧⲟⲩ̀ · ⲥⲉⲧ̅ϩ̅ⲏⲩ
ⲁⲩⲱ ⲁⲡⲟⲕ̀ ⲡⲉ
ⲧⲁⲡ̅ⲧⲟⲩ̀ · ⲟⲩⲡ̅
Ϩⲉⲛⲓⲥⲁⲥ̀ ⲡⲏⲩ ⲉ
ϫⲱⲕ ⲉϩⲟⲗ̀ ⲙ̅ⲡⲁ
ϭⲱⲡ̅ⲧ , ⲉⲩϣⲱⲉ̀
ⲁⲩⲱ ⲉⲩⲥⲱϣ̅ ϩⲓ
4 ⲟⲩⲥⲟⲡ · ⲧⲉⲥⲙⲏ̀ ,
ⲡ̅ⲡ̅ϩⲉⲑⲟⲡⲟⲥ ⲉⲧⲁ
ϣⲱⲟⲩ̀ ϩⲓϫ̅ⲡ̅ⲡ̅
ⲧⲟⲟⲩ̀ ⲡ̅ⲑⲉ ⲡ̅ϩⲉⲛ
ⲙⲏⲛϣⲉ̀ ⲡ̅ϩⲉⲑⲛϩ̀ ·
ⲡⲉϩⲣⲟⲟⲩ ⲡ̅ⲡⲉⲣ
ⲣⲱⲟⲩ̀ ⲙ̅ⲡ̅ϩⲉ

ⲥⲱⲧⲏⲣ̀ ⲡⲉ ⲡϫⲟ
ⲉⲓⲥ̀ ϯⲡⲁϣⲱⲡⲉ
ⲉⲓ̈ⲡⲁϩⲧⲉ̀ ⲉⲣⲟϥ̀ ·
ⲁⲩⲱ ϯⲡⲁⲟⲩϫⲁⲓ̈
ⲉϩⲟⲗ ϩ̅ⲓⲧⲟⲟⲧϥ ·
ⲡ̅ϯⲡⲁⲣ̅ϩⲟⲧⲉ ⲁⲓ̀
ϫⲉ ⲡⲁⲉⲟⲟⲩ̀ ⲙ̅ⲡ
ⲡⲁⲥⲙⲟⲩ̀ ⲡⲉ ⲡϫⲟ
ⲉⲓⲥ̀ ⲁϥϣⲱⲡⲉ ⲡ̅ⲁⲓ̈
ⲡ̅ⲥⲱⲧⲏⲣ̀ ·
3 Ⲡⲧ̅ϩ̅ ⲡⲟⲩⲙⲟⲟⲩ̀
ϩ̅ⲡⲟⲩⲟⲩⲛⲟϥ̀ ⲉ
ϩⲟⲗ ϩ̅ⲡ̅ⲙ̅ⲡⲏⲩⲏ̀
4 ⲙ̅ⲡⲟⲩϫⲁⲓ̈ , ⲁⲩⲱ
Ⲕⲡⲁϫⲟⲟⲥ̀ ϩ̅ⲙⲡⲉ
ϩⲟⲟⲩ ⲉⲧ̅ⲙⲙⲁⲩ
ϫⲉ ⲥⲙⲟⲩ ⲉⲡϫⲟ
ⲉⲓⲥ̀ , ⲱϣ̅ ⲉϩⲟⲗ
ⲙ̅ⲡⲉϥⲣⲁⲓ̀ , ϫ̅ⲱ
ϩⲙ̅ⲡⲑⲉⲛⲟⲥ̀ ⲡ̅
ⲡⲉϥϩⲏⲩⲉ̀ ⲉⲧ
ⲧⲁⲓ̈ⲏ̀ , ⲁⲣⲓ ⲡⲙⲉ
ⲉⲩⲉ̀ ϫⲉ ⲁ ⲡⲉϥⲣⲁ̀
5 ϫⲓⲥⲉ̀ · ⲥⲙⲟⲩ
ⲉⲡⲣⲁⲓ̀ ⲙ̅ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀
ϫⲉ ⲁϥⲉⲓⲣⲉ̀ ⲡ̅ϩⲉ̀
ϩⲏⲩⲉ̀ ⲉⲩϫⲟⲥⲉ̀ ·
Ⲭⲱ̀ ⲡ̅ⲧⲁⲓ̈ ϩ̅ⲙⲡⲕⲁϩ̀
6 ⲧⲏⲣϥ̅ · ⲧⲉⲗⲏⲗ̀
ⲡ̅ⲧⲉⲧ̅ⲡⲟⲩⲛⲟϥ̀ ,
ⲡⲉⲧⲟⲩⲛϩ̀ ϩ̅ⲡⲥⲓ
ⲱⲗ̀ · ϫⲉ ⲁ ⲡⲉⲧ

Isaïe, xiii, 4-12

Verso

ⲗⲁ

ⲑⲛⲟⲥ̀ ⲉⲧⲥⲟⲟⲩϩ̀ ·
Ⲗ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲥⲁⲃⲁⲱⲑ̀
ϩⲱⲛ̀ ⲛ̄ⲟⲩϩⲉⲑⲛⲟⲥ̀
ⲡ̀ⲣⲉϥⲙⲓϣⲉ̀ ⲙ̄ⲡⲥⲗ̄
5 ⲉⲉⲓ̀ ⲉⲃⲟⲗ̀ ϩ̄ⲛⲟⲩ
ⲕⲁϩ̀ ⲉϥⲟⲩⲛⲏ̀ ϫⲙ
ⲁⲣⲏϫ̄ⲥ ⲡ̀ⲧⲥ̄ⲡⲧⲉ
ⲡ̀ⲧⲡⲉ̀ · ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀
ⲙ̄ⲡⲛⲉϥⲣⲉϥⲙⲓϣⲉ̀
ⲙ̄ⲡⲥⲗ̄ ⲉⲧⲁⲕⲉ̀ ⲧⲟⲓ
6 ⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ̀ ⲧ̀ⲗⲟⲩ
ⲗⲁⲓ̈ ⲁ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ̀ ⲅⲁⲣ̀
ⲙ̄ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀ ϩⲱⲛ̀ ⲉ
ϩⲟⲩⲛ̀ ϩ ⲁⲩⲱ ⲟⲩⲡ̄
ⲟⲩⲟⲩⲱϣ̄ϥ ⲛⲏⲩ
ⲉⲃⲟⲗ̀ ϩⲓⲧ̄ⲙ̄ⲡⲟⲩ
7 ⲧⲉ̀ · ⲉⲧⲃⲉⲡⲁⲓ̈
ⲥⲓϫ̀ ⲛⲓⲙ ⲛⲁⲃⲱⲗ ⲉ
ⲃⲟⲗ̀ ϩ ⲡⲧⲉ ⲯⲩⲭⲏ̀
ⲛⲓⲙ̀ ⲡ̀ⲣⲱⲙⲉ̀ ⲣ̄ⲥⲱⲃ̀·
8 ⲡ̀ϩ̄ⲗⲗⲟ̀ ⲛⲁϣⲧⲟⲣ
ⲧ̄ⲣ̄ ⲡ̀ⲧⲉ ϩⲉⲛⲛⲁⲁ
ⲕⲉ̀ ⲧⲁϩⲟⲟⲩ̀ ⲡ̀ⲑⲉ̀
ⲡ̀ⲟⲩⲥϩⲓⲙⲉ ⲉⲥⲛⲁ
ⲙⲓⲥⲉ̀ ϩ ⲁⲩⲱ ⲥⲉ
ⲛⲁⲙ̄ⲕⲁϩ̀ ⲡ̀ϩⲏⲧ̀
ⲟⲩⲁ̀ ⲡ̀ⲛⲁϩⲣ̄ⲡⲟⲩⲁ̀
ⲡ̀ⲥⲉⲡⲱϣ̄ⲥ · ⲡⲧⲉ
ⲡⲉⲩϩⲟ̀ ⲙⲟⲩϩ̀ ⲡ̀ⲑⲉ̀
9 ⲡ̀ⲟⲩϣ̄ⲁϩ̀ · ⲉⲓⲥ
Ⲡⲉϩⲟⲟⲩ̀ ⲅⲁⲣ̀ ⲙ̄ⲡϫⲟ
ⲉⲓⲥ̀ ⲡⲓⲟⲩⲧⲉ̀ ⲛⲏⲩ̀

ⲡ̀ⲁⲧⲧⲁⲗⲥⲟ̀ ϩ̄ⲛⲟⲩ
ⲥⲱⲡ̄ⲧ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲟⲣ
ⲩⲏ̀ ⲉⲕⲱ̀ ⲛⲧⲟⲓ
ⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ̀ ⲧⲏⲣ̄ⲥ
ⲡ̀ϫⲁⲓ̈ⲉ̀ ϩ ⲁⲩⲱ ⲉ
ⲧⲁⲕⲟ̀ ⲡ̀ⲡ̀ⲣⲉϥⲣ̄
ⲡⲟⲃⲉ̀ ϩⲓϫⲱⲥ̀ ϩ
10 ⲡ̀ⲥⲓⲟⲩ̀ ⲅⲁⲣ̀ ⲡ̀ⲧⲡⲉ̀
ⲙ̄ⲡⲥⲟⲩⲡϩⲱⲣ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ
ⲧⲏⲣ̄ϥ ⲡ̀ⲧⲡⲉ̀ ⲡⲁ
ϯ ⲙ̄ⲡⲉⲩⲟⲩⲟⲉⲓⲛ̀
ⲁⲓⲛ̀ ϩ ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲡⲁ
ϩ̄ⲕⲁⲕⲉ̀ ⲉⲣⲉ ⲡⲣⲏ̀
ⲡ̀ⲃⲟⲗ̀ ⲁⲩⲱ ⲡⲟⲟϩ̀
ⲡⲁϯ ⲁⲓⲛ̀ ⲙ̄ⲡⲉϥⲟⲩ
11 ⲟⲉⲓⲛ̀ ϩ ⲡⲁϩⲱⲛ̀
ⲡ̀ϩⲉⲛⲡⲉⲑⲟⲟⲩ
ⲉϫ̄ⲡⲧⲟⲓⲕⲟⲩ
ⲙⲉⲛⲏ̀ ⲧⲏⲣ̄ⲥ ϩ
ⲁⲩⲱ ⲡ̀ⲁⲥⲉⲃⲏⲥ̀
ⲡ̀ⲛⲉⲩⲡⲟⲃⲉ̀ ·
Ⲫⲛⲁⲧⲁⲕⲟ̀ ⲙ̄ⲡⲥⲱϣ̄
ⲡ̀ⲡ̀ⲁⲡⲟⲙⲟⲥ̀ ⲡ̀ⲧⲁ
ⲑ̄ⲃⲃⲓⲟ̀ ⲙ̄ⲡⲥⲱϣ̄
ⲡ̀ⲡ̀ϫⲁⲥⲓϩⲏⲧ̀ ϩ
12 ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲡⲁϣⲱ
ⲡⲉ̀ ⲡ̀ⲥⲓ ⲛⲉⲧϣⲟ
ϫ̄ⲡ ⲉⲩⲧⲁⲓ̈ⲏⲧ̀ ⲉ
ϩⲟⲩⲉ̀ ⲡⲛⲟⲩⲉ̀
ⲉⲧⲥⲟⲧⲡ̄ · ⲁⲩⲱ
ⲡⲣⲱⲙⲉ̀ ⲛⲁϣⲱ

Isaïe, xiii, 12-20

Recto

λε

Πὲ ⲉϥⲧⲁⲓ̈ⲛⲏ̀ⲧ ⲉϩⲟⲩⲉ̀
ⲡⲱⲛⲉ̀ ⲡⲉϧⲟⲗϩ̄ⲡ
13 ⲥⲟⲩϣⲉⲓⲣ̀ ⲧⲡⲉ̀
ⲅⲁⲣ ⲡⲁⲣ̄ⲕⲁⲕⲉ̀ ,
ⲁⲩⲱ ⲡⲕⲁϩ̀ ⲡⲁⲕⲓⲙ̀
ϫⲛ̄ⲡⲉϥⲥⲛ̄ⲧⲉ̀ ⲉ
ⲧϧⲉⲡϭⲱⲛ̄ⲧ ⲡⲧⲟⲣ
ⲅⲏ̀ ⲙ̄ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲥⲁ
ϧⲁⲱϑ̀ ϩ̄ⲙⲡⲉϩⲟ
ⲟⲩ̀ ⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡⲉϥϭⲱ
14 ⲛ̄ⲧ ⲛⲏⲩ̀ · ⲁⲩⲱ
Ⲥⲉⲛⲁϣⲱⲡⲉ̀ ⲡ̄ϭⲓ
ⲛⲉⲧⲥⲉⲉⲡⲉ̀ ⲡ̄ϑⲉ
ⲡ̄ⲟⲩϭⲣⲟⲥ̀ ⲉⲥⲡⲏⲧ ·
ⲁⲩⲱ ⲡ̄ϑⲉ ⲡ̄ⲟⲩⲉ
ⲥⲟⲟⲩ̀ ⲉϥⲥⲟⲣⲙ̄
ⲡ̄ϥⲧ̄ⲙ̄ϣⲱⲡⲉ ⲡ̄
ϭⲓ ⲡⲉ̀ⲧⲱⲗ̀ ⲙ̄ⲙⲟ
ⲟⲩ ⲉⲣⲟⲩⲛ̀ , ϩⲱⲥ
ⲧⲉ ⲉⲧⲣⲉ ⲟⲩⲣⲱ
ⲙⲉ ⲕⲟⲧ̄ϥ ⲉⲡⲉϥ
ⲗⲁⲟⲥ̀ , ⲁⲩⲱ ⲉⲧⲣⲉ
ⲟⲩⲣⲱⲙⲉ ⲡⲱⲧ̀
15 ⲉⲧⲉϥϫⲱⲣⲁ̀ , ⲡⲉ
ⲧⲟⲩⲡⲁⲧⲁϩⲟϥ̀ ⲅⲁⲣ
ϥⲡⲁϑ̀ϧⲏⲟ̀ · ⲁⲩⲱ
ⲡⲉⲧⲥⲟⲟⲩϩ̀ ⲉϩⲟⲩ̀
ⲡⲁϩ̀ ϩ̄ⲡⲧⲥⲛϥ̀ ·
16 ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲡⲁⲡⲱϩ̀
ⲡ̄ⲛⲉⲩϣⲏⲣⲉ ⲙ̄
ⲡⲉⲩⲙ̄ⲧⲟ̀ ⲉϧⲟⲗ
Ⲥⲉⲛⲁϣⲱⲗ̀ ⲡ̄ⲛⲉⲩ

ⲛⲏ̈ ⲡ̄ⲥⲉϫⲓ ⲡ̄ⲛⲉⲩ
17 ϩⲓⲟⲙⲉ̀ · ⲉⲓⲥ
Ⲉⲛⲏⲧⲉ ϯⲛⲁⲧⲟⲩ
ⲛⲉⲥ ⲙ̄ⲙⲏⲧⲟⲥ̀ ⲉ
ϫⲱⲧ̄ⲡ ⲛⲁⲓ̈ ⲉⲧⲉ
ⲡ̄ⲥⲉⲱⲛ̀ ⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡϩⲁⲧ̀
ⲁⲩⲱ ⲛⲥⲉϩ̄ϫⲣⲉⲓⲁ̀
18 ⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩϩ̄ · ⲥⲉ
ⲟⲩ
ⲡⲁⲱϣ̄ϥ ⲡ̄ⲙ̄ⲡⲏⲧⲉ̀
ⲡ̄ⲡϩ̄ϣⲓⲣⲉ̀ , ⲁⲩⲱ
ⲛⲥⲉⲡⲁⲛⲁ̀ ⲁⲓ̈ ⲡⲉ
ⲧ̄ϣⲏⲣⲉ̀ , ⲟⲩⲁⲉ
ⲡ̄ⲡⲉ ⲛⲉⲩϧⲁⲗ̀ ϯ
ⲥⲟ̀ ⲉϫ̄ⲛⲟⲩϣⲏ
19 ⲣⲉ · ⲁⲩⲱ ⲧϧⲁ
ϧⲩⲗⲱⲓ̈ⲛ ⲡⲁϣⲱ
ⲡⲉ̀ ⲧⲉⲧⲟⲩⲙⲟⲩ
ⲧⲉ̀ ⲉⲣⲟⲥ ϫⲉ ⲧⲉⲧ
ⲧⲁⲓ̈ⲛⲏ̀ ⲉϧⲟⲗ ϩⲓ
ⲧ̄ⲛⲉⲣⲱⲟⲩ̀ ⲡ̄
ⲛⲉϫⲁⲗⲁⲁⲓⲟⲥ̀ ⲡ̄
ϑⲉ ⲉⲛⲧⲁ ⲡⲛⲟⲩ
ⲧⲉ̀ ϣⲟⲣϣ̄ⲣ ⲡ̄ⲥⲟ
ⲁⲙⲁ̀ ⲙ̄ⲡⲥⲟⲙⲟⲣ
20 ⲣⲁ̀ , ⲡ̄ⲥⲉⲛⲁⲟⲩ
ⲱϩ ⲁⲓ̈ ⲡ̄ϩⲛ̄ⲧ̄ⲥ ϣⲁ̀
ⲉⲡⲉϩ̀ ⲡ̄ⲟⲩⲟⲉⲓϣ̀
ⲟⲩⲁⲉ ⲡ̄ⲡⲉⲩⲉϣ
ϧⲱⲕ ⲉⲣⲟⲩⲛ̀ ⲉ
ⲣⲟⲥ ϩⲓⲧ̄ⲡⲟⲩⲙⲏ
ⲛϣⲉ̀ ⲡ̄ϫⲱⲙ̀ ·
ⲟⲩⲁⲉ̀ ⲡ̄ⲡⲉ ⲁⲣⲁ

Isaïe, xiii, 20 — xiv, 4

Verso

λϛ

ϩⲟⲥ̀ ϩⲱⲕ ⲉϩⲟⲩⲛ ⲉ
ⲣⲟⲥ̀ · ⲁⲩⲱ ⲡ̅ⲙⲉ ⲡ̅
ϣⲟⲟⲥ̀ ⲙ̅ⲧⲟⲓ̈ ⲙ̅ⲙⲟ
21 ⲟⲩ̀ ⲡ̅ⲣⲏⲧ̅ⲥ̅ , ⲁⲩⲱ
ⲡⲉⲑⲏⲣⲓⲟⲓ̈ ⲛⲁⲙ̅ⲧⲟ
ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ̀ ⲙ̅ⲙⲁⲩ̀ , ⲡ̅
ⲧⲉ ⲡ̅ⲛⲓ̈ ⲙⲟⲩϩ̀ ⲡ̅ⲣⲟ
ⲟⲩ̀ , ⲡ̅ⲧⲉ ⲡ̅ⲥⲉⲓⲣⲏ
ⲛⲟⲥ̀ ⲙ̅ⲧⲟⲓ̈ ⲙ̅ⲙⲟ
ⲟⲩ̀ ⲙ̅ⲙⲁⲩ · ⲡ̅ϫⲁⲓ
ⲙⲟⲛⲓⲟⲓ̈ ⲡ̅ⲁϭⲟⲥϭ̅ⲥ̅
22 ⲙ̅ⲙⲁⲩ̀ · ⲁⲩⲱ ⲡ̅ⲟ̀
ⲛⲟⲕⲉⲛⲧⲁⲩⲣⲟⲥ̀
ⲛⲁⲙ̅ⲧⲟⲓ̈ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ
ⲙ̅ⲙⲁⲩ̀ , ⲡ̅ⲧⲉ ⲛⲉ
ϩϩ̅ⲱ ⲙⲓⲥⲉ̀ ϩ̅ⲛⲏⲉⲩ
XIV, 1 ⲛⲓ̈ · ⲉⲓⲥ ϩⲛⲏⲧⲉ
Ⲭⲏⲛⲩ ⲡ̅ϩⲁⲱϭ̅ⲕ̅ ⲁⲓ̈ ·
ⲁⲩⲱ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲛⲁ
ⲛⲁ̀ ⲡ̅ⲓ̈ⲁⲕⲱⲃ̅ ·
Ⲭⲁⲥⲱⲧ̅ⲡ̅ ⲟⲓ̈ ⲙ̅
ⲡⲏⲗ̅ , ⲁⲩⲱ ⲥⲉ
ⲛⲁⲙ̅ⲧⲟⲓ̈ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ ·
ϩⲓϫ̅ⲙⲡⲉⲩⲕⲁϩ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲡϣ̅ⲙⲟ̀ ⲛⲁ
ⲡⲱⲧ̀ ⲉⲣⲁⲧⲟⲩ̀ ·
Ⲭⲁⲟⲩⲁϩ̀ϥ̅ ⲉⲡⲛⲓ̈
2 ⲡ̅ⲓ̈ⲁⲕⲱⲃ̅ , ⲡ̅ϩⲉ
ⲑⲛⲟⲥ̀ ⲛⲁϫⲓⲧⲟⲩ
ⲡ̅ⲥⲉϫⲓⲧⲟⲩ ⲉϩⲟⲩ̀
ⲉⲡⲉⲩⲙⲁ̀ ⲡ̅ⲥⲉ
ⲕⲗⲏⲣⲟⲛⲟⲙⲉⲓ̀ ⲙ̅
ⲙⲟϥ̀ · ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁ
ϣⲁⲓ̈ ⲉϫ̅ⲙⲡⲕⲁϩ̀
ⲙ̅ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ̀ · ⲉϩⲉ̅
ϩ̅ⲙϩⲁⲗ̀ ⲙ̅ⲡϩⲉⲛϩ̅ⲙ
ϩⲁⲗ̀ ⲡ̅ϩⲣⲓⲙⲉ̀ · ⲁⲩⲱ
ⲥⲉⲛⲁϣⲱⲡⲉ ⲡ̅
ⲁⲓϫⲙⲁⲗⲱϫⲟⲥ̀ ·
ⲡ̅ϭⲓ ⲛⲉⲛⲧⲁⲩⲁⲓϫⲙⲁ
ⲗⲱⲧⲓϫ̀ⲉ̀ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ ·
ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁϩ̅ ϫⲟ
ⲉⲓⲥ ⲉⲡⲉⲛⲧⲁⲩϩ̅
ϫⲟⲉⲓⲥ̀ ⲉⲣⲟⲟⲩ ·
3 Ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁϣⲱ
ⲡⲉ ⲙ̅ⲡⲉϩⲟⲟⲩ̀ ⲉⲧ
ⲙ̅ⲙⲁⲩ ⲡ̅ⲧⲉ ⲡⲛⲟⲩ
ⲧⲉ ϯⲙ̅ⲧⲟⲓ̈ ⲛⲁⲕ̀
ⲉϩⲟⲗ̀ ϩ̅ⲙⲡⲉⲕⲙ̅
ⲕⲁϩ̀ ⲡ̅ϩⲛⲧ̀ , ⲁⲩⲱ
ⲉϩⲟⲗ̀ ϩ̅ⲙⲡⲉⲕϭⲱ
ⲡ̅ⲧ ⲙ̅ⲡⲧⲉⲕⲙⲛⲧ̅
ϩ̅ⲙϩⲁⲗ̀ ⲉⲧⲁϣ̅ⲧ̅
ⲉⲡⲧⲁⲕ̅ϥ̅ ϩ̅ⲙϩⲁⲗ̀
ⲙ̅ⲙⲟⲥ̀ ⲛⲁⲩ̀ ·
4 Ⲁⲩⲱ ⲉⲕⲉϫⲓ ⲙ̅ⲡⲉⲓ̈
ⲧⲟⲉⲓⲧ̀ ⲉϫ̅ⲙⲡ̅ⲣ
ⲣⲟ̀ ⲡ̅ⲧϩⲁϩ̅ⲗⲱⲓ̈ ·
ⲡ̅ⲧϫⲟⲟⲥ̀ ⲙ̅ⲡⲉ
ϩⲟⲟⲩ ⲉⲧ̅ⲙⲁⲩ
ϫⲉ ⲡⲁϣ̅ ⲡ̅ϩⲉ̀ ⲁ ⲡⲉⲧ
ϣⲓⲧⲉ̀ ⲙ̅ⲧⲟⲓ̈ ⲙ̅ ·
ⲙⲟϥ̀ · ⲁⲩⲱ ⲁϥ
ⲙ̅ⲧⲟⲓ̈ ⲙ̅ⲙⲟϥ̀ ⲡ̅

Isaïe, xiv, 4-13

Recto

ϯ̅ζ̅

ϭι πετϣτορτρ̅·
5 Ⲁ ⲡⲓⲟⲩⲧⲉ̀ ⲟⲩⲱ
ϣϥ̅ ⲙ̅ⲡⲡⲁϩⲏ̅ ⲡⲙ̅
ⲡⲟⲓⲛⲣⲟ̀ · ⲡⲡⲁ
6 ϩⲏ̅ ⲡⲡ̅ⲁⲣⲭⲱⲓ̀ · ⲉ
ⲁϥⲡⲁⲧⲁⲥⲥⲉ̀ ⲡⲟⲩ
ϩⲉⲑⲛⲟ̀ ϩ̅ⲛⲟⲩϭⲱ
ⲛ̅ⲧ̅ ⲙ̅ⲛⲟⲩⲡⲗⲓⲥⲏ̀
ⲡⲁⲧⲧⲁⲗϭⲟ̀ · ⲉⲁϥ
ϣⲁⲁⲣ̀ ⲉⲉⲩϩⲉⲑⲛ̀ϩ̀ ·
ϩ̅ⲛⲟⲩⲡⲗⲓⲥⲏ̀ ⲡ̅
ϭⲱⲛ̅ⲧ̅ ⲙ̅ⲡ̅ϥϯⲥⲟ̀
7 ⲁϥϭⲱ̀ ⲡ̅ϭⲓ ⲡⲉⲧⲧⲏⲕ
ⲡ̅ϩⲏⲧ̀ · ⲡⲕⲁϩ̀ ⲧⲏ
Ⲣ̅ϥ ⲱϣ̀ ⲉⲃⲟⲗ̀ ϩ̅ⲛⲟⲩ
8 ⲟⲩⲛⲟϥ̀ ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡ
ϣⲏⲓ̀ ⲙ̅ⲡⲗⲓⲃⲁⲛϩ̀
ⲉⲩϕⲣⲁⲛⲉ̀ ⲉϩⲣⲁⲓ̈
ⲉϫⲱⲕ̀ ⲁⲩⲱ
ⲡⲉⲕⲉⲁⲣⲟ̀ ⲙ̅ⲡⲗⲓ
ⲃⲁⲛⲟ̀ · ϫⲉ ϫⲙ
ⲧⲁⲕⲡ̅ⲕⲟⲧ̅ⲕ̅ ⲡ̅
ⲧⲟⲕ ⲙ̅ⲡ̅ϥⲧⲱⲟⲩ̅
ⲡ̅ϭⲓ ⲡⲉⲧϣⲱⲱⲧ̀
9 ⲙ̅ⲙⲟⲓ̀ ⲁ ⲁⲙ̅ⲛⲧⲉ̀
ⲙ̅ⲡⲉⲥⲏⲧ̀ ⲡⲟⲩϭ̅ⲥ
ⲡ̅ϩⲏⲧ̀ ⲡ̅ⲧⲉⲣⲉϥ
ⲧⲱⲙ̅ⲧ̅ ⲉⲣⲟⲕ̀ ·
ⲁ ⲡⲥⲓⲥⲁ̀ⲥ̀ ⲧⲏⲣⲟⲩ
ⲧⲱⲟⲩⲓ̀ ⲉⲃⲟⲗ̀ ⲡ̅
ϩⲏⲧ̅ⲕ̅ · ⲡⲉⲛⲧⲁⲩ
ⲁⲣⲭⲉⲓ̀ ⲉⲡⲕⲁϩ̀ ·

ⲡⲉⲛⲧⲁⲩⲧⲱⲟⲩⲓ̀
ⲉⲃⲟⲗ̀ ϩ̅ⲡⲡⲉⲩⲑⲣⲟ
ⲡⲟⲥ̀ · ⲁ ⲡⲉⲣⲱⲟⲩ
ⲧⲏⲣⲟⲩ̀ ⲡ̅ⲡ̅ϩⲉⲑⲛ̀ϩ̀
ⲡ̅ⲕⲟⲧ̅ⲕ̅ ϩ̅ⲛⲟⲩⲧⲁ
ⲉⲓⲟ̀ · ⲡⲣⲱⲙⲉ̀ ϩ̅ⲙ
10 ⲡⲉϥⲛⲓ̈ · ⲥⲉⲛⲁ
Ⲟⲩⲱϣ̀ⲏ̀ ⲧⲏⲣⲟⲩ
ⲡ̅ⲥⲉϫⲟⲟⲥ ⲛⲁⲕ̀
ϫⲉ ⲡ̅ⲧⲟⲕ ϩⲱⲱⲕ̀
ⲟⲓ̀ ⲁⲕⲧⲁⲕⲟ̀ ⲡ̅ⲧ̅ⲡ̅
ϩⲉ̀ · ⲁⲩⲟⲡ̅ⲕ̅ ϫⲉ̀
11 ⲡ̅ϩⲏⲧ̅ⲡ̅ · ⲁ ⲡⲉⲕⲉ
ⲟⲟⲩ̀ ϫⲉ ⲉⲓ̀ ⲉⲡⲉ
ⲥⲏⲧ̀ ⲉⲁⲙ̅ⲛⲧⲉ̀ ·
ⲡⲉⲕⲟⲩⲛⲟϥ̀ ⲉⲧⲡⲁ
ϣⲱϥ̀ ⲥⲉⲛⲁⲡⲱ
ⲣ̅ϣ̅ ϩⲁⲣⲟⲕ ⲡⲟⲩϫⲟ
ⲟⲗⲉⲥ̀ ⲡ̅ⲥⲉϩⲟⲃ̅ⲥ̅ⲕ̅
ⲡⲟⲩϥⲛ̅ⲧ̅ ·
12 Ⲏⲁϣ̀ ⲡ̅ϩⲉ̀ ⲁ ⲡⲥⲟⲩⲛ
ⲧⲟⲟⲩⲉ̀ ϩⲉ̀ ⲉⲃⲟⲗ
ϩ̅ⲛⲧⲡⲉ̀ · ⲡⲉⲧ
ϣⲁ̀ ⲉϩⲧⲟⲟⲩⲉ̀ ⲁϥ
ⲟⲩⲱϣ̅ϥ̅ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ
ϫ̅ⲙ̅ⲡⲕⲁϩ̀ ⲡⲉⲧ
ϫⲟⲟⲩ̀ ϣⲁ ⲡ̅ϩⲉ
ⲑⲡⲟⲥ̀ ⲧⲏⲣⲟⲩ̀ ·
13 ⲡ̅ⲧⲟⲕ ϫⲉ ⲁⲕϫⲟ
ⲟⲥ̀ ϩ̅ⲙ̅ⲡⲉⲕϩⲏⲧ̀
ϫⲉ ϯⲡⲁⲃⲱⲕ ⲉ
ϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲧⲡⲉ̀ · ϯⲡⲁ

Isaïe, xiv, 13-22

Verso

λн

кѡ ⲙ̅ⲡⲁⲑⲣⲟⲡⲟⲥ̀
ϩⲓϫⲙ̅ⲡⲥⲓⲟⲩ̀ ⲛ̅ⲧⲡⲉ̀ ,
Ϥⲛⲁϩⲙⲟⲟⲥ̀ ϩ̅ⲙⲡⲧⲟ
ⲟⲩ ⲉⲧϫⲟⲥⲉ̀ , ⲉϫ̅ⲛ̅
ⲛ̅ⲧⲟⲟⲩ̀ ⲉⲧϫⲟⲥⲉ̀
14 ⲙ̅ⲡⲉⲙϩⲓⲧ̀ , ϥⲛⲁ
ⲁⲗⲉ̀ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫ̅ⲛ̅ⲡⲉ
ⲕⲗⲟⲟⲗⲉ̀ , ϥⲛⲁ
ϣⲱⲡⲉ̀ ⲉⲓⲉⲡⲉ̀
ⲙ̅ⲡⲉⲧϫⲟⲥⲉ̀ ·
15 Ⲧⲉⲡⲟⲩ̀ ϫⲉ ⲕⲛⲁⲉ̀ⲕ̀ⲱ
ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ̀ ⲉⲁⲙ̅ⲡ
ⲧⲉ̀ · ⲁⲩⲱ ⲉⲡⲥ̅ⲡ
16 ⲧⲉ̀ ⲙ̅ⲡⲕⲁϩ̀ , ⲛⲉⲧ
ⲛⲁⲩ̀ ⲉⲣⲟⲕ̀ ⲛⲁ̅ⲣ̅
ϣⲡⲏⲣⲉ̀ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉ
ϫⲱⲕ̀ ⲡ̅ⲥⲉϫⲟⲟⲥ̀
ϫⲉ ⲛⲁⲓ̈ ⲡⲉ ⲡⲣⲱ
ⲙⲉ̀ ⲉⲧϥⲛⲟⲩϭ̅ⲥ
ⲙ̅ⲡⲕⲁϩ̀ , ⲡⲉⲧⲛⲟ
ⲉⲡ̀ ⲡ̅ⲡⲉⲣⲱⲟⲩ·
17 ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲕⲱ̀ ⲡ̅
ⲧⲟⲓⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ̀
ⲧⲏⲣ̅ⲥ̅ ⲡ̅ϫⲁⲓ̈ⲉ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲁϥϣⲟⲣϣ̅ⲣ̅
ⲡ̅ⲙ̅ⲡⲟⲗⲓⲥ̀ , ⲙ̅ⲡ̅ϥ
ⲉ̀ⲱⲗ̀ ϫⲉ̀ ⲉ̀ⲉ̀ⲟⲗ̀ ⲡ̅
ⲡⲉⲧϩ̅ⲡⲥⲡⲁⲩϩ̀ ·
18 ⲁ ⲡⲉⲣⲱⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ
ⲡ̅ⲡϩⲉⲑⲡⲟⲥ̀ ⲡ̅ⲕⲟ
ⲧ̅ⲕ̅ ϩ̅ⲡⲟⲩⲧⲁⲉⲓⲟ̀ ·
ⲡⲣⲱⲙⲉ̀ ϩ̅ⲙⲡⲛⲏ̈ ·

19 Ⲛ̅ⲧⲟⲕ̀ ϫⲉ ⲥⲉⲡⲁⲡⲟ
ϫ̅ⲕ̅ ϩ̅ⲡⲡ̅ⲧⲟⲟⲩ ,
ⲡ̅ⲑⲉ ⲡ̅ⲟⲩⲕⲱⲱ̀ⲥ̀
ⲉϥⲉ̀ⲛⲧ̀ · ⲙ̅ⲡⲟⲩ
ⲙⲛⲏϣ̅ⲉ̀ ⲉϥⲙⲟ
ⲟⲩⲧ̀ ⲉⲩⲕⲟⲡ̅ⲥ̅ ϩ̅ⲡ
ⲧⲥⲛϥ̅ⲉ̀ , ⲉⲩⲉ̀ⲛⲕ
ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉⲁⲙ̅ⲡⲧⲉ̀ ·
20 ⲡ̅ⲑⲉ̀ ⲅⲁⲣ̀ ⲡ̅ⲟⲩϣ̅ⲧⲏ̅
ⲉⲥⲧⲟⲗ̅ⲙ̅ ⲡ̅ⲥⲛⲟϥ
ⲡ̅ⲥⲛⲁϣⲱⲡⲉ ⲁⲛ̀
ⲉⲥⲟⲩⲁⲁⲉ̀ , ⲧⲁⲓ̈
ϩ̅ⲱⲱⲕ ⲧⲉ ⲧⲉⲕ
ϩ̅ⲉ̀ ⲡ̅ⲥⲛⲁϣⲱⲡⲉ
ⲁⲛ ⲉⲕⲟⲩⲁⲁⲉ̀ ·
ϫⲉ ⲁⲕⲧⲁⲕⲟ̀ ⲙ̅ⲡⲁ
ⲕⲁϩ̀ , ⲁⲩⲱ ⲁⲕϩ̅ⲱ
ⲧ̅ⲉ̀ ⲙ̅ⲡⲁⲗⲁⲟⲥ̀ ⲡ̅
ⲡⲉⲕϣⲱⲡⲉ ϣⲁ
ⲉⲡⲉϩ̅ ⲡ̅ⲟⲩⲟⲉⲓϣ̅ ·
21 Ⲡⲉⲥⲡⲉⲣⲙⲁ̀ ⲙ̅ⲡⲟ
ⲡⲓⲣⲟⲓ̈ ⲥ̅ⲉ̀ⲧⲉ̀ ⲡⲉⲕ
ϣⲏⲣⲉ̀ ⲉⲡⲕⲟⲓ
ⲥⲟⲩ̀ ϩ̅ⲡⲡ̅ⲟⲉ̀ⲉ̀ ⲙ̅
ⲡⲉⲕⲉⲓⲱⲧ̀ ϫⲉ ⲡ̅
ⲡⲉⲩⲧⲱⲟⲩⲓ̈ ⲡ̅ⲥⲉ
ⲕⲗⲏⲣⲟⲡⲟⲙⲉⲓ̀ ⲙ̅
ⲡⲕⲁϩ̀ , ⲁⲩⲱ ⲡ̅ⲥⲉ
ⲙⲉϩ̀ ⲡⲕⲁϩ̀ ⲙ̅ⲡⲟ
22 ⲗⲉⲙⲟⲥ̀ , ⲁⲩⲱ ϥ
ⲡⲁⲧⲱⲟⲩⲓ̈ ⲉϫⲱ
ⲟⲩ̀ ⲡⲉϫⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ̀ ·

Isaïe, xiv, 22-29

Recto

λϩ

ⲡⲓⲟⲩⲧⲉ ⲥⲁϧⲁⲱϯ ·
ϯⲛⲁⲧⲁⲕⲱ ⲙ̅ⲡⲉⲩ
ⲣⲁⲓ ⲙ̅ⲡⲉⲩⲥⲉⲉ
ⲡⲉ ⲛ̅ⲡⲉⲩⲥⲡⲉⲣ
ⲙⲁ ⲛⲁⲓ ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ
Ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟ
23 ⲟⲩ ϯⲛⲁⲕⲱ ⲡ̅ⲧϧⲁ
ϧⲩⲗⲱⲓ ⲡ̅ϫⲁⲓⲉ ·
ϩⲱⲥⲧⲉ ⲡ̅ⲧⲉ ⲛⲉ
ϩϧⲱ ⲟⲩⲱϩ ⲙ̅ⲙⲁⲩ
ⲁⲩⲱ ⲥⲛⲁϣⲱⲡⲉ
ⲉⲩⲗⲁⲁⲩ · ⲧⲁⲕⲁ
ⲁϩ ⲉⲩⲗⲟⲉⲓϩⲉ ⲡ̅
ⲟⲙⲉ ⲉⲩⲧⲁⲕⲱ ·
24 Ⲛⲁⲓ ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ ⲡϫⲟ
ⲉⲓⲥ ⲡⲓⲟⲩⲧⲉ ⲥⲁ
ϧⲁⲱϑ ϫⲱ ⲙ̅ⲙⲟ
ⲟⲩ ϫⲉ ⲡ̅ϑⲉ ⲉⲛ
ⲧⲁⲓϫⲟⲟⲥ ⲧⲁⲓ ⲧⲉ
ϑⲉ ⲉⲧⲛⲁϣⲱⲡⲉ ·
ⲁⲩⲱ ⲡ̅ϑⲉ ⲉⲛⲧⲁⲓ
ϣⲟϫⲛⲉ ⲧⲁⲓ ⲧⲉ ϑⲉ
25 ⲉⲧⲛⲁϭⲱ · ⲉⲧⲁ
ⲕⲱ ⲡ̅ⲧⲁⲥⲥⲩⲣⲓⲟⲥ
ⲉϧⲟⲗ ϩ̅ⲙⲡⲁⲕⲁϩ ·
ⲁⲩⲱ ⲉϧⲟⲗ ϩ̅ⲙⲡⲁ
ⲧⲟⲟⲩ · ⲁⲩⲱ ⲥⲉ
Ⲛⲁϣⲱⲡⲉ ⲉⲩϩⲱⲙ
ⲥⲉⲛⲁϥⲓ ⲙ̅ⲡⲉⲩ
ⲡⲁϩ̅ϧ ϩⲓϫⲱⲟⲩ ·
ⲁⲩⲱ ⲥⲉⲛⲁϥⲓ ⲙ̅ⲡⲉⲩ
ⲉⲟⲟⲩ ϩⲓϫ̅ⲡⲉⲩ

26 ⲡⲁϩ̅ϧ ' ⲡⲁⲓ ⲡⲉ
ⲡϣⲟϫⲛⲉ ⲉⲡⲧⲁ
ⲡϫⲟⲉⲓⲥ ⲙⲉⲉⲩⲉ
ⲉⲣⲟϥ ⲉϫ̅ⲡⲧⲟⲓⲕⲟⲩ
ⲙⲉⲛⲏ ⲧⲏⲣⲥ̅ · ⲁⲩⲱ
ⲧⲁⲓ ⲧⲉ ⲧⲥⲓϫ ⲉⲧϫⲟ
ⲥⲉ ⲉϫ̅ⲡ̅ϩⲉ
ϑⲛⲟⲥ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲡ̅
ⲧⲟⲓⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ ·
27 Ⲛⲓⲙ ⲅⲁⲣ ⲡⲉⲧⲛⲁϣ
ϫⲱⲱⲣⲉ ⲉϧⲟⲗ
ⲡ̅ⲛⲉⲛⲧⲁ ⲡⲓⲟⲩ
ⲧⲉ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁϧ̅ ⲙⲉ
ⲉⲩⲉ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲁⲩⲱ
ⲛⲓⲙ ⲛ̅ⲉⲧⲛⲁⲕⲧⲱ
ⲉϧⲟⲗ ⲡ̅ⲧⲥⲓϫ ⲉⲧ
28 ϫⲟⲥⲉ · ϩⲣⲁⲓ ϩ̅ⲡ
Ⲧⲉⲣⲟⲙⲡⲉ ⲉⲛⲧⲁ
ⲁϫⲁϩ̅ ⲡ̅ⲣⲣⲟ ⲙⲟⲩ
ⲡ̅ϩⲛⲧ̅ⲥ ⲁ ⲡⲉⲓϣⲁ
29 ϫⲉ ϣⲱⲡⲉ ϫⲉ ⲙ̅
ⲡ̅ⲣⲉⲩϕⲣⲁⲛⲉ ⲡ̅
ⲁ̀ⲗⲗⲟⲫⲩⲗⲟⲥ ⲧⲏ
ⲣⲟⲩ ' ⲡⲛⲁϩ̅ϧ ⲅⲁⲣ
ⲙ̅ⲡⲉⲧϣⲁⲁⲣ ⲉⲣⲱ
ⲧⲡ̅ ⲁϥⲟⲩⲱϣ̅ϥ
ⲟⲩⲡ̅ ϩⲉⲛϣⲛⲣⲉ
ⲅⲁⲣ ⲡ̅ⲣⲟϥ ⲛⲏⲩ
ⲉϧⲟⲗ ϩ̅ⲙⲡⲉⲥ
ⲡⲉⲣⲙⲁ ⲡ̅ⲣⲟϥ ·
ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩϣⲛⲣⲉ
ⲛⲏⲩ ⲉϧⲟⲗ ⲡ̅ⲣⲟϥ

Isaïe, xiv, 30 — xv, 4

Verso

ⲙ̲

30 ⲉⲩϩⲏⲗ̀ ⲉϧⲟⲗ̀ ⲛ̀ ⲁⲩⲱ
ⲥⲉⲡⲁⲙⲉⲡⲉ̀ ⲡ̅ϩⲏ̀
ⲕⲉ̀ ⲉϧⲟⲗ ϩⲓⲧⲟⲟ
ⲧ̅ϥ ⲛ̀ ⲡ̅ⲣⲱⲙⲉ̀ ⲁⲉ
ⲡ̅ϩⲏⲕⲉ̀ ⲡⲁⲙ̅ⲧⲟⲏ̀
ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ ϩ̅ⲛⲟⲩⲉⲓ
ⲣⲙⲡⲏ̀ · ϥⲡⲁⲱϫⲡ̅
ⲁⲉ ⲙ̅ⲡⲉⲕⲥⲡⲉⲣ
ⲙⲁ̀ ϩ̅ⲛⲟⲩϩⲕⲟ̀ ⲁⲩⲱ
ϥⲡⲁⲱϫⲡ̅ ⲙ̅ⲡⲉⲕ
31 ϣⲱϫⲡ̅ ⲛ̀ ϫⲓϣⲕⲁ̀
Ⲉϧⲟⲗ̀ ⲙ̅ⲡⲩⲗⲏ̀ ⲡ̅ⲙ̅
ⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲛ̀ ⲁⲩⲱ ⲙⲁ
ⲣⲉ ⲙ̅ⲡⲟⲗⲓⲥ̀ ⲉⲧ
ϣⲧ̅ⲣⲧⲱⲣ̀ ⲱϣ̀ ⲉ
ϧⲟⲗ̀ · ⲡ̅ⲁⲗⲗⲟⲫⲩ
ⲗⲟⲥ̀ ⲧⲏⲣⲟⲩ ϫⲉ
ⲟⲩⲡ̅ ⲟⲩϩⲁⲡⲡⲟⲥ
ⲡⲏⲩ ⲉϧⲟⲗ ϩ̅ⲙⲡⲉⲙ
ϩⲓⲧ̀ ⲁⲩⲱ ⲙ̅ⲙ̅ⲡ ⲑⲉ̀
32 ⲡ̅ⲁϩⲉⲣⲁⲧ̅ⲕ ⲛ̀ ⲁⲩⲱ
ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲣⲣⲱⲟⲩ̀
ⲡ̅ⲡ̅ϩⲉⲑⲡⲟⲥ ⲡⲁϫⲉ
ⲟⲩ̀ ⲛ̀ ⲉ ⲡϫⲟⲉⲓⲥ
ⲁϥⲥⲙ̅ⲡⲥ̅ⲡⲧⲉ ⲡ̅
ⲥⲓⲱⲛ̀ · ⲁⲩⲱ ⲉⲣⲉ
ⲡⲉⲧⲑⲏⲏⲓⲛ̀ ⲙ̅
ⲡⲗⲁⲟⲥ̀ ⲡⲁⲟⲩϫⲁⲓ̈
ⲉϧⲟⲗ ϩⲓⲧⲟⲟⲧ̅ϥ ·
XV ⲡϣⲁϫⲉ̀ ⲉⲧϣⲟⲟⲡ̀
ⲉⲧϩⲉⲧⲙⲱⲁ
ϩⲓⲧⲏⲥ : — · · · · · · : —

1 ⲙ̅ⲱⲁϩⲓⲧⲓⲥ̀
ⲡⲁⲧⲁⲕⲟ̀ ϩ̅ⲡⲉⲩ
ϣⲏ̀ · ⲉⲣⲉ ⲡⲥⲟ
ϩ̅ⲧ ⲥⲁⲣ̀ ⲡ̅ⲧⲙⲱ
ⲁϩⲓⲧⲓⲥ̀ ⲡⲁⲧⲁⲕⲟ̀
2 ϩ̅ⲡⲉⲩϣⲏ̀ ⲛ̀ ⲗⲩ
ⲡⲉⲓ̀ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲱ
ⲧ̅ⲡ ⲛ̀ ⲡϫⲁⲓⲁⲛϩⲟ̀ⲡ
ⲥⲁⲣ ⲡⲁⲧⲁⲕⲟ̀ ⲡⲙⲁ̀
ⲉⲧⲉⲣⲉ ⲧⲉⲧⲡ̅
ϣⲛⲩⲉ̀ ⲡ̅ϩⲛⲧ̅ϥ ·
ⲉⲧⲉⲧ̅ⲡⲁϩⲱⲕ
ⲉⲙⲁⲩ ⲉⲣⲓⲙⲉ̀ ⲉϫⲡ̅
ⲡⲁϩⲁⲩ̀ ⲡ̅ⲧⲙⲱⲁ
ϩⲓⲧⲓⲥ̀ ⲛ̀ ϫⲓϣⲕⲁⲕ
ⲉϧⲟⲗ̀ ⲟⲩⲡ̅ ⲟⲩϩⲱ
ⲱⲕⲉ̀ ⲥⲁⲣ̀ ⲡⲁϣⲱ
ⲡⲉ̀ ⲉϫⲡ̅ⲁⲡⲉ̀ ⲡⲓⲙ̀ ·
ⲁⲩⲱ ϭϩⲟⲓ̈ ⲡⲓⲙ̀ ⲡⲏϩ̀ ·
3 Ⲡ̅ⲣⲧⲏⲩⲧⲡ̅ ⲡ̅ϩⲉⲡ
ϭⲟⲟⲩⲡⲉ̀ ϩ̅ⲡⲡⲉⲥ
ⲡⲗⲁⲧⲉⲓⲁ̀ ⲡ̅ⲧⲉ
ⲧⲡⲡⲉϩⲡⲉ̀ ϩⲓϫ̅ⲡ
ⲡⲉⲥϫⲉⲡⲉⲡⲱⲣ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲱϣ̀ ⲉϧⲟⲗ
ⲧⲏⲣⲧ̅ⲡ ϩ̅ⲟⲩⲣⲓ
ⲙ̅ⲉ̀ ϩ̅ⲡⲡⲉϩⲣⲓⲣ̀ ·
4 ϫⲉ ⲁ ⲉⲥⲉϧⲱⲡ̀
ⲱϣ̀ ⲉϧⲟⲗ̀ ⲛ̀ ⲁⲩⲱ
ⲁϥϣⲁϫⲉ̀ ϣⲁⲡ
ⲧⲟⲩⲥⲱⲧⲙ̅ ⲉ
ⲡⲉϩⲣⲟⲟⲩ̀ · ⲉⲧϧⲉ

Isaïe, xv, 4 — xvi, 4

Recto

ⲙⲁ

ⲡⲁⲓ̈ ⲧϯⲡⲉ̀ ⲡⲧⲙⲱ
ⲁϩⲓⲧⲓⲥ̀ ⲱϣ̀ ⲉϩⲟⲗ ·
ⲧⲉⲥⲯⲩⲭⲏ̀ ⲛⲁⲉⲓ
5 ⲙⲉ̀ ⲡ ⲡⲣⲏⲧ̀ ⲡⲧⲙⲱ
ⲁϩⲓⲧⲓⲥ̀ ⲱϣ̀ ⲉϩⲟⲗ̀
ⲡⲣⲏⲧ̀ⲥ ϣⲁⲥⲛⲥⲱⲣ̀ ·
ⲟⲩϩⲁⲣⲥⲉ̀ ⲅⲁⲣ ⲡ
ϣⲙ̅ⲧⲣⲟⲙⲡⲉ ⲧⲉ̀ ·
Ϩⲣⲁⲓ̈ ⲁⲉ ⲣ̀ⲙⲡⲉⲓ̀ ⲉ
ⲣⲣⲁⲓ̈ ⲉⲣⲁⲧⲉ̀ ⲥⲉ
ⲡⲏⲧ̀ ⲉⲣⲣⲁⲓ̈ ⲉⲩⲣⲓⲙⲉ̀ ·
ⲣⲓⲧⲉⲣⲓⲏ̀ ⲡⲁⲣⲱⲡⲓ
ⲉⲓⲙ̀ ⲡ ⲡⲑⲉ̀ ⲉϣⲁⲣⲉ
ⲟⲩⲟⲩⲱϣ̀ⲥ ⲱϣ̀
ⲉϩⲟⲗ̀ ⲙ̅ⲡⲟⲩⲕⲁⲧⲟ̀·
6 ⲡⲙⲟⲟⲩ̀ ⲡⲧⲉⲡⲉϩ
ⲣⲓⲉⲓⲙ̀ ⲛⲁ̅ϫⲁⲓ̈ⲉ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲥϫⲟⲣⲧⲟⲥ̀
ⲡⲁⲱϫ̅ⲡ · ⲙ̅ⲡ ϫⲟⲣ
ⲧⲟⲥ̀ ⲅⲁⲣ̀ ϫⲓⲡⲧⲉ
ⲡⲟⲩ̀ ⲛⲁϣⲱⲡⲉ̀
ⲉϥⲟⲩⲉⲧⲟⲩⲱⲧ̀ ·
7 ⲙⲏ̀ ⲥⲛⲁⲟⲩϫⲁⲓ̈ ⲣ̀ⲱ
ⲡⲧⲉⲓ̈ⲕⲉⲣⲉ̀ ·
Ϥⲛⲁⲡ ⲡⲁⲣⲁϩⲟⲥ ⲅⲁⲣ̀
ⲉⲣⲣⲁⲓ̈ ⲉϫ̅ⲙⲡⲉⲓⲁ̀
8 ⲡ̅ⲥⲉϫⲓⲧ̅ϥ · ⲁ ⲡⲁ
ϣⲕⲁⲕ̀ ⲅⲁⲣ̀ ⲧⲉⲥ
ⲡⲧⲟϣ̀ ⲡⲧⲙⲱⲁ
ϩⲓⲧⲓⲥ̀ ⲉⲧⲁⲅⲁⲗⲗⲓⲁⲙ̀ ·
ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲥⲁϣⲕⲁⲕ̀
ϣⲁⲧⲥⲱϣⲉ̀ ⲡⲉ

9 ⲁⲗⲉⲓⲙ̀ · ⲡⲙⲟⲟⲩ
Ⲁⲉ̀ ⲡ̅ⲣⲉⲙⲙⲱⲛ̀ ⲡⲁ
ⲙⲟⲩⲣ̀ ⲡ̅ⲥⲛⲟϥ̀ ⲫⲁ
ⲡ ⲡ̅ⲁⲣⲁϩⲟⲥ̀ ⲅⲁⲣ̀ ⲉ
ϫ̅ⲡⲣⲉⲙⲙⲱⲛ̀ ⲁⲩⲱ
ⲫⲁϥⲓ̀ ⲙ̅ⲡⲉⲥⲡⲉⲣ
ⲙⲁ̀ ⲙ̅ⲙⲱⲁϩ̀ ⲙ̅ⲡⲁ
ⲣⲓⲛⲗ̀ ⲡⲥⲉⲉⲡⲉ̀ ⲡ̅
XVI, 1 ⲁϫⲁⲙⲁ̀ ⲫⲁϫⲟ
ⲟⲩⲥⲟⲩ̀ ⲅⲁⲣ̀ ⲉϫ̅ⲙ
ⲡⲕⲁϩ̀ ⲡ̅ⲑⲉ ⲡ̅ⲣⲉⲡ
ϫⲁⲧϥⲉ̀ ⲙⲏ̀ ⲟⲩ
ⲡⲉⲧⲣⲁ̀ ⲡ̅ϫⲁⲓ̈ⲉ̀ ⲡⲉ
ⲡⲧⲟⲟⲩ̀ ⲡ̅ⲥⲓⲱⲛ̀ ·
2 ⲧⲉⲛⲁϣⲱⲡⲉ̀ ⲅⲁⲣ̀
ⲡⲉ̀ ⲧϣⲉⲉⲣⲉ̀ ⲙ̅ⲙⲱ
ⲁϩ̀ ⲡ̅ⲑⲉ ⲡ̅ⲟⲩⲣⲁⲗⲏⲧ̀
ⲉⲁϥⲣⲱⲗ̀ ⲉϩⲟⲗ̀ ⲁⲩ
3 ϥⲓ̀ ⲛⲉϥⲙⲁⲥ̀ · ⲙ̅ⲡ
ⲡ̅ⲥⲱⲥ̀ ⲁⲉ ⲁⲣⲏⲱⲡ
ⲙⲉⲉⲩⲉ̀ ⲉⲙⲁⲧⲉ̀ ·
ⲙⲁⲧⲁⲙⲓⲟ̀ ⲛⲁⲥ̀ ⲡ̅
ⲟⲩⲣϩⲱ̀ ⲡ̅ⲣⲏϩⲉ̀ ⲡ̅
ⲟⲩⲟⲉⲓϣ̀ ⲛⲓⲙ̀ ⲉⲩ
ⲡⲏⲧ̀ ⲣ̅ⲡⲟⲩⲕⲁⲕⲉ̀
ⲙ̅ⲙⲉⲉⲣⲉ̀ ⲁⲩⲡⲱ
ϣ̅ⲥ̀ ⲙ̅ⲡ̅ⲣϣⲧⲟⲣⲧ̅ⲣ ·
4 ⲥⲉⲛⲁϭⲟⲉⲓⲗⲉ̀ ⲉⲣⲟ̀
ⲡ̅ϭⲓ ⲛⲉⲧⲡⲏⲧ̀ ⲡ̅ⲧⲉ
ⲙⲱⲁϩ̀ ⲡ̅ⲥⲉⲛⲁϣⲱ
ⲡⲉ̀ ⲛⲏⲧ̅ⲡ ⲡ̅ⲣⲁⲓ̈ϩⲉⲥ̀ ·
ⲙ̅ⲡⲉⲙⲧⲟ̀ ⲉϩⲟⲗ

Isaïe, xvi, 4-10

Verso

ⲙϩ

ⲡⲛⲉⲧⲛⲏ̀ ⲡ̅ⲥⲱ
ⲧⲡ̅ ⲛ̅ⲉ ⲁⲩϥⲓ̀ ⲙ̅ⲡⲟⲩ
ⲙ̅ⲗⲁϩ̀ ⲁⲩⲱ ⲁ ⲡⲁⲣ
ϫⲱⲙ̀ ⲧⲁⲕⲟ̀ ⲡⲉⲧ
ϩⲱⲙ̀ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲙ̅
5 ⲡⲕⲁϩ̀ · ⲁⲩⲱ ⲡⲉ
ⲑⲣⲟⲡⲟⲥ̀ ⲛⲁⲁϩⲉ
ⲣⲁⲧ̅ϥ ⲙ̅ⲡⲟⲩⲛⲁ̀ ·
ⲁⲩⲱ ϥⲛⲁⲁϩⲉⲣⲁⲧ̅ϥ
ϩⲣⲁⲓ̈ ⲉϫⲱϥ̀ ⲙ̅ⲡⲟⲩ
ⲙⲉ̀ ϩ̅ⲡⲑⲁⲓ̈ⲃⲉⲥ̀ ⲡ̅
ⲁⲁⲩⲉⲓⲁ ⲉϥⲕⲣⲓⲛⲉ
ⲁⲩⲱ ⲉϥϣⲓⲛⲉ̀ ⲡ̅ⲥⲁ
ⲡⲣⲁⲛ̀ · ⲁⲩⲱ ⲉϥϭⲉ
ⲡⲏ̀ ⲡ̅ⲧⲁⲓⲕⲁⲓⲟⲥⲩ
6 ⲡⲏ̀ · ⲁⲡⲥⲱⲧⲙ̅
ⲉⲡϣⲱⲥ̀ ⲙ̅ⲙⲱⲁⲃ̀ ·
ⲟⲩⲣⲉϥϣⲱⲥ̀ ⲉⲙⲁ
ⲧⲉ̀ ⲡⲉ̀ · ⲁⲓ̈ϥⲓ̀ ⲡ̅ⲧⲉϥ
ⲙ̅ⲡⲧⲁⲥⲓϩⲏⲧ̀ ·
ⲡ̅ⲧⲁⲓ̈ ⲁⲡ ⲧⲉ ⲑⲉ̀ ⲙ̅
ⲡⲉⲕⲧⲟⲡⲧ̅ⲡ̅ · ⲧⲁⲓ̈
7 ⲁⲡ ⲧⲉ ⲑⲉ̀ ⲙⲱⲁⲃ̀
ⲱϣ̀ ⲉⲃⲟⲗ̀ · ⲥⲉ
Ⲭⲓϣⲕⲁⲕ ⲉⲃⲟⲗ̀
ⲧⲏⲣⲟⲩ ϩ̅ⲡⲙⲱ
ⲁⲃⲓⲧⲓⲥ̀ ⲏⲣⲥ̅ ·
ⲁⲩⲱ ⲧⲉⲡⲁⲙⲉⲗⲉ
ⲧⲁ̀ ⲡ̅ⲡ̅ⲕⲟⲟⲩⲉ̀
ⲉⲧⲟⲩⲏϩ̀ ϩ̅ⲡⲁⲉ
ⲥⲉⲙ̀ · ⲁⲩⲱ ⲡ̅ⲧⲉ
ⲡⲁϣⲡⲉ ⲁⲛ̀ ϩⲏ

8 ⲧⲟⲩ̀ ⲡ̅ⲡ̅ⲥⲱϣ̀ ⲡⲉ
ⲥⲉⲃⲱⲛ̀ · ⲧⲃ̀ⲱ
Ⲏⲉⲗⲟⲟⲗⲉ̀ ⲡ̅ⲥⲉⲃⲁ
ⲙⲁ̀ ⲡⲁⲣϩⲏⲃ̀ⲉ̀ ⲉⲩ
ⲱⲙ̅ⲕ ⲡ̅ⲡ̅ϩⲉⲑⲛϩ̀ ·
ⲧⲉⲧⲡⲁϩⲱⲙ̀ ⲡ̅
ⲡⲉⲥⲃ̀ⲱ ⲡ̅ⲉⲗⲟⲟ
ⲗⲉ̀ · ⲡ̅ⲡⲉⲧⲡⲱϩ̀
ϣⲁⲓ̈ⲁϫⲏⲣ̀ · ⲥⲱⲣ̅ⲙ
ⲡ̅ⲧⲉⲣⲛⲙⲟⲥ̀ · ⲁⲩ
ⲕⲱ̀ ⲡ̅ⲥⲱⲟⲩ̀ ⲡ̅ⲡⲉ̅
ⲧⲁⲩϫⲟⲟⲩⲥⲉ̀ ·
ⲁⲓ̈ϫⲟⲟⲣ̀ ⲡ̅ⲑⲁⲗⲁⲥ
9 ⲥⲁ̀ · ⲉⲧⲃ̀ⲉⲡⲁⲓ̈ ϯ
ⲡⲁⲣⲙⲉ̀ ⲡ̅ⲑⲉ ⲙ̅
ⲣⲙⲉ̀ ⲡ̅ⲓ̈ⲁϫⲏⲣ̀ ·
ⲧⲃ̀ⲱ ⲡ̅ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ
ⲡ̅ⲥⲉⲃⲁⲙⲁ̀ · ⲁ ⲉⲥⲉ
ⲃ̀ⲱⲛ̀ ⲧⲁⲩⲉ ⲛⲟⲩ
ϣⲛⲏ̀ ⲉϩⲣⲁⲓ̈ · ⲁⲩⲱ
ⲟⲛ̀ ⲁⲥϣⲁϫⲉ̀ ⲭⲉ
ϯⲡⲁϩⲱⲙ̀ ⲉϫⲙ̅
ⲡⲟⲩⲱϩ̅ⲥ · ⲙ̅ⲡⲟⲩ
ϫⲱⲱⲗⲉ · ⲁⲩⲱ
ⲥⲉⲡⲁϩⲉ̀ ⲧⲏⲣⲟⲩ ·
10 ⲥⲉⲡⲁϥⲓ̀ ⲙ̅ⲡⲟⲩ
ⲡⲟϥ̀ ⲙ̅ⲡⲡⲧⲉⲗⲏⲗ̀ ·
ⲉⲃⲟⲗ̀ ϩ̅ⲡⲡⲟⲩⲙⲁ̀
ⲡ̅ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ̀ · ⲁⲩⲱ
ⲡ̅ⲡⲉⲩⲉⲫⲣⲁⲛⲉ̀
ϩⲛ̅ⲙⲁ̀ ⲡ̅ⲉⲗⲟⲟ
ⲗⲉ̀ · ⲁⲩⲱ ⲡ̅ⲡⲉⲩ

Notes

ⲟⲗ̅ⲥ = προνομή. Is., x, 6. — Ce mot n'est pas dans le Dictionnaire de Peyron. Formé sur ⲱⲗ comme ϣⲟⲗ̅ⲥ (même verset) sur ϣⲱⲗ.

ϭⲁⲙ = ταῦρος. Is., xi, 6. — Mot nouveau (si la forme est correcte).

ϩⲏⲱ = σκέπη. Is., xvi, 3. — Cf. ϩⲏⲱ = δέρρις, Ps. ciii, 2 (édit. Budge), et corriger dans Peyron, p. 343 : ϩⲱⲏ = δερρις.

Ce manuscrit contenait un assez grand nombre de fautes qui ont été corrigées par le premier scribe et par une seconde main :

Is., xi, 6. ϩⲓⲉⲓⲏ̅ : ϩⲓ est récrit sur un endroit gratté. — 6. ⲙⲟⲩⲓ̈ : ⲙⲟⲩ, de même (2e main). — 6. ⲙⲟⲟⲡⲉ ⲙ̅ⲙⲟⲟⲩ : ⲡ, de même. — 9. ⲉϥⲟϣ̅ ⲉϩⲏ̅ⲥ̅ : ⲟϣ̅ ⲉϩⲏ, de même. — 10. ⲡⲉⲧⲁⲧⲱⲟⲩⲛ̅ ⲉⲁⲣⲭⲓ̈ : ⲱⲟⲩⲛ ⲉⲁⲣ, de même (ⲟⲩ est une correction au-dessus de la ligne, d'une 2e main). — 11. ⲁⲥⲥⲩⲣⲓⲟⲥ̀ : ⲁ, de même. — 12. ⲡ̅ⲟⲩⲙⲁⲉⲓⲛ̀ : ⲟⲩ, de même (2e main). — 15. ⲑⲁⲗⲁⲥⲥⲁ̀ : ⲗ, de même. — 16. ϣⲱⲭ̅ⲡ̅ : ⲭⲡ, de même.

xii, 2. ⲡⲉ ⲡⲭⲟⲉⲓⲥ̀ : ⲡ dans ⲡⲉ est récrit sur un grattage. — 4. ϩⲛⲡ̅ϩⲉⲑⲡⲟⲥ̀ : le premier ϩ et le second ⲛ, de même.

xiii, 1. ⲑⲟⲣⲁⲥⲓⲥ̀..... ⲧⲏⲏⲧⲗⲱⲛ : ce titre est en rouge. — 2. ⲉϥⲟⲩⲟϣ̅ⲥ : ⲟⲩⲟϣ, récrit sur un grattage. — 5. ⲥ̅ⲡⲧⲉ : ⲥⲡ, de même. — 7. ⲡⲓⲙ ⲡⲁⲏⲱⲗ ⲉⲏⲟⲗ̀ : ⲓⲙⲡ, ⲏⲱⲗⲉ, de même (2e main). — 9. ⲟⲓⲕⲟⲩⲙⲉⲛⲏ̀ : ⲩⲙ, de même. — 13. ⲡⲉϥϭⲱⲡ̅ⲧ : ⲉ, ⲡⲧ, de même. — 18. ⲥⲉⲡⲁⲟⲩⲱϣ̅ϥ : ⲟⲩ, oublié, a été récrit au-dessus de la ligne (2e main). — 21. ⲥⲉⲓⲣⲏⲡⲟⲥ̀ : ⲉⲓ sur un grattage.

xiv, 1. ϥⲡⲁⲟⲩⲁϩ̅ϥ : ϩ, de même. — 2. ⲉⲡⲉⲡⲁⲩⲣ̅ : ⲉⲡⲉⲡ, de même. — 3. ⲥⲉⲡⲁϣⲱⲡⲉ : ϣⲱ, de même. — 9. ⲁ ⲡⲉⲣⲱⲟⲩ..... ϩ̅ⲙⲡⲉϥⲏ̈ : tout ce passage est une répétition fautive du verset 18, amenée par la présence de ⲡⲉⲣⲱⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ au commencement des deux phrases. — 9. ⲡⲉⲡⲁⲩⲧⲱⲟⲩⲛ : ⲧⲱⲟⲩ sur un grattage. — 11. ⲡⲉⲕⲟⲩⲡⲟϥ : ⲟⲩⲡⲟ, de même. — 13. ⲉⲧⲭⲟⲥⲉ : ⲥⲉ, de même. — 19. ⲉϥⲏⲛⲧ : ⲧ, de même. — 26. ⲡϩⲉⲑⲡⲟⲥ, de même.

xv. ⲡϣⲁⲭⲉ..... ⲙⲱⲁⲏⲓⲧⲏⲥ : ce titre est en rouge. ⲉⲧⲏⲉⲧⲙ sur un grattage.

xvi, 7. ⲙⲱⲁⲏ̅ : ⲱⲁⲏ est récrit sur un grattage. — 7. ⲡⲁϣⲡⲉ : ⲓ est récrit sur un ⲱ gratté.

xi, 11. ⲏⲁⲏⲧⲗⲱ̅ⲡ̅ : à la fin des lignes, le ⲡ est souvent écrit au-dessus de la lettre qui le précède et il prend alors une forme très aplatie. Ce signe manquait, je l'ai remplacé partout par un ⲡ ordinaire.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU, E. BERTRAND, SUCCr

DARMESTETER (J.). Études iraniennes. 2 vol. gr. in-8°. 25 fr.

— — Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. Gr. in-8°. 4 fr.

— — Ormazd et Ahriman. Leurs origines et leur histoire. Gr. in-8°. 25 fr.

DENYS DE TELL-MAHRÉ. Chronique, 4e partie. Texte syriaque publié d'après le manuscrit 162 de la Bibliothèque Vaticane, accompagné d'une traduction française, d'une introduction et de notes historiques et philologiques par J.-B. Chabot. 1 fort vol. gr. in-8°. 25 fr.

DERENBOURG (H.). Essai sur les formes des pluriels arabes. Gr. in 8°. 3 fr.

DOMICILE DES ESPRITS (LE), Papyrus du Musée de Turin publié en fac-similé par le professeur R. V. Lanzone, de Turin, 11 planches et 2 pages de texte. In-f°. 30 fr.

DUSSAUD (R.). Histoire et religion des Nosairis. Gr. in-8°. 7 fr.

DUTENS (A.). Essai sur l'origine des exposants casuels en sanscrit. In-8°. 6 fr.

DUVAL (R.). Traité de grammaire syriaque. Gr. in-8°. 20 fr.

— — — Les dialectes Néo-Araméens de Salamas. Textes sur l'état actuel de la Perse et Contes populaires, publiés avec une traduction française. In-8°. Au lieu de 8 fr. 4 fr.

EBN-EL-FARAD. Poésies en arabe. Gr. in-8°. 40 fr.

EBN-HAUCAL. Description de Palerme au milieu du Xe siècle de l'ère vulgaire. Traduit par M. Amari. In-8°. 1 fr.

FAIDHERBE (le général). Collection complète des inscriptions numidiques (libyques) avec des aperçus ethnographiques. In-8° avec pl. 12 fr.

FARHAT (G.). Dictionnaire arabe, revu, corrigé et considérablement augmenté sur le manuscrit de l'auteur par Rochaïd Dahdah. Gr. in-8°. 30 fr.

FUTUH EL-HABACHA des conquêtes faites en Abyssinie au XVIe siècle, par l'Iman Muhammad Ahmad dit Gragne, version française de la chronique arabe du Chahab ad-Din Ahmad. Publication commencée par A. d'Abbadie, de l'Institut de France, terminée par le Dr P. Paulitschke, de l'Université de Vienne. In-8°. 20 fr.

GAYET (A.-J.). Musée du Louvre. Stèles de la XIIe dynastie, 60 pl. avec texte explicatif. In-4°. 17 fr.

GOLÉNISCHEFF (W.). Une excursion à Bérénice. Lettres de MM. Jaillon et Lemasson au sujet des monuments perses de l'Isthme. Stèle de Darius aux environs de Tell-El-Maskhoûtah. In-4°, avec 4 planches. 7 fr. 50

GOTTBERG (E. de). Des cataractes du Nil et spécialement de celles de Hannek et de Kaybar. Gr. in-4°, avec 5 cartes. 20 fr.

GUIEYSSE (P.). Rituel funéraire égyptien, chapitre 64e. Textes comparés, traduction et commentaires d'après les Papyrus du Louvre et de la Bibliothèque Nationale. In-4°, pl. Au lieu de 20 fr. 10 fr.

GUYARD (S.). Nouvel essai sur le pluriel brisé en arabe. Gr. in-8°. 2 fr.

INSCRIPTIONS hiéroglyphiques copiées en Égypte pendant la mission scientifique de M. le vicomte E. de Rougé, publiées par M. le vicomte J. de Rougé. 4 vol. in-4°. Au lieu de 120 fr. 60 fr.

JÉQUIER (G.). Le livre de savoir ce qu'il y a dans l'Hadès. Gr. in-8°. 9 fr.

JOHANNES DE CAPUA. Directorium vitæ humanæ alias parabola antiquorum sapientium. Version latine du livre de Kalilâh et Dimnâh publiée et annotée par J. Derenbourg. 2 vol. gr. in-8°. 16 fr.

JORET (C.). Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, usage et symbolisme. 1re partie : Les plantes dans l'Orient classique. Tome Ier : Égypte, Chaldée, Assyrie, Judée, Phénicie. In-8°. 8 fr.

LEDRAIN (E.). Les monuments égyptiens de la Bibliothèque Nationale (cabinet des médailles et antiques). 1re livr. seule (2e et 3e épuisées). In-4°. 12 fr.

LEFÉBURE (E.). Le Mythe Osirien. Première partie : Les Yeux d'Horus. In-4°. Au lieu de 20 fr. 15 fr.

— — Deuxième partie : Osiris. In-4°. Au lieu de 20 fr. 15 fr.

LEPSIUS (C.-R.). Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, traduit de l'allemand par W. Berend, avec notes et corrections de l'auteur. In-4°, avec 2 planches. 12 fr.

LEVI (S.). Le théâtre indien. Gr. in-8°. 18 fr.

— — Quid de Graecis veterum Indorum monumenta tradiderint. In-8°. 3 fr.

LIEBLEIN (J.). Index alphabétique de tous les mots contenus dans le Livre des Morts publié par R. Lepsius d'après le Papyrus de Turin. In-8°. Au lieu de 12 fr. 6 fr.

MARIETTE-PACHA. Denderah. Description générale du grand temple de cette ville. 4 vol. in-f° et suppl. contenant 339 pl., acc. d'un vol. de texte in-4°. Au lieu de 390 fr. 200 fr.

Le volume de texte se vend à part. Au lieu de 60 fr. 30 fr.

Le supplément aux planches. Séparément. Au lieu de 10 fr. 5 fr.

— — Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. 28 liv. in-f°. Au lieu de 168 fr. 90 fr.

— — Les Papyrus égyptiens du Musée de Boulaq publiés en fac-similé. Tomes I à III, Papyrus 1 à 22. 3 vol. in-f° ornés de 121 planches. 400 fr.

Le tome III, 20 pl. en couleurs, se vend séparément. Au lieu de 100 fr. 50 fr.

— — Le Sérapéum de Memphis. Nouvelle édition publiée d'après le manuscrit de l'auteur par G. Maspero. Vol. I avec un atlas in-f° et un supplément. 55 fr.

— — Les Mastaba de l'Ancien Empire. Fragments de son dernier ouvrage, publiés d'après le manuscrit par G. Maspero. 9 livr. 100 fr.

MARTIN (F.). Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire. Gr. in-8°, avec 1 planche. 6 fr.

MASPERO (G.). Essai sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris. In-4°. 15 fr.

— — Hymne au Nil, publié et traduit d'après les deux textes du Musée britannique. In-4°. 6 fr.

— — Une enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XXe dynastie Étude sur le Papyrus Abbott. In-4°. (Epuisé)

MASPERO (G.). De Carchemis oppidi situ et historiâ antiquissimâ. Accedunt nonnulla de Peda Homericâ. Gr. in-8°, avec 3 cartes. Au lieu de 4 fr. 2

— — Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre. In-4°, orné de 14 planches et fac-similés. Au lieu 20 fr. 10

— — Rapport à M. Jules Ferry, Ministre de l'Instruction publique, sur une mission en Ital Gr. in-4°. 20

— — Les inscriptions des Pyramides de Saqqarâh. Un fort vol. gr. in-4°. 80

MÉLANGES d'archéologie égyptienne et assyrienne. 3 vol. in-4°. (Épui

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tomes I à XI complets. 342
Tous les fascicules, à l'exception des 1er, 2e, 3e du t. Ier et 2e du t. II, se vendent séparément.

— — Table analytique des dix premiers volumes, par E. Ernault. Gr. in-8°. 18

MYER (J.). Scarabs. The History, Manufacture and Religious Symbolism of the Scarabaeus, in Anci Egypt, Phoenicia, Sardinia, Etruria, etc. Also Remarks on the Learning, Philosophy, Ar Ethics, Psychology. Ideas as to the Immortality of the Soul, etc., of the Ancient Egyptia Phoenicians, etc. In-8° cart. toile. 12

OPPERT (J.). Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité, éclaircis par l'étu des textes cunéiformes. In-4°. 12

— — Duppe Lisan Assur, éléments de la grammaire assyrienne. 2e éd. In-8°. Au lieu de 6 fr. 3

LE PAPYRUS DE NEB-QED (exemplaire hiéroglyphique du Livre des Morts) reproduit, décrit précédé d'une introduction mythologique, par Th. Devéria, avec la traduction du texte M. Pierret. Gr. in-f°. 12 pl. et 9 pages de texte. Au lieu de 50 fr. 30

PERRUCHON (J.). Les chroniques de Zara Yâ'eqôb et de Ba'eda Mâryâm, rois d'Éthiopie de 1434 à 14 (texte éthiopien et traduction), précédées d'une introduction. Gr. in-8°. 13

PIERRET (P.). Études égyptologiques comprenant le texte et la traduction d'une stèle éthiopier inédite et de divers manuscrits religieux, avec un glossaire égyptien-grec du décret de Cano In-4°. Au lieu de 20 fr. 10

— — Recueil d'inscriptions inédites du musée égyptien du Louvre traduites et commentées. Premi et deuxième parties avec table et glossaire. 2 vol. in-4°. Au lieu de 50 fr. 30

— — Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divi royaux et historiques classés alphabétiquement; accompagné d'un vocabulaire franç hiéroglyphique. Gr. in-8°. 60

— — Essai sur la mythologie égyptienne. Gr. in-8°. 7 fr.

POGNON (H.). Une incantation contre les génies malfaisants, en Mandaïte. Gr. in-8°, avec 1 pl. 2 fr.

— — L'inscription de Bavian. Texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices un glossaire. 2 vol. gr. in-8°. 12

— — Les inscriptions babyloniennes du Wadi Brissa. Gr. in-8°, avec 14 planches. 10

— — L'inscription de Raman-Nérar Ier, roi d'Assyrie (réponse à un article de M. Oppert). 1

RAMBAUD (J.). La langue Mandé. Gr. in-8°. 5

REGNAUD (P.). Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde. Gr. in-8°. 19

REVILLOUT (E.). Papyrus coptes. Actes et contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Lou 1er fasc. Textes et fac-similés. In-4°. Au lieu de 20 fr. 10

— — Apocryphes coptes du Nouveau Testament. Textes. 1er fasc. In-4°. Au lieu de 25 fr. 10

— — Chrestomathie démotique. 4 vol. in-4°. Au lieu de 100 fr. 40

— — Études sur quelques points de droit et d'histoire ptolémaïques. In-4°. 10

RITUEL funéraire des anciens Égyptiens. Texte complet en écriture hiératique, publié d'après le Papy du musée du Louvre, et précédé d'une introduction à l'étude du Rituel, par le vicomte E Rougé. Livr. 1 à 5. Gr. in-f°; la livr. au lieu de 25 fr. 12

ROBIOU (F.). Mémoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Égypte au te des Lagides. Gr. in-8°, orné d'une carte. 6

— — Recherches sur le calendrier macédonien en Égypte et sur la chronologie des Lagides. In-4°. 9

— — La Question des mythes. 1er fascicule : Égypte, Asie antérieure. In-8°. 2 fr

— — Questions d'histoire égyptienne, étudiées dans le Recueil de travaux relatifs à la philologie l'archéologie égyptiennes et assyriennes. In-8°. 1

— — Recherches sur la religion de l'ancienne Égypte, le culte. In-8°. 2

— — Le système chronologique de M. Lieblein sur les trois premières dynasties du Nouvel Em égyptien et le synchronisme égyptien de l'Exode. In-8°. 1 fr

ROUGÉ (E. DE). Chrestomathie égyptienne ou choix de textes égyptiens, transcrits, traduits et acc pagnés d'un commentaire et d'un abrégé grammatical. 4 vol. gr. in-8°. 10

— — Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manét précédées d'un rapport adressé à M. le Ministre de l'instruction publique sur les résu généraux de sa mission en Égypte. Gr. in-4°, avec 8 pl. dont 5 doubles. (Épuisé). 50

— — Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte pendant sa mission. Publié par le vicomte J Rougé. 4 vol. in-4°. Au lieu de 120 fr. 6

SAADYA (Gaon de Fayyoum). Commentaire sur le Sefer Yesira ou livre de la création, publié et tra par Mayer Lambert. Gr. in-8°. 1

SAULCY (F. DE). Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte. 1 vol. in-8°.

SCHACK (G. VON). Die Unterweisung des Königs Amenemhat I. 1e et 2e Hälfte. Gr. in-4°.

VIREY (P.). Étude sur le Papyrus Prisse. Le livre de Kaqimna et les leçons de Ptah-H Gr. in-8°.

RECUEIL

DE

TRAVAUX RELATIFS

A LA

PHILOLOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE

ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

POUR SERVIR DE BULLETIN A LA MISSION FRANÇAISE DU CAIRE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

G. MASPERO

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

VOL. XXIII. LIV. 3 ET 4

PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, EDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

MDCCCCI

Tous droits réservés.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée de son montant en un chèque ou mandat-poste au nom de Me E. BOUILLON.

CONDITIONS D'ABONNEMENT AU RECUEIL

Le *Recueil* paraît par volume composé de quatre fascicules.
Les abonnements se font pour le volume entier, il n'est pas vendu de fascicules séparés.

Paris ..... **30** francs.
Départements et Union postale ..... **32** —

Le volume, une fois terminé, est porté au prix de **35** francs.

OUVRAGES

relatifs à la philologie et à l'archéologie orientales

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ABBADIE (A. d'). Dictionnaire de la langue Amariñña. 1 fort vol. in-8°. 50 fr.

ABOULFARAG (G.). Le livre de l'ascension de l'Esprit sur la forme du ciel et de la terre. Cours d'astronomie rédigé en 1279, publié pour la première fois d'après les mss. de Paris, d'Oxford et de Cambridge, par l'abbé F. Nau. Texte syriaque et traduction française, 2 parties gr. in-8°, avec figures dans le texte. 21 fr.

ABOU'L-WALID MERWAN IBN DJANAH. Le livre des parterres fleuris. Grammaire hébraïque en arabe, publiée par J. Derenbourg, membre de l'Institut. Gr. in-8°. 25 fr.

— — Le même ouvrage, traduit en français sur les manuscrits arabes par le rabbin M. Metzger. Gr. in-8°. 15 fr.

ADJARIAN (H.). Étude sur la langue Laze. Gr. in-8°. 8 fr.

AL-FAKHRI. Histoire du Khalifat et du Vizirat depuis leurs origines jusqu'à la chute du khalifat abasside de Bagdâdh (11-656 de l'hégire = 632-1258 de notre ère) avec des prolégomènes sur les principes du gouvernement par Ibn at Tiktakâ. Nouvelle édition du texte arabe par H. Derenbourg. Gr. in-8°. 25 fr.

AMARAKOCHA. Vocabulaire d'Amarasinha, publié en sanscrit avec une traduction française, des notes et un index par A. Loiseleur-Deslongchamps. 2 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50

AMÉLINEAU (E.). Fragments de la version thébaine de l'Écriture sainte (Ancien Testament). In-4°. 15 fr.

AMIAUD (A.). La légende syriaque de Saint Alexis, l'homme de Dieu. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr. 50

AURÈS (A.). Traité de métrologie assyrienne ou étude de la numération et du système métrique assyrien considérés dans leurs rapports et dans leur ensemble. In-8°. 6 fr.

— — Essai sur le système métrique assyrien, 1er fascicule. In-4°. 5 fr.

BAILLET (A.). Le décret de Memphis et les inscriptions de Rosette et de Damanhour. Gr. in-8°, avec une planche. 5 fr.

BARBIER DE MEYNARD (C.). Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes, extrait du Modjem-el-Bouldan de Yaqout et complété à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits. Gr. in-8°. 12 fr.

BARTHELEMY (A.). Gujastak Abalish. Relation d'une conférence théologique présidée par le Calife Mâmoun. Texte pehlvi publié pour la première fois avec traduction, commentaire et lexique. Gr. in-8°. 3 fr. 50

BEREND (W. B.). Principaux monuments du Musée égyptien de Florence, 1re partie : Stèles, bas-reliefs et fresques. In-f° avec 10 pl. photogravées. 50 fr.

BERGAIGNE (A.). Manuel pour étudier la langue sanscrite. Chrestomathie, Lexique, Principes de grammaire. Gr. in-8°. 12 fr.

— — Quarante hymnes du *R*ig Véda, traduits et commentés. Publié par V. Henry. Gr. in-8°. 5 fr.

— — La religion védique d'après les hymnes du *R*ig Véda. 3 vol. gr. in-8°. (T. Ier épuisé), les t. II, III. 30 fr.

— — — — Tome IV. Index, par M. Bloomfield. 5 fr.

BERGAIGNE (A.) et HENRY (V.). Manuel pour étudier le sanscrit védique. Précis de grammaire-Chrestomathie-Lexique. Gr. in-8°. 12 fr.

BHAMINI VILASA. Recueil de sentences du Pandit Djagannâtha. Texte sanscrit publié pour la première fois en entier avec traduction en français et des notes par A. Bergaigne. Gr. in-8°. 8 fr.

BOISSIER (A.). Documents assyriens relatifs aux présages. Tome Ier. Liv. 1 à 3. In-4°. 50 fr.

BRUGSCH (H.). Examen critique du livre de M. Chabas intitulé : Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc., au XIVe siècle avant notre ère. Gr. in-8°. Au lieu de 1 fr. 0 50

CHEREF-EDDIN-RAMI. Anis-el-ʿOchchaq, traité des termes figurés relatifs à la description de la beauté. Traduit du persan et annoté par C. Huart. Gr. in-8°. 5 fr. 50

CHRONIQUE DE GALÂWDÊWOS, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien traduit, annoté et précédé d'une introduction historique par William E. Conzelman. Gr. in-8°. 10 fr.

RECUEIL

DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES

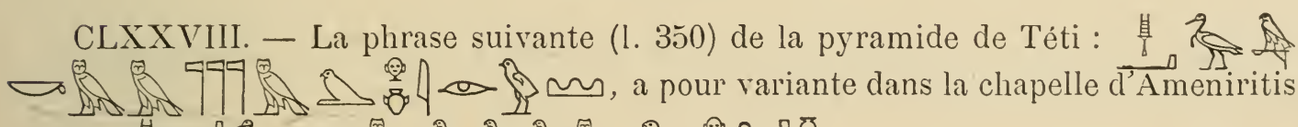
1901 Fascicules III et IV

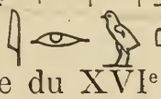
CONTENU : 17) Notes et Remarques, par G. DARESSY. — 18) Notes d'Épigraphie et d'Archéologie Assyriennes, par V. SCHEIL, O. P. — 19) Les Fonctionnaires du règne de Khounaton (1383-1365 av. J.-C.), par Aug. BAILLET. — 20) La Stèle de Zouarthnotz, par K. J. BASMADJIAN. — 21) The Egyptian Origin of the Alphabet, by M. G. KYLE. — 22) Mélanges Assyriologiques, par François MARTIN. — 23) Le Temple et les Chapelles d'Osiris à Karnak, par Georges LEGRAIN. — 24) A Travers la Vocalisation égyptienne, par G. MASPERO. — 25) Sur un Fragment d'Obélisque trouvé à Karnak, par Georges LEGRAIN. — 26) Notes, par G. MASPERO. — 27) Über einem Titel des Apisstieres, von Wilhelm SPIEGELBERG. — 28) Die Griechischen Formen für den Namen des Gottes Thot, von Wilhelm SPIEGELBERG. — 29) Zur Lesung von und , von Wilhelm SPIEGELBERG. — 30) Koptische Miscellen, von Wilhelm SPIEGELBERG. — 31) Koptische Kreuzlegenden, von Wilhelm SPIEGELBERG.

NOTES ET REMARQUES

PAR

G. DARESSY

CLXXVIII. — La phrase suivante (l. 350) de la pyramide de Téti :  , a pour variante dans la chapelle d'Ameniritis (l. 86) : .

Si la glose est exacte,  serait le nom antique de la ville de , bien connue comme capitale du XVIe nome de la Haute-Égypte, celui de la Gazelle, sans toutefois que l'on puisse encore affirmer que son site exact se soit trouvé à Kom el-Ahmar, à mi-chemin entre Minièh et Béni-Hassan.

Il y aurait peut-être une remarque curieuse à faire sur ce nom, si est à rapprocher du copte ⲁⲣⲱ, *faba*[1]. On connaît, par Hérodote (II, XXXVII), l'horreur des prêtres égyptiens pour les fèves, répulsion qui pourrait servir à expliquer la rareté de la mention de ce légume dans les textes, et en même temps pourquoi le nom antique de la ville a disparu par suite de cette croyance.

Il ne faudrait pas induire de ce fait que le peuple n'usait pas largement de ce légume qui est encore maintenant un des éléments principaux de la nourriture du fellah, mais il est probable que les gens de la haute société devaient s'en abstenir, de même que du poisson pour lequel la stèle de Piankhi corrobore le récit d'Hérodote. Or, la culture de la fève est encore une des plus importantes de la région de Minièh, au point que cette province en fournit le quart de la production totale de l'Égypte; enfin, un nom local très répandu est celui de Fouly, « celui des fèves », porté en l'honneur du

1. Brugsch avait traduit « fèves » qui figure dans une énumération de végétaux, dans un papyrus de Leyde (I, 344, pl. III, l. 11).

cheikh Fouly el-Damanhoury que les matelots invoquent dans un chant des plus populaires dont le refrain est : والمنيه بلدك يافولى.

CLXXIX. — On possède déjà de nombreux exemples de la manie d'archaïsme qui s'était emparée des Égyptiens à l'époque saïte, un fait de plus nous est fourni par une pierre qui se trouve à Mehallet el-Kébir, dans la Basse-Égypte. Ce bloc de calcaire siliceux, long de 1m 80, qui devait être un pilier de porte, est gravé au nom de Psamétik II, mais, au lieu de rédiger le protocole selon les règles alors en usage : 1 2 3 4 5 , les noms ont été répartis selon la mode antique et divisés seulement en deux séries. La demeure, surmontée de l'épervier, comprend non seulement le nom de *ka*, mais encore le prénom disposés symétriquement. On a des exemples d'un tel accouplement sur des monuments de , de Pépi II, etc. Les monuments archaïques donnent la prééminence aux titres ; sous Snefrou, ce dernier titre double précède le nom de *ka;* jusqu'à la XIIe dynastie, les noms suivant et sont identiques ou très voisins l'un de l'autre, comme de simples variantes; il y avait donc rapprochement d'idée entre ces trois noms, et Psamétik n'avait pas tort en unissant dans la bannière ces vocables. La seconde partie est également régulière, le titre étant suivi du cartouche-nom, sans addition de qui ne date que de la Ve dynastie; le tout est donc rédigé dans le même esprit que le protocole de dans la pyramide de Saqqarah et de l'inscription de Sehel, ou de au Sinaï.

CLXXX. — La statue du roi Râ-nahesi, trouvée à Tell-Moqdam, donne un nom de localité qui tendrait à faire reconnaître en cette place la ville d'Avaris, si on lit la jambe . Aux époques postérieures, le nom de la ville dont Tell-Moqdam garde les restes était un peu différent. Un ménat en terre émaillée, d'époque saïte, qu'on y a trouvé récemment, porte la légende . D'autre part, le Musée de Gizèh a acheté un fragment de statue en granit noir, de la XIXe dynastie, où il est question de . D'après le vendeur, l'objet provenait des environs de Bouhia, ce qui nous conduit encore dans la région de Tell-Moqdam.

Je serais donc porté à prendre pour le nom de la ville en question; ce ne serait que par hasard que le monument où l'on parle de y aurait été transporté, les autres textes relatifs à Avaris semblant mettre cette forteresse en rapport avec la région des marais du Menzalèh, bien plus tard au nord-est du Delta.

Quant à la lecture du groupe , elle est difficile à fixer pour le moment; on peut hésiter entre , , , etc.

CLXXXI. — Il y a quelques années, un marchand du Caire avait un petit monument qui est passé depuis je ne sais où. C'est une plaquette de marbre portant un double zodiaque de travail romain. Le milieu est occupé par les têtes conjuguées d'Apollon et

de Phœbé, le premier coiffé d'un diadème à pointes rayonnantes, la seconde la tête surmontée d'un croissant; un arc posé devant elle.

Le pourtour forme une double couronne (les diamètres des cercles sont de 0^m 193, 0^m 118 et 0^m 058), divisée en douze cases doubles par des lignes se dirigeant vers le centre.

Les cases extérieures contiennent les signes des mois du zodiaque grec, les cases intérieures renferment les signes correspondants du zodiaque égyptien, conformes à ceux qui figurent (mais incomplets) sur le planisphère de Bianchini[1]. En partant du haut, les images sont les suivantes :

1. Bélier courant à droite, le corps entouré d'une bandelette. — Case inférieure. — Un chat assis.

2. Taureau à gauche. — Case inférieure. — Un chien ou chacal marchant.

3. Les Gémeaux représentés comme sur le planisphère du Louvre, l'homme s'appuyant sur une massue, la femme portant une lyre. Tous deux ont une flamme (?) sur la tête. — Case inférieure. — Le serpent Agathodémon, couronné et barbu.

4. Le Crabe ou Cancer. — Case inférieure. — Scarabée. C'est le seul signe de cette série qui ne regarde pas à gauche; le scarabée est placé suivant un rayon, face à l'extérieur.

5. Lion courant à gauche. — Case inférieure. — Un âne qui semble porter une charge.

6. La Vierge. — Case inférieure. — Un lion marchant.

7. La Balance, portée par un homme marchant. — Case inférieure. — Une chèvre ou gazelle.

8. Le Scorpion. — Case inférieure. — Une vache.

9. Le Sagittaire ou Centaure, tourné à droite, décochant une flèche. — Case inférieure. — Un épervier coiffé du pschent.

10. Le Capricorne ou bélier marin. — Case inférieure. — Un singe cynocéphale assis.

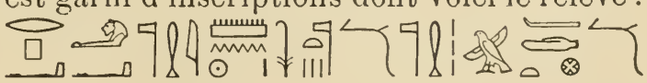
11. Le Verseau, homme vidant un vase. — Case inférieure. — Un ibis.

12. Les Poissons. — Case inférieure. — Un crocodile.

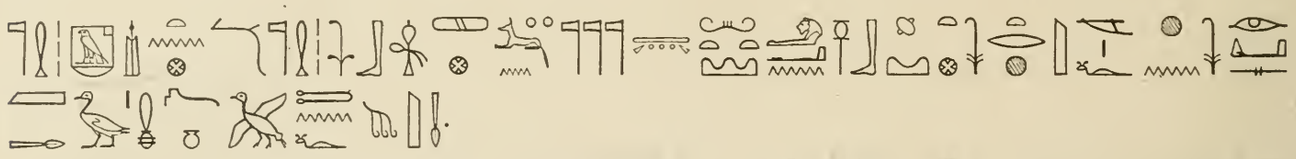
On voit que les signes du second zodiaque ont un caractère purement égyptien, et que, loin d'être chaldaïques, comme l'ont supposé plusieurs savants, ils ont dû être inventés sur les bords du Nil. Je ne vois d'ailleurs aucun rapport entre ces figures et les noms des divinités éponymes des mois.

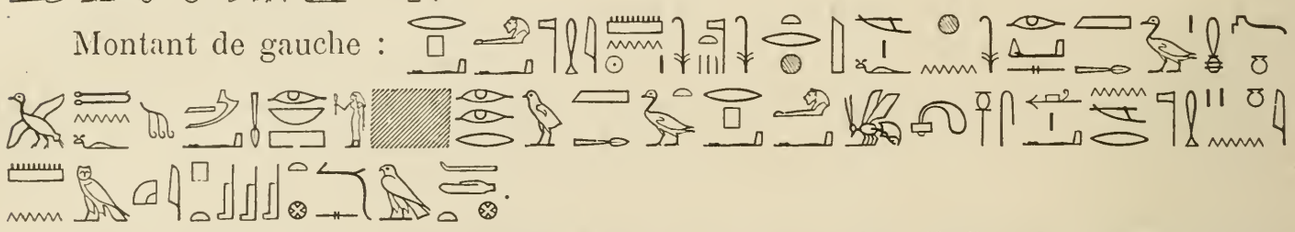
CLXXXII. — La nécropole de Hassaïa (marquée Qaçaa sur la carte de la Commission d'Égypte) au sud d'Edfou semble avoir été choisie pour la sépulture des grands personnages d'Apollinopolis, à partir de l'époque saïte[2]; il y a donc intérêt à relever les noms et les titres qui nous sont fournis par les monuments découverts en cette localité.

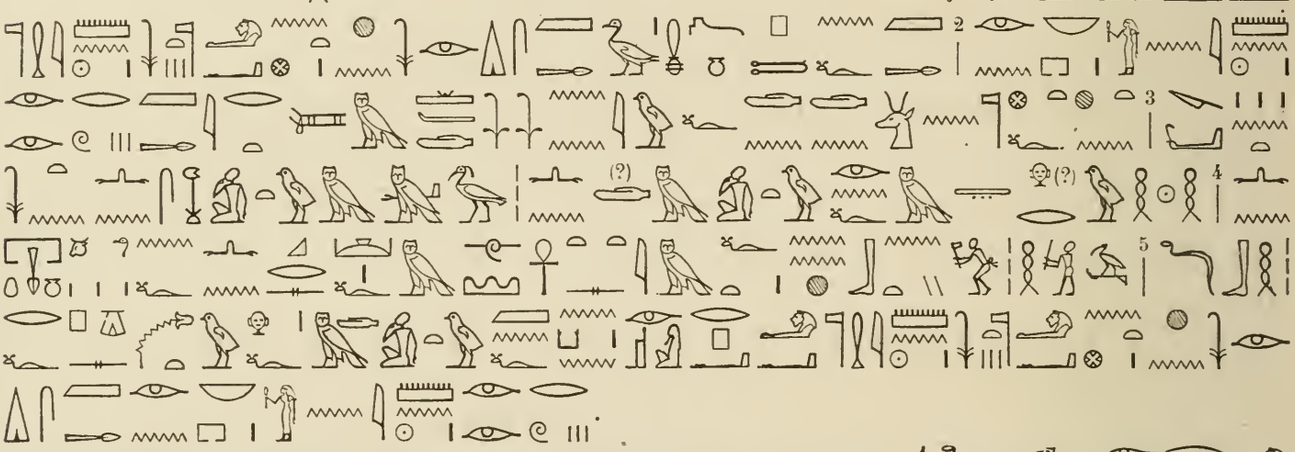
a) Le plus grand tombeau de la colline est garni d'inscriptions dont voici le relevé :

Porte d'entrée. — Montant de droite : 

1. Musée du Louvre. — *Notice de la Sculpture antique*, n° 4.
2. Cf. *Zeitschrift*, 1886; Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire.*



Montant de gauche : 

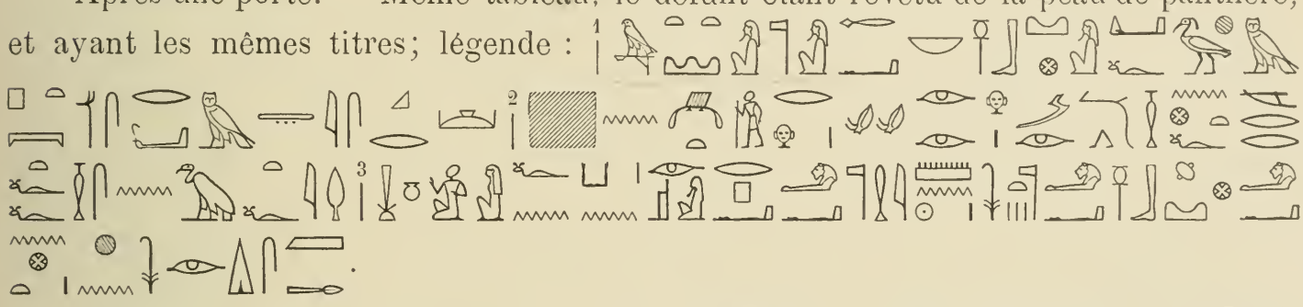
Côtés de la porte. — Un homme assis devant une table d'offrandes, sous le siège est un chien nommé . Légende en colonnes verticales : 

Pendant. — Tableau analogue avec légende en colonnes :

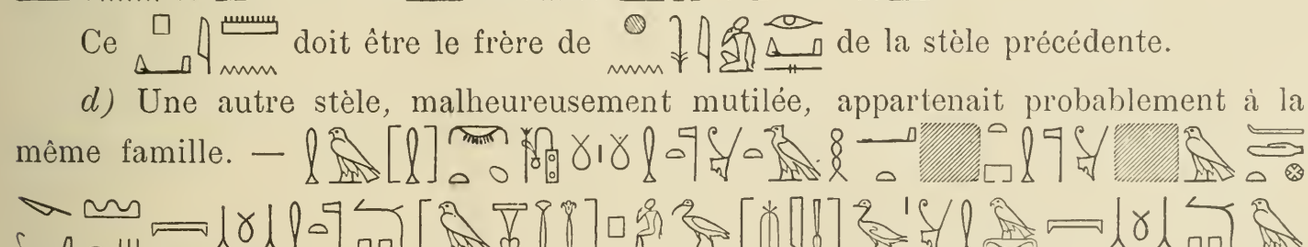
Plus loin, dans le tombeau, autres légendes accompagnant un tableau du défunt et de sa femme assis devant les offrandes funéraires :

Paroi opposée :

Au bas, le défunt assis, une grande canne à la main.

Après une porte. — Même tableau, le défunt étant revêtu de la peau de panthère, et ayant les mêmes titres; légende : 

b) Stèle du Musée de Gizèh[1]. — . Il se pourrait que ce dernier personnage nommé soit le même que celui du tombeau *a*.

c) Stèle de Gizèh (inv. 22048). — , et dans le corps de la stèle : ; une autre fois,  .

Ce doit être le frère de de la stèle précédente.

d) Une autre stèle, malheureusement mutilée, appartenait probablement à la même famille. —

1. N° du Catalogue 277. N° d'inventaire 22004.

e) C'est peut-être par cette qu'on peut rattacher la généalogie suivante, résultant de la stèle 22008 :

f) Un Thotmès, qui pourrait être le petit-fils de celui désigné dans l'inscription *c*, a laissé un cercueil qui porte ces titres :

g) Un prince d'Edfou (cf. *a*, *c* et *d*) est mentionné sur un fragment de cercueil donnant les indications suivantes :

1. ;
2. ;
3. (*sic*).

h) Le même nom de , du reste fréquent à cette époque, appartient à une autre dame liée à une autre grande famille, celle des premiers prophètes d'Horus d'Edfou. La stèle 22002 donne en effet cette généalogie :

i) Un cercueil qui nous est parvenu intact nous fait connaître un autre grand-prêtre : (var. ,), (var.).

j) D'un fragment de cercueil on tire ces renseignements : (?).

k) Le cercueil du fils de ce personnage est brisé, on y lit : ( ).

Les noms de différentes personnes d'un rang moins éminent nous sont encore livrés par des stèles et des débris de cercueil :

l) Stèle 22026. —

m) Cercueil. — (var.) (var.).

n) Cercueil. — .

o) Cercueil. — .

p) Stèle 22029. — .

q) Stèle 22024. — .

Les monuments de la basse époque ptolémaïque sont les suivants :

r) Stèle 22013. — .

s) Stèle 22050. — . Cette dernière personne est sans doute la même que celle nommée sur la stèle précédente, le style du monument étant le même.

t) Stèle 22021. — .

u) Stèle n° 274 du Catalogue. — , titres qui, réduits en écriture courante, doivent se lire et , etc.

La persistance du nom de jusqu'aux dernières époques pharaoniques est un fait à noter, alors que partout ailleurs ce nom était tombé en désuétude. Edfou n'est guère qu'à trois heures d'El-Kab où les souvenirs des premiers rois de la XVIIIe dynastie sont nombreux. Faut-il en déduire que les princes qui se mirent à la tête du mouvement contre les Pasteurs étaient originaires de cette région et que l'orgueil,

inspiré à leurs compatriotes par le souvenir de leurs grandes actions, fit qu'ils eurent, pendant douze siècles, vanité à porter leur nom?

CLXXXIII. — Le Musée de Gizèh vient de recevoir le naos du temple de Bubastis, que j'avais aperçu presque entièrement enterré à une soixantaine de mètres à l'est du temple. Le naos semble avoir été fait en deux pièces, et nous n'en avons que la moitié supérieure; le bloc de granit rose, orné d'une corniche à la partie supérieure, mesure 1m 38 de largeur sur 0m 85 de hauteur et 1m 35 de profondeur. La niche, qui a 0m 80 de large et 0m 32 de hauteur, n'est pas fermée en bas, il est bien probable qu'une autre pierre, évidée dans le haut, se plaçait sous celle-ci pour donner à l'ensemble les dimensions convenables.

Sur les côtés, le roi Osorkon II est représenté debout, coiffé d'un serre-tête orné de l'uræus, vêtu de la chenti, posant les mains sur un coffre. Au-dessous de la corniche était gravée la légende royale d'Osorkon, répétée symétriquement; elle est assez mal conservée, un des côtés est presque entièrement effacé, et l'autre se lit :

CLXXXIV. — Le panneau de coffret décrit par M. Bouriant[1] est intéressant à cause des cartouches qu'il porte. Je crois lire ce nom autrement que le premier éditeur, le style barbare des hiéroglyphes (tracés en colonnes) prêtant aux hésitations.

Le troisième cartouche ne fait pas partie du nom impérial : c'est celui de « Haroeris, seigneur de Panopolis », comme on peut le voir en comparant avec le début de la légende; les signes sont tournés en sens normal, tandis que ceux du nom sont retournés. Il y a de plus au-dessus de l'épervier un signe qui paraît être et dont je ne vois pas l'utilité, à moins qu'il n'ait été mis pour , comme qualificatif du souverain.

Restent les deux premiers cartouches que je lis :

Entre et , il n'y a pas □, mais un trait de remplissage. Le commencement du nom est donc *n r*, ce qui ne peut convenir qu'à Néron ou Nerva : c'est le premier de ces empereurs que nous devons avoir ici, car on remarquera l'absence du mot Αὐτοκράτωρ qui régulièrement commence les cartouches postérieurs à Néron. A la suite vient le nom Claudius écrit à l'envers, avec ⊜ et \\ à restituer. Le second cartouche commence par Cæsar, suivi d'un nom mutilé dont les éléments sont aussi, je crois, écrits en ordre rétrograde; en restituant et ⊿, on a la qualification « Germanicus », et l'ensemble serait la transcription de Néron Claudius Cæsar Germanicus.

Le monument serait donc de quatre-vingts ans antérieur à l'époque que lui assignait M. Bouriant. Le cartouche du papyrus Bremner, signalé par Brugsch dans son *Dictionnaire géographique*, est à lire de même.

1. *Mémoires de la Mission archéologique française*, t. II, fasc. II, p. 244.

CLXXXV. — Le nom du personnage dont la tombe a été découverte à Biban el-Molouk par M. Loret présente de singulières variantes. Ordinairement il est orthographié , ; le papyrus fournit la lecture . A deux reprises, le même papyrus introduit un ⌓ abusif : , dont la non-existence réelle est démontrée par les variantes données par un des cercueils : , . Ce personnage qui porte les titres de et était contemporain de la reine Hatchepsu.

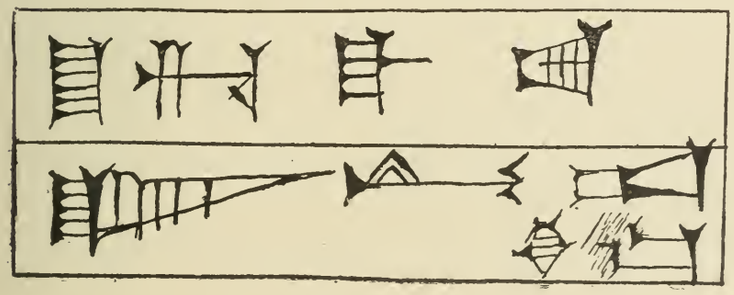
CLXXXVI. — Au Musée de Gizèh existe un cercueil en très mauvais état, provenant de Gournah, de même style que les sarcophages des prêtres de Mentou, ce qui le date des XXVe-XXVIe dynasties, intéressant par les noms qu'il porte, d'un emploi peu commun. La généalogie est donnée ainsi : , une autre fois . Le Dictionnaire de M. Lieblein contient les noms , , analogues au premier; le second nom, avec variante , ne s'est pas encore rencontré; le troisième n'est pas égyptien, il est à rapprocher des noms hébreux שִׁלְשָׁה ou שָׁרֵשׁ.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE ASSYRIENNES

PAR

V. Scheil, O. P.

LIX. *Kurigalzu, roi d'Ur.* — Je possède un fragment de statue en dolérite, qui, à la manière d'une des statues de Gudêa, porte le cartouche suivant :



C'est-à-dire :

Ku-ri-gal-zu

LUGAL ŠIŠ-AB-KI-MA

« Kurigalzu, roi d'Ur. » Plusieurs de nos savants voudront découvrir ici un nouveau *Kurigalzu* et un nouveau roi d'Ur. Chaque formule nouvelle, qui ne s'harmonise pas, d'après leurs conceptions, avec ce que nous savons de tel ou tel prince, nécessite l'invention d'un homonyme. Nous avons déjà plusieurs Dungi, plusieurs Bur-Sin, plusieurs Gudêa, et la question de la multiplication des Maništusu et Mesalim est amorcée.

Pourquoi donc Kurigalzu Ier, qui s'est appelé *sine addito, šar Karduniaš* (*OBI.*, I, pl. 21, n° 43, l. 1, 2) et ailleurs *šar KI ENGI KI Urdu, šar kibrat arba(im)* (*I R.*, 4, XIV, 2; XIV, 3), n'aurait-il pu s'appeler *sine addito,* « roi d'Ur », en souvenir de l'ancienne principauté de ce nom, et, après y avoir construit des temples, comme il ressort précisément de l'origine des briques de *I R.*, 4, XIV, rapportées de Mughair?

L'écriture nous interdit formellement d'assigner à notre Kurigalzu une autre époque que celle des rois kassites. Nous retrouvons ici les signes avec le sommet des clous évasé et vidé, comme ils apparaissent si fréquemment dans les textes de cette époque à Niffer et à Suse.

Cette inscription si curieuse et si piquante est certainement du Kurigalzu Ier que nous connaissons déjà.

LX. *Le texte médical n° 583 du Musée de Constantinople.* — Ce document, dont j'ai publié quelques lignes dans ce *Recueil* (t. XXII, p. 159, note LIV), a frappé l'attention des spécialistes qui s'occupent de l'histoire des origines de la médecine grecque. On me demande une plus ample communication. J'en livre volontiers d'autres passages, copiés il y aura bientôt dix ans et non en vue d'une publication. Malgré ses lacunes et tel quel, il suffira pour confirmer le Dr Œfele dans ses théories sur les sources de la science médicale grecque! C'est d'ailleurs la seule tablette médicale des collections de Constantinople. Elle appartient, comme époque, au Nouvel-Empire babylonien et, comme provenance, aux ruines de Niffer.

Recto

. . . . . .

AG-AG-BI ŠE-KAK (mieux *RU*) *GIŠ-NIM ŠE-KAK GIŠ SAM GIR ŠE-*
[KAK GI ŠUL-ḤI
ŠE-KAK (ou *RU*) *GIŠ-GIR ŠE-KAK GIŠ-MA-NU GI PA-ÙR-GI SAM*
[ra-an-nu-um
ta-pa UR-BI ina NI-GIŠ ŠAR-ŠAR, ka-a-a-na a-di i-nu-uḫ-ḫu TI-LA
ŠEŠ-ŠEŠ-zu-ma

---

5 *SAM ra-an-nu-um ZIR GIŠ-ŠE-NU SAM su-pa-lam GIŠ ŠINIG*
SAM IN-UŠ SIM GAM-GAM ŠIM LI ŠIM ŠE-LI SAM nu-um-ti (?)
ŠIM GAM-MA-KA GIR-A-AB-BA ŠIM AN NIN-IP
ZAG-ḤI-LI-SAR te-nè-é-ti ZID-ŠE-SA-A GEŠ SAM SA-ŠI+ṢAB
ŠE-KAK GIŠ ŠUR-PA GIŠ A-AB-BA SAM ḪAR-ḪAR SAM KUR-KUR
10 *SAM BIL-BIL-É SAM ba-ri-ra-tum ZID AŠ-NA-AN UR-BI ŠAR-ŠAR*
ina šur-šum-mi é-pu-ti ina A KISAL (ou *BUR*)*-SAR im-mu-ti ta-la-a-aš*
ŠIM ra-bi-ki TAR-bak ina SU si-ip-ki te-tir-ri
ba-aḫ-ru-us-su LAL-LAL-zu u šiptu an-ni-tu ŠIT-ŠIT-nu
ka-a-a-na tu-maš-ša-'-šu-ma

---

15 𒁹 𒁹𒁹𒁹 *GI PA-ÙR-GI GI ŠUL-ḪI SE-KAK GI SUL-ḪI*
ŠE-KAK GIŠ SAM ZIR-ŠINIG GIŠ-MA-NU ZIR SAM ṛa-an-nu-um
SAM mu(?)-ka-du ta-pa ina A-ID... 𒁹 *SAG-DU (?)-gi-ri*
ina NI GIŠ šur-man ZIR SAM mu(?)-ka-du SAR-SAR ŠEŠ-SEŠ SU-ma TI

𒁹 𒁹𒁹 *šim-ma-tum* 𒁹 *šeri u (?) SU (?) ŠA-ŠA ru-ub-ṣi ši-ip-ra-ti*
20 *it-ti ŠAM IN-UŠ GIŠ-AZ-ḪU + SI libbi A SA-ŠA RU-di (?)*
ina A bûri ka-la u-mi ina IM qat-rin-ni te-sik-kir ina AN-AN KU-(?)-tim(?)
ina ID-TIG-ZI-GA DUG-nam-ḫar ta-tab-bak i-ra-aḥ-ḥa-aṣ

𒁹 𒁹𒁹 *A ŠA-ŠA ta-tar-rak in A-KISAL-SAR ta-la-a-aš ta-aṣ-ṣa-na-bat-su-ma*
ina ID-TIG-ZI-GA GAB-šu ina A GIŠ ŠE-NU i-ra-aḥ-ḥa-aṣ
25 *...-du-ma SAM AK-UD SIM AN NIN-IP ta-pa NI-GIŠ ERIN-NA ina*
[NI-GIŠ ŠEŠ ... (?)

(Un paragraphe de quatre lignes, illisible.)

Verso

(Trois lignes frustes.)
[𒁹 𒁹] ... *GA (?) an-nu-um SAM ba-ri-ra-tum*
... *GA (?) SAM-ZUN ina nu-ut(?)-ti ...*
ina GA (?) GAM-MA (?) KAL AŠ (ou *KI*) *TAR-bak*
ina GA (?) u GEŠ SAG tu-šab-ši LAL-LAL-zu-ma [TI]

---

5 𒁹 𒁹𒁹 *ZIR SAM ra-an-nu-um ZIR GIŠ ŠE-NU ŠIM GAM ...*
ŠIM-LI ŠIM ŠE-LI šur-šum-mi GEŠ la-bi-ru
ud-du GAZ-NAM ina A-KISAL-SAR im-mu-ti ta-la-[a-aš]
ina zumri te-tir-ri ba-aḥ-ru-us-su ŠU-BI ⟜ *A-AN*

𒁹 𒁹𒁹𒁹 *ZAG-ḪI-LI-ŠAR pu-tu-un-tu GEŠ SAM SA ŠI + ṢAB*
10 *ZID ŠE SA-A SAM ḫa-ši-i SAM ba-ri-ra-tum*
ina GEŠ SAG ina ERÛ(?)-LUḪ-TUR TAR-bak ina zumri te-tir-ri
ŠU-BI ⟜ *A-AN*

𒁹 𒁹𒁹 *ZAG-ḪI-LI-SAR ZID ŠE-SA-A SAM nu-laḥ-ḫa SAM mi(?)-ḫar-pa*
[GIŠ-ŠINIG
ud-du GAZ-NAM ina GEŠ-SAG ina ERÛ-LUḪ-TUR TAR-pak
15 *ZID-AŠ* 𒁹 *ŠI ta-ša-pa-aḥ ina SU te-tir-ri ŠU-BI* ⟜ *A-AN*

ZAG-ḤI-LI-ŠAR ... SAR PA GIŠ ŠU-ŠUM ŠAM AN UT
UR-BI ta-pa A RU-di ina IM qat-rin-ni te-sik-kir
NIR-[illegible]-šu tu-maš-ša-'-ma ŠI+LU NI-GIŠ ŠEŠ SU-ma TI-LA

šur-šum-mi tu-bal ta-pa SIM AN NIN-IP SAM ḪAR-ḪAR
20 *SAM KUR-KUR te-di-en GEŠ-SAG ina ERÛ-LUḪ-TUR TAR-bak*
ZID AŠ ŠI ta-ša-pa-aḫ ba-aḫ-ru-us-su te-tir-ri ŠU-BI A-AN

GIŠ PA ŠU-ŠUM ina A-KISAL-SAR ta-la-a-aš
TAR-bak-ma LAL-zu-ma TI-LA

GIŠ SINIG (?) SAM ŠUM-US GIŠ A-TIR (?) ud-du GAZ-NAM
25 *SIM GAM-GAM SIM LI ta-pa UR-BI ŠAR-ŠAR*
ina KU-GIG u šur-šum-mi TAR-bak LAL-SU-ma TI-LA

TRADUCTION

Ordonnances[1] : Un rameau[2] de l'arbuste NIM, un rameau de l'arbuste *ašagu*[3], un [rameau de *šalali*[4],
un rameau du GIŠ-GIR, un rameau du bois *eri*[5], une tige du PA-UR-GI, l'herbe [*rannum*,
tu (les) cuiras ensemble, dans l'huile tu mélangeras; fermement, jusqu'à ce qu'il se tu le frictionneras, et il sera guéri[6]. [calme,

5 I, 2. L'herbe *rannum*, de la graine de l'arbuste ŠE-NU, l'herbe *supalam*[7], du bois [*gumâlu*[8],
de l'herbe IN-UŠ[9], le simple GAM-GAM[10], le simple LI, le simple ŠE-LI, l'herbe le simple GAM-MA-KA, épine de la mer, le simple dit de Ninip, [*numti* (?),
du ZAG-ḤI-LI-SAR[11], de ..., de la farine de graine de SA-A, du vin doux de la [plante SA[12],
un rameau du bois ŠUR-PA, bois de la mer, l'herbe *ḫaltappanu*[13], l'herbe KUR-KUR (?),

1. Cf. *ZK.*, II, 1-14 (Sayce).
2. ŠE-KAK, ou mieux *še-rù*, est rendu par *ziqpu*.
3. Brunn., 6032 : sorte d'arbuste épineux ou ronce.
4. Brunn., 9877 : *qan šalali*, sorte de roseau (?).
5. *V R.*, 26, 20, *g-h*, et K 4346, col. III, 4; Del., *HW.*, 125.
6. Mot à mot : « il vivra ».
7. *II R.*, 23, 22, *e-f*, explique ce mot par *erinu*, « cèdre ». *V R.*, 26, 30, *c-f*, a GIŠ-ŠE-KAK-A égalant *supalu* et *šušum*. *Šušum* pouvait donc être le nom d'une espèce de « cèdre » et l'idéogramme de Suse, *Šuši*, *Šušun* : ERIN-KI, venir de ce jeu de mot. Ici, *supalam*, précédé de (*sam*), paraît n'être qu'une herbe.
8. Brunn., 2734.
9. UŠ peut indiquer ici le pied mâle d'une plante dioïque.
10. Scheil, *ZA.*, X, 217, 2, 3 : [illegible] GAM-GAM.
11. Cf. *Asurb.*, VI, 79 : *ṭabtu* (*MUN*) *SAM ZAG*, etc., *ušappiḫ*; Brunn., 6512, nom de plante et de pierre
12. Cf. divers textes de Telloh, Scheil, *Rec. de Trav.*, XVIII, 66, 5 et *passim*.
13. Brunn., 8585.

10 le simple BIL-BIL-E, l'herbe *bariratum*[1], de la farine de blé, ensemble tu mêleras,
dans un pot à cuire, dans de l'eau... bouillante[2], tu bouilliras
du simple..., tu y répandras[3], et sur le corps tu étendras le liquide,
avec son (*ou* sur son)... tu le verseras et réciteras l'exorcisme ci-dessus,
fortement tu frictionneras et il sera guéri!
15 Une tige de PA-UR-GI, une tige de *šalali*, un rameau de *šalali*,
un rameau de bois ŠAM, de la graine de *gumâlu*, du bois *eri*, de la graine de la
l'herbe *mukadu* (?), tu cuiras dans l'eau du fleuve... [plante *rannum*,
dans de la résine de cyprès, de la graine de l'herbe *mukadu* (?), tu mêleras, tu le
[frictionneras, et il guérira.
I, 4. .....
20 avec l'herbe IN-UŠ, du bois AZ-ḤU + SI, dans l'eau pure[4] tu jetteras,
dans l'eau de citerne tout un jour, dans une marmite, tu cloras...
de grand matin[5], avec le récipient tu verseras, et il se lotionnera.

I, 2. De l'eau pure tu verseras[6], dans de l'eau... tu bouilliras, tu lui administreras[7]
de grand matin sa poitrine, avec le jus du bois ŠE-NU, il lotionnera
25 ... de l'herbe AK-UD, le simple dit de Ninip, tu cuiras, la résine de cèdre dans
[l'huile de... (?)

(Un paragraphe illisible.)

Verso

I, 1. ... dans ce lait (?), le simple *bariratum*[1],
... dans le lait (?) de plantes[8], dans...
... dans le lait (?)..... tu répandras,
dans le lait (?) et le vin tu mettras, tu le lui verseras [et il guérira].

5 I, 2. De la graine de la plante *rannum*, de la graine du ŠE-NU, du simple GAM,
du simple LI, du simple ŠE-LI, dans un pot de vieux vin
(tout) un jour tu tremperas[9], dans l'eau... bouillante, tu bouilliras,
sur le corps tu étendras, avec son...

---

1. Ou *mariratum* (?)
2. *Immuti*, litt. « (des eaux) bouillantes ».
3. Le signe ŠIL-TAR ne peut être ici qu'un idéogramme suivi du complément phonétique *ḫu-bak*, d'où *šapâku* ou *tabâku*. Nous réservons *šapâku* pour LAL et LAL-LAL, dans la ligne suivante (cf. Brunn., 10112), et lisons ici *tatabak*.
4. ŠA-ŠA = *tebibtu*, Brunn., 12186. *Šakânu* ferait double emploi avec *nadû* qui suit immédiatement.
5. Brunn., 6576 : *šêru*, « l'aurore ».
6. *Tarâku* doit avoir aussi cette valeur que nous rencontrons pour la première fois, — d'autant qu'il est rendu par l'idéogramme DUB comme *tabâku*, *šapâku*, — Brunn., 3931-392. Del., *HWB.*, 714, fournit l'idéogramme DUB d'après *V R.*, 19, 26, 27, *c-d* (cf. K 2008, col. III, 28-29), où *maḫâṣu* clôt la liste. Or, *maḫâṣu* a précisément deux valeurs « briser » et « arroser ». Il y a donc le même phénomène pour *tarâku*.
7. Iftan. de *ṣabâtu*.
8. Suc blanc qui sort de quelques fruits ou plantes.
9. Le signe GAZ a la valeur *maḫâṣu*, « briser », qui, nous l'avons vu, a aussi le sens de « baigner, arroser », de même que *tarâku;* cf. *supra.*, et Brunn., 4725, NAM est probablement pour NA qui suit souvent les verbes.

I, 3. Du ZAG-ḤI-LI-SAR..., du vin doux de la plante SA,
10 de la farine de graine du SA, de l'herbe *ḥašî*[1], de l'herbe *bariratum*[2],
dans du vin excellent, dans un petit vase propre de cuivre tu verseras, sur le corps
[tu étendras

.....

I, 4. Du ZAG-ḤI-LI-SAR, de la farine de graine du SA-A, de la plante *nulaḫḫa*,
[de la plante..., du *gumâlu*,
un jour, tu tremperas dans du vin excellent, dans un petit vase propre de cuivre
[tu le verseras,
15 de la farine AŠ, sur le devant tu saupoudreras, sur le corps tu étendras...

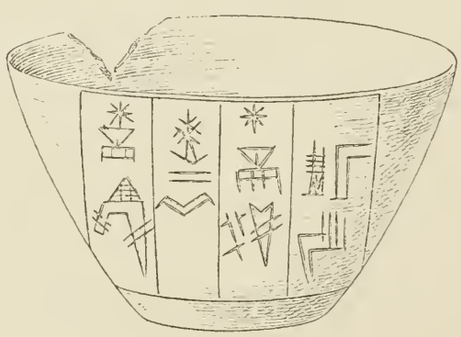
I, 5. Du ZAG-ḤI-LI-SAR..... du bois ŠU-ŠUM, de l'herbe (dite) du soleil,
ensemble tu cuiras, dans l'eau tu jetteras, dans un pot tu cloras,
ses pieds tu frotteras, et avec l'huile tu l'oindras, et il guérira.

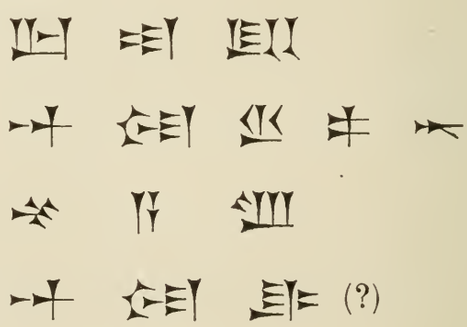
I, 6. Tu apporteras un pot, tu cuiras du simple (dit) de Ninip, de l'herbe *ḫaltappânu*,
20 de l'herbe KUR-KUR, tu broieras[3], du vin excellent dans un petit vase propre
[tu verseras,
de la farine AŠ sur le devant tu saupoudreras, et avec son... (*ou* sur son...) tu
[étendras et...

I, 7. Du bois PA-ŠU-ŠUM dans de l'eau... tu bouilliras,
tu épandras, tu lui verseras, et il guérira.

I, 8. Du bois *gumâlu*, de l'herbe ŠUM-UŠ, du bois A-TIR (?), un jour tu tremperas,
25 du simple GAM-GAM, du simple LI tu cuiras ensemble, tu mêleras,
dans le *musarû marṣu*[4] et le pot tu épandras, lui verseras, et il guérira.

LXI. *Vase avec inscription archaïque.* — Je transcris la légende comme il suit :





Première case. Le premier signe est évidemment *Ur*. La forme en est assez connue. Le deuxième signe est *kin*, comme on peut le voir par la comparaison avec

1. *Herbier de Mardukbalid*, II, 18; cf. K 4152, col. I, 7, 8.
2. Ou *mariratum* (?).
3. *Teṭen*. Rac. טחן, « moudre, broyer », se présente pour la première fois, ici en babylonien, avec le ט. *Tênu* (avec ת), Brunn., 857.
4. Cf. Brunn., 10633.

dans l'obélisque de *Man ištusu* (lire ainsi, à cause de la variante, *Ma-an iš-du-uz-zu* que j'ai signalé dans *OLZ.*, 4, 161). Notre Syllabaire (*Textes élam. sém.*, I, p. 40) le donne au n° 64, avec les trois traits parallèles (au lieu de quatre) placés plus bas.

Le troisième signe est *AT* (*abu*). Les quatre petits traits perpendiculaires se retrouvent dans le même signe plus archaïque encore, qui est le n° 56 de mon *Recueil de Signes archaïques*.

Deuxième case. Le troisième signe est TIN, augmenté de deux traits transversaux qui en font un signe nouveau, avec, sans doute, la même valeur.

Le dernier signe est KUD, TAR, ou peut-être ME.

Les autres signes n'ont rien de particulier.

Troisième case. Le deuxième signe rappelle fort les variantes de *mu* qu'on rencontre dans Lugal zaggisi. Il faut remarquer que l'un des traits transversaux, qui forme habituellement le signe RAŠ-KAŠ, ne passe pas ici d'outre en outre.

Quatrième case. Le dernier signe est composé de deux éléments, d'abord de *SU* et puis d'une sorte de corne autrefois circulaire, maintenant à lignes brisées, qui pouvait être un instrument de musique. On retrouve généralement cet élément dans l'archaïque de ; de plus, il est doublement barré dans l'obélisque de *Man ištusu* (*Textes élam. sém.*, I, p. 40, n°s 110 et 177), ce qui en constitue des variantes nouvelles. Précédé du losange (Man. n° 110) à demi coupé par un trait, il donne certainement la valeur ; précédé du signe *ku* archaïque, *ṣubatu* (Man. n° 177), il semble être une forme ancienne qui s'est fondue avec la précédente pour devenir aussi avec une de ses quatre valeurs phonétiques connues. Enfin, précédé de *su*, je suis porté à le croire confondu aussi avec les formes précédentes dans le moderne .

Quant au sens de ce petit texte, nous avons, dans la première ligne, le nom du donateur du vase UR-KIN-AT ou UR-AT-KIN signifiant *Amilu ab šipri*, ou *Amilu maliku*, ou quelque chose d'analogue.

Le nom divin suivant, bien que séparé par une case, peut appartenir au nom précédent, et le donateur s'appellerait *Amilu ab šipri* (*ilu*) *NIN DIN-SIG-KUD* (ou *GUG*). La déesse NIN DIN-SIG-KUD porte un nom qui signifie celle qui vivifie ceux qui sont frappés ou déchirés. SIG-KUD a, en effet, la valeur *arû*, *galâbu*, « déchirer, arracher » (Brunn., 5595, 5597)[1]. Le tout se rapproche aisément du nom de la déesse (*iltu*) NIN DIN-BAD-GA (Brunn., 11084) qui signifie « celle qui vivifie les morts », et où la lecture provisoire BAD (signe qui a aussi une valeur terminant en *g*, Brunn., 4383, avec le sens de *mâtu*, *mûtu*, *mîtu*, « mort, mourir ») doit, sur la foi de notre nouveau texte, très probablement céder la place à *SIG*; et c'est évidemment de la même déesse qu'il est question dans les deux cas.

Le verbe paraît être MU-A-RU, « il a fait ». Toutefois l'intercalation de A est singulière et donne à réfléchir. De plus, si MU-A-RU est le verbe et NIN-DIN SIG-GUG la dédicataire du vase, que faire du deuxième nom divin, dans la dernière case?

1. Une lecture SIG-ME pour SIG-MEŠ (plur.) ne changerait rien au sens.

Muaru serait-il le nom sémitique signifiant « délégué » (cf. Lay., 33, 6, Sargon, *mu'âru gitpulu*), ou même *mâru*, « fils »?

Le dieu NIN-NAR (?) a pu exister, d'après le nom propre (Man. D 14, 12), *Nar* (?) (177) *i-lum*. On retrouve ce nom dans le deuxième cône d'Urukagina, 5, 1, *TUR*[1]*-PI* (*an*) *NIN-x-*[illegible] *ni-na*.

Notre légende se rendrait donc par :

UR-AT-KIN (*an*) NIN-DIN SIG-KUD
muâru de (*an*) NIN-NAR (?) (a voué ceci),

ou encore :

UR-AT-KIN (*an*) NIN-DIN SIG-KUD
a fait (ceci) pour (*an*) NIN-NAR (?).

LES FONCTIONNAIRES DU RÈGNE DE KHOUNATON

(1383-1365 av. J.-C.)

PAR

Aug. Baillet

On s'est demandé ce que devinrent les fonctionnaires civils et religieux de l'Égypte[2] quand Aménophis IV proscrivit le culte d'Ammon et quitta Thèbes, sa capitale, pour en créer une autre à Khoutaton (aujourd'hui Tell el-Amarna et Haggi-Qandil). A cette question il n'a pas été donné de réponse.

On peut bien imaginer que cette persécution fut restreinte au culte d'Ammon et au changement de capitale, mais ne changea rien au gouvernement de l'Égypte. Comme dans toutes les révolutions, le plus grand nombre des fonctionnaires accepta les ordres du roi et fort peu d'entre eux durent se rebeller contre ses volontés[3]. Les monuments de ce règne ne sont pas très nombreux et donnent peu de détails sur la biographie des contemporains. A Tell el-Amarna, par exemple, les inscriptions sont exclusivement consacrées à exalter le dieu Aton et ne nous renseignent que sur le mouvement religieux. Cependant j'ai relevé quelques documents sur la conduite des fonctionnaires de cette époque troublée. On peut en conclure que la persécution du culte d'Ammon n'eut pas lieu sans amener quelques résistances. Plusieurs textes, en effet, semblent y faire allusion.

Auprès du roi, nous voyons les mêmes courtisans. Râmos, qui vécut sous Aménophis III et mourut sous Khounaton, se qualifie [illegible] (Bouriant, *Mém. Caire*, t. I, p. 9); Nofer-ẓoper-hr-sẓoper rappelle qu'« il a été appelé à la tête des grands », [illegible], ce qui lui donne le droit « de se présenter devant l'être sacré

1. Signe KU, *ṣubâtu*.
2. Cf. Maspero, *Histoire ancienne des peuples d'Orient*, t. II, p. 324.
3. M. Maspero pense le contraire. *Ibid.*, p. 317.

du palais (le roi)[1] », (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 38). De même, Aï dit : « Je fus à la tête des grands », (L., *D.*, III, 107 *d*)[2], ou encore : « Je fus à la tête des grands, des amis, primat royal des deux régions, sur tous les suivants de Sa Majesté », (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 47, l. 11); en cette qualité, « il accompagne le roi dans les cérémonies solennelles », (*ibid.*); Ahmès dit : « Je fus suivant du maître de la double terre » (L., *D.*, III, 98).

Ces ainsi mentionnés, ce sont les *princes* (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 38, 39), les *amis* (*semeru*, L., *D.*, III, 107 *d*; *Rec. de Trav.*, t. XV, p. 39, 47), les *rekhītou* (L., *D.*, III, 107 *d*), les *suivants* (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 41 : « suivant royal dans sa barque auguste »; cf. p. 39, l. 13; p. 47, l. 11, etc.[3]), les *am-khent* (L., *D.*, III, 106 *b*; cf. *s-χentū A nb A*, *Rec. de Trav.*, t. XV, p. 39, l. 11, « mon maître me mit au premier rang »).

Puis, viennent une foule de fonctionnaires attachés au roi : le majordome du palais (*Mém. Caire*, t. I, p. 10, 15; *Rec. de Trav.*, t. XV. p. 44; L., *D.*, III, 98); les porteurs du flabellum à la droite du roi (L., *D.*, III, 105; *Rec. de Trav.*, t. XV, p. 41, 42, 45, 48) et le porte-flabellum derrière le roi (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 42); le ou (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 38; Liebl., *Noms*, 585 et 854); l'intendant du gynécée royal (*mr Suten-ap*; L., *D.*, III, 100-102), et deux *ahemes n kep* (*Mém. Caire*, t. V, p. 587), et la foule des grammates (*Rec. de Trav.*, t. V, p. 44; Liebl., *Noms*, 620), grammates de la table (*Rec. de Trav.*, t. V, p. 44), basilicogrammates (*Rec. de Trav.*, t. V, p. 44, 45; Baillet, *Notice sur la collection Desnoyers*, p. 38; L., *D.*, III, 105); avec un *sodem âš n Suten-àn*, un page du basilicogrammate (*Rec. de Trav.*, t. V, p. 45).

Aï est « père du dieu », c'est-à-dire du roi (L., *D.*, III, 103 et suiv.). Sa femme est *menāt šedt neter* (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 49), *χaker Souten* (*ibid.*, p. 45, 49), « nourrice gouvernante du dieu » (du roi) et « femme de chambre du roi ».

Tous ces grands personnages se donnent tous les titres laudatifs habituels (voir, par exemple, les inscriptions des tombeaux d'Aï ou de l'anonyme du tombeau n° 14).

Les grandes administrations ont toujours les mêmes directeurs et employés :

Au trésor : « l'intendant du double trésor du maître des deux régions » (Liebl., *Noms*, 641), ou « intendant du trésor du maître des deux régions » (*Rec. de Trav.*, t. V, p. 50), ou simplement « intendant du trésor » (L., *D.*, III, 100, 102); puis, les « scribes du trésor du dieu bon » (*Houï*, Liebl., *Noms*, 620) ou simplement « scribes du trésor » (*khâa*, *ibid.*);

Aux approvisionnements : « l'intendant des greniers de la Haute et de la Basse-Égypte », (*Si-Isit*, Liebl., *Noms*, 641) ou simplement « intendant des

1. Ou « d'entrer en présence (du roi), dans le lieu saint du palais ». — Cf. *dif āq per m* (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 41).

2. Même titre du personnage dont le nom a été effacé avec soin dans son tombeau de Tell el-Amarna (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 41, l. 10).

3. Cet anonyme se vante d'être (*ibid.*, p. 41).

greniers » (*ibid.*, 620) et son fils Ap-ouatou-mos (*ibid.*, 749); puis, les « grammates des greniers du maître des deux régions » (*ibid.*, 641), ou « grammates des greniers du Pharaon » (*ibid.*, 620), ou « grammates du double grenier » (*ibid.*, 641); les « chefs de l'*ahou* » (*Paî* et *Houmos*, *ibid.*, 620); enfin, un « intendant du magasin » (*mer ârît*, L., *D.*, III, 98), et encore le « chef des haras » (*mer sesemu n Nb touï*, L., *D.*, III, 105; *Rec. de Trav.*, t. XV, p. 45);

Aux travaux publics : « l'intendant de tous les travaux du roi » (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 41), « l'intendant des travaux » (*ibid.*, p. 45); *Bok*, « l'intendant des travaux dans la montagne rouge pour les pylônes, chef des artistes pour les très grands monuments du roi dans le temple d'Aton à Khoutaton » (DE MORGAN, *Mon.*, t. I, p. 40); « l'intendant des travaux à Khoutaton » (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 45); et les artistes qu'ils emploient : « le chef des artistes, *Men*, » père de l'intendant Bok, originaires d'Héliopolis (DE MORGAN, *ibid.*); un chef des orfèvres du temple d'Aton à Memphis (MARIETTE, *Guide*, p. 304); un sculpteur (*za hotep, za basant*) d'Ammon au lieu de vérité à l'Occident de Thèbes (*Mém. Caire*, t. V, p. 604, 610); un peintre (, L., *D.*, III, 100); PENΘŪ (L., *D.*, III, 91);

Aux armées : des généraux (, BOURIANT, *Mém. Caire*, p. 10, 15; *Rec. de Trav.*, t. XV, p. 39-41, 45); un chef de gendarmerie à Khoutaton (*Mém. Caire*, t. I, p. 17, *her Mâzaou*); un officier des gardes du roi (*hâût n mnftu ntï m-bah Honf*, *ibid.*, p. 18);

A l'administration des provinces ou des villes : les *mer nut za* (*Nekht-p-aten*, *Rec. de Trav.*, t. XV, p. 38); le *hâ n Khut-aton* (*Nefer-χoper-her-skhoper*, *ibid.*).

L'administration religieuse est aussi représentée par plusieurs de ces personnages. La persécution du culte d'Ammon ne commença qu'au milieu du règne d'Aménophis IV, de sorte qu'on trouve sur les monuments de son temps le nom de dignitaires du temple d'Ammon : un purificateur, grammate du temple d'Ammon (*Mém. Caire*, t. V, p. 585); un purificateur d'Ammon (LIEBL., *Noms*, 585; *Mém. Caire*, t. V, p. 587); un « intendant des troupeaux d'Ammon » (LIEBL., *Noms*, 620); un « prophète d'Hathor à Thèbes » (*Mém. Caire*, t. V, p. 589); deux « musiciennes d'Ap-ouatou » (LIEBL., *Noms*, 620), et un « prophète de Ptah » (*Mém. Caire*, t. V, p. 589).

Les temples d'Aton à Khoutaton, à Memphis et même à Thèbes devaient naturellement fournir des exemples de leur hiérarchie. Le roi prenait le titre de « premier prophète d'Har-akhuti hâï m khut m ran f m Śû m aten » (L., *D.*, III, 110 *i*); mais il y avait dans la nouvelle capitale un « *n p aten* » (*Merî-râ*, L., *D.*, III, 92-97), comme à Héliopolis; et un , un « intendant de la demeure où se repose Aton » (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 39); une administration du trésor, ayant un intendant et des scribes (LIEBL., *Noms*, 641); un intendant des troupeaux (*ibid.*, 620 et 641); un (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 44); un (LIEBL., *Noms*, 543).

On trouve au temple de Memphis un intendant de la demeure d'Aton (*Proc. S. B. A.*, 1895, p. 153), un chef des orfèvres (MASPERO, *Guide*, p. 304), un chef des marchands

du temple d'Aton (MARIETTE, *Mon. div.*, p. 562) et (DE ROUGÉ, *Inscr.*, LIV; LIEBL., *Noms*, 622)[1].

La ville était administrée par un haut fonctionnaire, le MR NUT ZA (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 38) qui avait rang, le prince héréditaire, etc. (*ibid.*), et par un « préfet de Khoutaton » (*hâ n Khutaton, ibid.*). Il y avait un « intendant des travaux (*mr katu*) de Khoutaton » (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 45). Là aussi, probablement, le et l' dont j'ai signalé plus haut les intendants.

Enfin, je citerai un « intendant de la demeure de Râ à Héliopolis » (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 41).

Ces séries ne donnent pas la hiérarchie complète de chacune des administrations auxquelles ces fonctionnaires appartiennent; mais elles offrent assez de renseignements pour qu'on puisse conclure que l'administration de l'Égypte ne subit aucun bouleversement. Il n'y eut qu'une ville de plus en Égypte, dont l'administration civile et religieuse fut modelée sur celle de toutes les grandes villes.

Ce point une fois acquis, voyons s'il est possible de savoir comment fut accueillie la politique du roi et la création de la nouvelle capitale.

Voici que Nofer-hât[2], dont le tombeau est à Haggi-Qandil (n° 7), demande « une

1. Pour les époques postérieures, je n'ai plus noté qu'un (MARIETTE, *Mon. div.*, 107 *c*).

2. Dans son tombeau (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 37), on ne lit plus que . Mais je pense qu'on peut l'identifier avec un d'une stèle de Leyde (LIEBL., *Noms*, 585), parce que celui-ci est et que son fils est . On pourrait ainsi établir leur généalogie de la manière suivante :

Uab n Amen
et *χer-heb* aux funérailles d'Aménophis II.

sous Toutmès IV.

sous Aménophis III.

Mêmes titres, probablement.

sous Aménophis IV.

Houî a pour frère un qui pourrait aussi bien être le , *erpâ hâ*, *sâhûtï* (?), *mr nut*, *za*, dont le tombeau est aussi à Haggi-Qandil (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 38). Il aurait changé la finale de son nom, comme le fit la princesse qui épousa le roi Tout-ânkh-Amon et fut reine sous le nom de . Ce serait un autre exemple d'une famille abandonnant le culte d'Ammon pour s'attacher au régime inauguré par Khounaton (voir plus loin, ce qui est dit de la famille de Khâa).

longue vie pour voir le maître des deux régions, de ne point cesser [de voir] ses beautés », (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 37). Un général, propriétaire du tombeau n° 14, dont le nom a été soigneusement effacé, dit de même : « Qu'il (le roi) me donne vie, santé, force, contentement devant le Maître des deux régions pour voir ses beautés chaque jour » (*ibid.*, p. 41). Le basilicogrammate Anuî (*ibid.*, p. 45), Aï, qui sera roi (*ibid.*, p. 45; L., *D.*, III, 107 *d*, col. 3), le basilicogrammate Ahmès (L., *D.*, III, 107 *a*, col. 6) ne cesseront de contempler les beautés du roi ou d'écouter ses instructions[1]. Un autre dignitaire rappelle que « dès sa jeunesse, il a rendu au roi un hommage dévoué », (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 41). Le gouverneur de Thèbes sous Aménophis III, Râmos, y avait commencé son tombeau et décoré tout un côté de scènes et d'inscriptions en l'honneur d'Ammon et y avait représenté Aménophis IV jeune; puis, il le continua d'après le nouveau style, avec le portrait de Khounaton.

Une famille thébaine trouva dans l'apostasie du culte d'Ammon l'avancement de sa fortune. Par la comparaison des deux stèles[2] de Leyde, V 26, et de Vienne, 53, on voit Khâa, d'abord « intendant des taureaux d'Ammon », , et son petit-fils Houî, d'abord « scribe du trésor du dieu bon », (Liebl., *Noms*, 620 = 2044), devenir, l'un « intendant des troupeaux d'Aton », , l'autre « basilicogrammate et intendant du trésor du roi », (*ibid.*, 641 = 2045). Un deuxième Khâa, de la même famille, de « grammate du trésor (royal!) », devint « grammate du trésor d'Aton » (*ibid.*, 620 et 641). Enfin, Ap-ouatou-mos, fils du premier Khâa, de « grammate » (*ibid.*, 620), devint « grammate des greniers du roi » (*ibid.*, 641)[3], et même fut promu « basilicogrammate et intendant du grenier du roi » (*ibid.*, 749)[4].

Tous ceux-ci sont courtisans, adhérents zélés du nouveau règne; mais leur insistance ne marque-t-elle pas qu'ils protestent contre une opposition plus ou moins avouée? En effet, d'autres, au contraire, se vantent de leur résistance aux idées nouvelles. Nofirhotpou, qui mourut l'an III de Haremhabi, glorifie de la manière suivante son dévoue-

1. *S-χntū A nb A; ar sebīt f, aū A hr Sdem mtū° f aū ben ab° ar A hr maa* *k* (*Rec. de Trav.*, t. XV, p. 39, l. 11), et *dū k Sī* *m Šes° k, aū ben ab p' mes Aten* (*ibid.*, l. 13-14), *aū ben ab°* *f ñ* *p' aten°* (*ibid.*, p. 47, l. 15-16).

2. J'ai, le premier, signalé, dès 1877 (*Notice sur la collection égyptienne de l'abbé Desnoyers*, p. 40), les concordances et la date de ces deux stèles, que Bergmann a depuis étudiées (*Rec. de Trav.*, t. IX (1887), p. 41-43). Ni Bergmann ni Lieblein (*Noms*, II (1891) n'ont connu cet opuscule. M. Petrie, qui cite avec soin les moindres monuments du règne de Khounaton, a passé sous silence tous les personnages des stèles 620, 641, 749 (*Hist.*, t. II, 225-229).

3. La stèle le qualifie , ce qui est une faute du graveur pour « basilicogrammate », ou plutôt pour , car on ne connaît pas le titre de « basilicogrammate des greniers ». Il était seulement « grammate du grenier du roi » et devint « basilicogrammate » quand il fut promu « intendant du grenier royal » (Lieblein, *Noms*, 749).

4. Cette promotion n'a pas encore été signalée.

ment à Ammon : « Celui qui multiplie les biens, qui sait donner, c'est le dieu roi des dieux : il connaît qui le connaît; il récompense qui le sert; il protège son partisan » (Mariette, *Mon. div.*, pl. 28 *a*).

Un personnage d'époque un peu postérieure va encore plus loin dans la voie de la réaction. Dans le tombeau de Mès, scribe du trésor de Ptah, « l'une des salles est décorée d'une longue inscription contenant le récit d'un procès, qui, commencé sous le règne d'Ahmès Ier et repris de plus belle sous Horemheb, ne se termina que sous Ramsès II. Il y est fait mention d'Aménophis IV sous la désignation de « le vaincu de Khoutaten » (Tell el-Amarna)[1] ».

Ainsi ce fonctionnaire memphite se sert, en parlant d'un roi, de l'expression de mépris dont les rois d'Égypte qualifiaient leurs ennemis vaincus. Il ne prend pas garde que ce roi est apparenté au souverain régnant.

En fin de compte, il reste prouvé que, pendant comme après le règne d'Aménophis IV, il se passa ce qui arrive dans toutes les révolutions. Rien ne fut changé à l'administration civile, militaire, religieuse, etc., de l'Égypte. Le roi trouva des flatteurs pour sa réforme : quelques-uns en profitèrent pour gagner des grades dans la hiérarchie; un petit nombre bouda le nouveau régime et s'en vanta lorsqu'il fut tombé.

LA STÈLE DE ZOUARTHNOTZ

PAR

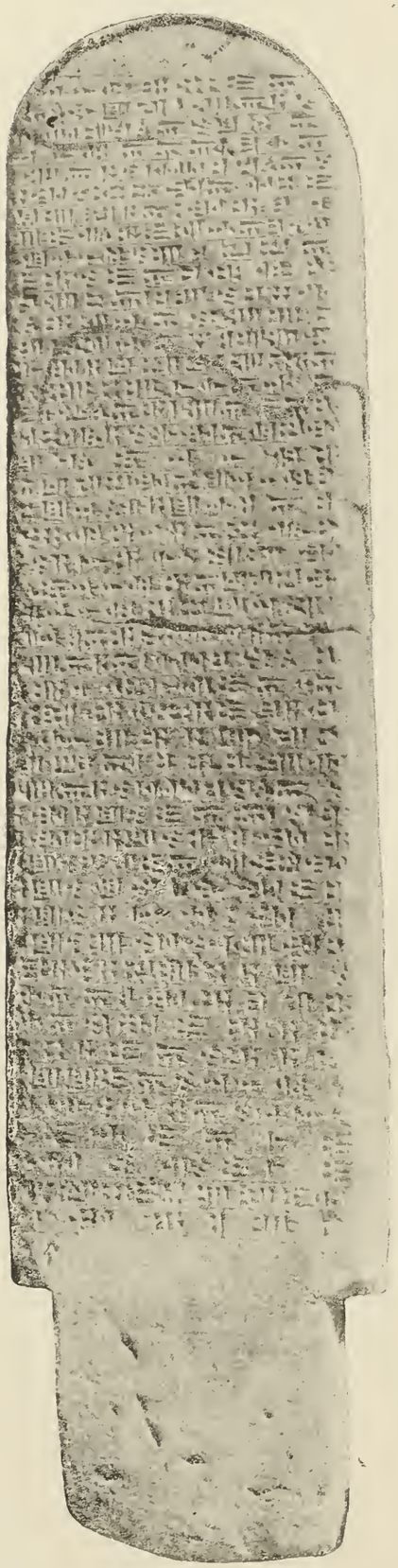
K. J. Basmadjian

Les ruines de la cathédrale de Zouarthnotz, ou autrement dite Saint-Grégoire d'Arapar, se trouvent entre Etchmiadzine et Érivan, à une heure de distance d'Etchmiadzine vers l'est. Jusqu'à l'an dernier, on n'y voyait qu'une petite colline, élevée sur le champ, avec quelques débris du monument; mais, grâce aux fouilles du R. P. Khatchik Dadian, on a trouvé des piédestaux, des colonnes brisées, des chapiteaux byzantins portant chacun un aigle aux ailes ouvertes, une croix en mosaïque et, ce qui est plus important pour le monde savant, une inscription vannique en quarante-sept lignes du roi Rusas, fils d'Argistis, gravée sur une stèle semblable à celles de Kélichine et de Kéchiche-gueul.

On ne peut pas dire exactement si la stèle a été érigée là où on l'a trouvée avant qu'on ait pu mettre au jour son socle. J'ai fait les recherches nécessaires et plusieurs fois j'ai assisté aux fouilles pour pouvoir en trouver la trace, mais tous mes travaux restèrent infructueux. En tout cas, on peut dire qu'elle provient de Quṭurli, dont il est question à la sixième ligne de notre inscription, pays où a été érigée la stèle après la domination de Rusas. Le déplacement en a eu lieu bien probablement au moment où on était en train de bâtir la cathédrale de Zouarthnotz.

1. *Fouilles dans la nécropole de Memphis* (1897-1899). Communication faite par M. Loret à l'Institut égyptien, séance du 5 mai 1899.

D'ailleurs on sait, par les historiens classiques de l'Arménie, que cette église a été construite par le katholikos arménien Nersès III dit le Constructeur (641-661) et avec le concours de Constant II, empereur d'Orient (641-668). En effet, on en voit, parmi les chapiteaux, quelques-uns qui portent les monogrammes ΝΑΡϹϪ et ΚΑΘΟΛΙΚϪ. Un chroniqueur arménien du XIIe siècle, Samuel d'Ani, précise même la date de la construction en nous donnant le chiffre 654. Par conséquent, la stèle a été déplacée de Quṭurli, au milieu du VIIe siècle de notre ère, avec d'autres pierres de construction, et elle a été posée au linteau de la porte principale de l'église, du côté de l'ouest, où on l'a trouvée ensevelie sous les décombres, brisée par le milieu.



La stèle a 2 mètres 20 de hauteur sur 62 centimètres de largeur, sans compter la partie inférieure qui servait à fixer la stèle dans le socle; cette partie mesure 41 centimètres. L'épaisseur de la stèle est de 32 centimètres.

L'inscription appartient à Rusas, fils d'Argistis. Mais quel est ce Rusas? Je crois qu'on peut répondre sans doute que c'est Rusas II, fils d'Argistis II, le contemporain de Sennachérib.

Les textes assyriens et vanniques nous donnaient, jusqu'à présent, deux Rusas : 1° Rusas Ier, fils de Sarduris II, le contemporain de Sargon, et 2° Rusas, fils d'Erimenas, le contemporain d'Assurbanipal. Or, cette inscription vient nous confirmer l'existence d'un troisième Rusas, dont il est déjà question, sur le bouclier en bronze du British Museum, provenant de Van et acheté à Constantinople par sir A. H. Layard. Le Prof. Sayce attribue ce bouclier à « Rusas, fils d'Erimenas, petit-fils d'Argistis » (*JRAS.*, 1882, p. 654, et 1894, p. 705-706). A mon avis, il fallait traduire cette inscription : « Rusas d'Erimenas *de* Rusas d'Argistis; » c'est ainsi que nous aurions la filiation bien exacte selon la stèle de Zouarthnotz (lignes 2-3, 5, 26 et 31), qui ne laisse aucun doute et qui confirme l'opinion de M. Lehmann (*ZA.*, IX, 82, 339). Par conséquent, nous avons :

Rusas Ier, le contemporain de Sargon; son fils
Argistis II, — — et de Sennachérib; son fils
Rusas II, — Sennachérib; son fils

Erimenas, le contemporain d'Assarhaddon; son fils
Rusas III, — d'Assurbanipal.

Quant au pays de Quṭurli, dont il est question dans notre inscription (l. 6), je crois que c'est le petit village actuellement nommé *Khoudourlou*, deux heures de distance de Tache-Bouroun, vers le sud, aux pieds du mont Ararat. Tache-Bouroun et ses environs, jusqu'à Sardarabad, nous ont déjà donné plus d'une dizaine d'inscriptions vanniques.

Ainsi, le fleuve Ildaruni (à la ligne 14) ne doit être que le *Kara-sou* actuel, qui n'est pas bien loin de Khoudourlou.

Le caractère paléographique de cette inscription est à remarquer, car nous y trouvons la même forme d'écriture que dans l'inscription de Kélichine ; ainsi, par exemple, nous avons ⊢⊢⊥ au lieu de ⊢⊢⊤⊢, ⊢⊥ au lieu de ⊢⊤⊢, etc.

Voici maintenant la transcription et la traduction de l'inscription entière :

1 (*AN*) *Ḥal-di-e eurie giššurie i-ni*	1 Au dieu Ḥaldi, le seigneur du monde, cette
2 (*TAG*) *pu-lu-si* ⊤ *Ru-sa-a-š*	2 stèle Rusas
3 *Ar-giš-te-ḥi-ni-š ku-gu-ni*	3 d'Argistis a fait faire.
4 (*AN*) *Ḥal-di-ni-ni uš-ma-ši-ni*	4 Aux Ḥaldiens les illustres,
5 ⊤ *Ru-sa-a-š* ⊤ *Ar-giš-te-ḥi-ni-š*	5 Rusas d'Argistis
6 *a-li* (*MAT*) *Qu-ṭur-li-ni ḥu-bi-i*	6 dit : J'ai conquis le pays de Quṭurli,
7 *qi-u-ra-a-ni šu-li-e ma-nu*	7 tout ce qui appartenait à lui de chaque côté
8 *u-i gi-e-i iš-ti-ni ma-nu ri* (?)	8 et sa frontière entière...
9 *eurie-KI* (*AN*) *Ḥal-di-š u-bar-du-du-ni*	9 le prince de la terre, Ḥaldi m'octroya (?);
10 *i-e-š i-ni* (*GIŠ*) *ul-di-e*	10 moi, ce monument
11 *te-ru-bi GAN* (*GIŠ*) *u-še* (*GIŠ*) *za-ri*	11 j'ai érigé; un jardin aux arbres de cyprès (?) et de chêne (?),
12 *šu-ḥi-e iš-ti-ni te-ru-u-bi*	12 en son milieu (?), j'ai planté.
13 *patari šu-ḥi iš-ti-ni ša-tu-u-u-li*	13 Une ville, en son milieu pour fonder,
14 *pi-li* (*ID*) *Il-da-ru-ni-a-ni*	14 un canal du fleuve Ildaruni
15 *a-gu-u-bi u me-ši-ni ti-ni*	15 j'ai creusé, et des libations, — au nom
16 *i-nu-ka-ḥi-ni-e* ⊤ *Ru-sa-i-ni-e*	16 de l'exécution (des ordres) de Rusas, —
17 *ḥu-bi gi a-še pi-li-ni ki-du-li*	17 j'ai reçu. Le mur de la maison du canal est achevé (?).
18 *LU-BIR-TUR* (*AN*) *Ḥal-di-e*	18 Un petit agneau au dieu Ḥaldi
19 *ni-ip-si-du-li-ni LU* (*AN*) *Ḥal-di-e*	19 on doit immoler. Un mouton à Ḥaldi,
20 *ŠUM LU* (*AN*) *Teišba-a LU* (*AN*) *Ardi-ni-e*	20 sacrifice d'un mouton à Teisbas, un mouton à Ardis,

21 *še-ḥa-di-e AN-a-ni qu-gi-[e]*	21 comme offrande présentant aux dieux (?).
22 *a-še A-MEŠ-e ši-a-ṣi-u-li*	22 Pour l'abondance du réservoir d'eau (?),
23 *BIR-TUR (AN) Ḥal-di-e ni-ip-si-du-li*	23 un chevreau à Ḥaldi doit immoler,
24 *LU (AN) Ḥal-di-e ŠUM LU (AN) Teišba-[a]*	24 un mouton à Ḥaldi, sacrifice d'un mouton à Teisbas,
25 *LU (AN) Ardi-ni-e še-ḥa-[di] AN-a-ni [qu-gi]*	25 un mouton à Ardis, comme offrande présentant aux dieux (?),
26 [Y] *Ru-sa-a-ni* Y *Ar-giš-te-ḥi-e*	26 de la part de Rusas d'Argistis,
27 *[erilani] taraini erilani al-su-i-ni erila-ni*	27 roi puissant, roi grand, roi
28 *šu-ra-u-e erilani (MAT) Bi-a-i-na-a-u-e*	28 du monde, roi des Vanniens,
29 *[erilani] erila-(MEŠ-)u-e a-lu-si-e*	29 roi des rois et de
30 *patari Ṭu-uš-pa-e pa-ta-ri*	30 la ville de Tosp.
31 [Y] *Ru-sa-a-š* Y *Ar-giš-te-ḥi-ni-š*	31 Rusas d'Argistis,
32 *a-li a-lu-še i-ni DUP-TE-e*	32 dit : Quiconque cette inscription
33 *tu-li-e a-lu-še pi tu-li-e*	33 détruirait, quiconque le nom effacerait,
34 *[a-]lu-še e-si-i-ni su-u-i-du-li*	34 quiconque ces ordres s'approprierait,
35 *a-lu-še KI-TIM-me pu-li-i-e*	35 quiconque ferait tomber par terre,
36 *a-lu-še A-MEŠ ḥu-šu-li-e*	36 quiconque jetterait dans l'eau,
37 *[a-]lu-še u-li-še ti-u-li-e*	37 quiconque, quel qu'il soit, prétendrait :
38 *i-e-š za-du-u-bi a-lu-še*	38 « C'est moi qui l'a érigé, » quiconque
39 *ti-ni-ni tu-li-e ma-si-e*	39 le nom effacerait, son propre
40 *ti-ni te-li-i-e a-i*	40 nom y placerait (?) ! — que ce soit
41 *[MAT] Bi-a-i-ni-še-e a-i*	41 un Vannien, que ce soit
42 *[MAT] Lu-lu-i-ni-še (AN) Ḥal-di-š*	42 un Lulubien, — que Ḥaldis,
43 *(AN) Teišba-š (AN) Ardi-ni-š AN-MEŠ-š*	43 Teisbas, Ardis, les dieux,
44 *me-i ti-i-ni me-i*	44 et son nom, et sa
45 *[a]r-mu-zi-i me-i*	45 famille entière (?), et ses
46 *zi-il-bi-i qi-u-ra-i-di*	46 parents (?), en tout,
47 *[tu]-li-e tu-u-[ni].*	47 qu'ils exterminent...

NOTES PHILOLOGIQUES

2. — *TAG pulusi,* c'est « la stèle » même; on écrit « l'inscription » par *DUP-TE* ou par *armanêli.*

3. — Le verbe *kûi* signifie « faire, ériger[1] »; or, *ku-gu-ni* signifierait « il a fait

1. Voir l'inscription de Kélichine, texte vannique, l. 35.

faire » ou « il a fait ériger », avec le causatif *gu* précédé d'un suffixe verbal *ni* indiquant la 3e personne du singulier.

7. — Le mot *qiura(-ani)*, et à la ligne 46 *qiura(-idi)*, me semble signifier « tout » au lieu de « côté » proposé par Sayce; pour « côté », je propose le mot *šuli* après l'avoir détaché de *manu*[1], répété même à la ligne suivante (l. 8), tout isolé de *šuli*. En outre, *manu* est déjà connu par d'autres textes et signifie « chaque, chacun »; cf. aussi *mânu*, *manuš*, *manu-lê*, etc.

8. — Il faut certainement lire *giei ištini* pour *gieiš tini*, lu par quelques savants, car *giei* et *ištini* existent indépendamment l'un l'autre; ainsi, pour *giei*, voir Schulz, n° III, l. 1, 2, et n° VIII, l. 11: pour *ištini*, voir *passim*. Le mot *giei* signifie « mur », d'une racine *gi* = « se tenir », mais ici il faut le traduire par « barrière, frontière ». *Ištini* est l'adjectif possessif. — Je ne puis pas restituer le dernier signe, si c'est un [illegible] ou un [illegible]; or, le sens m'en semble obscur.

9. — Le dernier mot *ubar-* ou, si l'on veut, *umaš-duduni* signifierait peut-être « octroyer » suivant le sens.

11. — *Zari* ou *zâri* ne signifie pas « porte », mot que nous donne Sayce; ici, nous le voyons accompagné non seulement d'un autre arbre, mais aussi de l'idéogramme de « jardin ». C'est dans ce jardin-là que ces deux arbres étaient plantés. Je traduis *uše* par « cyprès » et *zari* par « chêne », en considération de l'abondance de ces arbres en Arménie. On peut même approcher le mot *zari* de l'arménien ծառ (*tzar*) qui signifie tout simplement « arbre ». Le P. Scheil propose de rapprocher le nom vannique de l'arbre *uše* du terme analogue babylonien *ušû* qui a probablement le même sens. Le bois GIŠ KAL, idéogramme de *ušû*, est bien connu, de même que la pierre TAG KAL (= *ušû*) qui paraît être le dolérite. Mais c'est aux naturalistes de nous dire si dans les forêts du Taurus, de l'Arménie et du Kurdistan il a pu exister vraiment un bois dur et noir permettant la comparaison du bois *uše* avec la pierre *ušû* ou dolérite; l'identification avec l'ébène est loin d'être prouvée.

12. — *Šuḥie* signifie probablement « centre, milieu »; car, ici et dans l'inscription de Meher-Kapoussi (ll. 27, 28, 29, etc.), les contextes demandent le substantif « milieu ». Sayce, Guyard et D. Müller, chacun, donnent un sens différent.

13. — Je transcris l'idéogramme [illegible] par *patari* au lieu de *pa-um-ri* que donne la copie de l'inscription de Melazgerd (*Rec. de Trav.*, t. XVIII, p. 75-77); car, à la ligne 30 de notre inscription, on voit nettement que le scribe a voulu remplacer la forme si fréquente [illegible] *Ṭušpae* [illegible] par [illegible] *Ṭušpae* [illegible], ce qui prouve que l'original de l'inscription de Melazgerd, aussi, porte certainement [illegible] et non pas [illegible], mais le copiste y a fait une petite erreur. Le mot *patari* explique peut-être le sens du nom du pays et de la ville de Paiteri ou Paddiri, mentionné dans *Tiglatpilasar Ier*, IV, 77, *Šamši-Adad IV*, II, 7, *Sargon Nimrud*, 12, et le Cylindre B d'*Aššurbanip.*, III, 59. — Je fais remarquer que *šatû-li* est écrit par *ša-tu-*[illegible]*-u-li*, mais l'existence du mot *šatû* (dans l'inscription de Malatia, ll. 17 et 24)

1. Sayce lit ensemble *šulimanu* et l'explique par « Every day (?) », avec un point d'interrogation (Voir *JRAS.*, 1893, p. 19, et 1894, p. 728).

m'amène à lire *ša-tu-*𒁹𒁹𒁹𒁹*-*𒁹𒁹𒁹𒁹*-li,* supposant que le scribe n'a pas eu assez de place pour allonger les deux traits horizontaux de 𒁹𒁹𒁹 afin de faire 𒁹𒁹𒁹𒁹. Si, au contraire, on lit *šatu kiduli,* on peut, en ce cas, identifier ce dernier mot avec *kiduli* de la ligne 17, signifiant probablement « achever », sens qu'exige le contexte à la ligne 17.

14. — La signification de « canal » pour *pili* est bien claire ici en considération du nom de fleuve qui suit.

19. — Le contexte et d'autres passages analogues, par exemple, ceux de Meher-Kapoussi, d'Aschrut-Darga, etc., me permettent de traduire le mot *nîpsi-duli-ni* par « immoler-doit-on ».

21. — Le P. Scheil propose d'expliquer *šeḥadie* (cf. *infra,* 25), suivi de *AN*(*-MEŠ*), les dieux en général, et précédé de trois noms de dieux particuliers, par « la *totalité* des dieux ». C'est le mot qui est rendu idéographiquement par 𒁹𒁹𒁹𒁹 (*ina*) *puḥru,* « la totalité », dans Meher-Kapoussi, l. 3, dans un même contexte : aux dieux (*AN*) *Ḥaldie* (*AN*) *IM* (*AN*) *UT AN*(*-MEŠ*) 𒁹𒁹𒁹𒁹 𒁹𒁹𒁹 *tant de victimes! — Ibid.,* 30, (*AN*) *Ḥaldie III LU-ŠUM-MEŠ AN*(*-MEŠ*) 𒁹𒁹𒁹𒁹 𒁹𒁹𒁹.

22. — L'expression *aše auie,* littéralement « la maison d'eau », désigne le « réservoir »; il y a, en effet, un petit lac à la source de Kara-sou. — Je crois être dans le vrai en traduisant le mot *šiaṣiu-li* par « l'abondance ».

25. — Restitution d'après la ligne 21.

27. — Je lis *erilaš* l'idéogramme royal 𒁹𒁹, lecture que mon illustre maître le P. Scheil a relevée pour la première fois dans ce *Recueil* même, t. XVIII, p. 75-77. Le suffixe *ni* de *erila-ni* sert probablement ici à désigner un cas oblique; je donne à *erilaš* aussi la désinence *ni* pour l'accorder avec *Rusani;* de même, pour *taraini.*

29. — Le P. Scheil a déjà montré qu'*alu-si* est l'équivalent de l'assyrien *ša* (Voir *Rec. de Trav.,* t. XIV, p. 157).

33. — Le verbe *tulie* signifie sans doute « détruire, effacer », non pas « enlever », sens que nous donnent les assyriologues.

37. — Je crois que le verbe *ḥušulie* signifie « jeter » (dans l'eau).

40. — La formule *ai* signifie sans doute « que ce soit », d'après le contexte.

42. — La preuve que le P. Scheil avait raison d'identifier le nom de Lulume à celui de Lulubi, c'est que nous avons ici la forme Lulu-i, contractée avec Lulu-wi et Lulu-bi (*Rec. de Trav.,* t. XIV, p. 103). D'autre part, les textes d'Élam et de Babylone nous montrent aussi les *Lulubi* comme limitrophes de ces grands pays, ou, du moins, se mouvant dans leur sphère d'influence. Nous tenons donc cette contrée comme par ses deux extrémités.

44. — La forme adverbiale *mei* signifie « soit son... » ou « et son... ».

45. — Il me semble que le mot *armuzî* signifie « la famille entière ».

46. — Ainsi, *zîlbî* signifierait « parents ».

Note. — L'inscription de Chahriar, que j'ai présentée à la onzième session du Congrès international des Orientalistes, tenu à Paris les 5-12 septembre 1897, porte sur

l'original : *Argištiš Menuaḫiniš ini ašiš zaduni* = « Argistis de Menuas a élevé cette maison ». Elle est tout à fait pareille à l'inscription de Ghazandji. Ces deux mots *zui arḫuiani* qu'on lit sur la copie envoyée par Mgr Sembatiantz n'existent pas sur l'original que j'ai consulté pendant ma mission scientifique. La pierre n'est plus à Chahriar; elle se trouve aujourd'hui à Etchmiadzine.

THE EGYPTIAN ORIGIN OF THE ALPHABET

AN HISTORICAL INSTANCE IN SUPPORT OF DE ROUGÉ'S ALPHABETIC PROTOTYPES

BY

M. G. Kyle

Ancient Greek and Latin authors recognized a mysterious haze of tradition concerning the Egyptian origin of the Phœnician alphabet. But, though they neither resolved its mystery nor penetrated very far into its haze, they seem to have had no doubt either of its existence or of its genuineness. To them it was as mysterious, but also as real, as the golden purple haze which ever hangs over their classic shores. While Eusebius rests the case with the authority of Sanchoniathon, he seems to rely upon that authority; and Tacitus shows no hesitation when he says : " Primi per figuras animalium Ægypti sensus mentis effingebant (ea antiquissima monimenta memoriæ humanæ inpressa saxis cernuntur) et literarum semet inventores perhibent; inde Phœnicas, quia mari præpollebant, intulisse Græciæ, gloriamque adeptos, tanquam repererint quæ acceperant. Quippe fama est Cadmum classe Phœnicum vectum rudibus adhuc Græcorum populis artis eius auctorem fuisse." Later writers have been less credulous and until the third quarter of the last century had about run its course modern investigation totally discredited the classical tradition. Gesenius, the Prince of Semitic scholars of that generation, held the opinion of the classic authors to be erroneous. The position taken by Renan in 1855 was still firmly held : " L'origine de l'écriture chez les Sémites, comme chez tous les peuples, se cache dans une profonde nuit. L'alphabet sémitique vient-il des hiéroglyphes de l'Égypte ou des caractères cunéiformes de l'Assyrie? Tient-il des uns et des autres? Sont-ce les Hyksos qui firent passer l'écriture égyptienne de l'état phonétique à l'état syllabique ou alphabétique? "

This settled condition of opinion up to the year 1874, when the researches of Emmanuel de Rougé were first published to the world by his son Jacques de Rougé, is of itself sufficient guarantee of the scientific value of a work which could at once dislodge that opinion and reinstate the discredited classical tradition. A value and importance still attested no less, indeed, by the opposition of its enemies than by the support of its friends. E. de Rougé turned Ewald's shrewd guess : " Sont-ce les Hyksos qui firent passer l'écriture égyptienne de l'état phonétique à l'état syllabique ou alphabétique? " as Renan puts it, into a potential prophecy of discovery. He cast the hieratic of the Old Empire, the inheritance of the Hyksos, into the alembic and by the

strictest scientific method the distillation therefrom was his list of alphabetic prototypes.

Now, if the Phœnician alphabet was derived from this selection of hieratic characters, then the selection must have been in existence as a selection, standing out more or less distinctly from among the alternative representatives of Egyptian sounds, before the process of derivation was carried very far and long before it was completed. For the derivation was a process and not accomplished in a day or by the dictum of any mythical Cadmus. Such a selection must have been in use either among the Egyptians or among the Phœnicians sometime before the process of derivation made much progress. Where was such selection of alphabetic characters ever actually used for practical purposes either by the Egyptians or by the Phœnicians, before the process of derivation was completed? An historical instance, the dearest desideratum of every scientific enquirer, has been wanting.

E. de Rougé showed such a list of hieratic characters selected by himself to sustain a scientific theory.

He was unable to show that any body ever actually made use of such a selection for practical purposes before the Phœnician derivation was complete.

It is proposed to show in the following study just such a segregated use of de Rougé's selection of alphabetic prototypes as sustains his theory; not yet indeed the alphabetic prototypes as a true alphabet, independent of syllabics and ideograms, but as alphabetic characters and at a time just previous to their appropriation by the Phœnicians as a true alphabet.

***

In the Ghiza Museum, Room 19, stands a wooden coffin, numbered 1372 and labeled : " Cercueil d'un Mentou-hotep surnommé Bouaou, trésorier royal. A l'intérieur, figures et textes merveilleusement conservés. Deir el-Bahari, XIe dynastie."

The outside of the coffin is inscribed with one line in pure hieroglyphic characters running along both ends and both sides, and a similar line is on the top from the head until near the foot. There are also the two eyes of Ra on the left side near the head about mid-way from the top to the bottom. The lid is not inscribed within. On the body of the coffin within a plain band at the top, of some eight centimeters, runs all the way around. Below this is another band of exquisite hieroglyphs and ornamental figures in colors " merveilleusement conservés ". This ornamental band is about twenty centimeters deep on the head and right side of the coffin and eight centimeters, on the left side and the foot. Below this ornamental work until three centimeters of the bottom the whole wall surface is covered with inscriptions in perpendicular columns varying in width from one and one half centimeters to three centimeters. The bottom is also similarly inscribed with the exception of a clear space of three centimeters all around.

Now, the characters in the body of the inscription differ greatly from the characters in the art work of the ornamental band at the top. Plainly the ornamental band is a

work of art, the body of the inscription is a writing. The writing is cursive. In parts typically so, in other parts more rigidly hieroglyphic in form, with here and there a kind of conventional character in more cursive style. The inscription as a whole is a curious mixture of hieroglyphics, conventional forms, and hieratic characters. Moreover, some of the signs used are represented sometimes, and others almost invariably, by their hieratic equivalents; but not all the signs which occur are represented anywhere in the inscription by hieratic equivalents. And the hieratic characters used are sometimes distinctly of the fixed forms of the hieratic of the Old Empire, and sometimes a transitional approach thereto. Concerning these hieratic signs of the inscription, five strange things are to be noted :

[1] There are clearly transitional forms, representing a transitional period of Egyptian writing ;

[2] Among the hieratic characters of this inscription, exactly those in which E. de Rougé believed he had found the Egyptian prototypes of the Phœnician alphabet are most conspicuous ;

[3] Among the hieratic characters representing the simplest sounds and commonly called letters, it is just those of E. de Rougé's list which here appear most regularly, where the Egyptian sound represented there by was required ;

[4] These same are also most fixed in their forms, and those the final forms of the hieratic of the Old Empire;

[5] The list of hieratic alphabetic characters here found falls short of E. de Rougé's complete list by some significant omissions.

An exhaustive examination of the inscription, passing nearly every character of its four hundred columns under critical survey in search for the aphabetic characters of the hieratic of the Old Empire yielded the following results; wherein each alphabetic character on the coffin (marked C.) is compared with the corresponding hieroglyph (marked H.), the hieratic of the Old Empire (H. O. E.) and the corresponding Phœnician letter on the Moabite stone (marked Ph.) :

[1] The eagle, H. , C. , H. O. E. , Ph. . While the form of this letter on the coffin is not exactly that selected by E. de Rougé , it is almost identical with another form of the same letter found in the Papyrus Prisse . It bears some resemblance to the hieratic character for the duck . But, aside from the phonetic requirements, the great frequency of its occurrence in this inscription precludes the possibility of its being intended for the duck.

[2] The crane, H. , C. . . . , H. O. E. , Ph. . The crane is used in this inscription in its hieroglyphic form.

[3] The throne, H. , C. , H. O. E. , Ph. . Specially exact and clear in the inscription.

[4] The hand, H. , C. , H. O. E. , Ph. . A little more rounded in the loop than E. de Rougé's prototype. It is of rare occurrence in this inscription.

[5] The meander, H. , C. , H. O. E. , Ph. .

[6] The cerestes, H. , C. , H.O.E. , Ph. Y. Of very frequent occurrence and fixed form.

[7] The duck, H. , C. . . . , H.O.E. , Ph. I. The duck was not found among the hieratic characters of this inscription.

[8] The sieve, H. , C. , H.O.E. , Ph. H.

[9] The tongs, H. , C. (?), H.O.E. , Ph. ⊗. Probably, though not certainly, found once.

[10] The parallels, H. \\, C. , H.O.E. , Ph. λ. The hieroglyphic form occurs also, as well as the hieratic.

[11] The bowl, H. , C. , H.O.E. , Ph. ϟ. The loop of this character, which occurs frequently, is usually partly open at the top.

[12] The lioness, H. , C. , H.O.E. , Ph. ϵ. A curious transitional form, but well defined.

[13] The owl, H. , C. . . . , H.O.E. , Ph. ϻ. Of frequent occurrence in a slightly conventional form of the hieroglyphic character, but not found in the hieratic form.

[14] Water, H. , C. , H.O.E. , Ph. η.

	H.	HIERATIC C.	HIERATIC H. O. E.	PH.
1				ϰ
2				ϡ
3				Λ
4				ϟ
5				∃
6				Y
7				I
8				H
9		?		⊗
10	\\			λ
11				ϟ

	H.	HIERATIC C.	HIERATIC H. O. E.	PH.
12				ϵ
13				ϻ
14				η
15				∓
16				o
17				ϱ
18				⋔
19		?		φ
20				ϟ
21				w
22				×

[15] The bolt, H. —, C. , H.O.E. , Ph. ⲝ.

[16] ..... Ph. ο.

[17] The shutter, H. , C. , H.O.E. , Ph. ϩ. Distinct and of fixed form.

[18] The snake, H. , C. , H.O.E. , Ph. ϫ. Of very frequent occurrence.

[19] The knee, H. ⊿, C. (?), H.O.E. , Ph. φ. Not certainly identified in the hieratic form.

[20] The mouth, H. , C. , H.O.E. , Ph. ϥ. Found in a conventional form approaching the hieratic.

[21] The inundated garden, H. , C. , H.O.E. . Ph. ϣ. This complex hieratic character is fully developed.

[22] The lasso, H. , C. . . . , H.O.E. , Ph. χ. Not found.

The following comparative table will exhibit clearly to the eye the results of the investigation (see p. 152):

Of the twenty one alphabetic prototypes which E. de Rougé selected from the Egyptian hieratic of the Old Empire thirteen are here found in the fully developed and final hieratic forms. Two others, the " lioness " and the " mouth " are found in transitional forms. Two, the " tongs " and the " knee " are uncertain; and four, the " crane ", the " duck ", the " owl " and the " lasso " are not found. In the work of identification, the two certainly transitional forms, the " lioness " and the " mouth " may be added to the thirteen which are fully developed, making in all fifteen identified. Of the four not found, the " crane ", the duck ", the " owl " and the " lasso ", and the two not certainly identified, the " tongs " and the " knee ", the inscription employs the " crane " and the " owl " regularly in the hieroglyphic forms though sometimes slightly conventional, and the " duck " as a letter, is of comparatively infrequent occurrence in the inscriptions. Moreover, the " tongs ", the " lasso ", the " knee ", the " crane " and the " owl ", being in their hieroglyphic forms or with some abbreviation well adapted to cursive writing, would naturally, from the very ease with which they were made, be among the last for which fixed hieratic forms would be developed. Thus these six letters of E. de Rougé's alphabet which are here wanting, it is just these omissions, which, at first glance disappointing, come to be most significant and helpful. Were all the letters found, the inscription would tell us far less, for no one could tell how long they had been in use. Were only a few found, it would be equally disappointing, for no one could tell how long it would take through cursive work to develope the complete hieratic alphabet. But, since all the letters but these six are found, and five of these are those which because of the ease with which the hieroglyphic forms were made in cursive writing would be among the latest for which hieratic forms would be developed and they showing already conventional abbreviations, and the sixth a letter of infrequent occurrence, it is evident we are here not far from the birth-day of the complete hieratic alphabet. Indeed, in the abbreviations and transitional forms, we are witnesses here of the birth-throes. And since this inscription represents a period when just these identified letters and not

others were commonly used, as their fixed hieratic forms evidence, it is very near this period that the Phœnicians must have chosen the Egyptian characters from which in time their alphabet was developed; for there having been a time when just these alphabetic characters and not others were commonly used in the hieratic, as here, and there having been a time when the Phœnicians adopted an alphabet from the Egyptian hieratic characters, and the two alphabets being found thus remarkably to coincide, it must be that the chronology of the events coincided also. That the Phœnicians should have chosen some of these same alphabetic characters at a later period when there were many alternative characters from which to choose, would not be an unreasonable supposition, but that in such circumstances, they should have chosen all these and just these is, on the doctrine of probabilities, well nigh impossible. The exact date of this inscription can not as yet be fixed, but its transitional forms clearly antedate by some little time the fully developed hieratic of the Papyrus Prisse.

This inscription shows a time when either the whole list of other hieratic signs was not yet developed or when these alphabetic hieratic signs were, even among the Egyptians, used well nigh independent of the rest, though not yet alone and as a true alphabet. In either case, there is furnished an historical instance in support of E. de Rougé's prototypes, from which one last step was to be taken either by the Egyptians or by the Phœnicians.

MÉLANGES ASSYRIOLOGIQUES

PAR

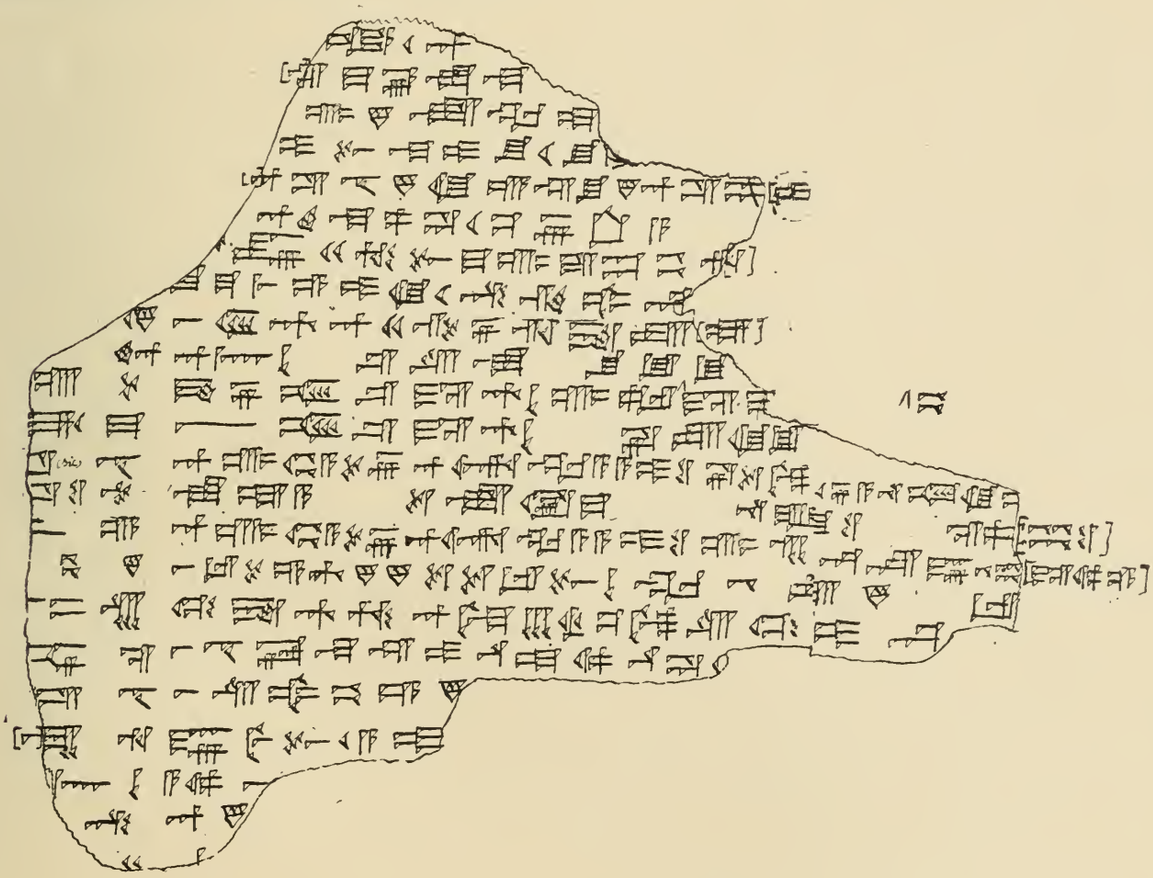
François Martin

I. *Fragment sur la prise de Suse par Assurbanipal.* — Ce fragment, K. 7673, fait partie de la collection de Koyundjik du British Museum. Delitzsch en cite une ligne, la l. 18, *AHW*, s. v. *qadû*, p. 581, *a;* il y voit une description de la dévastation d'Uruk. Le mauvais état dans lequel ce texte nous est parvenu (pas une ligne n'est complète) ne permet guère de se prononcer avec certitude. Cependant je crois y voir plutôt un chant de triomphe sur la prise de Suse, composé par un scribe assyrien, après la destruction de la ville par l'armée d'Assurbanipal, pour célébrer le retour à Uruk de la fameuse Ishtar Nanâ, accompagnée de quelques dieux élamites captifs.

Toutes les allusions répondent aux détails donnés par les Annales sur le sac de la ville. Le *kištu* que quitte le dieu *Man-zi-ni-ṛi* est bien un de « ces bocages mystérieux où nul étranger n'avait pénétré » et que les soldats assyriens livrèrent aux flammes (*RM*, cyl. VI, 65-69). Le scribe parle du « faîte de la ziggurat qu'on a brisé », et Assurbanipal raconte, *ibid.*, VI, 27-29, qu'il mit en pièces le faîte en cuivre brillant de la ziggurat de Suse. Ses armées n'évacuèrent le pays d'Élam qu'après avoir « banni de ses campagnes la voix de l'homme, la marche des bœufs et des moutons, le son des chants joyeux » (*ibid.*, VI, 101-103). « Le porc sauvage ne court plus, lisons-nous dans notre fragment, l'oiseau ne vient plus... Dans les environs de la ville, le *qadû* (espèce d'oiseau) est muet. »

Il est difficile, enfin, de traduire l'expression *uš-te-ṣu-u-ni a-na* ^{alu} *Uruk*^{ki} par « ils ont fait sortir (les dieux) d'Uruk ». *Ina* s'emploie quelquefois dans le sens de *ex*, mais *ana* répond ordinairement à nos prépositions *à, vers, dans*. Il s'agit donc d'une exode des dieux susiens vers Uruk. Ce n'était pas la première fois que les rois de Ninive donnaient une part des dépouilles à cette ville. Asarhaddon lui envoya le butin du *Šup-ri-a*(*ṣa*?) (*Chron. babyl.*, B, col. IV, l. 20, 21; K. B, II, 284). Winckler, *Altorientalische Forschungen*, t. II, 46, n. 1, avait proposé de substituer dans ce texte le nom de *Ninuâ* à celui de *Uruk*^{ki}, mais notre passage infirme cette correction (voir Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, 371, n. 1). La ville d'Uruk avait, d'ailleurs, assez souffert, depuis de longs siècles, des incursions des Élamites; il était très naturel qu'Assurbanipal lui donnât quelques-unes des divinités de l'ennemi séculaire, comme il distribua « entre les villes, demeures des grands dieux, » une partie des captifs (*RM* cyl. VII, 6-8).

Les noms des dieux ^{ilu} *Man-zi-ni-ri*, ^{ilu} *U-ṣur-a-še-sa*, ^{ilu} *Ar-ka-a-a-i-tú*, ne sont pas mentionnés dans les autres documents publiés jusqu'ici. Nous savons encore si peu de chose sur la religion élamite! L'un d'eux, ^{ilu} *Ar-ka-a-a-i-tú*, « celle qui vient derrière » ou « l'éternelle », a une forme très assyrienne. Le scribe a pu traduire par ce mot le nom susien du doublet féminin du dieu ^{ilu} *U-ṣur-a-še-sa* : peut-être aussi ce nom lui était-il inconnu; il aurait, dans ce cas, désigné la divinité, par un terme générique qui convenait à toutes les déesses.



TRANSCRIPTION

1 ..... *arku u ilu* .....

2 ..... [a]^{lu} *Ma-dak-tu la* .....

3 ..... *u(?)-ša-li-ka at* .....
4 ..... *i-bu la i-šú-u šu* .....
5 ..... *ilu Iš-tar ša ki-rib alu Šú-ša-an iš-ták-[ka-nu]* .....
6 ..... *ilu Ašur la pa-du-u is-sa-kír a* .....
7 ..... *in-niš ik-sir-ma u-šá-ab-bi-ri* .....
8 ..... *šú ma me-e i-ki u pal-gi up-[ta-rik]* .....
9 ..... *nindabî ina kiš-ti ilu Man-zi-ni-ri it-ta-[bal]* .....
10 ..... *' ilâni-šu gur-ru-tu šú-lu-ku-[tu ú-ša-lik]* .....
11 ...*e-kur qar-ni ziq-qur-ra-ti-šu ú-šab-bi-ra* .....
12 ... *piš-ma ina ziq-qur-ra-ti-šu uš-ta-ki-lu* .....
13 ... *nim-ḫaṣ ilu U-ṣur-a-še-sa ilu Ar-ka-a-a-i-tú uš-te-ṣu-u-ni a-na alu Uruk^ki*...
14 ...*u-mu ṭu-ṣi-a te-li-túm-ma na-mir-tú šaq-[qu-tú]* .....
15 ...*dan ilu Uṣur-a-še-sa ilu Ar-ka-a-a-i-tú u-kab-ba-su amîl pagar qu-[ra-di-e]*
16 ...*[lib]-bi-ša ina ip-še-e-ti-ša ša te-te-ip-pu-šu ka-bit-ta-ša ip-[pir-du]* .....
17 ...*ár(?)-kat ul it-ti-iq ilu NIN-PIAZU iṣ-ṣu-ru ul i-ba-[']* .....
18 ...*[in(?)-ni]-si ina rêbiti ali i-qa-ad-di qa-du-u* .....
19 .... *[ilu] Iš-tar ina ru-ub-bi-e-ša* .....
20 .... *maḫ-ḫu amîl rak-bu u ṣa (?)* .....
21 .....*meš šu a di* .....
22 .....*pal an ša* .....
23 .....*man* .....

TRADUCTION

1 ..... derrière et le dieu .....
2 ..... la ville de Madaktu .....
3 ..... il l'a fait aller .....
4 ..... ils ne possèdent pas .....
5 ..... Ishtar qui habite dans Suse .....
6 ..... Ashur, le dieu sans rémission, a intercepté .....
7 ..... il a cerné, il a brisé .....
8 ..... les eaux de la rigole et du canal il a *(coupé)* .....
9 ..... l'offrande du bois (sacré) du dieu Manziniri il a enlevé .....
10 ..... ses dieux pour l'exil, l'émigration (il les a fait partir) .....
11 ... le temple, le faîte de sa ziggurat il a brisé .....
12 ... dans sa ziggurat, il a fait manger .....
13 ... Utsurashesa, Arkâitu, on les a emmenés à Uruk .....
14 ... le jour où tu es partie, auguste, brillante, sublime (déesse) .....
15 ... Utsurashesa, Arkâitu ont marché sur les cadavres des guerriers .....
16 ... son cœur, dans le mal qu'elle lui a fait, son âme (s'est réjouie) .....
17 ... *désormais*, il ne court plus le porc sauvage, l'oiseau ne vient plus .....
18 ... s'est éloigné, dans les environs de la ville le *qadû* est muet (?) .....
19 ..... Ishtar dans sa magnificence (est rentrée) .....
20 ..... le devin (?), le messager .....

Commentaire. — 6. *Is-sa-kír*. Le signe *is*, quoique douteux, est assez probable. *Is-sa-kír* est l'ift. de סכר, « arrêter », « intercepter ». On peut voir aussi dans l'idéogramme de *filet* : « Ashur un filet » (a jeté sur Élam).

7. *Ik-sir-ma*. Les lectures *ik-bu-ma*, rac. כבה, « s'affaisser », ou *iq-bu-ma*, rac. קבה, « ordonner », sont peu plausibles ici, car les verbes à 3e déficiente ont habituellement leur voyelle finale prolongée devant l'enclitique *ma*. La valeur *sir* du signe est connue ; peut-être même a-t-il quelquefois la valeur *sar*. Cf. *V R*, col. II, 5.

8. *Up-*[*ta-rik*] serait l'uft. de פרך, « couper », « arrêter » ; mais la restitution *ta* est douteuse ; peut-être faut-il lire *fa*.

10. *Gur-ru-tú*, dérivé de גרר, « voyage », « exil ». *Šú-lu-ku* est peut-être aussi à compléter en *tú*, avec un sens analogue à celui de *gur-ru-tú*. Le verbe, *ú-ša-lik* sans doute, était sur la partie brisée. Ce passage est à rapprocher de *IV R*, 20, n. 1, *obv.* 13 : *iš-tu ki-rib lim-ni-ti E-lam-ti ḫar-ra-an šú-lu-ku u-ru-uḫ ri-ša-a-ti ;* toute la pièce est très intéressante, elle paraît chanter le retour triomphal d'une divinité captive en Élam.

12. *Uš-ta-ki-lu*, uštaf. de אכל, « manger ». Assurbanipal fit manger ses soldats dans le temple pour le souiller.

13. . . .*nim-ḫaṣ*, probablement les derniers signes d'un nom de divinité[1].

14. *Te-li-tûm*. Ce mot est donné, *II R*, 59, 16, *e-f*, comme synonyme ou traduction du nom divin *ilu NIN-BAR*. Ici, il paraît n'être qu'un adjectif dérivé en ת de אלה, « être élevé ».

Cette ligne contenait une allusion à la délivrance d'Ishtar Nanâ, retenue captive dans Suse depuis 1635 ans, et à son départ pour Uruk. Cf. *R M* cyl. VI, 122 : *ina arḫu kisilimi ûmu I kam ina ki-rib Urukki û-ši-rib-ši-ma.*

15. On peut encore traduire ce passage en restituant [*pa*]*-dan :* « Le sentier d'Utsurashesa et d'Arkâitu il a foulé, des cadavres de leurs guerriers (il a rempli . . .). » Le vainqueur s'enorgueillirait d'avoir marché dans les sentiers des bois sacrés de ces divinités, jusque-là interdits aux étrangers.

Si la valeur phonétique *bur* était admissible pour , à cause de sa valeur idéographique *bûru*, Br., n° 9068, la lecture *ilu U-bur-a-še-sa* permettait de rapprocher ce nom de celui du dieu *ilu Uburkubak*, mentionné par le P. Scheil. *Textes élamites anzanites*, t. I, p. 31, n° xxiii.

17. *ilu NIN-PIAZU*, littéralement « le dieu seigneur du porc sauvage ». Le parallélisme impose le même sens que si nous avions le mot *ḫumṣiru*, « porc sauvage », seul ; cf. *ilu Nisaba* qui désigne une divinité et une espèce de céréale.

Cf. *IV R*, 20, *obv.* 4 : *lib-bi ali a-ḫat ali ṣi-i-ru ba-ma-a-ti ša-qu-um-ma-tú ú-šam-li-ma*, « le milieu de la ville, les alentours de la ville, la plaine, les hauteurs, d'infortune il a rempli ».

---

1. *(Ilu) Nimḫaz* rappellerait agréablement le dieu *Nibḫaz*, נבחז (*II Reg.*, 17), compagnon du dieu *Tartak*, vénéré par les gens de 'Awah. La présence de Nergal de Kutha dans la même liste nous autorise bien à chercher dans ces parages un 'Awah quelconque. Au point de vue phonétique, *Nimḫaz-Nibḫaz* est un analogue de *Temti-Tepti*. *Tartak* a aussi un aspect anzanite (Scheil).

18. Le *qadû* est probablement une espèce du francolin qui abonde encore à Suse et dont le ramage est incessant.

II. *Deux lettres d'un médecin assyrien.* — Ces deux lettres, du médecin *Arad-Nanâ,* sont tirés du premier volume de HARPER, *Assyrian and Babylonian Letters,* Londres, 1892, n°s 108 et 109. Elles ne sont pas sans intérêt au point de vue philologique et pour l'histoire des premiers tâtonnements des sciences médicales. M. Dumon a utilisé la première, sans la traduire, dans son article « La profession de médecin assyrien » (*J. A.*, mars-avril 1897). Elle n'a pas, me semble-t-il, le sens qu'il a cru entrevoir. Mais la difficulté du sujet commande une grande réserve, et je ne propose moi-même ici qu'un essai de transcription et de traduction.

N° 108. — K. 519.

Recto	*a-na šarri bêli-ia*	Au roi, mon maître,
	arad-ka Arad- ^{ilu}*Na-na-a*	ton serviteur, Arad-Nanâ.
3	*lu šul-mu ad-dan-niš ad-dan-niš*	Salut très fort, très fort
	a-na šarri bêli-ia ^{ilu} *Ninip*	au roi, mon maître. Que Ninip
	ú ^{ilu} *Gu-la ṭûb(ub) lib-bi*	et Gula le bonheur du cœur,
6	*ṭûb(ub) šerê (pl.)a-na šarri bêli-ia*	le bien-être du corps au roi, mon maître,
	lid-di-nu šul-mu ad-dan-niš	donnent. Salut très fort
	a-na apil šarri dul-lu	au fils du roi. La cérémonie
9	*ša a-na... ni-pu-šú-u-ni*	qui pour... nous avons fait,
	ni-din-u-ni 5/6 KAS-GID û(mu)	nous avons accompli. (Pendant) 5/6 de [longueur de jour
	it-ta-lak iḫ-ti-ri-di	il a marché, il a couru (?).
12	*uq-ti-il i-da-te*	(Puis) il a tenu compte des présages,
	it-tu-šib a-ki-e	il s'est assis, conformément
	um-ri...	à la vue (?)...
Verso	*ina eli mar-ṣi*	Au sujet du malade
	ša dâmê (pl.) ša ap-pi-šu	dont le sang du nez
3	*il-lak-u-ni* ^{amîl} *rab-mu-gi*	s'écoule, le rab-mu-gi
	iq-ṭi-bi-ia ma-a	a parlé ainsi :
	ina ti-ma-li ki-i ba-di	Hier, sur le tard (?),
6	*dâmê (pl.) ma-'-du*	le sang abondamment
	it-tal-ku li-ib-bĭ	a coulé. Ces écoulements (?)
	am-mu-te ina la mu-da(?)-nu-te	sans gravité,
9	*ina pâni u ina eli*	dans la tête (face) et le haut
	na-aḫ-na-ḫi-e-te ša ap-pi	de l'isthme du nez,
	ú-mu-du na-aḫ-na-ḫu-tú	se produisent. La gorge
12	*ú-ṭa-u-bu* (signe de séparation) *ištu pa-ni*	est en bon état. C'est de la tête (face)
	dâmê (pl.) ú-ṣu-u-ni	que le sang est sorti.
	pi-i na-ḫi-ri	L'ouverture des narines

15	*liš-ku-nu ša-a-ru*	qu'on bouche. Le vent
	i-ka-si-ir	on arrêtera,
	dâmê (pl.) ik-ka-li-u	le sang cessera (de couler).
18	*šum-ma pa-an šarri ma-ḫi-ir a-na* [*ši-a-ri*	Lorsque devant le roi il (le rabmugi) se [présentera, au plus tôt,
	. . . ina libbi lu(?)-šáḫ-ki-im u-ma-a	. . . au milieu, il lui expliquera, et voici :
	šul-mu la-aš-me	Puissé-je apprendre la guérison !

Recto. 10. L'unité de longueur de route (*KAS-GID*) est prise ici pour l'unité de temps nécessaire pour la parcourir, comme l'indique le mot *ûmu*.

11. *Iḫ-ti-ri-di*, ift. de *ḫarâdu*, « marcher vite », « courir (?) ». Cf. hébr. חרד, « trembler », « courir », et ar. خرد.

12. *Uq-ti-il*, iftael de קול, « regarder », « tenir compte de ». — S'agit-il d'un convalescent qui a pu faire une petite sortie, mais qui s'est arrêté devant les indications des présages ?

Verso. 3. *Rab-mu-gi*, une espèce de médecin, comme le montre la suite de la lettre, peut-être un subordonné d'Arad-Nanâ.

5. *Ba-di*. Ce mot revient assez souvent dans le style épistolaire assyrien. Il faut le rapprocher probablement de la racine arabe بَعِدَ, « être éloigné », بَعْدُ, « ensuite ». Le sens de « sur le tard », « plus tard », serait assez satisfaisant pour notre passage et pour K. 561, *obv*. 11 : *ûmu VI kam a-na ba-a-di*. Il l'est moins pour K. 979, *obv*. 7 : *ina ši-a-ri ša ba-a-di*, à moins de traduire « au plus tôt, dès le soir », « au premier moment de la soirée ». La signification primitive « dès l'aurore » de *ina ši-a-ri* a pu tomber et faire place à l'idée de promptitude. En tout cas, *ba-di*, dans tous ces passages, paraît désigner une partie de la journée.

6. *Mu-da-nu-te*. Le signe *da* est donné par Harper comme douteux. Si la lecture est exacte, le mot serait une forme succédanée de *mu'du*, rac. מאד.

10. *Na-aḫ-na-ḫi-e-te ša ap-pi*. Le mot *na-aḫ-na-ḫu-tú* est évidemment le même que l'arabe نُغْنُغ et le syriaque ܢܓܢܓܐ, « l'isthme du gosier ». C'est un nouvel exemple du غ rendu en assyrien par l'aspiration forte. Il est employé deux fois dans notre texte, à la l. 10, en relation avec *ap-pi*, à la l. 11, seul. Dans le premier passage, il désigne, je crois, plus particulièrement l'« isthme », c'est-à-dire la racine du nez, ou encore le sommet du conduit qui met le nez en communication avec le gosier; dans le second, le gosier lui-même. Le médecin déclare que l'hémorragie provient de la tête et de la racine du nez, et que la gorge est en bon état.

15. *Liš-ku-nu*. *Šakânu* a quelquefois le sens de « appliquer à », « imposer sur », et il gouverne, dans ce cas, deux accusatifs, v. g. *ul-li kalbu aš-kun-šu*, *V R*, 8, 28, ce qui légitime la traduction « qu'on bouche », littéralement « qu'on place (quelque chose) sur des narines ».

17. *Ik-ka-li-u*, présent nifal de כלה, « barrer », « arrêter ».

19. *Lu-šáḫ-ki-im*, « il lui expliquera », šafel de חכם. Harper a lu *ip-šáḫ-ki-im*. S'il a bien lu, je ne vois pas de transcription satisfaisante possible.

N° 109. — K. 532

Recto	*a-na šarri bêli-ia*	Au roi, mon maître,
	arad-ka Arad- ^{ilu} *Na-na-a*	ton serviteur Arad-Nanâ.
3	*lu šul-mu ad-dan-niš ad-dan-niš*	Salut très fort, très fort
	a-na šarri bêli-ia	au roi, mon maître.
	^{ilu} *Ninip u* ^{ilu} *Gu-la tûb(ub) lib-bi*	Que Ninip et Gula le bonheur du cœur,
6	*tûb(ub) šerê(pl.) a-na šarri bêli-ia*	le bien-être du corps au roi, mon maître,
	lid-di-nu šul-mu ad-dan-niš	donnent. Salut très fort
	a-na ^{ilu} *Ašur-mu-kin-palu-u-a*	à Ashur-mu-kin-palu-u-a
9	*ḫu e lik ilu u*	.....
	..... *be*	.....
	la tap-pa-laḫ sa ..... *šu*	ne crains pas .....
12	*di* .... *še ku ú*	.....
	šul-mu a-na ..... *ku ú*	salut à ....
Verso	*ina eli bu-ul-ṭi*	Pour l'abcès
	ša šin-ni ša šarru	de la dent au sujet duquel le roi
3	*iš-pur-an-ni ri-e-šu*	m'a mandé, la tête
	a-na-aš-ši ma-'-du	je tiendrai élevée. Grave
	bu-ul-ṭi ša šin-ni	est l'abcès de la dent
6	*ša šarru bê-li iš-pur-an-ni*	au sujet duquel le roi m'a mandé.
	ma-a i-ba-aš-ši-i	Et voici, il est (le mal)
	ina libbi ra-me-ni-ka	en toi-même,
9	*ta-di-li-bi im-ma-te*	tu souffres constamment.
	a-ri-qa pa-an	Pâle est la face
	^{ilu} *Aššur-mu-kin-palê-ia*	d'Ashshur-mu-kin-palê-ia;
12	*a-na-ku a-du-šu ina pa-an-šu*	moi-même, chez lui, sa face
	a-mur-u-ni a-na šul-me	j'ai examiné; pour le repos
	ša šarri at-tal-ka	du roi, j'y suis allé.
15	*u-ma-a šarru bê-li*	Et voici : Que le roi, mon maître,
	arḫi u-me lu . . . mu-ni	pendant tout le mois, tous les jours...
	dul-lu me-me-ni li-pu-uš u-la-a	qu'il fasse toutes les cérémonies, et il ne
		.....

Cette lettre est adressée sans doute à Asarhaddon. Le roi a consulté Arad-Nanâ sur un abcès aux dents dont il souffre et sur une maladie de son fils Ashur-mu-kin-palê-ia. Arad-Nanâ répond que l'abcès est grave. Quant au fils du roi, il est très pâle, et le médecin semble ordonner, en terminant, des prescriptions au roi lui-même, sans doute des cérémonies religieuses destinées à obtenir la guérison des deux patients.

Je ne me dissimule pas ce que cette interprétation a d'un peu trop ingénieux; mais les autres explications possibles m'ont paru encore moins satisfaisantes.

Verso. 1. *Bu-ul-ṭi,* « enflure », « abcès ». Cf. syr. ܒܘܠܛܐ *erosit,* ܒܘܠܛܐ, « intumescence ».

2. *Ri-e-šu a-na-aš-ši,* « je lèverai la tête » à lui, c'est-à-dire « je lui ferai tenir la tête élevée ». Peut-être aussi : « je porterai mon attention de ce côté .»

9. *A-ri-qa,* permansif qal de ורק.

LE TEMPLE ET LES CHAPELLES D'OSIRIS A KARNAK

PAR

GEORGES LEGRAIN

II

LA CHAPELLE ET LE TOMBEAU D'OSIRIS OUNNOFRÉ

AU MUR EST DU TEMPLE D'APET

(Suite)

PROCESSION DES OFFRANDES. — Registre supérieur. *Premier tableau.* — Le , coiffé du pschent, présente à les présents dont ses bras sont chargés. . Osiris lui répond : .

On lit, derrière les cartouches royaux : .

Deux lignes verticales sont tracées derrière Osiris : .

Derrière le roi : .

Second tableau. — Un Nil, debout, apporte . Il est couronné . Texte : .

Troisième tableau. — La déesse , agenouillée sur un massif à coupe carrée, porte des présents sur ses deux bras. Texte :

Quatrième tableau. — Un homme agenouillé, de même que la déesse. Texte :

Cinquième tableau. — Une femme agenouillée. Texte mutilé :

Sixième, septième, huitième, neuvième tableaux. — Ces tableaux sont complètement mutilés. On ne peut rien en tirer, sinon un ou deux mots à la fin de chaque ligne.

Vient ensuite l'espace vide que j'ai déjà signalé plus haut.

Dixième tableau. — Même mauvais état de conservation.

Onzième tableau. — Un homme agenouillé porte trois bœufs liés. Texte :

Douzième tableau. — Un homme agenouillé porte des oiseaux. D'autres volatiles sont dans un panier placé sur sa tête. Texte :

Treizième tableau. — Un homme agenouillé porte des vases . Texte :

Quatorzième tableau. — Une femme porte des étoffes. Texte :

Quinzième tableau. — Un homme porte des pains ○ et ▭. Texte :

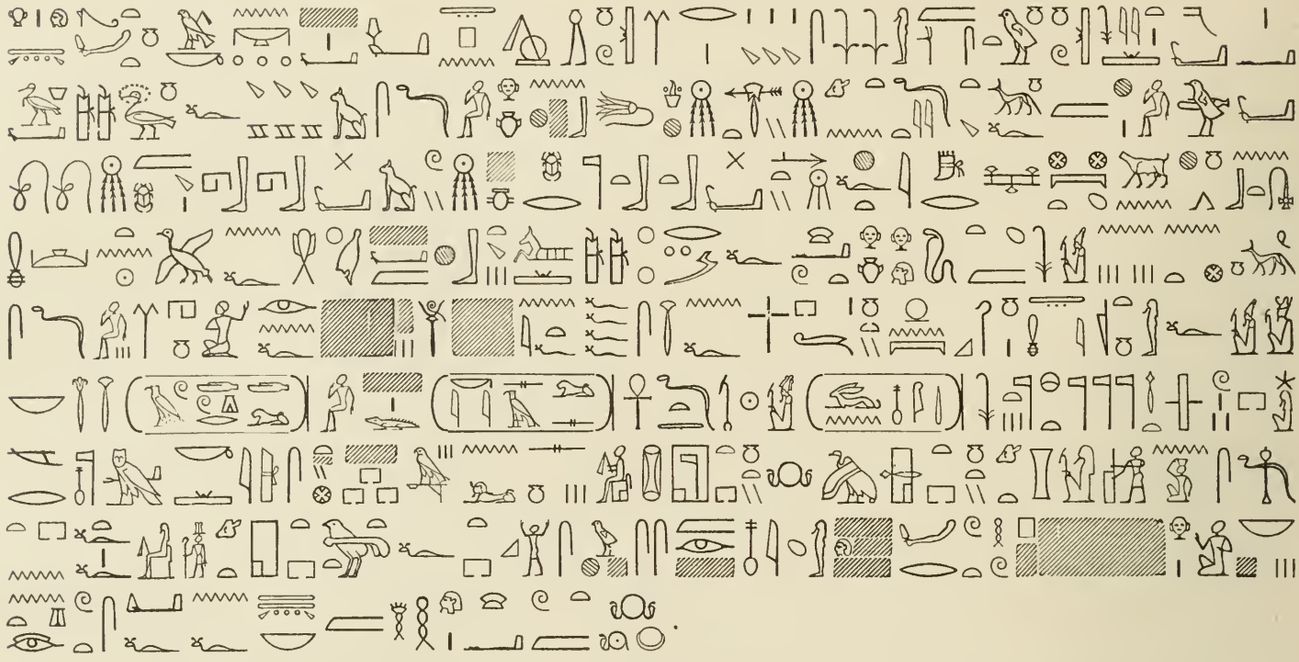
Seizième tableau. — Une femme porte des vases ☥ et ⊖. Texte :

Dix-septième tableau. — Une femme, debout, lève la main. Le texte placé devant elle définit son action : ★ . Elle porte sur la tête. Texte :

Le tableau supérieur était déjà connu. Nous ne le reproduisons pas.

Le texte gravé au-dessous est ainsi conçu :

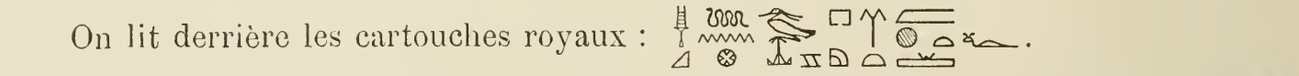
Aile droite (nord). — Ligne horizontale au-dessus du registre supérieur de la procession des offrandes :



Procession des offrandes. — Registre supérieur. *Premier tableau.* — Le roi, coiffé du pschent, présente à

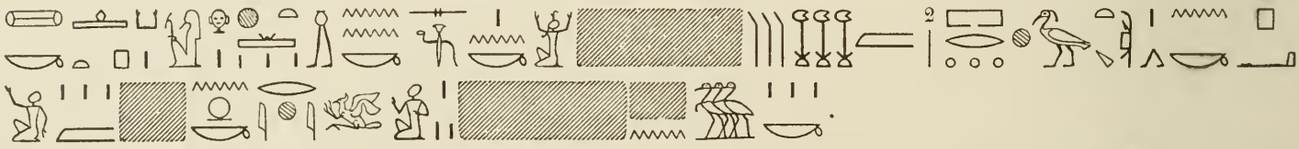
les présents dont ses bras sont chargés.

. Osiris lui répond :



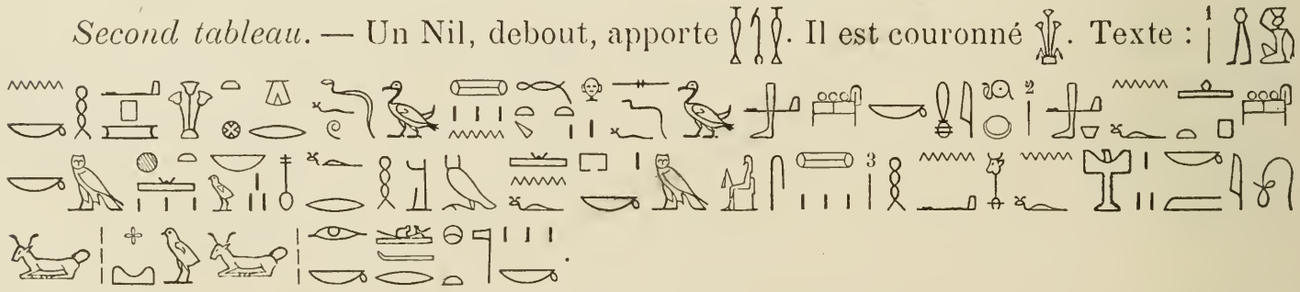
On lit derrière les cartouches royaux :

Deux lignes verticales sont tracées derrière Osiris :

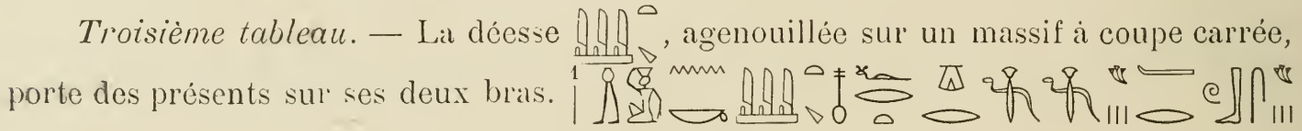


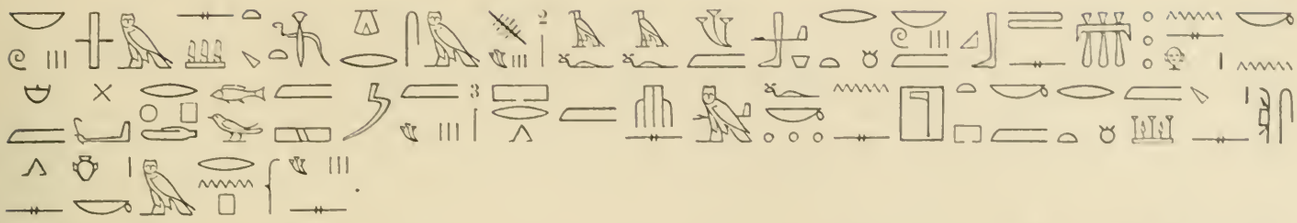
Derrière le roi :

Second tableau. — Un Nil, debout, apporte . Il est couronné . Texte :

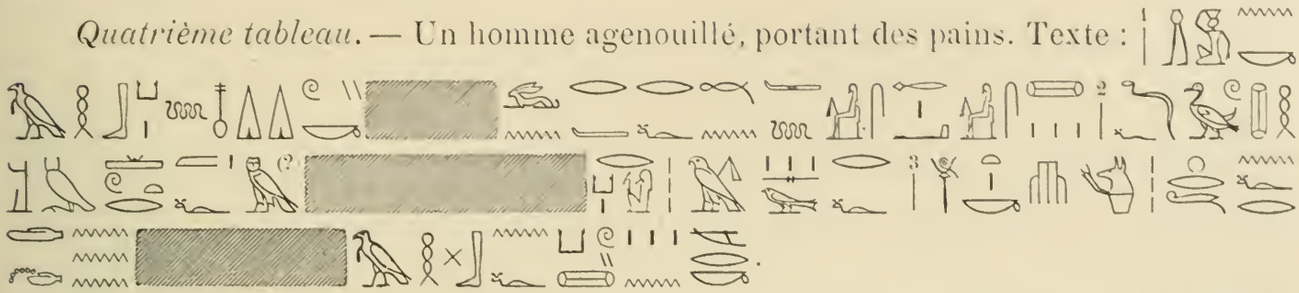


Troisième tableau. — La déesse , agenouillée sur un massif à coupe carrée, porte des présents sur ses deux bras.

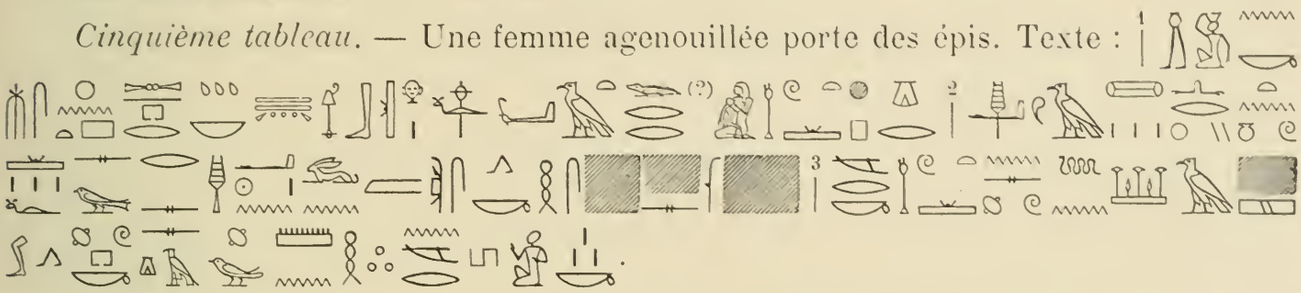




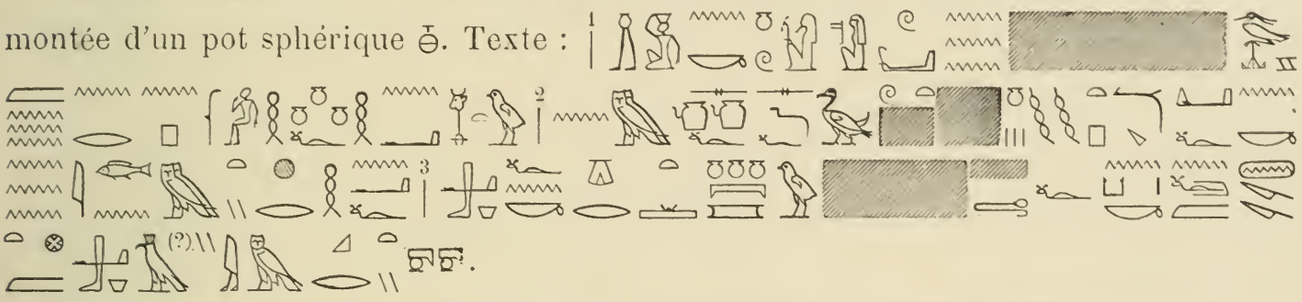
Quatrième tableau. — Un homme agenouillé, portant des pains. Texte :



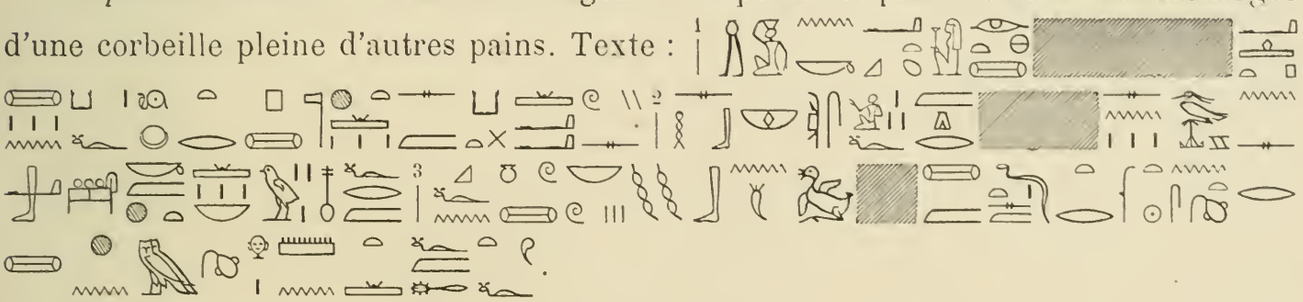
Cinquième tableau. — Une femme agenouillée porte des épis. Texte :



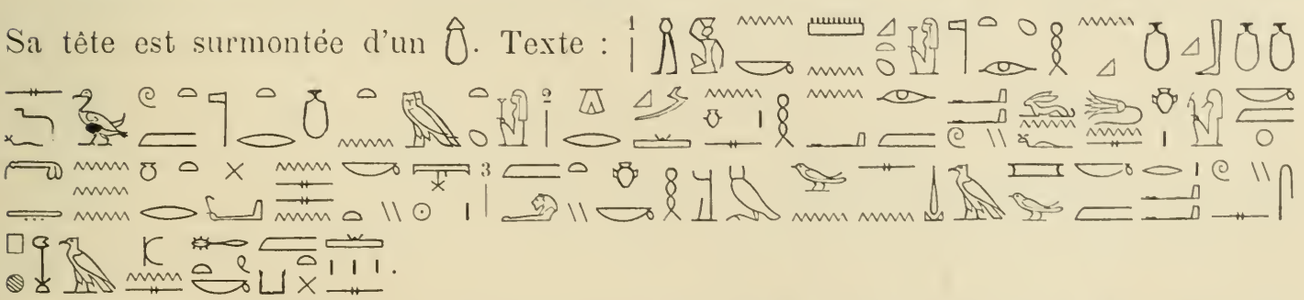
Sixième tableau. — Un homme agenouillé porte trois vases . Sa tête est surmontée d'un pot sphérique . Texte :



Septième tableau. — Une femme agenouillée porte des pains. Sa tête est surchargée d'une corbeille pleine d'autres pains. Texte :



Huitième tableau. — Une femme agenouillée porte un vase , deux , trois . Sa tête est surmontée d'un . Texte :



Neuvième tableau. — Un homme agenouillé porte un , un , deux ,

deux sur ses bras et un sur la tête. Texte :

Dixième tableau. — Une femme agenouillée porte deux, deux, deux, un sur ses bras et un sur la tête. Texte :

Onzième tableau. — Un homme porte quatre bouquetins aux pieds attachés. La tête est surmontée du . Texte :

Douzième tableau. — Une femme agenouillée porte cinq oiseaux qui battent des ailes. Une corbeille en contenant trois autres est placée sur sa tête. Enfin, une tête de canard décore son front. Texte :

Treizième tableau. — Un homme agenouillé porte des pains et . Texte :

Quatorzième tableau. — Un homme agenouillé porte des étoffes. Texte :

Quinzième tableau. — Un homme agenouillé porte des fleurs de marais. Texte :

Seizième tableau. — Une femme agenouillée porte quatre vases, cinq sur ses bras et un sur la tête. Texte :

Dix-septième tableau. — Une déesse debout, levant la main. La tête est surmontée du . Texte :

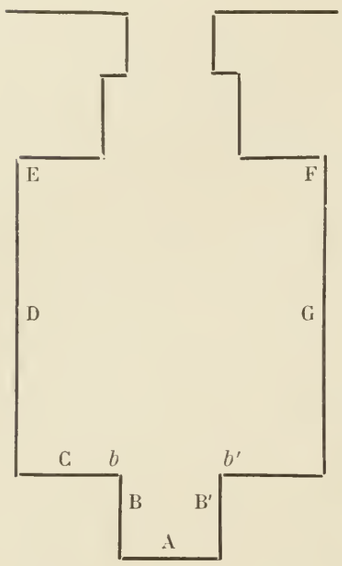
Au-dessus de la corniche de cette frise, étaient deux grands tableaux aux personnages de taille héroïque. Il n'en reste plus rien, sinon deux lignes de texte gravées au-dessous de chaque.

Première ligne : . *Seconde ligne :* .

SANCTUAIRE

A. Apet allant vers la droite. La partie supérieure de ce bas-relief est brisée.

B. Osiris debout, allant vers la droite. Texte : . Une petite table d'offrandes est placée devant le dieu.



La paroi B' a été enlevée.

b. Trois lignes verticales dont il ne reste que la partie inférieure : . La troisième ligne est séparée des deux précédentes par un petit tore : .

Sous la niche du sanctuaire, était gravée une inscription de quatre ou cinq lignes horizontales. Elles sont en mauvais état.

b' est tout à fait brisé.

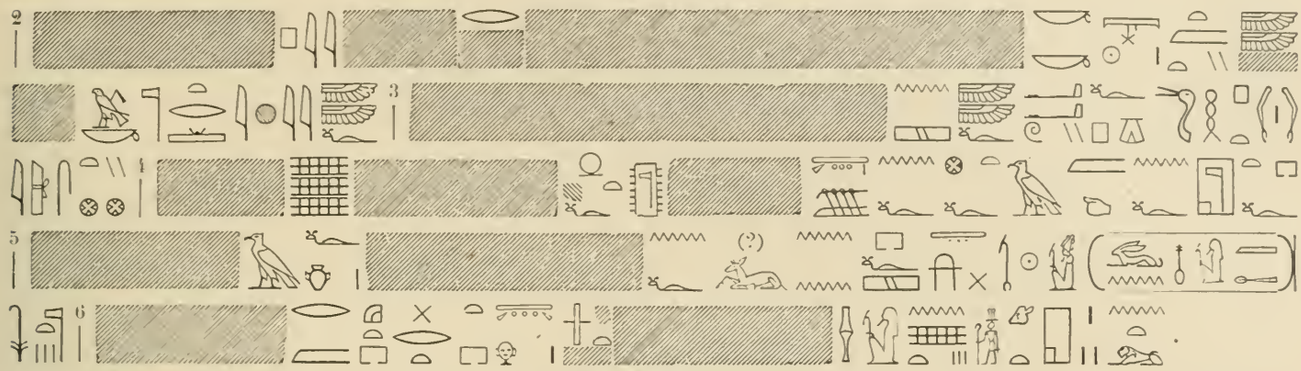
C. *Bas-relief*. César Auguste devant Khonsou à tête d'épervier, portant . Au-dessus de César : . Khonsou lui accorde : .

D. *Bas-relief*. Osiris, Horus et Nephthys reçoivent des offrandes de , devant lequel on lit : . Au-dessus d'Osiris : . Devant lui : . Devant Horus : . Au-dessus de Nephthys : . Devant elle : .

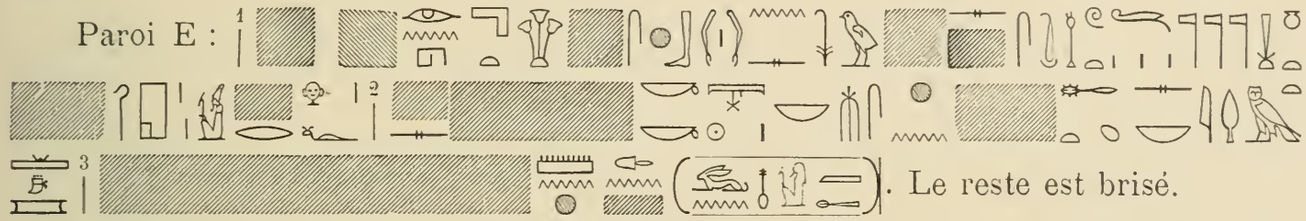
E. Deux femmes sont agenouillées, regardant vers D. On lit au-dessus de l'une : , et de l'autre : . Au-dessus des deux : .

La partie supérieure des parois C, D, E est couverte de 6+17+5 lignes verticales de texte fort lacuneux. Je crois que ces trois textes se suivent. C'est pourquoi je les publie à la suite l'un de l'autre :

C.



La paroi D est en très mauvais état. Je n'en donne que les fragments utiles : . Ligne 2, au bas. . Le reste ne fournit que quelques signes et mots épars.

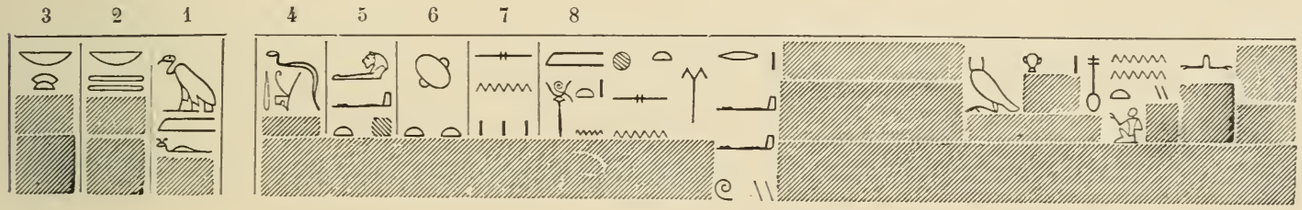
Paroi E :  . Le reste est brisé.

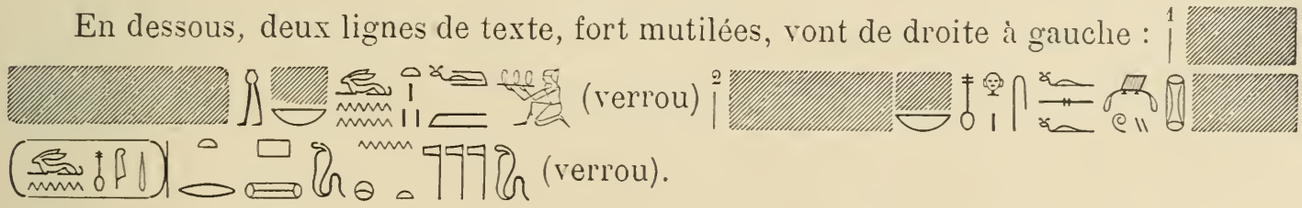
Les parois F et G sont aussi ruinées, et l'on ne peut rien en tirer.

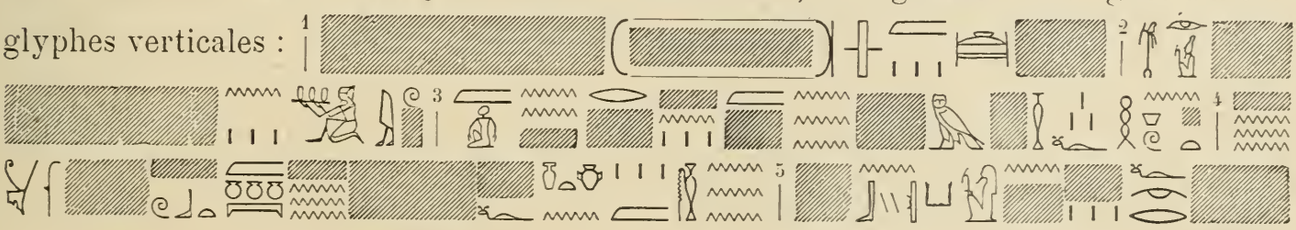
Une porte latérale du temple de Khonsou s'ouvrait devant celle d'Osiris.

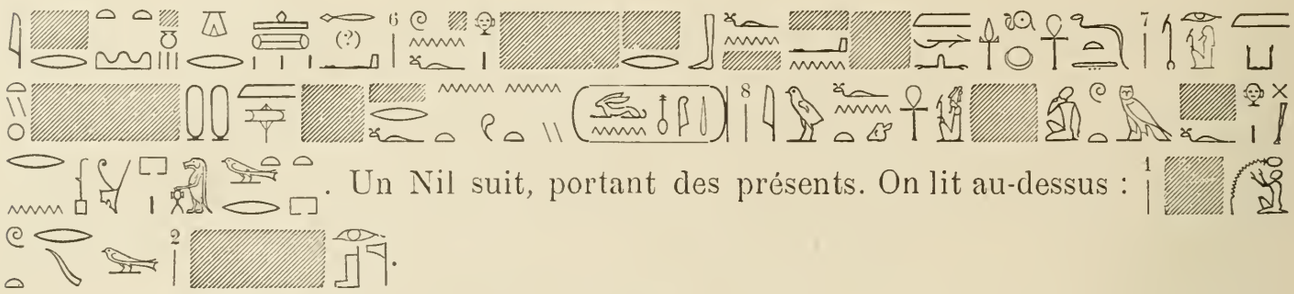
La paroi nord, face sud, en était couverte d'inscriptions et de bas-reliefs se rapportant au temple d'Osiris. Malheureusement, le salpêtre a, là encore, rongé le mur, et il en subsiste fort peu de chose.

La partie supérieure était occupée par un bas-relief. A gauche, un roi versait une libation. Il ne reste du texte que le haut des lignes :



En dessous, deux lignes de texte, fort mutilées, vont de droite à gauche :  (verrou) (verrou).

En dessus, se trouve une autre composition. A gauche, un roi, aux cartouches vides, est tourné vers le temple d'Osiris. Derrière lui, sont gravées huit lignes d'hiéroglyphes verticales : 



. Un Nil suit, portant des présents. On lit au-dessus : .

A TRAVERS LA VOCALISATION ÉGYPTIENNE

PAR

G. MASPERO

§ XVIII. *Sur la vocalisation de certains des verbes égyptiens qui ont survécu dans le copte avec un qualitatif en* ⲏ. — J'ai essayé de montrer sommairement au paragraphe VIII, D, de ces recherches[1], que les verbes coptes qui possèdent un qualitatif en ⲏ dérivent de verbes égyptiens vocalisés en ⲁ. Je veux reprendre la question plus au long, et j'examinerai l'une après l'autre les trois classes, Ire, IVe et Ve, entre lesquelles Stern a réparti ces verbes[2].

A. — Je commencerai l'examen par ceux de la IVe classe, qui sont les moins nombreux et les moins malaisés à analyser. Stern y a rangé : 1° des verbes d'une seule consonne vocalisés en ⲁⲓ, ⲉⲓ, ⲓ; 2° des verbes de deux consonnes vocalisés en ⲁⲓ final; 3° des verbes de deux consonnes en ⲓ : ⲉ final avec un ⲉ ou un ⲟ entre les deux consonnes[3].

1° J'écarte de la première catégorie ⲙⲉⲓ-ⲙⲉ, *amare*, dont j'ai déjà parlé ailleurs. Il y reste six verbes dont, par une chance heureuse, nous possédons les prototypes hiéroglyphiques :

ϥⲁⲓ *M.*, ϥⲉⲓ, ϥⲓ *T.*, *sumere, tollere,* ϥⲏⲧ *T.*,

ⲟⲩⲉⲓ *M.* ⲟⲩⲉ *T.*, *longe esse,* ⲟⲩⲏⲟⲩ *M.* ⲟⲩⲏⲩ *T.*,

ϩⲉⲓ *M.* ϩⲉ *T.*, *cadere,* ϩⲏⲟⲩ *T.*,

ⲥⲓ *T. M.* ⲥⲉⲓ *T.*, *satiari, satur esse,* ⲥⲏⲟⲩ *M.* ⲥⲏⲩ *T.*,

ϣⲓ *T. M.*, *metiri,* ϣⲏⲩ *T.*,

[ϫⲁⲓ-, ϭⲁⲓ-], ϭⲓ *M.* ϫⲓ *T.*, *capere,* ϭⲏⲟⲩ *M.* ϫⲏⲩ *T.*,

1. Cf. *Recueil de Travaux*, 1897, t. XIX, p. 157.
2. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 181, § 357.
3. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 189, § 361.

Où la forme absolue du copte donne en vocalisation ⲁⲓ, ⲉⲓ et l'ⲉ ou l'ⲓ qui résultent de la diphtongaison de ⲁ + ⲓ et de ⲉ + ⲓ, les hiéroglyphes écrivent un seul ou suivi d'un , au moins à partir de l'époque des Ramessides : la présence de ces deux signes dans l'orthographe nous permet-elle de préjuger une prononciation AI-EI, identique à celle du copte? Je n'entends pas décider à ce propos si et pris en soi sont des voyelles ou des consonnes; la question serait oiseuse dans l'espèce. Pour résoudre les problèmes de la vocalisation égyptienne, tels que nous pouvons les poser en ce moment, il suffit, jusqu'à nouvel ordre, de constater si, aux places où nous voyons ces signes, les Égyptiens des époques plus récentes émettaient, en parlant, un A et un I. Ne considérant que , il est évident qu'au moment où la langue commença à être transcrite en lettres grecques, les gens qui étaient capables de déchiffrer les vieux textes prononçaient ⲛⲁϊ-ⲛⲉϊ et ϥⲁϊ-ϥⲉϊ-ϥⲓ où ils apercevaient les groupes et , ce qui met un son ⲁ-ⲉ contre un signe . Si nous remontons à travers les siècles et que nous examinions les transcriptions cunéiformes des noms propres égyptiens ou cananéens dont nous possédons la forme hiéroglyphique, nous constatons de même que les Sémites écrivaient MAIA[1], GAZRI, ZIDOUNA, KHAZATOU, ce que les Égyptiens écrivaient et [2], , , , , mettant un syllabique en A ou la voyelle A où les hiéroglyphes donnent . Nous autorisant de ces exemples, nous pourrons, sans trop risquer de nous tromper, admettre que, dans les cas où le copte présente un ⲁ-ⲉ contre un hiéroglyphique, cet répondait au son A-E, puis au son A, c'est-à-dire qu'une orthographe , d'où dérive ϥⲁϊ-ϥⲉϊ, représentait une prononciation ramesside et saite FAÎ-FEÎ[3]. Je reprends donc la liste déjà donnée plus haut, et j'y rétablis tous les intermédiaires entre la prononciation qui nous a été conservée dans le copte et celle que la présence de nous permet dès à présent de proposer pour les groupes hiéroglyphiques :

ϥⲁⲓ *M.* ϥⲉⲓ, ϥⲓ *T.*	*FA + . . .
ⲟⲩⲉⲓ *M.* [*OUAÎ]-ⲟⲩⲉ *T.*	*OUA + . . .
ϩⲉⲓ *M.* [*HAÎ]-ϩⲉ *T.*	*HA + . . .
[*SAÎ]-ⲥⲉⲓ *T.* ⲥⲓ *T. M.*	*SA + . . .
[*KHAÎ-SHAÎ, SHEÎ]-ϣⲓ *T. M.*	*KHA + . . .
[*ZAÎ, ϫⲁⲓ-, ϭⲁⲓ-, *ZEÎ] ϭⲓ *M.* ϫⲓ *T.*	*ZA + . . .

1. WINCKLER, *Die Thontafeln von Tell el-Amarna*, n° 218, l. 24, p. 340-341, n° 239, l. 33, p. 354-355, n° 259, l. 26, 29, p. 366-367.

2. LIEBLEIN, *Dictionnaire des Noms propres*, t. II, n°s 2105, 2224. Beaucoup des noms en , ajoutent, à cette époque, un final dont l'origine est obscure, et que la transcription cunéiforme nous prouve s'être prononcé A : , , etc. C'est, je crois, ce même A qui se retrouve dans les noms en ⊙ final, NIMMOURIYA, NAPKHOUROURIYA, etc.

3. J'aurai à reprendre plus tard la question de A-E : pour le moment, j'admets, comme démontré que, presque partout dans les mots que j'étudie, l'E est secondaire par rapport à l'A.

Ce dernier, qui n'avait pas conservé la vocalisation antique première à l'état libre, la montre en composition, ϫⲁⲓ-ϭⲁⲓ-, dans ϫⲁⲓ-ϩⲉⲕⲉ, *mercenarius,* par exemple, et dans ϭⲁⲓ-ⲱⲥϩ *M., messor.* Si l'on se reporte à ce que j'ai déjà dit, dans ces études, de la diphtongue ⲁⲓ et indiqué brièvement de la dipthongue ⲉⲓ, on verra aisément comment les formes thébaines et memphitiques en -ⲓ -ⲉ, supposent des prototypes en -ⲉî, -ⲁî. J'ai donc le droit de rétablir un î final derrière dans la prononciation des groupes hiéroglyphiques correspondant, sous les Ramessides, aux mots coptes énumérés ci-dessus. Et de fait, sans rechercher d'abord l'origine de cet î, on constate que la plupart de ces mêmes verbes revêtent parfois, dans les textes du second Empire thébain, des variantes en final, , , , . J'en conclus que, dès cette époque, une forme du verbe possédait la même finale en î qu'on trouve dans le copte, tantôt libre, tantôt assimilée, et qu'on prononçait alors :

*ⲫⲁî,	ϥⲁⲓ *M.*	»	ϥⲉⲓ *T.*	ϥⲓ *T.*
*ⲟⲩⲁî,	»	ⲟⲩⲉ *T.*	ⲟⲩⲉⲓ *M.*	»
*ϩⲁî,	»	ϩⲉ *T.*	ϩⲉⲓ *M.*	»
*ⲥⲁî,	»	»	ⲥⲉⲓ *T.*	ⲥⲓ *T. M.*
*ⲭⲁî,	»	»	»	ϣⲓ *T. M.*
*ⲍⲁî,	ϭⲁⲓ- *M.* ϫⲁⲓ- *T.*	»	»	ϫⲓ *M.* ϫⲓ *T.*[1]

Mais cette finale en î n'est pas la seule dont les variantes d'orthographe trahissent l'existence pour cette catégorie de verbes, et on leur connaît à la plupart des formes terminées en un second et en :

	»	
	»	
	»	

1. C'est faute d'avoir tenu compte des orthographes hiéroglyphiques de l'époque antérieure que Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 99, § 221) a pu écrire la remarque suivante : « Der Inf. [de ϣⲓ, *mesurer*] lautet äg. *ḥ;t*, später *ḥyt;* ϣⲓ geht also an ein *ḥiyet* zurück (wie **miset* gebildet). Der Stat. konst. ist aus **ḥĕy-* (vergl. ⲙⲉⲥ-) zu ϣⲓ- kontrahiert. Der St. pronom. lautete wohl **ḥéytef* (wie ⲛⲉϥⲧⲁ, § 216) und ist zu ϣⲓⲧϥ zusammen gezogen. Die Entstehung des Part. ist dunkel. — Dem S. ϥⲓ, *tragen*, entspricht im B. ein nicht zu erklärendes ϥⲁⲓ. » Steindorff sépare d'ailleurs, en deux groupes, le groupe unique de Stern, à tort, je crois, puisque tous les verbes cités ont un prototype égyptien de même forme. Sethe (*Das Verbum*, t. II, p. 29-30, § 68) a rétabli l'unité du groupe, mais il n'a pas plus que Steindorff tenu compte des orthographes , etc., pour déterminer la vocalisation des mots anciens et la dérivation des mots coptes.

Même, si l'on pousse plus loin la recherche des variantes, on constatera que la finale se joint parfois aux autres finales et qu'on a des formes telles que ; toutefois comme ces formes ont presque toujours une force de pluriel, il n'est pas utile de les étudier pour le moment, et je ne les cite que pour montrer que des flexions peuvent se joindre aux terminaisons thématiques du verbe et être enregistrées par l'orthographe. Nous pourrons rencontrer des formes telles que $+x$, ou en copte ϥⲁⲓ$+x$, et cette observation trouve son application immédiate dès que nous passons à l'examen des qualitatifs ϥⲏⲩ, ⲟⲩⲏⲩ, etc. D'après ce que j'ai dit ailleurs des phénomènes de diphtongaison de A+I, l'ⲏ du copte résulte fort souvent d'une forme plus ancienne qui contenait A+I libres d'abord, diphtongués ensuite et résolus sur É-È. Or, ici, l'orthographe ancienne nous montre pour tous ces verbes une vocalisation antérieure en A+I, qui tantôt s'est conservée intacte dans le copte ϥⲁⲓ, tantôt a subi l'altération d'A en É, ϥⲉⲓ, ⲟⲩⲉⲓ, ⲥⲉⲓ, souvent, enfin, s'est résolue -ⲁⲓ sur -ⲉ, ⲟⲩⲉ, ϩⲉ, -ⲉⲓ sur -ⲓ, ϥⲓ, ⲥⲓ, ϣⲓ, ϭⲓ, ϫⲓ[1]. L'uniformité de traitement, qui a prévalu dans les qualitatifs de ces verbes si curieusement différenciés en copte, prouve que la flexion en -ⲟⲩ, -ⲩ, les a saisis à un moment où ils étaient tous à un même stage de leur développement, celui où la vocalisation du prototype égyptien contentait encore les deux sons isolés A+I ou leur diphtongaison AI : ϥⲏⲩ, ⲟⲩⲏⲟⲩ-ⲟⲩⲏⲩ, ϩⲏⲟⲩ, ⲥⲏⲟⲩ-ⲥⲏⲩ, ϣⲏⲩ, ϭⲏⲟⲩ-ϫⲏⲩ, sont l'aboutissant des formes antérieures, *FÁEOU-FÁIOU-FAÍOU, OUÁEOU-OUÁIOU-OUAÍOU, HÁEOU-HÁIOU-HAÍOU, SÁEOU-SÁIOU-SAÍOU, KHÁEOU-KHÁIOU-KHAÍOU, ZÁEOU-ZÁIOU-ZAÍOU. Mais à quelle flexion antique cet -ⲟⲩ, -ⲩ du copte correspond-il?

L'égyptien ancien nous offre deux terminaisons qui peuvent avoir donné naissance à cet -ⲟⲩ, -ⲩ du copte, la terminaison et la terminaison , la première vocalisée OU, la seconde vocalisée -OUTOU à l'origine, soit que le premier OU de OUTOU appartînt à la flexion même, soit qu'il appartînt au thème du verbe que -OUTOU fléchissait. La première forme, très fréquente aux époques anciennes de la langue, devient de plus en plus rare à mesure qu'on se rapproche de l'époque copte[2], la seconde suit la marche inverse, et elle est communément employée à l'époque des Ramessides. La plupart des grammairiens qui se sont occupés de rapprocher l'égyptien du copte ont penché pour dériver la flexion -ⲟⲩ, -ⲩ, du ancien, et l'on conçoit fort que, l'OU final de -OUTOU étant tombé, le T se soit amui là comme au féminin et n'ait plus laissé subsister que le premier OU : *HAIOUTOU sera devenu successivement HÁIOUT-HÉOUT-HÉOU[3].

---

1. Pour Sethe (*Verbum*, t. II, p. 284, § 651), ⲟⲩⲉ-ⲟⲩⲉⲓ, ϩⲉ-ϩⲉⲓ viennent de *, *wʾj*, , *hʾj*, qui dérivent de **wĕʾ-jĕt*, **hĕʾ-jĕt*, soit par chute de *j* et de ʾ, soit par chute de *j* avec assimilation de ʾ à *j*- (**wĕj-jĕt*) qui, par amuissement de la terminaison féminine, deviendraient **wĕĕ-*hĕĕ*. Tandis que la voyelle *ĕ* se serait conservée comme ⲓ en bohairique, elle serait tombée en sahidique selon la règle : *hĕ* pour **hĕe*.

2. On en trouvera des listes dressées avec grand soin, et qui me dispensent de citations, dans le bel ouvrage de SETHE, *Das Verbum*, t. II, p. 192 sqq., § 457 sqq.

3. C'est l'opinion à laquelle s'étaient ralliés E. de Rougé, *Chrestomathie égyptienne*, t. III, p. 100-101, Stern, *Koptische Grammatik*, p. 175, § 350, et d'abord Erman, *Spuren eines alten Subjunctivs im Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 35-36. L'opinion, d'après laquelle la flexion -ⲏⲟⲩⲧ du copte n'aurait rien de commun avec la flexion antique, a été, en dernier lieu, défendue par Sethe (*Verbum*, t. II, p. 84, § 192) avec des raisons qui ne m'ont pas convaincu, loin de là.

C'est l'opinion vers laquelle j'inclinerai pour le moment, sans pourtant laisser de reconnaître que la dérivation des formes en ou seul est fort possible, surtout si l'on admettait que beaucoup des formes en ou de l'époque ramesside proviennent elles-mêmes de formes antérieures en -OUTOU dont un OU et le T s'étaient déjà amuis. Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, ce qui me paraît ressortir des faits relevés, c'est que le schème de vocalisation des verbes de cette catégorie comportait les deux combinaisons suivantes : A, pour l'actif, FAÎ, soit X+A+Î, OUAÎ, HAÎ, etc., lesquels, par les lois connues de la diphtongaison, se résolvent en XÂÎ + XÆ ou XÊÎ + XI ; B, pour le passif ou pour le qualitatif, FAÎ + OUTOU ou FAÎ-OU, soit XAÎ + OUTOU et XAÎ + OU, lesquels, par les lois connues de la diphtongaison, se résolvent en XÂÎ + OU, XÆ + OU, XⲎⲞⲨ.

2° L'examen des verbes de la deuxième catégorie renforce l'impression produite par celui des verbes de la première. Ils sont, d'après Stern, au nombre de trois, dont les prototypes ont été conservés également en hiéroglyphes, mais dont un seul a un qualitatif connu en copte, ⲥϧⲁⲓ *M.* ⲥϩⲁⲓ *T.*, *scribere*, ⲥϧⲏⲟⲩⲧ, ⲥϩⲏⲟⲩⲧ. L'habitude que les scribes avaient d'écrire ce verbe idéographiquement par le signe ne nous permet guère d'avoir beaucoup de variantes nous donnant la vocalisation complète du verbe égyptien ; toutefois la forme substantive , dont on rencontre quelques exemples, nous montre ce qu'aurait été l'orthographe de la prononciation *SAKHAÎ-SKHAÎ, que le copte ⲥϧⲁⲓ, ⲥϩⲁⲓ nous garantit avoir existé pour le verbe à l'époque antérieure[1]. Ⲥϧⲁⲓ se réduit à ⲥϧⲉ *M.*, selon les règles de la diphtongaison exposées ailleurs, pour l'état construit; à ⲥϧⲏⲧ⸗ *M.* ⲥϩⲉⲧ⸗ *T.*, de *SAKHAÍTI, SKHAÍTI-SKHÂÍT-SKǼT, avec les pronoms; à ⲥϧⲏⲟⲩⲧ, de SKHAÎOÚTOU-SKHAÎOUT-SKHÂIOUT-SKHǼOUT, au qualitatif[2] : toutes formes qui ont leur parallèle, avec un jeu d'accent différent, dans ⲥⲉϩ, ⲥⲁϩ, ⲥⲏϩ *T.*, de *SÁKHAOU-SAKHOU-SAKHE-SAKH. Les autres verbes cités par Stern, ⲥϫⲁⲓ *M.* ⲥⲕⲁⲓ *T.*, *arare*[3], ϩⲁⲗⲁⲓ *M.*, *volare*, n'ont pas encore de qualitatif signalé en copte : néanmoins, leurs formes constatées, ⲥϫⲏⲧ⸗ *M.* ϩⲁⲗⲏⲧ *T. M. B.*, nous montrent encore la combinaison -ⲁⲓ de leur radical se résolvant sur ⲏ, ce qui nous ramène, pour ⲥϫⲁⲓ-ⲥⲕⲁⲓ, à une vocalisation antérieure *S^A^KAÍ-SKAÍ, *S^A^KAÍTI-SKAÍTI-SKÂÍTI-SKÂÍT-ⲥϫⲏⲧ, *S^A^KAÎOUTOU-SKÂÎOUT-SKÆOUT ; pour ϩⲁⲗⲁⲓ, à une vocalisation anté-

1. Au cours de cette étude, j'admettrai comme démontrée la légitimité dans la langue ramesside des formes verbales en AÎ, l'existence de ces formes étant reconnue par tous les grammairiens et par l'école de Berlin elle-même (ERMAN, *Spuren eines alten Subjunctivs*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 29, n. 1, et SETHE, *Verbum*, t. II, p. 119 sqq., § 265).

2. Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 94, § 208) classe les formes thébaines et les formes memphitiques de ce verbe sous deux rubriques différentes, et dérive ⲥϧⲏⲟⲩⲧ de ⲥϧⲉ; Sethe (*Das Verbum*, t. II, p. 41, § 101) a adopté sans discussion l'opinion de Steindorff. C'est pour eux une question de principe, les formes en -ⲁⲓ leur paraissant toutes plus ou moins anormales, mais, en réalité, ce n'est là qu'une question de chronologie linguistique. , formé sur SKHAÎ-ⲥϧⲁⲓ, se prononçait SKHAIOUT très probablement à l'époque du second Empire thébain, seulement on peut se demander laquelle des deux formes, l'active ou la passive, s'est résolue sur Æ-E la première. Si SKHAÎ est devenu ⲥϧⲉ avant que SKHAIOUT se soit altéré, on peut dire à la rigueur que ⲥϧⲏⲟⲩⲧ s'est formé sur ⲥϧⲉ : toutefois la prédominance en copte de la forme non résolue ⲥϧⲁⲓ-ⲥϩⲁⲓ semble bien prouver que l'altération de SKHAIOUT en ⲥϧⲏⲟⲩⲧ s'est produite indépendamment de ⲥϧⲉ, et, par suite, qu'il n'y a pas eu formation de ⲥϧⲏⲟⲩⲧ sur ⲥϧⲉ.

3. Sethe a traité de ce verbe et de ⲥϧⲁⲓ-ⲥϩⲁⲓ (*Verbum*, t. II, § 630, p. 275), dont la vocalisation en ⲁ lui paraît singulière.

rieure *HARAÌ , d'où ϩⲁⲗⲏⲧ, *volucris*, découle par résolution de la diphtongue HAR[L]AÍTI-HALÂIT-HAL.ÉT. Ici encore, l'application des principes indiqués plus haut dans l'étude de la combinaison A+I nous permet de ramener les formes qualitatives en -ⲏⲟⲩ-ⲏⲟⲩⲧ et les formes absolues en -ⲁⲓ, à une vocalisation antérieure en AÍ de l'égyptien ancien : nous obtenons les schèmes *XAÍ-Xⲁⲓ pour l'absolu; *XAÍOUTOU-XÂÎOUT-Xⲏⲟⲩⲧ pour le qualitatif.

3° La troisième catégorie de Stern ne contient qu'un seul verbe dont le qualitatif présente un -ⲏ- à la terminaison, ⲥⲉϩⲓ *M.* ⲥϩϩⲉ *T.*, *castrare*, ⲥⲉϩⲏⲟⲩⲧ *M.* ⲥϩϩⲏⲟⲩⲧ *T.*, qui a pour l'état construit ⲥⲟⲩϩⲉ *M.* ⲥϩϩⲉ *T.*, et pour l'état pronominal ⲥⲟⲩϩⲏⲧⲥ *M.* ⲥϩϩⲏⲧⲥ *T.*[1]. Ici encore, les formes pronominales et qualitatives nous ramènent à un prototype *SOUBAÍTI-SEBBAÍTI, *SABAÍOUTOU-SEBÂÎOUT-SEBBÂÎOUT, qui suppose une forme *SOUBAÍ-SEBBAÍ, de , , SÂBOU, analogue à ϥⲁⲓ, ⲥϫⲁⲓ-ⲥⲕⲁⲓ, ⲥϧⲁⲓ-ⲥϩⲁⲓ, ϩⲁⲗⲁⲓ. C'est encore une vocalisation antérieure du même genre qu'indiquent les formes construites ⲥⲟⲩϩⲉ *M.* ⲥϩϩⲉ *T.*, *SOUBAÍ-SEBBAÍ-SABBAÍ, par résolution naturelle de AÍ sur Æ-ⲉ. Reste l'absolu ⲥⲉϩⲓ *M.* ⲥϩϩⲉ *T.* Or, ⲥϩϩⲉ suppose, lui aussi, un *SABBAÍ-SEBBAÍ antérieur, comme ⲟⲩⲉ et ϩⲉ supposent un *OUAÍ et un *HAÍ; quant à ⲥⲉϩⲓ, la comparaison avec les doublets ϥⲓ à côté de ϥⲉⲓ, ⲥⲓ à côté de ⲥⲉⲓ, nous montre qu'il provient d'une variante *SEBEÍ dérivée de *SABAÍ-SEBAÍ, et où l'E diphtongué avec l'I, *SEBÊÎ, s'est résolu sur î, ⲥⲉϩⲓ. Ici, par un raisonnement inverse à celui que j'ai employé précédemment, j'ai déduit la vocalisation en -AÍ pour la forme absolue des vocalisations en -E des autres formes ⲥⲟⲩϩⲉ-ⲥϩϩⲉ, ⲥⲟⲩϩⲏⲧ-ⲥϩϩⲏⲧ, ⲥⲉϩⲏⲟⲩⲧ-ⲥϩϩⲏⲟⲩⲧ, et je crois que cette méthode est légitimée entièrement par les faits discutés au cours de cette étude. Au début, j'ai montré par quelques exemples que les vocalisations en -AÎ de l'ancien égyptien exigent au qualitatif copte des vocalisations en -Ê-, -ⲏⲩ-ⲏⲟⲩ-ⲏⲟⲩⲧ; j'induis maintenant des qualitatifs coptes vocalisés en -Ê, -ⲏⲩ-ⲏⲟⲩ-ⲏⲟⲩⲧ, la présence d'une vocalisation en -AÍ dans l'égyptien d'époque antérieure.

B. — La cinquième classe de Stern est bien plus nombreuse, et elle contient des verbes de forme assez différente. Ils ont tous ce même caractère d'avoir un ⲟ final à l'état absolu et à l'état pronominal, un ⲉ final à l'état construit, et la flexion -ⲏⲟⲩⲧ, -ⲏⲩ, au qualitatif; les uns constituent des racines indépendantes, les autres des causatifs en ⲧ- initial[2]. Je veux examiner ces deux catégories de verbes l'une après l'autre.

1° La première catégorie comprend des monosyllabes composés d'une consonne ou de deux consonnes suivies de la voyelle -ⲟ, puis des dissyllabes terminés en ⲟ et qui montrent un ⲉ ou un ⲁ à la première syllabe entre les deux consonnes de la racine. Le seul fait qu'ils ont un qualitatif en -ⲏⲟⲩⲧ, -ⲏⲩ, nous pousse à leur chercher, comme aux verbes de la classe précédente, une voyelle radicale en A; ce thème radical en A se serait obscurci en o à la forme absolue, selon une loi dont j'ai apporté déjà des exemples incontestables au cours de ces études. Par malheur, tel de ces verbes n'a pas d'équivalent hiéroglyphique certain, et tel autre s'est dégradé si fort en passant de l'hiéroglyphe au

1. Je reviendrai ailleurs sur le phénomène de duplication du B; je rappellerai ici, pour mémoire, que Sethe l'explique « par une assimilation partielle de W au B », **sĕbbet* de **sĕwbĕt* (*Verbum*, t. II, p. 283, § 651).

2. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 190, § 362.

copte, que la vocalisation ancienne n'en est plus guère reconnaissable. Je vais donc les passer en revue dans l'ordre où Stern les a énumérés, sans prétendre le plus souvent émettre autre chose qu'une hypothèse sur leur origine et sur leur dérivation.

ϭο *M.* ϫο, ϫω *T.*, *plantare, serere*, fait à l'état construit ϭε-ϫε-, à l'état pronominal ϭο-ϫο-, au qualitatif ϭηοϒτ-ϫηοϒτ. Il n'a pas d'équivalent certain en égyptien, mais la présence de mots tels que ZAOU, *les grains*, ZAOUÎ, *le mâle* (*seminator*), semble prouver l'existence d'un verbe *ZAOU, avec une forme en î *ZAÎ. C'est, en tout cas, vers un prototype de ce genre que toutes les formes du copte nous ramènent. Si l'on applique à ce mot les principes de résolution des diphtongues que j'ai dégagés précédemment, *ZAÎ s'est diphtongué ZÁÎ et résolu d'une part en -ε à l'état construit *ZÆ-ϫε-ϭε, d'autre part en -ϩ au qualitatif, par suite de l'adjonction de la finale -OUTOU-οϒτ *ZÆOUT-ϫηοϒτ-ϭηοϒτ; il a obscurci son A en O[1], entre l'époque ramesside et l'époque grecque, et sa diphtongue -OI s'est résolue en O, *ZOI-ZÓI-ϫω-ϫο-ϭο. C'est la marche régulière que j'ai indiquée à plusieurs reprises[2].

Κτο *T.* κτα *B.*, *convertere, cingere*, fait à l'état construit κτε-, à l'état pronominal κτο-, au qualitatif κτηοϒτ-κτηϒ. L'école de Berlin[3] considère ce mot comme étant une forme apocopée d'un causatif en τ- initial, *τ̄κτο qui aurait disparu du thébain et qui ne subsisterait plus qu'en memphitique ταϧκτο, *circumdare*. Le τ serait tombé pour un motif d'euphonie, *TEKTO, *TKTO, étant impossible à prononcer, mais la preuve de son existence serait fournie par le sens actif ou réfléchi que la forme κτο aurait conservé. Je vois à cette hypothèse plusieurs objections. En ce qui concerne l'euphonie, je crois que la difficulté même de prononcer un groupe comme *TKTO aurait fait garder en thébain la voyelle que le memphitique ταϧκτο nous démontre avoir existé entre T et K : TEKTO, même avec un Ĕ très légèrement émis, n'est pas plus difficile à prononcer que τϩϣο, *refrigerare*[4], ou τϩηο, TEKBO et TEHNO, que le thébain n'a pas rejetés. Au reste, je dois dire que la chute de la dentale T à l'attaque me paraît inadmissible dans l'égyptien comme ailleurs, et que tous les exemples qu'on a cru en découvrir[5] ne sont pas légitimes : c'est là toutefois un point que je ne puis aborder en passant. Quant à la question de sens du mot, elle ne me paraît pas avoir été envisagée sous son véritable jour. Le passage de l'intransitif au transitif se fait, dans bien des langues, en donnant

1. Pour ne pas allonger cet article outre mesure, je ne rechercherai pas encore si ces formes en O proviennent d'un infinitif masculin ou féminin, et si l'obscurcissement de l'A en O qu'elles comportent s'est produit directement ou par diphtongaison de l'A radical avec la finale OU. ϭο-ϫο peut résulter en effet soit de *ZAOUÍTI, forme infinitive féminine qui a perdu son T, *ZAOUÎ, puis diphtongué A+OU, et obtenu un O à la résolution *ZAOUÍ-ZOI, enfin résolu OI en O, ϭο-ϫο; il peut aussi résulter de *ZAÎ, obscurci directement en *ZOI, comme ⲙⲁⲧⲟⲓ de ⲙⲁⲧⲁⲓ, puis résolu en O, ϭο-ϫο. Comme, dans les deux cas, on arrive à un A premier, je diffère la recherche de ce point à une autre occasion.

2. J'omets le ϭο *M.* ϫο *T.*, *emittere, extendere*, cité par Stern en cet endroit (§ 362, 1 *a*), parce qu'il n'a pas encore de qualitatif en -ηοϒτ qui nous soit connu.

3. ERMAN, *Spuren eines alten Subjunctivs im Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 30, sur qui s'est appuyé Steindorff, *Koptische Grammatik*, p. 107, § 235.

4. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 157, § 328.

5. ERMAN, *Spuren eines alten Subjunctivs im Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 30.

aux transitifs directement le sens factitif. Le vieux français disait *mourir, périr*[1], *tomber*, où nous disons *faire mourir, faire périr, faire tomber* : le français actuel emploie *descendre, monter, passer, sortir* et beaucoup d'autres, à côté de *faire descendre, faire monter, faire passer, faire sortir*. Pourquoi l'égyptien aurait-il eu besoin du factitif ⲧⲁ-, ⲧⲉ-, ⲧ-, pour transformer ses intransitifs en transitifs, quand son lexique prouve qu'il possédait, comme le français, les formes simples à côté des autres ⲧⲁⲕⲧⲟ et ⲕⲧⲟ, ⲧ̅ⲥ̅ⲧ̅ⲟ et ⲥⲧⲟ[2]. En fait, le copte a gardé, pour cette racine √KD-KT deux séries de mots dont les uns, avec l'accent entre la première et la seconde radicales, dérivent de la forme simple *KADOU-ⲕⲁⲧ *B.* ⲕⲟⲧ *T. M.*, masculine, ou *KADAÍT-ⲕⲱⲧⲉ *T.* ⲕⲱϯ *M. B.*, féminine, tandis que les autres, avec l'accent tonique au delà de la seconde radicale ⲕⲧⲁ-ⲕⲧⲟ-ⲕⲧⲉ, dérivent de la forme ancienne à seconde radicale redoublée, *KÁDÁDOU-KᴱDÁDOU. Il y a là un fait que j'étudierai plus tard; pour le moment, je me bornerai à dire que, dans *KADÁDOU, comme dans *MASZÁZOU, les deux dentales ayant abouti à ⲧ, KTAT, *MASTAT, le dernier ⲧ a été traité en ⲧ du féminin et amui de manière à laisser nue la voyelle qui portait l'accent tonique ⲕⲧⲁ́, ⲕⲧⲟ́, ⲕⲧⲉ́ et ⲙⲉⲥⲧⲱ, ⲙⲉⲥⲧⲉ-ⲙⲟⲥⲧⲉ-ⲙⲟⲥϯ-ⲙⲁⲥϯ. K+T+T, atteint par la diphtongaison, a dû devenir *KTAÍT-KTOÍT, puis par amuissement du -ⲧ confondu avec le -ⲧ du féminin *KTÁÎ-KTÔÎ, soit ⲕⲧⲉ-ⲕⲧⲟ : *KTAI fléchi en -OÚTOU a donné régulièrement ⲕⲧⲏⲩⲧ-ⲕⲧⲏⲩ.

Ⲥⲧⲟ *T.*, *jacere, projicere*, fait à l'état construit ⲥⲧⲉ- *T.*, à l'état pronominal ⲥⲟⲟ *M.* ⲥⲧⲟ *T.*, au qualitatif ⲥⲧⲏⲩ *T.* ϣⲧⲏⲟⲩⲧ. La racine de laquelle il dérive √SZ-SD-ST a exactement la même histoire que la racine √KD-KT. Sa forme simple *SATOU a donné en copte la série ⲥⲁⲧ, ⲥⲉⲧ *M.* et ⲥⲁϯ, ⲥⲓϯ *M.*; la forme à seconde radicale redoublée *SATÁTOU-SᴱTÁT-STAT, laissant tomber son ⲧ final, a produit par *STÁÎ-STÔÎ, le ⲥⲧⲉ-ⲥⲧⲟ, puis le ⲥⲧⲏⲩ-ϣⲧⲏⲟⲩⲧ du copte. Naturellement, cette forme ⲥⲧⲟ ne dérive pas plus de ⲧ̅ⲥ̅ⲧ̅ⲟ[3] que ⲕⲧⲟ ne dérive de *ⲧ̅ⲕ̅ⲧ̅ⲟ par chute de ⲧ.

Ϣⲧⲟ *M.* ϫⲧⲟ *T.*, *reclinare, decumbere*, fait ϣⲧⲉ *M.* ϫⲧⲉ *T.* à l'état construit, ϣⲧⲟ *M.* ϫⲧⲟ *T.* à l'état pronominal, ϣⲧⲏⲟⲩⲧ *M.* ϫⲧⲏⲩ *T.* au qualitatif. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si ϫⲧⲟ vient d'un factitif en ⲥ ou en ⲧ[4], ou si l'initiale du thème antique a pris directement la valeur emphatique du ص au contact de la dentale : factitif ou non, le verbe copte se rattache à la racine égyptienne √SZR, dont j'ai déjà parlé au cours de ces études, sans pousser au delà de la vocalisation SAZOUROU,

1. Ainsi, dans Joinville (302) : « il aimeroit miex que li Sarrazin les eussent tous *mors* et pris, » et dans Villehardouin (198) : « ne *perissons* la grant honor », pour ne citer que des exemples bien connus.

2. Tous les exemples qu'Erman apporte à côté de ceux-là pour appuyer son opinion, ϭⲟ, ϭⲁⲉⲓⲟ, ϣⲧⲟ, ⲥⲁϩⲟ, ⲙⲉⲥⲓⲟ (*Spuren eines alten Subjunctics im Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 30), n'ont pas besoin de l'hypothèse qu'il met en avant pour expliquer leur passage au factitif : ϣⲧⲟ peut prendre le sens factitif directement comme *coucher* en français, ⲙⲉⲥⲓⲟ comme *accoucher*. Jusqu'au XVIIᵉ siècle, *apprendre* avait chez nous, comme ⲥⲁϩⲟ chez les Coptes, le sens transitif et le sens factitif, et Vaugelas, le grammairien timoré, parlait encore sans scrupule d'*oiseaux qu'ils ont appris à chanter toutes sortes de ramages*.

3. Steindorff, *Koptische Grammatik*, p. 107, § 234.

4. Sethe (*Verbum*, t. II, p. 95, § 215) dérive ϫⲧⲟ, ϫⲧⲉ, de *tšto*, et remarque que le ⲧ manque à la forme memphitique ϣⲧⲟ, ϣⲧⲉ.

SAZÓUR, qui résultait nécessairement de l'examen de la forme copte[1]. L'orthographe antique est si constante qu'on ne peut pas en déduire la nature de la voyelle qui s'intercalait entre les deux consonnes du syllabique ZR, au temps des Ramessides; toutefois, la présence d'un ⲏ au qualitatif me porte à croire que c'était un A. La vocalisation antérieure aurait donc été *SAZÁROU qui, par chute de R, serait devenu SAZÁOU. Celui-ci, à son tour, traité comme un thème en A, du genre de *OUAOU, se serait développé en î, *SAZÁI, et aurait suivi dès lors dans son histoire la marche que j'ai déjà indiquée : de *SAZÁI serait venu par diphtongaison simple *SAZÁÎ-STÁÎ-STÆ-ϣⲧⲉ-, par addition de -OUTOU, puis, par diphtongaison *SAZAÍOUTOU, SAZAÍOUT, STÁÎOUT-STÉOUT-ϣⲧⲏⲟⲩⲧ *M.* ⲁⲧⲏⲩ *T.*, enfin par obscurcissement d'A en O, puis par diphtongaison *SAZÓI-STÓÎ-ϣⲧⲟ *M.* ⲁⲧⲟ *T.*

Ϫⲫⲟ *M.* ⲁⲡⲟ *T.*, *gignère, generare,* fait ϫⲫⲉ- *M.* ⲁⲡⲉ- *T.* à l'état construit, ϫⲫⲟ⸗ *M.* ⲁⲡⲟ⸗ *T.* à l'état pronominal, ϫⲫⲏⲟⲩⲧ au qualitatif. On le dérive d'un causatif en S ou en T de √KHPR, à raison, je crois. J'ai déjà traité de la vocalisation de [2], mais ici encore en arrêtant la recherche à la formule vocalique qui résultait directement des dérivés coptes les plus voisins; j'étais arrivé ainsi à la lecture *KHAOUPÍROU-KHOUPÍROU. Mais les formes telles que ϫⲫⲟ, ϫⲫⲉ, ϫⲫⲏⲟⲩⲧ, n'ont pas été établies sur le thème antique plein, S[T]+KH+P+R; elles proviennent du thème mutilé déjà par la chute de R final, S[T]+KH+P, et, de même que dans les mots précédents, elles tendent toutes à montrer, comme voyelle finale, un A accompagné d'un I et non pas un O[3] : ϫⲫⲉ-ϫⲡⲉ remonte naturellement à *S[T]KHPÁÎ-S^A[T^A]KHPAÍ, ϫⲫⲏⲟⲩⲧ à *S[T]KHPÉOUT-S[T]KHPÁÎOUT-S^A[T^A]KHPAÍOUT, ϫⲫⲟ-ϫⲡⲟ à *S^A[T^A]KHPOÍ par obscurcissement de A en O. Nous appuyant sur cette observation, nous arrivons, pour la forme pleine KH+P+R, à une vocalisation *KHOPÁROU-KHAOUPÁROU, d'où les autres dériveraient, par la diphtongaison en I de la syllabe tonique, *KHOUPAÍRI-KHOUPÁÎRI-[Σ]αχπήρις. Je n'insiste pas, comptant consacrer une étude spéciale à la vocalisation de cette racine importante.

J'omets ϭⲡⲟ *M.* ϭⲡⲉ-, ϭⲡⲏⲟⲩⲧ, *submittere, subjicere,* dont l'origine ne m'est pas claire, et je passe aux équivalents coptes de l'ancien égyptien, T+N+R, ϭⲣⲟ *M.* ϫⲣⲟ, ϭⲣⲏⲟⲩⲧ *M.* ϫⲣⲏⲟⲩⲧ, ϫⲣⲏⲩ(?), ϫⲣⲁⲉⲓⲧ *T.*, et son composé fréquent ⲧⲁϫⲣⲟ, ⲧⲁϫⲣⲉ-, ⲧⲁϫⲣⲏⲟⲩⲧ, ⲧⲁϫⲣⲏⲩ, puis, avec une accentuation différente, ϫⲟⲟⲣ *T.* ϫⲱⲣⲓ *M.* ϫⲱⲱⲣⲉ *T.* Constatons d'abord que le de l'époque ramesside avait perdu définitivement sa nasale à l'époque ptolémaïque, et qu'on le trouve, en démotique, écrit, selon ses emplois, , , , , c'est-à-dire , , , où l'on retrouve les éléments A et I que nous avons toujours rencontrés dans l'écriture, quand le jeu des variantes

1. *Recueil de Travaux*, 1894, t. XVI, p. 80-81, 87.
2. *Recueil de Travaux*, 1894, t. XVI, p. 84-85, 88.
3. Sethe (*Verbum*, t. II, p. 95, § 215) dérive ϫⲡⲟ-ϫⲫⲟ, de **tšpo*, pour un primitif **tḫĕprŏ*. Une forme comme *tḫĕprŏ* paraît impossible, lorsqu'on étudie la façon dont se comportent en copte ces mots en R final : si elle avait existé en égyptien, elle aurait conservé son ⲣ en copte, comme ⲡⲟϥⲣⲉ à côté de ⲡⲟⲩϥⲓ (*Recueil de Travaux*, 1894, t. XVI, p. 85-86, 88-89). La seule forme qui serait admissible serait **tḫĕpŏr* ou avec interversion **tḫĕrpŏ*.

nous a permis de pénétrer le secret des orthographes hiéroglyphiques. Ϫⲣⲏⲟⲩⲧ-ϫⲣⲏⲩ dérivera de *ZARAÍOUT-ZRÂIOUT-ZRÂOUT, par résolution en ⲏ de la diphtongue ⲁⲓ, ϫⲣⲁⲉⲓⲧ de *ZARAÍTI-ZRAEITI-ZRAEIT et ϭⲣⲟ-ϫⲣⲟ de *ZARAÍ par obscurcissement de l'ⲁ en ⲟ, *ZRÓI et par résolution sur ⲟ de la diphtongue ⲟⲓ; les composés en ⲧⲁ- ont procédé de même. Quant aux termes tels que ϫⲟⲟⲣ, ϫⲱⲱⲣⲉ, ϫⲱⲣⲓ, ils dérivent de la forme féminine ZARAÍT, probablement par diphtongaison en ⲟⲩ de la première syllabe, puis obscurcissement de l'ⲁ en ⲟ, ϫⲱⲣⲓ de *ZÂOUREÍ-ZÂOURAÍT, ϫⲱⲱⲣⲉ-ϫⲟⲟⲣ de *ZÔOURÂÎ-ZÂOURAÍT. Il n'y a dans tout cela que l'application des règles que j'ai dégagées déjà au cours de ces recherches.

L'origine de ϭⲉⲡⲟ *M.* ϫⲉⲡⲁ, ϫⲡⲁ *T.*, *extinguere, extingui,* au qualitatif ϭⲉⲡⲏⲟⲩⲧ *M.*, ne m'est pas claire, mais la présence de l'ⲁ dans le thébain nous montre que le thème antérieur était, là comme ailleurs, en ⲁ développé en ⲁⲓ pour le qualitatif ϭⲉⲡⲏⲟⲩⲧ et l'absolu ϭⲉⲡⲟ. En revanche, ϫⲉⲣⲟ, ϫⲉⲣⲱ *T.* ϭⲉⲣⲟ *M.*, *accendere,* a conservé son prototype ancien ZARAOU, dans lequel ⲣ avait, à l'origine, cette valeur ⲣⲁ, ⲗⲁ, qui lui est propre : ϫⲉⲣⲉ-ϭⲉⲣⲉ répond à *ZARAÍ où ⲁⲓ s'est diphtongué, puis résolu sur ⲉ, ϭⲉⲣⲏⲟⲩⲧ à ZARÂIOUT-ZERÂEOUT, ϫⲉⲣⲟ-ϭⲉⲣⲟ à *ZARAÍ avec l'ⲁ obscurci en ⲟ, *ZERÓI et la résolution en ⲟ de la diphtongue ⲟⲓ. J'ai eu déjà occasion de rattacher ⲥⲁϧⲟ, ⲥⲁϧⲉ, *docere,* à *SABAÍ, et par suite ⲥⲁϧⲏⲧ à *SABAÍOUTOU, SABÂIOU-SABÂEOU : je n'insisterai donc pas sur ce verbe, mais je passerai aussitôt à ⲗⲁⲗⲟ, ⲥⲁϩⲟ, ϫⲁⲗⲟ, aux formes desquels nos confrères berlinois prêtent une origine spéciale : elles ne seraient que secondaires, et elles proviendraient de l'état construit des infinitifs qui se terminent en ⲉ, c'est-à-dire de ce que l'école appelle les infinitifs masculins à quatre lettres qui ont perdu leur quatrième consonne, et les infinitifs féminins de trois lettres dont la terminaison féminine s'est amuie. On les reconnaîtrait généralement à leur état construit, qui se termine en ⲱ chez les thèmes masculins, en -ⲏⲧ chez les thèmes féminins. On rencontrerait à plusieurs reprises, principalement en sahidique, à côté des formes plus récentes en -ⲟ, les anciens états absolus de l'infinitif, comme aussi, à côté des qualitatifs récents en -ⲏⲩ, -ⲏⲟⲩⲧ, les formes anciennes qui se rattachent à la troisième personne masculin singulier du pseudo-participe. Ainsi le memphitique ⲗⲁⲗⲟ, *ungere, obducere,* à côté du thébain ⲗⲟⲟⲗⲉ, serait formé sur l'état construit ⲗⲁⲗⲉ, et aurait à l'état pronominal ⲗⲁⲗⲱϥ, ⲗⲁⲗⲏⲟⲩⲧ à l'état construit; il en serait de même pour ϫⲁⲗⲟ *M.*, *concredere, commendare,* à côté de ϭⲟⲉⲓⲗⲉ *T.* ϫⲱⲓⲗⲓ *M.*, formé sur ϭⲁⲗⲉ-ϫⲁⲗⲉ, état pronominal ϭⲁⲗⲱ-ϫⲁⲗⲱ-, qualitatif ϭⲁⲗⲱⲟⲩ ou ϭⲁⲗⲏⲩ-ϫⲁⲗⲏⲟⲩⲧ, et ainsi de suite[2]. On comprend qu'avec l'idée que nos confrères se font de la vocalisation égyptienne et de ses règles, ces doubles batteries de thèmes les aient pu gêner, et qu'ils aient eu recours à un pareil artifice pour se tirer d'embarras. Toutes ces formes, qui sont

1. Peut-être faudrait-il rattacher ce mot à la même racine que , *s'affaisser, tomber*, par image tirée de la flamme qui tombe et meurt. Ce n'est là qu'une hypothèse insuffisamment établie pour le moment.

2. SETHE, *Verbum*, t. II, p. 96-97, § 220; la même théorie se trouve déjà, sous une forme légèrement différente, dans STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 112, § 225.

en effet pénibles à expliquer si l'on transporte en égyptien, comme eux, la vocalisation en -ο, -ω du copte, se déduisent aisément si l'on suppose que la langue antérieure au copte préférait, en ces mêmes cas, la vocalisation en A. Le thème ancien de ⲗⲁⲗⲟ m'est encore inconnu, mais on peut le rétablir en √R+R, sur l'analogie de R+R, c'est-à-dire, étant donné la valeur RA de R, avec une prononciation *RARA-LALA, RARAOU-LALAOU. C'est en effet à cette forme qu'on arrive si on applique aux dérivés coptes les lois que j'ai indiquées : ⲗⲁⲗⲉ nous ramène graduellement à *LALAÍ-RARAÍ, ⲗⲁⲗⲏⲟⲩⲧ à *LALAÍOUT-RARAÍOUT, ⲗⲁⲗⲟ et ⲗⲁⲗⲱ à *LALOÎ-LALAÍ par obscurcissement d'A en o et par résolution en -ο, -ω de la diphtongue -οι, -ωι, tous faits étudiés précédemment comme ceux qui nous permettent de ramener ⲗⲟⲟⲗⲉ à *RÁRAÍT-LÁLAÍT par *LAOULAI-LALAI. Il en est de même de ϫⲁⲗⲟ et de ses doublets ϫⲱⲓⲗⲓ *M.* ϭⲟⲉⲓⲗⲉ *T.* et de ⲣⲁⲟⲩⲱ *M.*, *incidere, contingere.* Ⲥⲁϩⲟ *T.*, *avertere, amovere,* est dérivé par Sethe avec doute de S-AHA[1]. J'y vois un dérivé de *SAHARAOU-SAHOUROU, mais, sans insister actuellement sur ce point, il me semble que toutes les formes coptes tendent à montrer une vocalisation primitive en A au stage antérieur de la langue : ⲥⲁϩⲉ, une forme *SAHAÍ, ⲥⲁϩⲏⲟⲩⲧ-ⲥⲁϩⲏⲩ, une forme *SAHAÍOUT, ⲥⲁϩⲟ-ⲥⲁϩⲱ-ⲥⲁϩⲱⲱ, une forme *SAHÔÎ qui remonte à SAHAÍ, comme ⲥⲁϩⲉ. J'aurai occasion de revenir ailleurs sur ϣⲉϩⲓⲟ-ϣⲉϩⲓⲏⲟⲩⲧ, avec lequel j'ai épuisé la liste de Stern.

2° Les verbes factitifs en ⲧ initial du copte dérivent, comme on le sait depuis longtemps, du verbe de l'ancienne langue, suivi d'un thème verbal terminé en ο. Stern les divise en plusieurs catégories que j'analyserai l'une après l'autre.

a. La première contient les verbes à deux consonnes, dont la factitive, qui ne forment pourtant qu'une syllabe[2]. Un seul d'entre eux possède un qualitatif : ⲧⲥⲟ *T. M.* ⲧⲥⲱ *M.*, *potum dare, potare,* qui fait à l'état construit ⲧⲥⲉ-, ⲧⲥⲟ⸗ à l'état pronominal, ⲧⲥⲏⲩ au qualitatif. Le simple ⲥⲁⲩ-, ⲥⲱ, ⲥⲉ, vient de l'antique *SAOURAOU qui, par chute de R final, est devenu *SAOUAOU-SAOU-ⲥⲁⲩ. Ce thème *SAOU, par analogie avec *FAOU, *OUAOU et tous les thèmes connus de même nature, s'est adjoint à l'époque antérieure au copte une terminaison en I, qui s'est résolue sur E, *SAÍ-SÁI-ⲥⲉ, tandis que la forme ⲥⲱ-ⲥⲟ provenait soit de la résolution en o de la diphtongue ⲁⲩ, ⲥⲁⲩ-ⲥⲱ-ⲥⲟ, soit d'un obscurcissement de l'A en o et de la résolution en -o de la diphtongue -OI, *SAÍ-SOÍ-SOI-ⲥⲱ-ⲥⲟ, soit peut-être des deux à la fois[3], toutes formations qui peuvent s'appliquer au factitif ⲧⲥⲟ-ⲧⲥⲱ-ⲧⲥⲉ : ⲧⲥⲏⲩ dérive régulièrement de *T+SAIOUT.

Avant de procéder outre, il convient d'examiner la préformante en ⲧ. Elle se présente sous trois formes, nue et sans voyelle comme ⲧ *T.* ϯ *M.* dans ⲧ-ⲥⲟ, ⲧ-ⲁⲕⲟ, ⲧ-ⲟⲩϫⲟ, ⲧ-ϣⲙⲟ, ϯ-ⲙⲁⲓⲟ; accompagnée de la voyelle ⲁ, ⲧⲁ-ⲥϯⲟ, ⲧⲁⲕⲧⲟ; accompagnée de la voyelle ⲉ ou du trait — qui en indique la présence, ⲧⲉⲥⲧⲟ, ⲧ̄ⲕⲧⲟ, ⲧ̄ϩⲛⲟ. Essayons donc d'abord de voir jusqu'à quel point ces diverses vocalisations nous permettent de retrouver la vocalisation antique. Si on les rapproche des vocalisations que le même

1. SETHE, *Verbum*, t. II, p. 276, § 632, 3.
2. SETHE, *Verbum*. t. II, p. 191, § 362, 2 *a*.
3. Ici, comme plus haut, je remets à une autre occasion d'examiner par quelle voie l'obscurcissement de l'A en o s'est produit.

thème, employé comme verbe indépendant, prend en copte, ϯ *T. M. B., dare,* ⲧⲉⲓ *T.* ⲧⲁⲁⲓ *B.* ⲧⲟⲓ *M.* ⲧⲟ *T.*, et avec les suffixes ⲧⲁⲁϥ *T. M. B.*, ⲧⲉⲓϥ *B.* ⲧⲏⲓϥ *M.*, on en arrive bientôt à constater qu'à l'époque antérieure, *D+ÍT se vocalisait *DAÍT-TAÍT, par chute du ⌓ féminin *TAÍ. A l'état isolé, *TAÍ devient naturellement le bashmourique ⲧⲁⲁⲓ par dédoublement de la voyelle, le bashmourique et le thébain ⲧⲉⲓ par affaiblissement de ⲁ en ⲉ : le ϯ commun aux trois dialectes est la résolution régulière de la diphtongue ⲉⲓ, et les formes en ⲟ du memphitique ⲧⲟⲓ et du thébain ⲧⲟ descendent de *TAÍ par l'obscurcissement usuel d'ⲁ en ⲟ et la résolution en ⲟ de la diphtongue ⲟⲓ. A l'état pronominal, le memphitique ⲧⲏⲓ dérive également de *TAÍ, en vertu de la règle d'après laquelle l'ⲉ thébain provenant d'un ⲁ peut correspondre devant ⲓ un ⲏ memphitique. Enfin le ⲧⲁⲁ- des trois dialectes n'est encore que *TAÍ, avec dédoublement de la voyelle comme au bashmourique ⲧⲁⲁⲓ, mais qui a perdu son ⲓ selon une loi dont on trouve l'application dans d'autres cas : je me contenterai, pour le moment, de citer les formes telles que Hâthor, Athribis, Atarbêkhis, etc., ⲁⲓϫⲏⲉ̂, *ludus litterarius,* et autres où le terme *HAÍT, *AÍT, ayant perdu ou non son ⲧ du féminin, se réduit, comme ⲧⲁⲁ-, à HÂT-, Â-, et perd également son ⲓ. Les traces de cette lecture première *TAÍ se retrouvent dans les orthographes en ⲓ de l'égyptien, , . Employé comme causatif, le verbe ⲧⲁⲓ perdit naturellement son ⲓ, et se prononça ⲧⲁ, comme dans ⲧⲁⲥⲧⲟ, ⲧⲁⲕⲧⲟ ; puis, comme la syllabe qu'il formait, ou ne portait d'ordinaire que l'accent secondaire du composé, ou devenait entièrement atone, l'ⲁ s'affaiblit en ⲉ, ⲧⲉⲥⲧⲟ, ⲧ̅ⲕⲧⲟ, et l'ⲉ lui-même s'amuit jusqu'à disparaître complètement de l'orthographe[1].

b. Stern range dans sa seconde catégorie les impulsifs de deux lettres qui ont un ⲁ médial[2]. Dans la plupart des verbes de cette catégorie, l'ⲁ du préfixe rencontrant un autre ⲁ à la racine verbale, ces deux ⲁ se sont fondus et TAÍ s'est réduit au ⲧ : ⲧⲁⲕⲟ = ⲧ+ⲁⲕⲟ, pour ⲧⲁ+ⲁⲕⲟ, ⲧⲁϩⲟ = ⲧ+ⲁϩⲟ pour ⲧⲁ+ⲁϩⲟ, et ainsi de suite. Je prendrai ces verbes l'un à la suite de l'autre, comme j'ai déjà fait pour les précédents.

Ⲧⲁⲕⲟ *T.* ⲧⲁⲕⲁ *B., perdere,* avec ⲧⲁⲕⲉ- à l'état construit, et ⲧⲁⲕⲏⲩ *T.* ⲧⲁⲕⲏⲟⲩⲧ au qualitatif, se rattache à l'antique , d'où dérive également en copte le substantif ⲁⲕⲱ, ⲁⲥⲱ, ϯ, *perditio.* La présence de l'ⲁ contre dans ce mot ne permet pas de douter que le groupe hiéroglyphique se soit prononcé *AKAOU, par suite qu'il ne

1. Pour Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 106, § 234), qui suit la doctrine d'Erman (*Spuren eines alten Subjunctivs im Koptischen*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 28-37), la vocalisation se présente sous un autre aspect. Le préfixe factitif n'a gardé aucune des voyelles qui accompagnaient le verbe TAÍ, et il s'est réduit à n'être qu'une consonne nue ⲧ. Dans les factitifs formés avec des verbes de deux lettres, la première syllabe se compose de la première radicale, puis d'un ĕ adventice qui se prononce devant elle et que précède le préfixe ⲧ : ainsi le subjonctif de ⲙⲟⲩϩ *brûler*, se prononce ⲧ̅ϩⲟ, c'est-à-dire *emho*, et par suite le causatif ⲧ̅ⲙϩⲟ. Si la première radicale est un ʾ ou un ʿ, l'ⲉ adventice se transforme en ⲁ (d'après la règle que M. Steindorff a énoncée § 36 *b*, *c*, de sa Grammaire) : de ʾḳ, on a un subjonctif *ⲁʾḳⲟ (pour *ⲉʾḳⲟ) et par suite un causatif ⲧⲁⲕⲟ. Tout le raisonnement s'appuie sur une série de propositions qui sont formulées soit dans la *Grammaire copte* de Steindorff, soit dans la *Grammaire égyptienne* d'Erman, mais dont la démonstration n'est faite nulle part. Je me réserve d'y revenir en examinant cette question du subjonctif, où il me paraît qu'Erman et ses élèves ont été égarés par des apparences illusoires. Sethe suit les idées de Steindorff en les modifiant quelque peu dans le détail (*Verbum*, t. II, p. 92 sqq.) ; ainsi pour lui l'ⲁ de ⲧⲁⲕⲧⲟ, ⲧⲁⲥⲧⲟ, ⲧⲁⲗϭⲟ, ⲧⲁϫⲣⲟ a remplacé la voyelle auxiliaire ĕ sans motifs visibles (p. 43, § 212).

2. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 192, § 362, 2 *b*.

faille couper le causatif ⲧ+ⲁⲕⲟ. Cet *AQAOU, développé selon les règles indiquées, a donné *AQAÍ, AQOÍ, AQAIOUTOU, d'où sont dérivées les formes du copte ⲧⲁⲕⲟ, ⲧⲁⲕⲉ, ⲧⲁⲕⲏⲩ, ⲧⲁⲕⲏⲟⲩⲧ.

Ⲧⲁⲗⲟ *T. M., ascendere, imponere,* à l'état construit ⲧⲁⲗⲉ-, ⲧⲁⲗⲏⲟⲩⲧ et ⲧⲁⲗⲏⲟⲩ au qualitatif, dérive de l'ancien ⲩ+R[L], qui s'est conservé en copte sous la forme infinitive ⲁⲗⲉ *T.* ⲁⲗⲏⲓ *M., ascendere,* et avec obscurcissement de l'A initial, ⲱⲗⲓ *M.* ⲱⲗ *T., sumere,* de : le memphitique ⲁⲗⲏⲓ répond, selon la règle indiquée plus haut, à un ancien ALAÍ-ARAÍ-ARAÍT, d'où descend *ALAI-ⲁⲗⲉ[1].

Ⲓⲗⲓ et ⲱⲗ doivent être rapprochés de ⲉⲗ *M., sumere, tollere,* où la déformation phonétique s'est attaquée à la syllabe tonique. *ALAÍ-ALEÍ, diphtongué en I à la première, est devenu *AILAI-AILEI-AILI à l'exemple d'autres mots que j'ai étudiés ailleurs, soit par résolution des diphtongues ÆLÆ-ÆLI-ⲉⲗ, par obscurcissement de l'A initial et par résolution des diphtongues *AILEI-OILEI-OILEÎ-ⲱⲗⲓ, et, avec chute de l'I à la syllabe atone, ⲱⲗ : la forme thébaine *ⲟⲉⲓⲗⲉ, ⲟⲓⲗⲉ, ne se trouve plus, mais elle est indiquée par le causatif ⲧⲟⲉⲓⲗⲉ, ⲧⲟⲓⲗⲉ, *evehi, surgere.* Pour ce verbe encore, la présence de l'A aux formes fondamentales du copte ⲁⲗⲉ-ⲁⲗⲏⲓ nous confirme dans l'idée que ⲧⲁⲗⲟ répond à ⲧ+ⲁⲗⲟ, soit à un *T+ALAÎT, d'où sont sortis *TALAÎ-ⲧⲁⲗⲉ, TALOÍ-ⲧⲁⲗⲟ, *TALAÍOUT-ⲧⲁⲗⲏⲟⲩⲧ.

Ⲧⲁϩⲟ *T. M.* ⲧⲁϩⲁ *T. B., statuere, constituere,* à l'état construit ⲧⲁϩⲉ, ⲧⲁϩⲱ- au pronominal et ⲧⲁϩⲏⲟⲩⲧ *M.* ⲧⲁϩⲏⲩ *S.* au qualitatif. Le mot se rattache à , , qui subsiste en copte sous la forme première en A dans le thébain ⲁϩⲉ, *stare,* sous la forme obscurcie dans le memphitique ⲟϩⲓ et dans le thébain ⲱϩⲉ, ⲱϩⲓ. La même vocalisation en A pour le initial se retrouve dans ÂHÂÍT, en copte ⲁϩⲟ *M., diversorium, hospitium* (ÂHÂÎ-AHOÎ-ⲁϩⲟ), dans *ĀHĀ, en copte ⲁϩⲓ *M.* ⲁϩⲉ *T.* ⲡ, *vitæ tempus, vitæ stadium* (*ĀHĀÎ-AHAÎ-ⲁϩⲉ, *ÂHÂÎ-ÂHEÎ-ⲁϩⲓ)[2]. Ici encore, le factitif ⲧⲁϩⲟ répond à ⲧ+ⲁϩⲟ, et ses formes remontent, selon les règles indiquées ailleurs, ⲧⲁϩⲉ à *TAHAÍT-TAHAÎ-TAHÆ, ⲧⲁϩⲏⲟⲩⲧ à *TĀHĀÍOUT-TAHAÎOUT-TAHÆOUT, ⲧⲁϩⲟ à *TAHAÍ-TAHOÎ-TAHOÎ[3].

Je laisse de côté, pour le moment, les autres verbes dont un au moins, ⲧⲁⲓⲟ *M.*

---

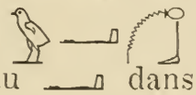
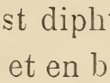
1. Sethe (*Verbum*, t. II, p. 93, § 211), dérive ⲧⲁⲗⲟ de ⲱⲗ *T.* ⲱⲗⲓ *M.*, tout en admettant que ce pourrait n'être qu'une forme secondaire bâtie sur l'état construit de l'infinitif ⲧⲟⲉⲓⲗⲉ-ⲧⲟⲓⲗⲉ *T. evehi, surgere.*

2. Si, comme il est possible, ⲁϩⲁ, ⲁϩⲏ *M.* ⲁϩⲉ *T. utique, certe, profecto,* vient de , il y aurait là un nouvelle exemple de la vocalisation en A pour la première syllabe des mots dérivés de la racine ⲩ + ⲏ + ⲩ. Les formes ⲥⲟⲟϩⲉ, ⲥⲁϩⲟ, etc., que Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 112, § 245) rattache à me paraisent venir d'une autre racine.

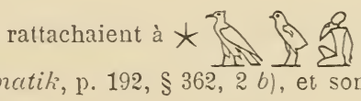
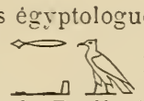
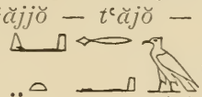
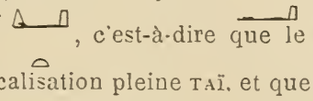
3. Ici encore Sethe, fidèle à son système, fait de l'A une formation seconde. « Les formes des verbes trilitères dont la première radicale était un ˁ, montrent entre le ⲧ et la deuxième radicale un *ă* qui est sorti de la voyelle auxiliaire ordinaire *ĕ* sous l'influence de cet ˁ, qui précédait, mais qui est tombé en copte ⲧⲁϩⲟ, ⲧⲁϩⲉ-, ⲧⲁϩⲟ⸗, *dresser,* de ⲱϩⲉ : ⲟϩⲓ ég. ˁḥˁ, *se tenir debout,* de *tˁăḥˁŏ pour *tˁŏḥˁŏ » (*Verbum*, t. II. p. 94, § 214). Steindorff (*Koptische Grammatik*, p. 40, § 201) et Stern avant lui (*Koptische Grammatik*, p. 192, § 362, 2 *b*) dérivaient également le causatif ⲧⲁϩⲟ des formes obscurcies ⲱϩⲉ — ⲟϩⲓ ; Peyron, plus prudent, hésitait entre les formes en ⲁ et les formes en ⲟ, ⲧⲁϩⲟ *a* ⲧ *et* ⲁϩⲉ, *vel* ⲟϩⲓ (*Dict.*, p. 258).

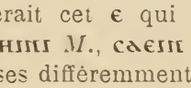
ⲧⲁⲓⲟ *T.*, *honorare*[1], ne me paraît pas appartenir de façon certaine à la catégorie des factitifs, et dont les autres ⲧⲁⲙⲟ, ⲧⲁⲟⲩⲟ, ⲧⲁϣⲟ, n'ont pas encore de qualitatifs connus. Pour ce dernier au moins, la vocalisation en -ⲁⲓ est prouvée par le copte même, ⲁϣⲁⲓ *T. M.* ⲁϣⲉⲓ *B.*, *multiplicari, multus esse,* et par suite la dérivation certaine d'un thème antérieur vocalisé en ⲁ, pour les formes factitives ⲧⲁϣⲟ, ⲧⲁϣⲉ, comme pour les formes simples obscurcies ⲟϣ, ⲱϣ *T. M.*, ou non ⲁϣ *B.*

c. La troisième catégorie de Stern contient les causatifs de deux lettres qui ont un ⲟⲩ médial, en d'autres termes ceux qui joignent leur préformante ⲧ directement sans voyelle à un thème copte en ⲟⲩ initial. Je néglige, pour le moment, ceux qui n'ont pas de qualitatifs, ce qui réduit à deux les verbes de cette catégorie, ⲧⲟⲩϩⲟ et ⲧⲟⲩϫⲟ.

Ⲧⲟⲩϩⲟ *M.* ⲧⲩϩϩⲁ *B.* ⲧ̄ϩϩⲟ *T.* ⲧⲉϩⲟ *T. B.* ⲧⲉϩⲁ *B.* ⲧⲉϩϩⲟ, ⲧⲉϩϩⲁ *B.*, *purificare, mundare, mundus esse,* fait à l'état construit ⲧⲟⲩϩⲉ *M.* ⲧ̄ϩϩⲉ *T.* au qualitatif ⲧⲟⲩϩⲏⲟⲩⲧ *M.* ⲧⲉϩⲏⲟⲩⲧ *B.* ⲧϩϩⲏⲟⲩ *T.* ⲧⲉϩⲏⲩ *B.* Le simple  avait un ou prononcé pour répondre à et un ⲁ pour répondre au dans la langue immédiatement antérieure, comme le prouvent les équivalents coptes ⲟⲩⲁϩ *M.* ⲟⲩⲁⲁϩ *T.* en ⲁ pur, à côté des dérivés en ⲉ du bashmourique ⲟⲩⲉⲉϩ et en ⲁ obscurci du thébain ⲟⲩⲟⲡ. La présence d'un ⲁ derrière le ⲃ, au moins dans le factitif, se déduit des variantes du qualitatif ⲧⲟⲩϩⲏⲟⲩⲧ-ⲧⲉϩⲏⲟⲩⲧ, ⲧⲉϩⲏⲩ-ⲧϩϩⲏⲟⲩ, où l'ⲏ copte, ainsi qu'il résulte des études précédentes, doit répondre à un ⲁⲓ ancien, *ⲧⲟⲩⲃⲁⲓⲟⲩⲧ-ⲧⲉⲃⲁⲓⲟⲩ, ce qui donnerait pour ⲧⲟⲩϩⲉ-ⲧ̄ϩϩⲉ, *ⲧⲟⲩⲃⲁⲓ-ⲧⲉⲃⲃⲁⲓ, et pour ⲧⲟⲩϩⲟ-ⲧ̄ϩϩⲟ, ⲧⲟⲩⲃⲟⲓ-ⲧⲉⲃⲃⲟⲓ, remontant également à *ⲧⲟⲩⲃⲁⲓ-ⲧⲉⲃⲃⲁⲓ. La seconde syllabe ⲃⲁⲓ-ⲃⲟⲓ-ⲃⲁⲟⲩⲧ portant l'accent, la vocalisation de la syllabe initiale de *ⲟⲩⲁⲃⲁⲓ diffère naturellement en composition de ce qu'elle était au simple. L'ⲟⲩⲁ initial s'est diphtongué, puis résolu en ⲟⲩ-ⲉ, [ⲧ]ⲟⲩϩⲟ, [ⲧ]ⲉϩⲟ. D'autre part, l'ⲁ du verbe  *ⲧⲁⲓⲧ-ⲧⲁⲓ-ⲧⲁ..., se heurtant à l'ⲟⲩ de *ⲟⲩⲃⲁⲓ, s'est diphtongué avec lui, ⲧⲁⲟⲩⲃⲁⲓ, ⲧⲁⲟⲩⲃⲟⲓ-ⲧⲁⲟⲩⲃⲟ-ⲧⲟⲩⲃⲟ en memphitique; en thébain et en bashmourique, la déformation phonétique est allée plus loin et l'ⲟⲩ s'est affaibli en ⲉ, ⲧⲉϩⲟ *T. B.* ⲧⲉϩⲁ *B.*, puis, comme dans nos langues, la brièveté de la voyelle a produit dans l'orthographe le redoublement de la consonne suivante, ⲧⲉϩϩⲟ-ⲧ̄ϩϩⲟ *T.* ⲧⲩϩϩⲁ-ⲧⲉϩϩⲁ *B.*[2]

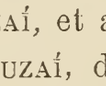
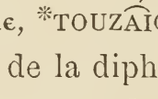
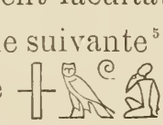
---

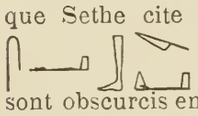
1. Brugsch et tous les égyptologues de notre temps le rattachaient à  ⲇⲩⲁⲟⲩ. Stern au contraire le rattache à * ⲟ =  (*Koptische Grammatik*, p. 192, § 362, 2 *b*), et son opinion est partagée par toute la nouvelle école de Berlin (Steindorff, *Koptische Grammatik*, p. 80* avec renvois aux p. 106, 111, §§ 234, 243; Sethe, *Verbum*, t. II, p. 95-96, § 218). D'après Sethe, d'une vocalisation première **tʿĕ̆jŏ*, dériveraient d'abord **tʿă̆jŏ*, puis **tʿăjjŏ* — *tʿăjŏ* — *tʿāiō*, après que le ʿ eut disparu à une époque inconnue. Si vraiment ⲧⲁⲓⲟ-ⲧⲁⲓⲉⲟ vient de  , comme la syllabe aboutit toute entière à -ⲟ, il faudra admettre que la partie initiale ⲧⲁ⏑ï- correspond à , c'est-à-dire que le factitif a gardé par exception, au contact d'un groupe entièrement vocalique, sa vocalisation pleine ⲧⲁ⏑ï, et que ⲧⲁⲓⲟ =  ⲧⲁⲓ ⲟ, à moins qu'on ne préfère croire que le ⲓ médial ne soit un ⲓⲟⲇ développé mécaniquement par l'hiatus de ⲁ contre ⲟ : ⲧⲁ*j*ⲟ, comme chez nous dans les prononciations populaires *Léion, théiâtre, déiesse, agréiable* pour *Léon, théâtre, déesse, agréable.* L'ⲉ de ⲧⲁⲉⲓⲟ serait cet ⲉ qui se développe en thébain assez souvent à l'hiatus, ϣⲓⲁⲓ̈-ϣⲓⲁⲉⲓ *T.*, ⲙⲁⲉⲓⲙ *T* -ⲙⲏⲓⲙ *B.* ⲙⲏⲓⲙⲓ *M.*, ⲥⲁⲉⲓⲙ *T.* -ⲥⲏⲓⲙⲓ *M.*, etc.

2. L'école de Berlin considère les choses différemment. Elle admet que, le  ayant disparu dans tous les dialectes, le *u* s'est assimilé au *b* en thébain, si bien qu'on a eu *tĕbbŏ;* il se serait fondu dans le memphitique avec la voyelle auxiliaire *ĕ* qui le précède, si bien qu'on aurait eu *tubō*, l'un et l'autre pour **tĕwbŏ*

Ⲧⲟⲩϫⲟ *T. M.* ⲧⲟⲩϫⲁ *B., liberare, sanare,* ⲧⲟⲩϫⲉ à l'état construit, ⲧⲟⲩϫⲏⲟⲩⲧ *M.* ⲧⲟⲩϫⲏⲟⲩ *T.* au qualitatif, se rattache à la racine ⲟⲩϫⲁϊ *T. M.* ⲟⲩϫⲉⲓ *B., sanari, salvari,* qui dérive de l'antique , ainsi que ⲟⲩⲟϫ *T. M., sanus esse.* Ici, comme partout, les jeux d'accents produits par l'addition des suffixes ont amené les variétés du copte : à la forme simple en OU final, qui a l'accent sur la première syllabe, correspond la vocalisation ⲟⲩⲟϫ, dont l'O est un obscurcissement de l'A radical, *OUAZAOU-OUAZA-OUAZ-OUOZ, mais à la forme fléchie en I, qui a l'accent derrière la consonne ϫ, correspond la vocalisation simple ⲟⲩ à la première syllabe devenue atone[1]. **Ⲟⲩϫⲁϊ**, joint au causatif *TAÏ-TA, a donné *TA-OUZAÍ, et avec diphtongaison, puis résolution sur OU à la première syllabe, *TAOUZAÏ-TOUZAÍ, d'où se déduisent, par résolution sur Ⲉ, Ⲏ de la diphtongue AI, *TOUZÁÏ-ⲧⲟⲩϫⲉ, *TOUZÁÏOUT-ⲧⲟⲩϫⲏⲟⲩⲧ-ⲧⲟⲩϫⲏⲟⲩ, par obscurcissement d'A en O et par résolution sur O de la diphtongue OI, *TOUZÓÏ-ⲧⲟⲩϫⲟ[2].

d. Des verbes que Stern range dans sa quatrième catégorie, ceux de trois lettres qui ont ou n'ont pas la voyelle auxiliaire Ⲉ à la première syllabe, je ne retiendrai que ceux qui ont un qualitatif usité, ⲧⲉⲙⲙⲟ, ⲧⲉⲥⲧⲟ, *ⲧϩⲓⲟ : ⲧⲉⲡⲡⲟ, *terere,* peut aussi bien venir d'un thème ancien à T radical qu'être un factitif en T.

Ⲧⲉⲙⲙⲟ, ⲧⲁⲙⲙⲟ *M.* ⲧ̄ⲙⲙⲟ, ⲧ̄ⲙⲙⲱ, ⲧ̄ⲙⲟ *T., nutrire, alere,* a ⲧ̄ⲙⲙⲉ, ⲧ̄ⲙⲉ à l'état construit, ⲧ̄ⲙⲙⲏⲩ au qualitatif, et se rattache à la racine  Ⲛ+M, *a* T *et* ⲟⲩⲱⲙ, *manducandum dare*[3]. Le procès de dérivation a été le même pour ce verbe que pour ⲧ̄ϩⲏⲟ, ⲥ̄ϩⲏⲉ et les autres causatifs dont le thème verbal commençait en , Ⲛ, précédé d'un ou vocalisé en OU[4].  , *manger,* avait un Â obscurci plus tard en O à la première partie, *OUÂMOU-OUÔMOU, ⲟⲩⲁⲙ-, ⲟⲩⲱⲙ : l'A de OUA-OUÔ s'est diphtongué, réduit en A-O, et cet O, devenu atone dans [T]OUM..., s'est affaibli en E, ⲧⲉⲙ..., ⲧ̄ⲙ... D'autre part, les formes comme ⲧⲉⲙⲉ, ⲧⲙⲙⲏⲩ, nous ramènent aux formes en AI de l'époque ramesside, TAOUMAÏ-TOUMAÍ-TOMAÍ-TEMAÍ-ⲧⲉⲙⲉ-ⲧ̄ⲙⲙⲉ, TEMAÎOUT-ⲧ̄ⲙⲙⲏⲩ, avec redoublement facultatif de ⲙ, la voyelle brève atone ayant développé le doublement de la consonne suivante[5]. La variante ⲧⲁⲙⲙⲟ doit provenir d'une assimilation de l'A de TA- avec l'A de  prononcé AMOU à la forme simple sans OU prothétique.

(STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 108, § 236, SETHE, *Verbum*, p. 93, § 210). Les formes ⲥϩⲏⲉ : ⲥⲉϩⲓ, ⲥⲟⲩϩⲉ, que Sethe cite à l'appui, ont passé, je crois, par les mêmes phénomènes que ⲧⲟⲩϩⲟ-ⲧϩⲏⲉ. Le prototype  CA + ĀB... s'est prononcé SA-OUB... au moment où beaucoup des A correspondant à se sont obscurcis en O-OU. SAOUB..., devenu atone, s'est diphtongué, et la diphtongue résolue sur SOUB..., puis SOUB... s'est affaibli directement en SĂB (voir p. 177) : ici encore la brièveté de la voyelle a produit le redoublement de la consonne dans l'orthographe.

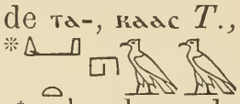
1. Il va de soi que, me bornant ici à rechercher l'état immédiatement antérieur de la langue, je ne m'inquiéterai pas pour le moment de savoir si la forme en ⲟⲩ simple n'a pas précédé dans tous les cas la forme en ⲟⲩⲁ-ⲟⲩⲟ.

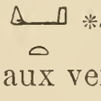
2. Ici encore l'école de Berlin a recours à son *ĕ* auxiliaire du subjonctif, et dérive ⲧⲟⲩϫⲟ de **tĕwdŏ*, sans faire entrer en ligne de compte les formes de vocalisation en AI (STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 108, § 236; SETHE, *Verbum*, t. II, p. 93, § 210).

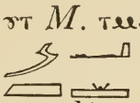
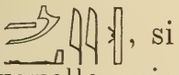
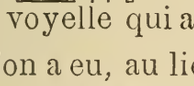
3. PEYRON, *Lexicon Linguæ Copticæ*, p. 243.

4. Voir plus haut, p. 177, 185, du présent volume.

5. L'école de Berlin explique ici encore le redoublement de ⲙ par l'assimilation du W à l'M qui suit, **tĕmmŏ* (et secondairement **tĕmŏ*) de **tĕwmŏ* (STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 107, § 234; SETHE, *Verbum*, t. II, p. 93, § 210).

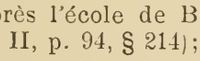
J'ai eu l'occasion de parler plus haut de ⲥⲧⲟ et de ses formes simples[1] : ce que j'ai dit d'elles s'applique naturellement au factitif thébain ⲧⲉⲥⲧⲟ et à son qualitatif ⲧⲉⲥⲧⲏⲩ. La forme le mieux conservée de celui-ci se rencontre en memphitique, ⲧⲁⲥⲟⲟ-ⲧⲁⲥⲟⲉ-ⲧⲁⲥⲟⲏⲟⲩⲧ : le thébain dérive, comme celle-ci, de *TASTAÍ, par affaiblissement direct de ⲁ en ⲉ à la syllabe atone. Le dernier verbe que Stern cite de cette catégorie, *ϩⲓⲟ, ⲟⲓ *T.*, *cadere facere,* à l'état absolu ϩⲓⲉ, ⲟⲓⲉ, au qualitatif ⲟⲓⲏⲩ, vient de ϩⲓ, ϩⲉ *T.*, *cadere,* dont il a été question plus haut. Il se présente sous deux formes, dont la première juxtapose au ⲧ le simple ϩⲓ, ⲧϩⲓ-ⲟⲓ, tandis que la seconde intercale entre son -ⲟ, son -ⲉ, son -ⲏⲩ final, un ⲓ dont on ne voit pas bien l'origine tout d'abord. Je la trouve dans les variantes du verbe antique qui nous donnent deux à côté l'un de l'autre, *HAAOU : le phénomène est fréquent dès les débuts du second Empire thébain, et il s'est maintenu en copte dans les formes telles que ⲧⲁⲁ- à côté de ⲧⲁ-, ⲕⲁⲁⲥ *T.*, *ossa,* à côté de ⲕⲁⲥ, ⲟⲩⲁⲁϧ *T.*, *sanctus,* à côté de ⲟⲩⲁϧ, et ainsi de suite.  T+HAAÏ a affaibli son premier A en E, *HEAÏ, puis traité la finale AÏ selon le mode que j'ai indiqué déjà, *HEÁÏ-HEÆ, *HEÓÏ-HEO, *HEÁÏOU-HEÆOU, et l'E premier s'est changé à l'hiatus en I, *HEÆ-ϩⲓⲉ, *HEO-ϩⲓⲟ, *HEÆOU-ϩⲓⲏⲩ, comme, dans le latin populaire, *vinĭa, palĭæ, redĭo,* pour *vinĕa, palĕæ, redĕo*[2].

Les catégories *e-f* de Stern se composent de causatifs trilitères ayant une voyelle ⲁ, les premiers derrière la préformante ⲧ, les seconds après la première radicale. Parmi les premiers, quatre seulement ont un qualitatif, ⲧⲁⲕⲧⲟ *M.*, ⲑⲁⲙⲓⲟ *M.* ⲧⲁⲙⲓⲟ *T.*, ⲧⲁⲥⲑⲟ *M.*, ⲧⲁϫⲣⲟ *M. T.*, mais l'un d'eux, ⲧⲁⲙⲓⲟ-ⲑⲁⲙⲓⲟ, n'a pas encore d'équivalent hiéroglyphique certain, et peut ne pas être un factitif[3]; les trois autres ont pour simple ⲕⲧⲟ, ⲥⲧⲟ, ϫⲣⲟ, et, par suite, l'A qu'ils renferment est l'A inhérent au factitif  *TAÏ-TA[4]. J'ai déjà expliqué plus haut leur dérivation[5], et je passe sans insister aux verbes qui ont un ⲁ après la première radicale : leur A est celui du thème hiéroglyphique antérieur, ainsi que nous le verrons en analysant chacun d'eux.

ⲑⲙⲁⲓⲟ *M.* ⲧⲙⲁⲉⲓⲟ *T.*, *justificare, justificari,* fait à l'état construit ⲑⲙⲁⲓⲉ *M.* ⲧⲙⲁⲉⲓⲉ *T.*, au qualitatif ⲑⲙⲁⲓⲏⲟⲩⲧ *M.* ⲧⲙⲁⲉⲓⲏⲩ *T.* Il a pour doublet la série ⲑⲙⲁⲓ *M.* ⲧⲙⲁⲓ *T.*, *justificare.* Il dérive de  M+ⲩ et de la préformante *TAÏ-TAÏ-T. L'ancien égyptien  , si l'on en décompose les éléments, se prononçait MA,  ī. La voyelle qui accompagnait ⲩ est tombée d'ordinaire en copte, après la disparition du ⲩ, et l'on a eu, au lieu de *MAⲩ(?)ī, *justificari* *MAⲩ(?)ĪT, *veritas, justificatio,* *MAⲩ(?)ī, *justus, verus,* *TMAⲩ(?)ī, *justificare,* ⲙⲁⲓ *M.*, *justificari,* ⲙⲁⲓ *M.* ⲟ, *justificatio,* ⲙⲏⲓ *M. B.* ⲟ, ⲙⲉ *T.* ⲧ, *veritas,* ⲙⲏⲓ *M.* ⲙⲉ *T.*, *verus,* ⲧⲙⲁⲓ *T.* ⲑⲙⲁⲓ *M.*, *justificare:* pour que la fusion de

1. Voir plus haut, p. 179, du présent volume.

2. Pour l'école de Berlin la racine *hj̓ĭ, tomber*, a donné au subjonctif **hio* par l'intermédiaire de **hej̓io*, **heĭio*, **hyo* (STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 111, § 243); la seconde radicale *j̓* de s'est assimilée à la troisième radicale *j* qui la suit immédiatement, et de **thĕj̓jŏ* se sont formés **thĕjjŏ*, **thyŏ*, et avec vocalisation du *j*, *thĭŏ* (SETHE, *Verbum*, t. II, p. 95, § 217).

3. D'après l'école de Berlin ⲧⲁⲙⲓⲟ-ⲑⲁⲙⲓⲟ viendrait d'une racine trilitère en  initial *ʿmj* (SETHE, *Verbum*, t. II, p. 94, § 214); rien n'est moins certain jusqu'à présent.

4. Voir ce qui est dit à ce sujet, p. 182-183 du présent volume.

5. Voir ce qui est dit à ce sujet, p. 178 du présent volume.

A+? ait pu se faire en A, il a fallu que la voyelle accompagnant ⲩ dans la langue antérieure ait été elle-même un A, et qu'on ait prononcé *MAⲩAÏ, *juste,* *MAⲩAÏT, *justice,* et ainsi de suite. La présence de cette combinaison -AÏT derrière ⲩ explique les finales en -O, -Ⲉ, -ⲎⲞⲨ, -ⲎⲨ du verbe : *TMAⲩAÏT devient, selon les lois indiquées plus haut, *TMAⲩÁÏ-TMA+Ⲉ, puis *TMAⲩÓÏ-TMA+O, et *TMAⲩÁÏOUT-TMA+ⲎⲞⲨⲦ, mais quelle est l'origine de l'I-Ⲉⲓ intercalaire? Si l'on veut bien se reporter à un des points traités dans ces études il y a quelques années, on trouvera aisément réponse à cette question. J'ai montré en effet qu'à une époque antérieure aux temps saïtes, nombre de mots portant un A à la tonique avaient introduit un I dans cette syllabe même. C'est cet I épenthétique qu'on rencontre dans notre verbe : ⲟⲙⲁⲓⲟ est à *TMAⲩAÏ, ce que ϣⲁⲓⲣⲓ est à ϣⲁⲣⲓ, et l'Ⲉ de la forme thébaine ⲧⲙⲁⲉⲓⲟ s'est développé à l'hiatus, comme cela arrive fréquemment[1]. La série complète des transformations a donc été celle-ci : *TMAⲩAÏ-TMAⲩAÏ-TMAⲩÆ, avec obscurcissement en O du second A, *TMAⲩÓÏ-TMAⲩO, et avec addition de la finale -OUT, *TMAⲩÁÏOUT-TMAⲩÆOUT, a donné, lors de l'introduction de l'I épenthétique, les formes *TMAIⲩÆ-TMAEIⲩÆ, *TMAIⲩO-TMAEIⲩO, *TMAIⲩÆOUT-TMAEIⲩÆOU, qui sont devenues, quand le ⲩ a disparu de la langue, ⲟⲙⲁⲓⲉ-ⲧⲙⲁⲉⲓⲉ, ⲟⲙⲁⲓⲟ-ⲧⲙⲁⲉⲓⲟ, ⲟⲙⲁⲓⲏⲟⲩⲧ-ⲧⲙⲁⲉⲓⲏⲩ. Il y a là, je crois, quelques indices à relever pour la chronologie linguistique : les formes en I épenthétique n'ont pu se développer qu'avant la disparition du ⲩ, tandis que les formes en A simple, telles que ⲙⲁⲓ-ⲙⲉ, sont postérieures à la disparition de la même lettre.

Ⲧⲥⲁϧⲟ *M.*, *docere,* a ⲧⲥⲁϧⲉ à l'état construit, ⲧⲥⲁϧⲏⲟⲩⲧ *M.* et ⲧⲥⲁϧⲏⲩ au qualitatif : il dérive du verbe et de S+B. J'ai déjà eu occasion d'étudier à plusieurs reprises les dérivés de cette racine : ici, [ⲧ]ⲥⲁϧⲟ et [ⲧ]ⲥⲁϧⲉ remontent à *SABAÏT, l'un par *SABAÏ-SABÓI-SABÔI, l'autre par *SABAÏ-SABÁÏ-SABÆ, et [ⲧ]ⲥⲁϧⲏⲟⲩⲧ nous ramène à *SABAÏOUT-SABÁÏOUT-SABÆOUT. En ce qui concerne ⲧⲥⲁⲛⲟ *T.*, *ornare,* à l'état construit ⲧⲥⲁⲛⲉ, au qualitatif ⲧⲥⲁⲛⲛⲩ, puis ⲧϭⲁⲓⲟ *T.*, *condemnare,* à l'état construit ⲧϭⲁⲓⲉ, au qualitatif ⲧϭⲁⲓⲛⲩ, leurs origines hiéroglyphiques ne sont pas connues, mais, quelle que soit la racine à laquelle ces verbes se rattachent, elle avait, au temps des Ramessides, la terminaison -AÏ, -AÏOUT, qui se réduisit à -ÁÏ-Ⲉ, ÓI-O, ÁÏOUT-ÆOUT[2].

Enfin, la catégorie *g* de Stern embrasse des causatifs quadrilitères qui ont un Ⲉ après la première radicale, et auxquels on joint le mot ⲟⲉϩⲓⲟ *M.* ⲟ̅ϩϩⲓⲟ *T.*, *humiliare, humiliari.* Le tout ne fait jusqu'à présent que trois verbes possédant un qualitatif en -ⲎⲞⲨⲦ, -ⲎⲨ.

Ⲧϩⲉⲙⲕⲟ *M.* ⲟ̅ⲙⲕⲟ *T.* fait à l'état construit ⲧϩⲉⲙⲕⲉ *M.* ⲟ̅ⲙⲕⲉ *T.*, et au qualitatif ⲧϩⲉⲙⲕⲏⲟⲩⲧ : Peyron le déduisait de Ⲧ et de ⲙⲕϩ, *dare dolorem*[3], avec métathèse de ϩ, et cette étymologie a cours encore parmi les savants[4]. Je crois que le terme copte

1. Voir plus haut, p. 185, note 1, l'indication de ce phénomène à propos de ⲧⲁⲉⲓⲟ.

2. L'école de Berlin fait de ces trois verbes des formes secondaires bâties, par analogie, sur les verbes dont le factitif se rattache au temps (STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 111, § 244; SETHE, *Verbum*, t. II, p. 96, § 219).

3. PEYRON, *Lexicon Linguæ Copticæ*, p. 259.

4. STERN, *Koptische Grammatik*, p. 194, § 362, avec doute; STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, p. 23, § 31, et p. 110, § 240; SETHE, *Verbum*, t. II, p. 94, § 213.

se rattache à la racine √H+N+Q, qui se rencontre dans les textes des Pyramides[1], et qui signifie *presser, exprimer* par la pression ou par la torsion, et, par suite, comme le latin *torquere*, en dernier lieu *tourmenter* : la nasale N de la racine antique est devenue ⲙ en copte devant ⲇ, comme dans ⲥⲱⲙⲕ *T.*, *sugere lac*, ⲧⲥ̄ⲙⲕⲟ, *lactare*, à côté de ⲥⲉⲛⲕ *T.*, *sugere lac*, ⲧⲥ̄ⲛⲕⲟ, *lactare*, de √SNQ. *HANQA, devenu *HANQAÍ, donne successivement *HANQÂI-HANQÆ-*ϩⲉⲙⲕⲉ, *HANQÔI-HANQÔI-*ϩⲉⲙⲕⲟ, *HANKAÍOUT-HANKǼOUT-*ϩⲉⲙⲕⲏⲟⲩⲧ.

Ϯϩⲉⲙⲥⲟ *M.* ⲑ̄ⲙⲥⲟ *T.*, *sedere*, fait ϯϩⲉⲙⲥⲉ à l'état construit et ϯϩⲉⲙⲥⲏⲟⲩⲧ au qualitatif; il dérive de ϯ et de ϩⲉⲙⲥⲓ *M.*, *sedere*. La racine √H+M+S s'est vocalisée, aux temps ramessides, *HEMSAÍ, d'où sont sortis le simple ϩⲉⲙⲥⲓ par *HEMSAÍ-HEMSEÍ-HEMSÊI, puis [ϯ]ϩⲉⲙⲥⲉ par *HEMSÂI-HEMSǼ, [ϯ]ϩⲉⲙⲥⲟ par *HEMSAÍ-HEMSÓI-HEMSÔI, [ϯ]ϩⲉⲙⲥⲏⲟⲩⲧ par *HEMSAÍOUT-HEMSǼOUT.

ⲑⲉϩⲣⲟ *M.* ⲑ̄ϩϩⲣⲟ *T.*, *humiliare, humiliari*, fait ⲑⲉϩⲣⲉ *M.* ⲑ̄ϩϩⲣⲉ *T.* à l'état construit, ⲑⲉϩⲣⲏⲟⲩⲧ *M.* au qualitatif. Il dérive de ϯ et de √KH+B, dont la finale se vocalise en A et AI, comme le prouve l'orthographe de la dernière lettre. J'ai fait remarquer déjà[2] que ces verbes en A final redoublaient assez souvent cet A, et qu'on avait , par exemple, à côté de : une forme de √KH+B avec A final redoublé, *KHEBAAÍ, est donc possible, et son existence me paraît être prouvée par l'ⲓ intercalaire du factitif copte, comme celui de *HAAÍ est prouvée par l'ⲓ de ϩⲁⲓⲟ. Le premier A s'est affaibli en ⲉ, puis vocalisé en I à l'hiatus, *KHABAAÍ-KHABÉÂI-KHABIÆ, tandis que la flexion AÍ suivait ses destinées actuelles, *KHEBAAÍ-KHEBIÆ-ⲑⲉϩⲣⲉ, *KHEBIÓI-KHEBIÔI-ⲑⲉϩⲣⲟ, *KHEBIǼOUT-ⲑⲉϩⲣⲏⲟⲩⲧ. Ici, comme ailleurs[3], la voyelle brève de la première syllabe a produit en thébain le redoublement de la consonne suivante, ⲑ̄ϩϩⲣⲟ, ⲑ̄ϩϩⲣⲉ, comme ⲧ̄ⲙⲙⲟ-ⲧ̄ⲙⲙⲉ, ⲧⲉϩϩⲟ, etc.

J'ai borné mon étude à ceux de ces factitifs qui possèdent un qualitatif en -ⲏⲩ, -ⲏⲟⲩⲧ, et la raison de cette restriction est évidente. Je cherche en effet à retrouver la vocalisation des mots de la langue immédiatement antérieure, et puisque cet ⲏ est, dans la plupart des cas, le seul indice direct que nous ayons de la présence de la terminaison -AÍ à la forme ramesside, il ne serait pas prudent d'en préjuger l'existence là où le qualitatif en -ⲏⲩ -ⲏⲟⲩⲧ, nous manque encore. Il me paraît certain que plusieurs des verbes recueillis par Stern et que j'ai laissés de côté rentrent dans cette catégorie, mais comme, tant qu'on n'aura pas découvert leur qualitatif, des doutes pourront subsister sur la voyelle que leur thème antique avait à l'époque des Ramessides, je préfère m'abstenir. Aussi bien les exemples analysés suffisent, je pense, pour faire comprendre ce que j'ai voulu montrer. Des notes publiées à diverses dates ont prouvé que beaucoup des sons qui sont simples dans le copte ⲉ, ⲏ, ⲟ, ⲱ, répondent en principe à des diphtongues Æ, ÂI, ÔE-ÔI, de la langue antique, puis aux groupes de voyelles en hiatus d'où proviennent ces diphtongues, A+I, O+I. Appuyé sur ces faits, j'ai abordé les trois catégories de

1. OUNAS, l, 46, 53, 57, 142, 143, 144, 145.
2. Voir p. 174-175 du présent volume.
3. Voir ce qui est dit à ce sujet, plus haut, p. 181, du présent volume.

verbes formées par Stern, et d'abord celles où un ⲁϊ copte, répondant à un A+I antique, présentait un ⲏ au qualitatif, et j'ai indiqué comment tous les états que Stern et après lui tous les coptisants leur avaient reconnus s'expliquaient naturellement par les lois dégagées précédemment, diphtongaison de A+I et de O+I anciens pour produire ⲉ, ⲏ, ⲟ, ⲱ, obscurcissement de l'A antique en O même à l'hiatus, et par suite aboutissement à l'O de diphtongues renfermant un A original dans la langue antique. Aucune de ces lois n'avait été déduite en vue de la démonstration présente, mais la façon dont elles ont expliqué les faits qu'on leur soumettait nous a permis en premier lieu d'en contrôler l'exactitude, en second lieu de les appliquer avec plus de confiance à des phénomènes nouveaux. Il me semble résulter de toutes les analyses que, contrairement aux idées énoncées par l'école de Berlin, la vocalisation en O n'est pas, au moins dans les catégories de verbes étudiées, la vocalisation qui précéda ; pour reconstruire cette vocalisation, il faut se garder de mettre la vocalisation du copte à peu près telle quelle sous les signes hiéroglyphiques. On doit se servir du copte comme point de départ, afin de remonter à l'égyptien, comme on partirait du français moderne pour retrouver graduellement la prononciation des divers français d'époque antérieure et du latin, si elle nous était inconnue : on ne doit pas plus transporter le système vocalique du copte dans l'égyptien, qu'on ne doit transporter celui du français actuel dans le latin populaire des premiers temps barbares.

Un autre point qui paraît ressortir non moins nettement de cette étude, c'est que les différenciations de vocalisation que les verbes coptes de cette classe subissent, selon qu'ils sont à l'état absolu et pronominal ou à l'état construit, se sont développées entre une époque indéterminée, probablement celle des Ramessides, où la vocalisation était une pour le verbe dans tous ces états, et l'époque copte : ils avaient tous une vocalisation finale en -AÍ. Ce sont les jeux d'accent produits par la position du verbe dans la phrase ou par l'adjonction des suffixes qui ont déterminé, à mesure que la langue marchait, ces changements réguliers de vocalisation. J'aurai, du reste, occasion de revenir sur ces faits plus d'une fois, et d'en appliquer les conséquences à l'étude de faits nouveaux.

C. — La première classe de Stern comprend les verbes d'une seule ou de deux lettres, dont la forme absolue a la voyelle ⲱ ou ses succédanées ⲟⲩ et ⲟ, dont le qualitatif est en ⲏ rarement en ⲉ, l'état construit en ⲉ rarement en ⲁ, l'état pronominal en ⲟ rarement en ⲁ[1]. Les verbes que Stern compte comme étant d'une seule lettre sont ⲓⲱ *M.* ⲉⲓⲱ *T.*, *lavare*, ϫⲱ *M.* ⲕⲱ *T.*, *ponere*, ⲥⲱ *T. M.*, *bibere*, ϫⲱ *T. M.*, *dicere*, dont deux seuls, ⲕⲱ et ⲥⲱ, ont un qualificatif en ⲏ, ϫⲏ *M.*, ⲕⲏ *T.* et ⲥⲏⲩ *T.* Mais l'origine de ⲕⲱ est incertaine encore, et j'ai déjà traité de ⲥⲱ en parlant du causatif ⲧⲥⲟ : il n'y a donc aucun inconvénient à les laisser de côté. Les racines de deux lettres sont, au contraire, fort nombreuses, mais j'ai déjà eu l'occasion d'expliquer à peu près la conception que les faits m'ont imposée de leur formation, et, avant de les examiner par le menu, il faut

1. STERN, *Koptische Grammatik*, p. § 358.

étudier plusieurs autres questions dont l'examen serait trop long pour le moment. J'en choisirai donc deux ou trois seulement que j'analyserai, afin de rappeler au lecteur ce que j'en ai déjà dit, et de montrer comment elles doivent se rattacher à des prototypes vocalisés en A à la tonique.

Ⲕⲱϩ *T. M., duplicare,* fait à l'état construit ⲕϩ̄ *T.*, à l'état pronominal ⲕⲟϩ *T. M.*, au qualitatif ⲕⲏϩ *T. M.* Il se rattache à l'antique égyptien ⊿ 𓅱 𓅱 𓈎 ✓Q+B, *plier, doubler*, dont la première consonne ⊿ a pour complément exprimé ou non cet 𓅱 qui répond à notre voyelle A, et la seconde consonne a pour complément un 𓅱 OU, soit pour l'ensemble QABOU[1]. J'ai expliqué l'obscurcissement de l'A antique en O par l'introduction d'un OU à la première syllabe *QAOUBOU et par la résolution de la diphtongue AOU sur ω-o, et, dans plusieurs cas, c'est par un phénomène de ce genre que l'obscurcissement s'est produit d'abord : toutefois, il est probable que le plus souvent le procès ne s'est pas accompli point par point, et que, l'analogie s'en mêlant, l'obscurcissement de l'A en O s'est effectué le plus souvent directement, sans intermédiaire de diphtongaison. Lors donc que je rétablis une forme *QAOUBOU menant de *QABOU à QOBOU-ⲕⲱϩ-ⲕⲟϩ, je n'ai pas la prétention de dire que cette forme *QAOUBOU a été réellement en usage. Il est possible que *QABOU n'ait pas été un des premiers verbes où le phénomène se soit produit, l'un de ceux où la déformation vocalique ait passé successivement par tous les stages, et, en ce cas, *QOBOU-ⲕⲱϩ-ⲕⲟϩ a pu succéder immédiatement à *QABOU dans la prononciation. Comme le système hiéroglyphique ne se prêtait guère à l'enregistrement de ces variations, nous ne les constatons pas dans les textes et nous ne réussissons pas à savoir quels verbes ont eu tous les états indiqués par l'analyse du copte, quels verbes ont sauté brusquement de l'état ramesside à l'état copte. De même pour le qualitatif, la diphtongaison en ī a pu n'exister réellement que dans un petit nombre de mots très usités, sur lesquels les mots du même type se sont modelés plus tard, pour passer directement de A à Ê. Je note donc toutes les nuances qui ont pu exister entre ces états extrêmes, afin de faire bien comprendre comment la transition a dû s'accomplir dans ceux des verbes qui, modifiés les premiers, ont servi de modèles aux autres. Sous bénéfice de ces réserves, on ne pourra laisser de voir que ⲕⲱϩ et ⲕⲟϩ se rattachent à *QABOU par *QAOUBOU-KAOUB[2], ⲕⲏϩ et ⲕϩ̄ à *QABOU par *QAIBI-QAÎB.

Ⲕⲱⲧ *T. M. B., ædificare, construere,* à l'état construit ⲕⲉⲧ, à l'état pronominal ⲕⲟⲧ, au qualitatif ⲕⲏⲧ, répond à 𓈎 𓂋 𓂧 ✓K+D de l'ancien égyptien. La valeur du signe 𓈎 est ⊿ 𓅱 𓂋, soit le Q suivi du signe 𓅱 auquel correspond notre voyelle A. Que cette valeur QA se soit appliquée aux mots qui renferment le signe 𓈎, cela est prouvé par la valeur *QAD-ⲕⲁⲧ de 𓈎 𓂋 𓅓 *QADOU, dont il a été question plus haut[3]; l'H du quali-

1. On voit, par cet exemple et par d'autres que je n'admets pas les rapprochements que l'école de Berlin établit entre ces formes en H et les formes à seconde radicale redoublée des thèmes verbaux, dérivant ⲕⲏϩ̄ de ⊿ 𓅱 𓅱 𓅱 𓈖 ϩⲏⲗ de 𓂋 𓅱 𓅱 𓅱, comme ϭⲏⲟⲛ de 𓇋 𓈖 𓅱. Je donnerai plus tard les raisons qui m'empêchent d'adopter cette hypothèse.

2. La différenciation établie entre la forme absolue ⲕⲱϩ et la forme pronominale ⲕⲟϩ tient, comme nous le verrons par la suite, à des jeux d'accents. De même pour ⲕⲏϩ̄ et ⲕϩ̄.

3. Voir plus haut, p. 178-179.

tatif nous prouve que l'A existait dans *bâtir*, au moins sous le second Empire thébain : de la prononciation *QADOU dérive ⲕⲱⲧ, soit par diphtongaison en OU de l'A, soit par obscurcissement direct de A en O, puis ⲕⲉⲧ par affaiblissement direct de A en E, à la suite d'un jeu d'accent, et ⲕⲏⲧ par diphtongaison en ī, *QAIDI-QAID-ⲕⲏⲧ.

Les verbes faibles en ⲉ : ⲓ final ont suivi la même voie, et tous les verbes faibles ou forts qui montrent quelque variante vocalique à l'un de leurs états. L'A premier a subsisté parfois à l'état absolu à côté de la forme en ⲱ, ou à l'état construit, ou à l'état pronominal : ⲕϧⲁ = *refrigerare*, ϣⲙⲁ = *comminuere*, *comminui*, ϧⲁϣ = *nudare*, ⲟⲩⲁϩ = *ponere*. L'E du qualitatif est parfois un ⲉ au lieu d'un ⲏ, ⲙⲉϩ, ⲛⲉϩ, ϕⲉϩ, et cela par archaïsme, en tradition de l'époque où l'E provenant de AI avait partout la même prononciation[1]. Il est certain qu'à partir d'un certain moment, cet Ê ouvert se dédoubla et qu'on en profita, sous l'influence de l'accent de phrase, pour distinguer entre les formes construites et les formes qualitatives des verbes, entre ϧⲉϣ et ϧⲏϣ, par exemple, ou ⲧⲉϣ-ⲑⲉϣ et ⲧⲏϣ-ⲑⲏϣ. Il s'établit alors, entre les quatre formes régulières du verbe, une sorte de balancement qui les groupa deux par deux, sous l'influence de l'accent : la forme pronominale eut le plus souvent la brève ⲟ de la voyelle longue ⲱ comprise dans la forme absolue, et la forme construite eut la brève ⲉ de la longue ⲏ comprise dans le qualitatif. Au lieu de grouper les quatre formes, comme Stern le fait, en rattachant l'état construit et l'état pronominal à l'état absolu :

ϧⲱⲗ *T. M.*	ϧⲉⲗ- *M.* ϧⲗ̄- *T.*	ϧⲟⲗ- *T. M.*	ϧⲏⲗ *T. M.*
ⲕⲱⲧ *T. M.*	ⲕⲉⲧ- *T. M.*	ⲕⲟⲧ- *T. M.*	ⲕⲏⲧ *T. M.*
ϥⲱⲭⲓ *M.* ϥⲱϭⲉ *T.*	ϥⲉⲭ- *M.*	ϥⲟⲭ *M.*	ϥⲏⲭ *M.*
ⲙⲟⲩⲣ *T. M.*	ⲙⲉⲣ- *M.* ⲙ̄ⲣ *T.*	ⲙⲟⲣ *T. M.*	ⲙⲏⲣ *T. M.*,

il vaudrait mieux les grouper selon leur communauté d'origine, la pronominale avec l'absolue transitive, la construite avec l'absolue qualitative :

ϧⲱⲗ *T. M.*	ϧⲟⲗ- *T. M.*	ϧⲏⲗ *T. M.*	ϧⲉⲗ- *M.* ϧⲗ̄ *T.*
ⲕⲱⲧ *T. M.*	ⲕⲟⲧ- *T. M.*	ⲕⲏⲧ *T. M.*	ⲕⲉⲧ- *T. M.*
ϥⲱⲭⲓ *M.* ϥⲱϭⲉ *T.*	ϥⲟⲭ- *T. M.*	ϥⲏⲭ *M.*	ϥⲉⲭ- *M.*
ⲙⲟⲩⲣ *T. M.*	ⲙⲟⲣ- *T. M.*	ⲙⲏⲣ *T. M.*	ⲙⲉⲣ- *M.* ⲙ̄ⲣ *T.*,

en notant que l'ⲁ de l'époque ramesside et l'Æ unique résultant de la diphtongaison de AI ont subsisté dans un certain nombre de verbes généralement très usités :

ϫⲱ *M.* ⲕⲱ *T.*	ϫⲁ- *M.* ⲕⲁⲁ *T.*	ϫⲏ *M.* ⲕⲏ *T.*	ϫⲁ- *M.* ⲕⲁⲁ- *T.*
ϕⲱϣ *M.* ⲡⲱϣ *T.*	ϕⲁϣ-, ϕⲟϣ *M.* ⲡⲟϣ *T.*	ϕⲏϣ *M.* ⲡⲏϣ *T.*	ϕⲉϣ- *M.* ⲡⲉϣ *T.*
ϣⲱϣ *M.* ⲥⲱϣ *T.*	ϣⲟϣ- *M.* ⲥⲟϣ, ⲥⲁϣ *T.*	ϣⲏϣ *M.* ⲥⲏϣ *T.*	ϣⲉϣ- *M.* ⲥⲉϣ *T.*
ⲟⲩⲟϩ *M.* ⲟⲩⲱϩ *T.*	ⲟⲩⲁϩ- *M.*	ⲟⲩⲉϩ *M.* ⲟⲩⲏϩ *T.*	ⲟⲩⲁϩ- *M.* ⲟⲩⲉϩ *T.*,

et ainsi de suite. La même classification, avec quelques modifications et quelques exceptions assez rares, s'applique également aux deux classes que j'ai étudiées précédemment.

1. Voir ce qui est dit à ce sujet, t. XXIII, p. 57-58 du *Recueil de Travaux*.

Je ne fais qu'indiquer ici ces idées, et je passe bien d'autres détails pour ne pas prolonger outre mesure un article déjà trop long : je les reprendrai point par point au cours de ces études, lorsque j'aurai pu établir un certain nombre de faits dont l'indication est nécessaire à la clarté de mon exposition. C'est pour les mêmes motifs que je me contente de montrer ici, sur les deux verbes ⲕⲱϣ et ⲕⲱⲧ, la façon dont je pense qu'on peut se figurer la répartition des voyelles entre les quatre formes des verbes qui composent la première classe de Stern. Pour le moment, j'en ai assez dit afin de montrer clairement l'idée que j'ai de leur vocalisation. Les verbes de cette classe avaient, eux aussi, dans la κοινὴ διάλεκτος antérieure, dans celle que j'appelle par brièveté la langue des Ramessides, une vocalisation en A, c'est-à-dire à la syllabe tonique une voyelle Á, de laquelle sont sortis l'O bref ou long, et l'E bref ou long qu'on rencontre en copte. Pour l'école de Berlin, au moins pour M. Sethe, « *deux sons seulement reviennent toujours en tant que* » *voyelles,* le son -O (ŏ dans les syllabes fermées, ô dans les ouvertes) et le son -E (ĕ dans » les syllabes fermées, ê dans les ouvertes). Où l'on rencontre un ⲁ en copte, il est issu » de ŏ[1]. » Partant du copte et le traitant selon les données courantes de la linguistique actuelle, j'arrive au résultat diamétralement opposé : « L'égyptien antérieur au copte, » celui des Ramessides, avait, dans les catégories de verbes qui présentent un qualitatif » en H, une vocalisation en A à la tonique. Cet A s'est conservé quelquefois en copte : où » le copte présente à la forme absolue un O, bref ou long selon sa position, et à la » forme qualitative un E, bref ou long de même, cet O et cet E proviennent de l'A » ramesside. »

§ XIX. *Sur les transcriptions grecques du mot* □ . — Brugsch a prouvé, il y a cinquante ans, que la transcription grecque Σεναπάης répondait au nom démotique [2], lequel contient l'épithète connue du dieu Set. Beaucoup plus près de nous, Erman, rencontrant le mot ⲁⲡⲁϩⲧⲉ dans le *Papyrus Anastasi* de la Bibliothèque Nationale à Paris, le rapprochait de la même épithète[3], avec l'approbation de Brugsch[4]. Je crois enfin qu'un nom Ψεναπάθης, connu par un ostracon de Berlin[5], est le nom au masculin qui répond à SENAPAÊS et renferme la même épithète de sous une forme nouvelle. On peut se demander comment ces trois transcriptions ont pu sortir du prototype égyptien.

Ἀπάθης de Ψεναπάθης est à ⲁⲡⲁϩⲧⲉ ce que la transcription Τεώς de est à Ταχώς : les Grecs, rencontrant l'articulation dont ils ne possédaient pas l'équivalence exacte, tantôt la forçaient et la transcrivaient par χ, tantôt l'omettaient entièrement. Si le nom du roi pasteur *Apakhnas* renferme, comme il se peut, la même épithète , la forme Ἀπαχ- donnera la variante en χ, Ἀπάχθης, dont les exemples nous manquent jusqu'à présent. Ἀπάθης est donc, sous son vêtement grec, la même forme que l'ⲁⲡⲁϩⲧⲉ du

1. SETHE, *das Ægyptische Verbum*, t. II, p. 43, § 104, 2.
2. BRUGSCH, *Sammlung demotisch-griechischer Eigennamen*, p. 3, 15, 34; cf. *Dictionnaire hiéroglyphique*, p. 496.
3. ERMAN, *die ægyptischen Beschwörungen des grossen Pariser Zauberpapyrus*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 94-95.
4. BRUGSCH, *Eine demotische Ehrenrettung*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 13, 23.
5. WILCKEN, *Griechische Ostraka*, t. I, p. 207.

Papyrus de la Bibliothèque Nationale : l'aspirée ⲩ, écrite dans le copte, a disparu dans le grec, mais son influence se fait sentir par le choix du θ pour rendre le ⊿ *t* de l'égyptien, à moins qu'on ne préfère reconnaître dans l'orthographe Ψεναπάθης comme un écho des termes grecs en πάθης, dérivé de πάσχω, νεοπαθής, ἰδιοπαθής, φιλοπαθής, πολυπαθής, et ainsi de suite. ⲡ est rendu par A à la protonique, et la tonique a également un A, *PÁH-, mais comment expliquer la finale -ⲧⲉ? J'ai eu l'occasion de montrer que la finale des noms en ⲓ n'est pas -TI, mais ÍTI, et, par suite, qu'un mot tel que *le brave*, se prononçait à la finale P+H+ÍTI, probablement *PAHOUÍTI ou *PAHAÍTI, qui donnerait en copte *PAHÎT comme ⲙⲉⲣⲓⲧ de MARÁÎTI, ou *PAHÈT comme ϩⲁⲗⲏⲧ de *HALAÍTI : les terminaisons en -ⲧⲉ du copte dérivent toutes, à ma connaissance, de formes en ⊿⊿ final de l'ancien égyptien, féminin de la formes en ⲓ TI, ou considérées comme féminin, ⲁⲙⲏⲧⲉ *T.* ⲁⲙⲉⲛϯ *M. B.*, de AMENTÎT, féminin de *AMENÍTI, AMENAÍTI, ⲥⲟⲗⲧⲉ *T.* ⲥⲟⲗϯ *M.*, *parare*, de NTAÍT-NTÆ̀T-ⲡⲧⲉ, de *NAÍTI-NÆTI-NÉT, nom d'agent de *NAÍ-NÆ-ⲡⲉ[ⲡⲓ] : la forme ⲁⲡⲁϩⲧⲉ-ἀπάθης contiendrait donc un féminin *PAHTÎT, dérivé de *PAHAÍTI-PAHÍTI. En fait, ce féminin se trouve, dès la XVIIIe dynastie, dans le cartouche d'Ahmosis, à côté de , de et de ; cf., pour Ramsès Ier, à la XIXe dynastie, à côté de et de .

En revanche, il me paraît que SENAPAÊS contient réellement la forme du masculin : Πάης équivaut en effet à *PAHÆ + . . . , *PAHAÍ + . . . , soit à la vocalisation de la première partie de *PAHAÍTI, et, en vérité, l'orthographe démotique courante renferme la ligature qui répond à ⲓ aussi bien qu'à , soit . Le grec, entendant *APAHÊT, a traité dans la déclinaison la finale HET à la façon grecque : il a assimilé le T à la terminaison ς et il a décliné SENAPAHÊTS-Σεναπάης, Σεναπάητος, comme ἐσθής, ἐσθῆτος. Les transcriptions grecques nous ont donc conservé la prononciation aux temps antérieurs au copte de deux des formes de la racine √P+H : le nom d'agent *ⲡⲁϩⲏⲧ-PAHÁÎT-PAHAÍTI, et le substantif féminin dérivé de ce nom d'agent *ⲡⲁϩⲧⲉ-PAHTÍT.

Cela dit, on peut établir exactement la valeur des deux variantes principales que prend l'épithète du dieu Typhon : Á-PAHAÍTI est *le grand-le vaillant*, A-PAHTÍT est *le grand de vaillance*, et les deux formes répondent, pour le sens, à un superlatif de notre langue, *le très vaillant*.

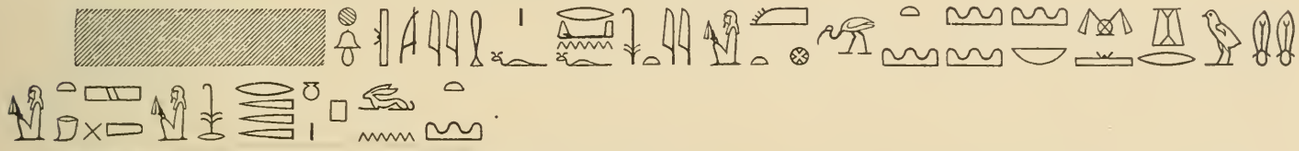
SUR UN FRAGMENT D'OBÉLISQUE TROUVÉ A KARNAK

PAR

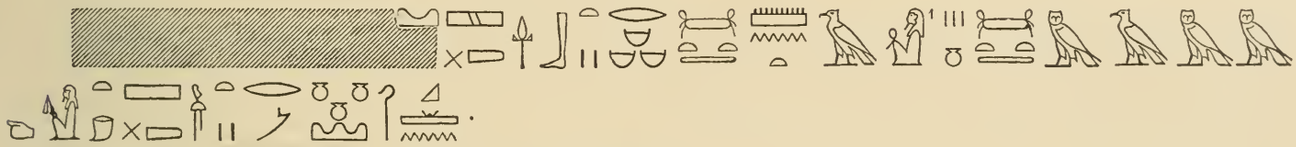
GEORGES LEGRAIN

KARNAK. — *Obélisque brisé d'Hatshopsitou, Inscription de la base. Face est.* — La largeur de la base était de 2m50. Celle des lignes de 2m28. Leur hauteur est de 0,125. La partie gauche du texte manque actuellement. L'inscription comporte huit lignes gravées de gauche à droite. Quelques parties ont été martelées, puis rétablies.

Ligne 1. Longueur 2m00. Lacune de 0m28.

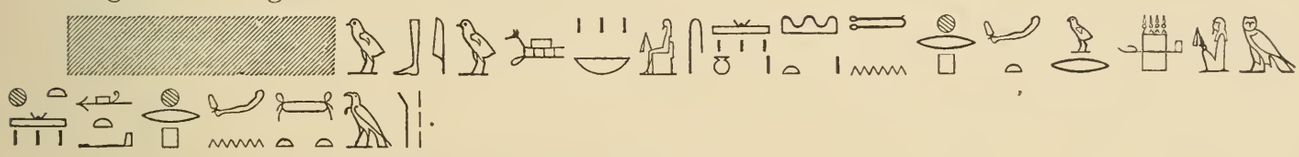


Ligne 2. Longueur 1m88. Lacune 0m40.



Ligne 3. Longueur 1m90. Lacune 0m38.

Ligne 4. Longueur 1m91. Lacune 0m37.



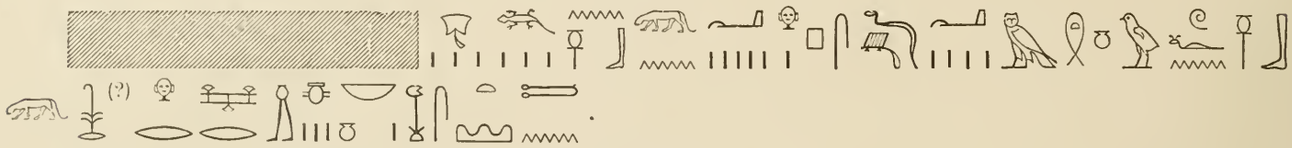
Ligne 5. Longueur 1m93. Lacune 0m35.

Ligne 6. Longueur 1m93. Lacune 0m35.

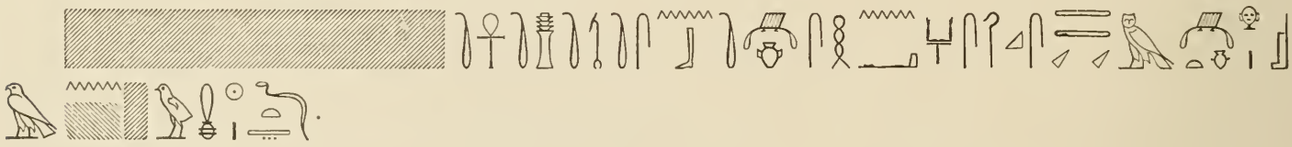
1. L'original porte un homme à type asiatique, barbe pointue, chevelure évasée par le bas, mèche sur le front; il paraît tenir sur les genoux un poignard. Nous ne possédons pas ce type. — G. M.

2. Le personnage, qui a le type asiatique dans l'original, porte un boumerang sur les genoux. Nous ne possédons pas ce caractère. — G. M.

Ligne 7. Longueur 1m88. Lacune 0m40.



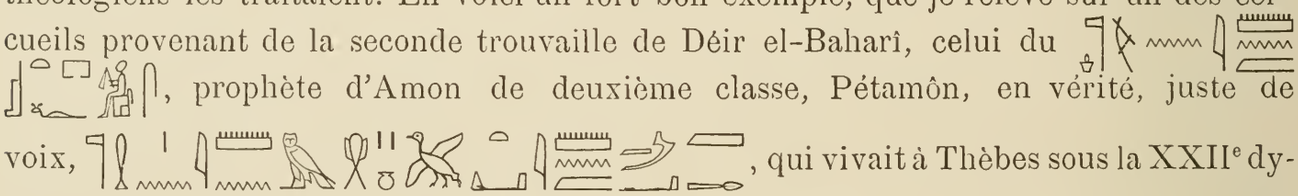
Ligne 8. Longueur 1m85. Lacune 0m43.



NOTES

PAR

G. Maspero

1. Les progressions numériques ont joué un nombre considérable dans le développement des idées religieuses de l'Égypte, au moins à partir d'une certaine époque, mais il y a, jusqu'à présent, très peu de documents qui nous révèlent la façon dont les théologiens les traitaient. En voici un fort bon exemple, que je relève sur un des cercueils provenant de la seconde trouvaille de Déir el-Baharî, celui du  , prophète d'Amon de deuxième classe, Pétamôn, en vérité, juste de voix, , qui vivait à Thèbes sous la XXIIe dynastie : ; le reste de l'inscription ne présente plus aucun intérêt pour la question qui nous préoccupe en ce moment.

C'est Pétamôn, lui-même, qui nous dit : « Je suis UN qui devient DEUX, je suis » DEUX qui devient QUATRE, je suis QUATRE qui devient HUIT, je suis UN après celui-là, » je suis Khoprî dans Haît-berborou, je suis Osiris dans Khonît, je suis Hâpi engendré » de Phtah, je suis ce créateur Râ, père de Shou! Donne-moi, donne-moi, Bélier » sauteur, donne-moi que nul mal n'assaille le corps de l'Osiris... Pétamôn. » Certains points sont douteux dans la traduction, ce qui se rapporte à DAÎNI, où je vois la forme avec le \\, équivalent de , et le , où l'on pourrait traduire : « Je suis UN en SA de lui » qui est par lui-même cette force qui maintient la vie et la

1. L'original porte le taureau courant.
2. L'original porte le bélier courant.

puissance des dieux. La seule question sur laquelle je veuille attirer l'attention, c'est la progression numérique.

Il s'agissait d'identifier le mort avec l'ennéade conçue comme formée de l'ogdoade plus un. UN qui devient DEUX, c'est Râ qui a tiré de lui-même, par le procédé qu'on sait, le couple Shou-Tafnouît. DEUX qui devient QUATRE, c'est la production des quatre dieux mâles qui soutiennent le monde, Heh, Naou, Kakou, Amonou, et qui sont engendrés par la séparation de Sibou et de Nouît au moment où Shou sépare le ciel et la terre qui sont la résultante de Sibou et de Nouît. QUATRE qui devient HUIT, c'est le dédoublement de ces quatre personnages en couples, Hehou-Hehît, Naou-Naouît, Kakou-Kakouît, Amon-Amaunît. Enfin, UN qui vient après LUI, c'est-à-dire après QUATRE QUI EST HUIT, c'est le chef suprême, celui qui, s'ajoutant à l'ogdoade, la transforme en ennéade, c'est-à-dire le dieu Amonrâ de Thèbes, en qui se résument tous les dieux énumérés par la suite, Khopri, Osiris, Hâpi, Râ, le bélier d'Amon et d'Osiris.

ÜBER EINEN TITEL DES APISSTIERES

VON

WILHELM SPIEGELBERG

Zu den häufigsten Titeln des Apis gehört *ḥ(i)p ʿnḫ wḥm n Pṯḥ*. Man übersetzt das gewöhnlich nach dem Vorgang von *Brugsch* (*Wörterb.*, 769) « zweites Leben des Ptaḥ[1] » o. ä. Dabei vergisst man, dass nicht « welcher das Leben erneuert » — die auch sonst bekannte Formel — sondern stets da steht. Seltsamerweise ist der Titel in dieser falschen Stellung über *Mariettes* « mère d'Apis » (S. 18) und *Brugschs* Wörterbuch in Lanzones Dizionario S. 525 gewandert. In Wahrheit zeigen alle Stellen der Serapeumsstelen[2] *wḥm* hinter *ʿnḫ*.

Die Lösung des Titels ergiebt sich leicht, wenn wir daran denken, dass überall in den Serapeumsstelen neben dem « dem lebendem Apis » der oder « der tote Apis » erwähnt wird. Das heilige Tier des Ptaḥ wurde — ebenso wie der Mnevisstier und andere heilige Tiere — nicht nur im Leben sondern auch nach dem Tode als « Osiris » Apis (Σαράπις) verehrt. Es ist also klar, gehört zu , und ist zu dem Folgenden zu ziehen. Diese Auffassung erhält eine weitere Bestätigung durch Serap. 89 (éd. Chassinat), wo ohne *ʿnḫ* erscheint, ein Beweis, dass *wḥm* selbstständig gebraucht ist.

Welche Bedeutung hat aber *wḥm* in dieser Verbindung. Rein grammatisch könnte man übersetzen « wiederholt von Ptaḥ » aber das gäbe keinen rechten Sinn. Vielmehr liegt in ein Nomen vor in der seltenen Bedeutung, die ich bislang nur einmal angetroffen habe. In *Petrie : Dendereh*, XI, 3, findet sich der Titel

---

1. So auch *Griffith :* Stories « Renewal of life of Ptaḥ ».
2. Vgl. *Chassinat :* nos 93, 96. Lanzone : *Dizion.*, Tavole CCI. Brugsch : *Thes.*, 964.

mr ʿb wḥm d. h. die volle Schreibung des Titels, der sonst o. ä. abgekürzt wird, ein Titel, der ausgedehnter nicht selten als [1] erscheint. Es liegt hier wohl die altertümliche Schreibung — pars pro toto — vor, die uns aus den Pyramidentexten (z. B.) geläufig ist und sich in alten stereotypen Wendungen[2] und Titeln bis in die späteste Zeit erhalten hat. So, glaube ich, hat *Griffith* mit Recht (*Dendereh,* S. 50) « horned animals » für *ʿb* eingesetzt, dagegen möchte ich sein « hoofed animals » für : = *ʿgʾt*[3] in Anspruch nehmen. Für (etwa *mḥt* ⲙⲁϩⲉ) fehlt noch die sichere Lesung, aber vermutlich liegt die Bedeutung « Vogel » vor. Für kennen wir jetzt durch die oben angeführte Stelle die Lesung *wḥm*. Die ungefähre Bedeutung « Rindvieh » ist durch das Determinativ an die Hand gegeben, doch bleibt die Art unbestimmt. Es liegt also wieder die vorhin besprochene altertümlich abkürzende Schreibung vor. Gewiss haben wir hier das mit בְּהֵמָה zusammenhängende Substantiv vor uns, welches bereits *Sethe*, *Verb um,* I, § 246, mit zusammengestellt hat, nur ist mir unklar, weshalb er a. O. die neue Lesung *whm* (mit *h*) einsetzt. Denn die Verwandtschaft mit בהמה kann dieselbe nicht begründen. Vielmehr muss uns die von *Piehl* (*Rec.*, 3/30) angeführte Variante *wḥm* bestimmen, an der alten Lesung *wḥm* festzuhalten.

Das Substantiv *wḥm* « Rind, Stier » o. ä. liegt nun auch in unsrem Apistitel vor, den ich so übersetzen möchte « der lebende Apis, das Rind (der Stier) des Ptaḥ ».

Ich möchte im Anschluss an die obigen Ausführungen noch ein Wort über den im Apiskult häufig genannten Beamtentitel *bʾy* anschliessen. Welche Bedeutung dem Titel zukommt, muss ich trotz *Brugsch*'s Ausführungen (*Ä. Z.*, 1884, S. 121) als unsicher erklären. Aber die folgende bislang unbeachtet gebliebene Stelle in Devérias vortrefflichem *Louvre Catalog.* (S. 118):

« Der *bʾy* des Osiris-Apis
Der *stm-ʿš* des lebenden Apis »

belehrt uns, dass der *bʾy* mit dem Kultus des toten Apis der *stm ʿš (Diener)* mit dem lebenden Apis zu thun hatte. Beide Ämter konnten in einer Hand vereinigt sein.

---

1. *Louvre* C. II/3, cf. B. Hasan I/7. Leiden : V, 13 (alle M. R.) und sonst häufig auch im N. R.

2. Z. B. in der Schreibung der Opferformel = = u. a.

3. Cf. Max Müller : *Ä. Z.*, 1894, S. 28. Die von demselben ib. 131 für (das findet sich meines Wissens nirgends), vorgeschlagene Lesung *ʿgʾt* erweist sich jetzt als unmöglich.

DIE GRIECHISCHEN FORMEN FÜR DEN NAMEN DES GOTTES THOT

VON

WILHELM SPIEGELBERG

R. Pietschmann hat in seinem *Hermes Trismegistos*, S. 31 in dankenswerter Weise die griechischen Formen des Gottesnamens *Thot* zusammengestellt. Nur weniges ist der Liste hinzuzufügen und nur einige Formen[1], die irrtümlicherweise registriert worden sind, zu streichen. Hier soll der Versuch gemacht werden, die lautliche Erklärung für die verschiedenartigen griechischen Transcriptionen zu geben.

Die alte Form des Gottesnamens lautet im Aegyptischen *d(T)ḥwtı'*[2], vokalisierst *D(T)ḥ°ıwt^e j*, eine Bildung wie *S;°ıwt^e j* Siut. Wie aus letzterer Form ⲥⲓⲟⲟⲩⲧ so wurde aus ersterer ϯⲟⲟⲩⲧ (*Ä. Z.*, 1883, S. 95)[3]. Neben dieser sahidischen[4] Form findet sich auch *Kenyon:* Pap. Brit. Museum die boheirische Form Θωουτ. Dieses Θωουτ wurde in Θωτ kontrahiert, ganz so wie im Koptischen neben Ⲑⲱⲟⲩⲓ sich Ⲑⲱⲓ findet[5]. Aus diesem *Thót* (Θωτ) ergeben sich folgende weiteren Formen:

1. Θουθ[6].

Das ist die achmimische Form für Θώτ. Vgl. *Stern* in *Ä. Z.*, 1886, S. 130.

2. Θατ.

Die faijumische Form des Namens. So steht in diesem Dialect ⲙⲙⲁⲧⲉⲓ für ⲙⲙⲱⲧⲓ̅. Vgl. auch die Eigennamen Παυᾶθις für Παουῶθις[7].

Von Θωτ ist auch die tonlose Form Θετ- abzuleiten, welche in dem Namen Θεθμῶσις steckt, während das Θουτ- in zusammengesetzten Namen aus tonlosem *Th^e ıwt* (aus ϯⲟⲟⲩⲧ) zu erklären ist, denn aus *ĕw* entwickelt sich ganz regelmässig *u*. In dem n. pr. Θοτσῦ[τομ][8] ist der Gottesname nur wenig verkürzt, da er neben dem Hauptaccent einen Nebenton hatte, und noch nicht ganz enttont war wie in den eben genannten offenbar weit jüngeren Verbindungen[9]. Diese vollere verkürzte Form zeigt auch Σενθοτεύτης[9], Θοτορταῖος[10], u. a. Eigennamen.

Eine wesentlich stärkere Verkürzung, die an Verstümmelung grenzt, liegt in Θυσῦτομ[11] vor, wo das *t* von *Thyt* vor *s* abgefallen ist[12], und in Παστωοῦς (n° 172), Τατωοῦς (n° 359).

---

1. Streiche insbesondere Θαύης, Τώτης, Ταθ in Θαθῆμις. Diese Eigennamen haben mit dem Gottesnamen nichts zu thun.
2. *T* + *ḥ* wurde regelrecht Θ.
3. Ich gebrauche hier sahidisch, boheirisch und faijumisch in dem Sinn, dass die betreffenden. Formen denen der drei Dialekte entsprechen. Es können natürlich noch andere, einstweilen noch nicht bekannt gewordene Mundarten in Betracht kommen.
4. Vgl. dazu *Sethe: Verbum*, I, § 171.
5. Θ und τ wechseln unterschiedslos; *s.* Spiegelberg: Demot. Studien, I. S.
6. *Ibid.*, S. 24*, n° 166. Und *Hess:* Gnost. Papyrus, London, Einltg. S. IX, n° 3.
7. *Ibid.*, n° 90, S. 15*.
8. *Ibid.*, S. 24.
9. *Ibid.*, n° 271, S. 39*.
10. Z. B. Pap. Strassburg D. 6 (nach Grenfells Lesung).
11. *Ibid.*, n° 90, S. 15*.
12. Vgl. ⲉϣⲁⲣⲉ aus* ⲉⲧϣⲁⲣⲉ, *Steindorff: Kopt. Gram.*, § 492.

Unerklärlich bleibt mir Θευτ, das sich bei Plato und auch in einem Eigennamen wie Σευτ[ε]ύτης[1] findet. Vermutlich gehört diese Form einem Dialekt an, der uns bislang aus der koptischen Litteratur noch nicht bekannt geworden ist.

ZUR LESUNG VON UND

VON

WILHELM SPIEGELBERG

Die Titel und werden neuerdings häufig auf Grund einer Notiz von *Erman* (*Ä. Z.* 92/64) *rpʿtï* und *ḥʿtï* gelesen. Das ist — soweit es sich um handelt — gewiss für die Epochen vom M. R. an richtig, wenigstens sprechen die von Erman angeführten vollen Schreibungen durchaus dafür. Dagegen scheint es mir mehr als zweifelhaft ob auch für die frühere Epoche diese Lesung zulässig ist. Mir scheint die folgende Beobachtung zur Vorsicht zu mahnen, wenn nicht gar gegen die Lesung *ḥʿt(ï)* im A. R. zu sprechen. Der Veziertitel wird bekanntlich vom M. R. an geschrieben, was nach einer von mir ausgesprochenen Vermutung (*Recueil*, XVI, S. 196), *ṯ'(w)ṯ*(j)zu lesen ist. Derselbe Titel schreibt sich im A. R. bekanntlich . Dass hier keine defective Schreibung vorliegt, wird durch das Determinativ bewiesen, welches zu *ṯ'*(j) « männlich » gehört. Wir haben also hier einen sicheren Fall, wo ein Titel nach dem A.R. die Endung *tï* erhält, oder genauer *wtj*[2].

Da nun das A. R. für den Fürstentitel stets schreibt, aber nie eine Andeutung des *tï* giebt, so halte ich es für sehr wahrscheinlich, dass ebenso wie bei *ṯ'* (A. R.) : *ṯ'(w)tj* (vom M. R. an) auch für diesen Titel im A. R. *ḥʿ*, in den späteren Epochen *ḥʿtj* zu lesen ist.

Der spätere Titel selbst ist eine Adjectivbildung von « Vorderteil », also *ḥʿtï* « der welcher vorn ist ». Das sinnverwandte (seit Anfang des N. R., älteste mir bekannte Stelle Amn-m-ḥb, Z. 31), ist dagegen von dem Verbum *ḥʿ*[3] « vorn sein, anfangen » abgeleitet, welches in der Wendung *ḥʿw m* « es wird angefangen mit » (Passivum auf *w*) aus der medizinischen und didaktischen Litteratur bekannt ist. Von diesem Verbum scheint mir auch das des A. R. abgeleitet zu sein. Denn vermutlich ist ein partic. imperf. activi « welcher vorn ist » = princeps.

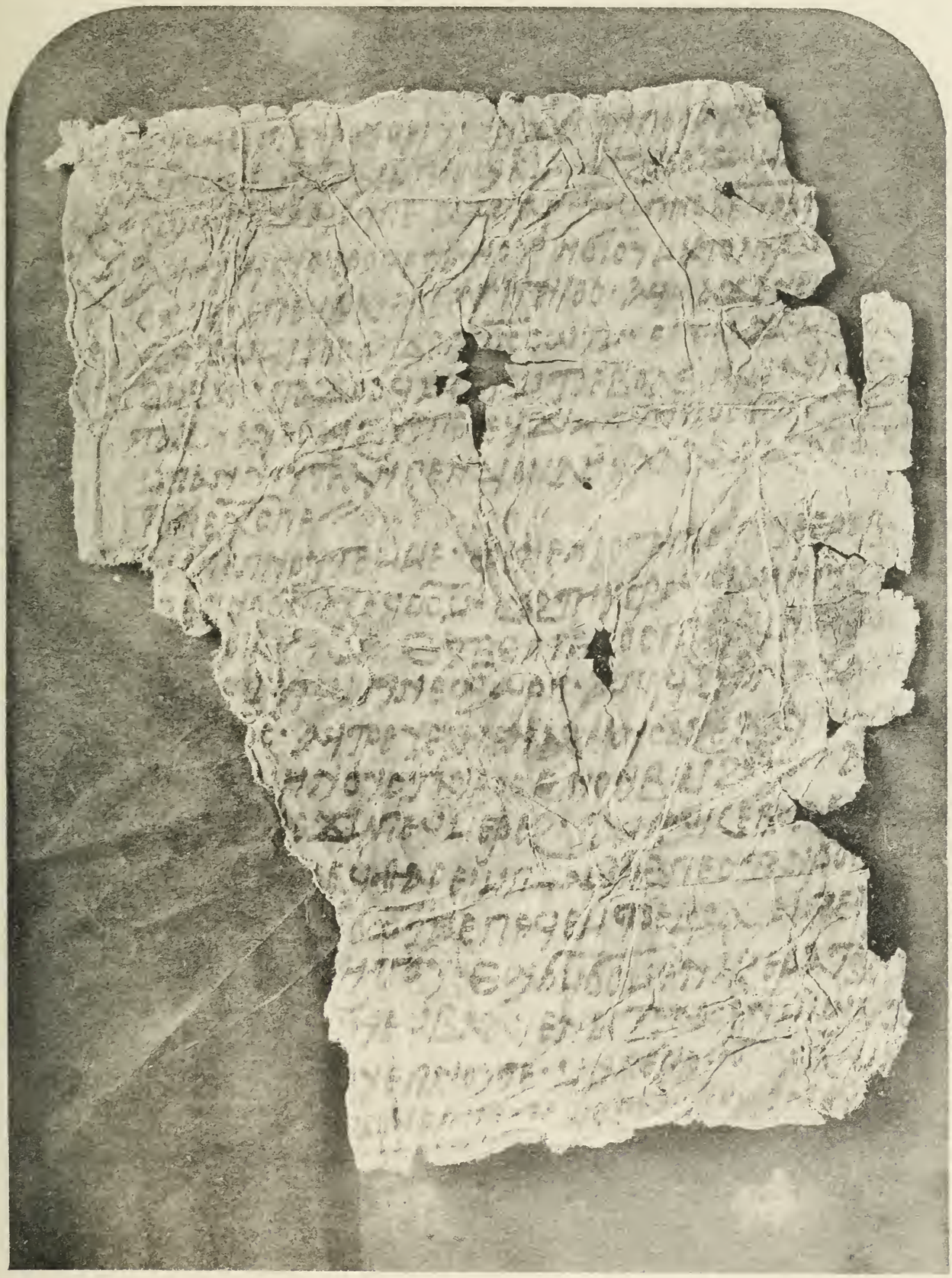
---

1. Pap. Amherst 5 b (griechisch u. demostisch) nach Grenfell-Hunt.

2. *Sethes* (*Verbum*, II, S. 422, Anm. 2) bestechender Versuch, diese *wtj* Bildungen für Nisbeformen von femininalen Infinitiven zu erklären, erheischt eine leichte Modifikation. Denn diese *wtj* Bildungen lassen sich auch bei masculinen Infinitiven z. B. *ʿḥ'wtj* ϩⲟⲟⲩⲧ von *ʿḥ'* « kämpfen » oder *Rnnwtjt* von *rnn* « ernähren » nachweisen. Man müsste also annehmen, dass die Endung an den « Komplementsinfinitiv » trat.

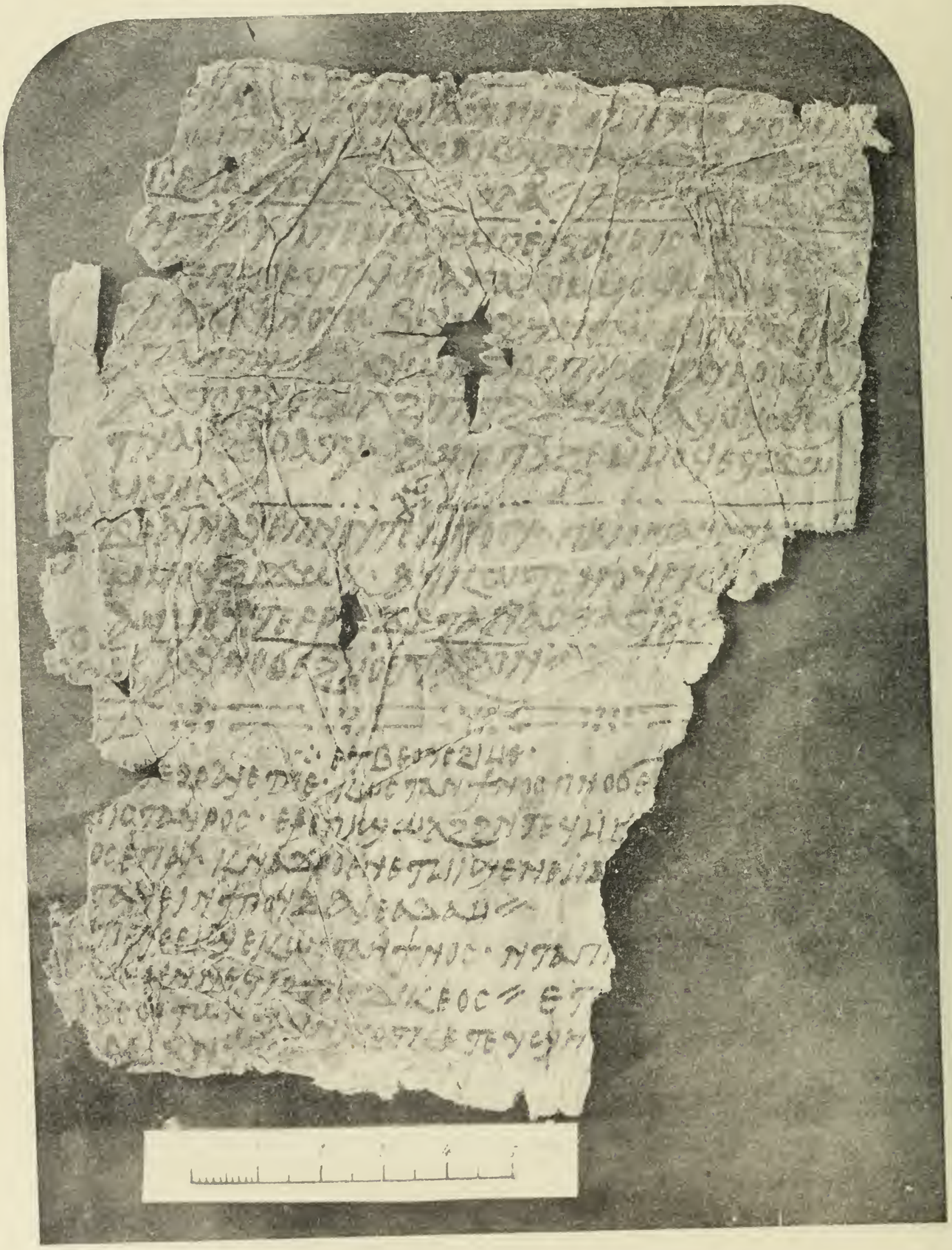
3. Schwerlich IIIæ inf. falls ich den Titel (s. u.) richtig als part. imparf. act. gedeutet habe. Denn diese Form würde von einem solchen Verbum *ḥʿʿj* mit Gemination — wenigstens in der älteren Epoche — lauten.

4. *Études égyptiennes*, II, S. 15.



Kopt. Pap. Strassburg, 123

Vorderseite



Kopt. Pap. Strassburg, 123

Rückseite

Was [hieroglyphs] anlangt, so hat *Maspero*[1] diesen Titel sehr glücklich als « gardien d'hommes » gedeutet, indem er [hieroglyph] in der Bedeutung « chef, gardien » gefasst hat die ich unlängst als Adjectivbildung des comparativischen [hieroglyph] « mehr als » erklärt habe. Der Titel ist also *i'rï p'tïw* « der über die Menschen (o. ä.) gesetzte » zu lesen und zu deuten.

KOPTISCHE MISCELLEN[2]

VON

WILHELM SPIEGELBERG

V. ⲁⲕϩⲧⲏ-.

In den von U. Bouriant[3] veröffentlichen faijumischen Texten findet sich Matth., 14/6 : ⲉⲧⲉ ⲁϥϣⲱⲡⲓ ⲇⲉ ⲛ̀ϫⲉ ⲡϩⲟⲩⲁⲓⲥⲓ ⲛ̀ϩⲣⲱⲇⲏⲥ ⲁϭⲁⲥⲧ ⲛ̀ϫⲉ ⲧϣⲏⲛⲏⲓ ⲛ̀ϩⲣⲱⲇⲓⲁⲧⲁ ϩⲓ ⲧⲙⲏϯ ⲁⲩⲱ ⲁⲥⲁⲕϩⲧⲏϥ ⲛ̀ϩⲣⲱⲇⲏⲥ, « als aber der Geburtstag des Herodes war, da tanzte die Tochter der Herodias in der Mitte und gefiel dem Herodes » (« γενεσίοις δὲ γενομένοις τοῦ Ἡρώδου ὠρχήσατο ἡ θυγάτηρ τῆς Ἡρωδίαδος ἐν τῷ μέσῳ καὶ ἤρεσεν τῷ Ἡρώδει »).

Also ⲁⲥⲁⲕϩⲧⲏϥ ist durch ἤρεσεν wiedergegeben. Dass ⲁⲥ + ⲁⲕ + ϩⲧⲏϥ zu zerlegen ist, darüber kann kein Zweifel bestehen. Weiter aber glaube ich kaum fehl zu gehen, wenn ich ⲁⲕ auf altägypt. [hieroglyph] *'ḳ* zurückführe. Lässt sich doch unsere Wendung « in das Herz eingehen » schon in der altäg. Litteratur nachweisen. So findet sich auf einer achmimer Stile der Ptolemäerzeit (*Mém. Miss.* I/376, Z. 14).

« Ich bin einer, der von seinem Vater geehrt und von seiner Mutter geliebt (?) wurde [hieroglyphs] « beliebt bei seinen Brüdern, wohlgefällig seinen Vettern (?). » Diese Bedtg. « wohlgefällig » o. ä., die hier durch den Parallelismus zu *i'ḥm* nahegelegt ist, dürfte auch an den anderen Stellen, die von *Brugsch* (*Wb.*, V, 288) und *Erman* (*Lebensmüder*, S. 61) gesammelt sind, zutreffend sein[4]. »

Sie entwickelt sich auch unschwer aus der ursprüngl. Bedtg. « in das Herz jemds. eingehen », dagegen scheint mir die von *Erman* vorgeschlagene Übersetzung « treu » nicht recht zu passen, weder dem Sinn noch der ursprüngl. Bedtg. der Wendung nach.

Aus diesem *'ḳ i'b*, « beliebt », ist im koptischen ⲁⲕϩⲏⲧ geworden, indem für altes *i'b* die jüngere Form *ḥ'tj* ϩⲏⲧ eingetreten ist; die Bedtg. « beliebt », aber ist durch die oben angeführte Stelle gesichert. Grammatisch ist demnach ⲁⲕ- st. cstr. Das Verbum der Bewegung ist also mit dem Accusativ construiert. Ist nun aber ⲁⲕ- st. cstr., so ergiebt sich mit Sicherheit, dass vor dem ⲕ : *ḳ* ein schwacher Konsonant stand, der den

---

1. *Recueil*, XVII, S. 96.
2. S. *Recueil*, XXI, 21.
3. *Fragments bachmouriques*, le Caire, 1888.
4. Vgl. auch [hieroglyphs] Rosett. z. 5 = ἔδοξεν τοῖς ἱερεῦσι.
5. Vgl. *Sethe : Verbum*, I, § 35.

Übergang des ĕ in *a* bewirkt hat[1]. Dass das in der That der Fall ist, zeigt uns nun die älteste Schreibung des Verbums in den Pyramidentexten (P. II, 894, P. I, 645), W, 211, M. I, 286 ʾ3ḳ. Ursprünglich war also das Verbum 3 radikalig ʾ3ḳ, der st. cstr. lautete ʾe3ḳ, und wie oft vor ʾa3ḳ. Daraus ist mit Abfall des ʾaḳ also ак- geworden.

Also heisst асакрτнϥ wörtlich « sie ging in sein Herz hinein », mit der Bedtg. « sie gefiel ihm ».

Noch möchte ich davor warnen, das in Budges Psalterausgabe, 146, 10 sich findende ωк нрнт hier heranzuziehen. Es ist gewiss τωк ⲛ̄ϩнт zu verbessern.

VI. ϩωϫт, « verstopfen ».

In der Apokalypse des Elias findet sich 7/1 (S. 45 der Ausgabe von *Steindorff*) ein Verbum ϩωϫт, welches in dem Kommentar des Herausgebers als unbekannt bezeichnet wird. Daraufhin möchte *Steindorff* im Anschluss an Stern ϩωϫт in ϩωϫп verbessern, obwohl ihm die Verschiedenartigkeit der Konstruktion Bedenken einflösst. Dass die Emendation unstatthaft ist, zeigt indessen Zach. 7/11 (ed. *Bouriant : Rec.* 19, 12) :

аоу аϥωϫт ⲛ̄тоумеєхє атмсωтме « und sie verstopften ihre Ohren, um nicht zu hören » (καὶ τὰ ὦτα αὐτῶν ἐβάρυναν τοῦ μὴ εἰσακούειν). Demnach ist die von *Steindorff* zweifelnd gegebene Übersetzung richtig. Die a. O. vorgeschlagene Konjectur араї̈ für арωї̈ bleibt auch jetzt noch sehr ansprechend.

VII. єрау тот-.

Peyron[2] führt in den Nachträgen zu seinem Wörterbuch die obige Wendung an mit der durch griech. Übersetzungen verbürgten Bedeutung « manum adhibere, propria manu conari aliquid facere ». Ich füge eine weitere Stelle aus *Robinson : Apocr.*, S. 96, Z. 30, hinzu пархωн ⲛ̄ⲡϫакі ϕаі єтірі ⲛ̄аутоϥ нсноу нϧєн єсєкотоп нϧєн сапєснт ⲛ̄нєϥϭалатх « der Fürst der Finsterniss, welcher es jederzeit unternimmt, alle Wesen unter seine Füsse zu ziehen ».

Die bislang unbekannt gebliebene sahidische Form findet sich Sap., XIV, 17 :

аутамие оуϩікωн єнесωс ⲛ̄ⲡ̄рро єутаєіо ⲛ̄мοϥ ϫєкас єтєр̄ атоотоу єкωрϣ, « sie bildeten eine schöne Statue des Königs indem sie ihn ehrten, damit sie in der Lage wären zu schmeicheln » (ἐμφανῆ εἰκόνα τοῦ τιμωμένου βασιλέως ἐποίησαν, ἵνα ..... κολακεύωσι.....).[3]

Was nun den Ursprung der boheirischen Form єраутот- anlangt, so springen ohne

---

1. In diesem Zusammenhang ist es gewiss beachtenswert, das sowohl wie in altertümlichen Schreibungen (für letzteres Verbum beachte Prisse, 8/4, 7/1 ; Rhm : 7/4, ed. Newberry, ist wohl Verquickung beider Schreibungen) einen *j* laut zum Ausdruck bringen, der in gewissen Derivaten dieser Stämme z. B. оєік « Brot » und оєіϣ (in таϣоєіϣ) zu Tage liegt. Das stimmt gut zu *Sethes* (*Verbum*, I, § 35) Beobachtung, das der kurze Vocal *ĕ* anscheinend nur da vor in *a* übergegangen ist, wo 3 einem ʾ entspricht. Es verhält sich also ак zu оєік wie са zu сої.

2. *Grammatica linguae copticae*, S. 171, ff.

3. Vielleicht gehört auch das merkwürdige (verderbte?) єірє ⲛ̄апатоот- der folgenden Stelle hierher. Zoega 585, 18 heisst es von der Iungfrauenschaft: сϭєпн аⲩω сєірє ⲛ̄апатоотс єтωϭє ммос єⲡхоєіс « sie eilt und versucht (o. ä.) sich and den Herrn anzuschliessen ».

weiteres die Elemente ⲉⲣ- (st. cstr. von ⲓⲣⲓ) und ⲧⲟⲧ- « Hand » in die Augen, und nur die Erklärung des mittleren ⲁⲩ bleibt zu finden. Ich glaube zwei Stellen des Papyrus Abbott, 3/5 u. 6 bringen die Lösung. Es genügt die erstgenannte Stelle hierherzusetzen « die Diebe hatten ihre Hand an sie (sc. die Königsmumien) gelegt ». In diesem *i'wj tr-t* sehe ich das Prototyp von ⲁⲩⲧⲟⲟⲧ, das stimmt auch der Bedtg. noch sehr gut, denn von « Hand anlegen » kommt man ohne weiteres zu der Bedtg. « wagen, sich an etwas machen ».

In sahidischem ⲣ̄ⲁⲧⲟⲟⲧ muss ⲁ eine anderen Ursprung haben. Wahrscheinlich liegt in ⲁⲧⲟⲟⲧ- die Verbindung vor, über welche ich *Ä. Z.*, 1900, S. 30, gesprochen habe. Im Besonderen ist dort aus der demotischen Litteratur ein Beispiel für die Wendung *r ʿ tr-t* angeführt, welches dort die Bedtg. « warnen » zu haben schien. Indessen die ursprüngliche Bedtg. « Handfläche machen » lässt auch die ⲣ̄ⲁⲧⲟⲟⲧ zukommende Bedeutung « sich an etwas machen » zu.

Noch ein Wort über das Verbum *ꜣwj*, dessen Spuren im Koptischen noch nicht nachgewiesen worden sind. Sicher ist, dass das Verbum III^æ inf. verloren gegangen ist, denn man wird vergeblich nach einem *ⲉⲓⲟⲩⲉ oder ähnl. Formen suchen.

Sethe hat darauf hingewiesen (*Verbum*, I, 370), dass eine Reihe von Verben III^æ inf. durch Verlust des letzten schwachen Radikals in die Klasse der zweiradikaligen Stämme übergegangen sind. So hat *ꜣwj* auch sein *j* eingebüsst und ist dann als *ꜣw* im Kopt. zu ⲱⲟⲩ geworden (wie ϩⲱⲗ). In der That enthält koptisches ⲱⲟⲩ die Bedeutung des altægyptischen *ꜣw* « lang, weit » in ⲱⲟⲩⲡϩⲏⲧ « longanimis esse ». Die demotische Orthographie (z. B. P. Insinger, 19/9 u. passim) zeigt, dass das Demotische für eine neue unetymologische Schreibung erfunden hat.

VIII. Zur Metathesis des ʿ.

Die genannte Erscheinung will ich an drei Beispielen erörtern, deren erstes[1] ϭⲁⲁϭⲉ aus *ʿkk* (also *k^aʿk^ew*) ich bereits früher besprochen habe.

Dieselbe Umstellung liegt in ϩⲁⲁϩⲉ « prahlen » vor, dem Derivat von *ʿbʿb*, das *Brugsch* bereits in seinem Wörterbuch richtig mit dem kopt. Verbum zusammengestellt hat. Aus allen mir bekannten Beispielen ergiebt sich, dass *ʿbʿb m* (häufig defectiv *ʿbʿ* (*b*) geschrieben) « sich einer Sache rühmen » heisst. Um einige neue Beispiele herauszugreifen, so heisst es (Paḥeri, III) von einem Gespann « dessen sich der Fürst aller Welt gegenüber rühmt », oder Tanis, II, 2/78, vom Pharao « ein starker Stier, der jedes Land niederstösst « dessen Armesstärke man rühmt » L., *D.*, III, 219 *e*, Z. 3, « ein Fürst, dessen Namen man bis gur Höhe des Himmels rühmt ». So ist auch der bekannte Schlusssatz, mit welchem der König die Wahrheit einer Erzählung versichert, u. ä. « es ist also keine Prahlerei ». Das , welches gelegentlich (z. B. Northampton Stele, 37) fehlt, hängt grammatisch von *ʿbʿb* ab.

1. *Spiegelberg :* Rechnungen Setis.

Das Partic. von ϧⲁⲁϧⲉ lautet ϧⲁϧⲱ wie sich aus folgender Stelle (*Miss. archéol. Caire*, VIII, 185) ⲡⲉⲕϣⲁϫⲉ ⲉⲧϧⲁϧⲱ, « deine prahlerischen Worte », ergiebt. Für die Erklärung dieser Form s. *Sethe: Verbum*, II, § 80.

Als dritten Fall gebe ich unter allem Vorbehalt ⲗⲟⲟⲗⲉ, ⲗⲁⲗⲱ, welches *vielleicht* auf « ausführen, ausbessern (?) » zurückgeht. Schwierigkeiten besteten darin, dass sich aus den mir vorliegenden Stellen[1] die Bedeutung nur ungefähr erschliessen lässt, und dass wohl ⲗⲁⲗⲱ in dem ⲁ die Einwirkung des ʿ zeigt, dagegen ⲗⲟⲟⲗⲉ dieselbe vermissen lässt. Sollte die Gleichung, sich bestätigen, so wäre ⲗⲟⲟⲗⲉ aus *r°r^e^ʿ* entstanden.

Man sieht also, wie in zwei sicheren Fällen in 4-radikaligen Stämmen, die im Altägyptischen mit ʿ beginnen, dieses im Koptischen mit dem folgenden Konsonanten umgestellt wird. So wurde aus *ʿkkw kʿkw* (ϭⲁⲁϭⲉ), aus *ʿbʿb bʿbʿ* (ϧⲁⲁϧⲉ) und vielleicht aus *ʿrʿr rʿrʿ* (ⲗⲟⲟⲗⲉ), und gewiss werden sich noch andere Beispiele ermitteln lassen.

IX. Zu *Steindorff: Kopt. Gram.*, § 388.

Die Existenz des eigentlichen Nominalsatzes im Koptischen mit nominalem Subject und präpositionellem Prädikat ist von *Piehl* neuerdings (*Sphinx*, IV, 124) deshalb bezweifelt worden, weil die von *Steindorff* a. O. angezogenen Beispiele nicht stichhaltig seien. In der That ist der Zweifel berechtigt, denn das erste der betreffenden Beispiele ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ⲡ̅ϩ̅ⲛⲧ lautet, wie *Piehl* festgestellt hat, ⲡⲁⲉⲓⲱⲧ ϥⲡ̅ϩ̅ⲛⲧ, und das zweite Beispiel ist wegen des fehlenden Quellenverweises nicht kontrolierbar. Dass *Steindorff* aber doch im Recht ist, beweisen z. B. folgende Stellen.

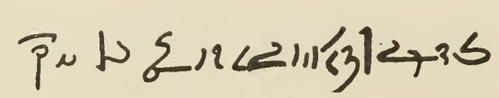
Psalm LXXXVII, 24 (éd. Budge) ⲧⲁⲙⲉ ⲙ̅ⲡ̅ ⲡⲁⲡⲁ ⲡ̅ⲙ̅ⲙⲁϥ « καὶ ἡ ἀλήθειά μου καὶ τὸ ἔλεός μου μετ' αὐτοῦ ».

Ibid., CIV, 7 ⲡⲉϥϩⲁⲡ ϩ̅ⲙ̅ ⲡⲕⲁϩ ⲧⲏⲣϥ « ἐν πάσῃ τῇ γῇ τὰ κρίματα αὐτοῦ ».

X. ⲙ̅ⲡϣⲁ = *ʿmʿḫw*.

An der Richtigkeit dieser schon vor längerer Zeit von *Ludwig Stern* (*Kopt. Gram.*, § 29) aufgestellten Gleichung hat mich immer der Umstand zweifeln lassen, dass das alte *ʿmʿḫw* anscheinend aus dem Demotischen verschwunden war. Ietzt kann ich das Wort an zwei Stellen des Pap. Rhind nachweisen, wo es bislang nicht erkannt wurde.

7, 10 — 8, 1 heisst es : « Ich rufe deinen Namen in der Totenstadt von Djeme, damit du in dem Sarge vortrefflich seiest.



^e^r tᵉk ʾmḫi-t ^e ^erk ḥ^i^r p t°

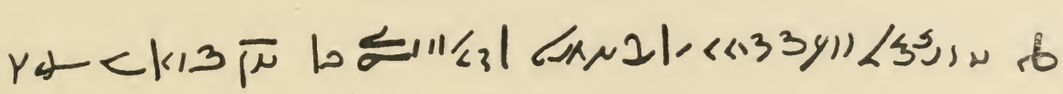
« gemäss (?) deiner Würdigkeit als du noch auf Erden warst. » Im Hieratischen steht da :

« Ich folge (diene) deinem Ka im Westen im Djeme » damit du vortrefflich gemacht

1. Vgl. auch *Brugsch*, *Wb.*, V, 265.

werdest in deinem Sarge jeden Tag, nachdem du zur Würdigkeit erhoben wurdest in deiner Stadt (= Grab). »

So wird auch 13, 1 zu lesen sein :



' p ᵉr mᵘ ᵉf mᵒᵒšᵉ ᵉ ᵃmᵉntᵉ 'mʒḫi-k ḥʿr p tᵒ m ʿᵒnḫ nᵘfr

« O Toter, der zum Amentes wandelt, du warst würdig auf Erden in schönem Leben ». Dafür hat der hieratische Text

« O du Toter (wörtl. der seinen Kopf auf die Erde gelegt hat) der nach *ʿrk-ḥḥ* (ʼΑλχαί) ging, ... auf Erden in schönem Leben. »

Ob ich die Konstruktion in allem richtig verstanden habe, lasse ich dahingestellt. Aber so viel scheint mir sicher, dass in altes *ʿmʒḫw* steckt.

Was die von *Stern* (a. O.) vorgeschlagene Gleichung *ʿmʒḫw* = ⲉⲙⲡⲱⲁ anlangt, so sind *ʒ*[1] und *w*[2] vermutlich schon im N. R. regelrecht abgefallen. Aus *ʿmḫ* ist *ᵉʿmḫᵃ* gebildet worden, eine Nominalbildung wie ⲁⲩⲁⲙ, « Farbe », aus *ʿwn* oder ⲥⲛⲁⲩ fürchten aus *snd*. Das ⲛ ist, wie Stern richtig erkannt hat, euphonisch.

XI. Ⲧⲱϣ « ZERMALMEN, MAHLEN »

In den von *Zoega, Catal.*, 553 ff, auszugsweise veröffentlichten Ordensregeln findet sich, p. 562, unter den Anweisungen der « Bäckereiregel » folgende Bestimmung für die Bereitung des Brotteigs.

ⲛⲉⲧⲟⲩⲱϣⲙ ⲇⲉ ⲉⲧⲣⲉⲩⲛⲉϫ ⲡⲛⲟⲉⲓⲧ ⲉⲧⲗⲁϩⲙ ⲛⲟⲩⲉϣⲛϣⲧⲟⲣⲧⲣ ϫⲉ ⲛⲛⲉ ⲡϣⲟⲉⲓϣ ⲙⲡⲛⲟⲉⲓⲧ ⲉ̀ϣⲟⲕ ⲛ ⲛⲧⲉ ⲣⲱϥ ⲙⲡⲉ̀ⲣⲣ ⲉ̀ϣⲟⲕ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉⲡⲙⲟⲟⲩ. ⲁⲩⲱ ⲛⲥⲉⲥⲡⲟⲩⲇⲁϫⲉ ϩⲛⲟⲩϭⲉⲡⲏ ⲛⲥⲉⲧⲉϣⲡⲛⲟⲉⲓⲧ ⲉⲧⲙⲕⲁⲗⲁⲁⲩ ⲛⲛⲟⲉⲓⲧ ϩⲓⲡⲉⲥⲏⲧ ⲛⲣⲁⲧⲥ ⲛⲧⲗⲁϩⲙ, ⲟⲩⲇⲉ ⲛⲥⲉⲧⲙⲕⲁⲗⲁⲁⲩ ⲡϣⲱⲧⲉ ⲉϥⲗⲟⲭⲧ ⲉⲡⲥⲱⲙⲁ ⲛⲧⲗⲁϩⲙ ⲁⲩⲱ ⲛⲥⲉ ⲧⲙ̄ ϯϩⲁϩ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲉⲣⲟⲥ ⲉⲧⲣⲉ ⲡϣⲱⲧⲉ ϭⲛⲟⲛ.

« Die aber welche kneten, sollen das Mehl in den Backtrog thun ohne Geräusch, damit sich weder Mehlstaub entwickelt noch der Rand des Korbes in das Wasser kommt. Und dann sollen sie schnell darangehen (σπουδάζειν), das Mehl zu *zerreiben*, damit kein Mehl auf dem Boden des Backtroges bleibe und kein (οὐδὲ) Teig an dem Backtrog selbst (σῶμα) kleben bleibt; und sie sollen nicht (zu) viel Wasser zusetzen, dass der Teig dünn wird. »

Es soll also bei der Zubereitung des Teigs das Mehl weder aus grosser Höhe wegen des sich so entwickelnden Mehlstaubs noch auch so in das Wasser geschüttet werden, das durch die Berührung desselben mit dem Mehlkorb das Mehl an dessen Rand kleben bleibt. Dann aber soll das Mehl schnell im Wasser zerrieben werden, damit sich keine Knollen bilden oder am Gefäss selbst ungelöstes Mehl hängen bleibt.

Es unterliegt also keinem Zweifel, dass ⲧⲉϣ- in diesem Zusammenhang nur zer-

1. Cf. *Sethe : Verbum*, I, § 71 ff.
2. *Ibid.*, § 161 b.

mahlen, verreiben o. ä. bedeuten kann, folglich nichts mit ⲧⲱϣ « bestimmen » zu thun hat.

Das hier vorliegende Verbum ⲧⲱϣ « zerreiben » ist altäg. *tšʾ* (Sinuthe, 55), später mit Verlust des *tš*, dessen Bedeutung vollkommen zu dem des kopt. Derivats stimmt, so schon in der ältesten mir bekannten Stelle, wo es von dem Pharao heisst « der die Scheitel zerschmettert » oder gar in dem Beispiel[1]:

« Die Dienerinnen mahlten Gerste zu Bier » (*Brugsch : Wb.*, Suppl., 1341).

ⲧⲱϣ « bestimmen » geht bekanntlich auf altes *ṯʾš* später gleichfalls *tš* zurück. Man sieht also die beiden später gleich gewordenen Verba unterschieden sich ursprünglich durch die Stellung des , der in beiden Fällen schon im N. R. verloren gegangen war.

KOPTISCHE KREUZLEGENDEN

EIN NEUES BRUCHSTÜCK DER KOPTISCHEN VOLKSLITTERATUR

VON

WILHELM SPIEGELBERG

Der Text, den ich im folgenden mitteile, befindet sich auf einem Papierblatt der Papyrussammlung der Strassburger Bibliothek[2]. Das Blatt hat sich, stark gedunkelt und sehr zerknittert, unter einer Menge von Papyrusfragmenten gefunden, welche im Winter 1899 in Cairo angekauft worden sind. Über die Herkunft war nichts Sicheres zu erfahren.

Das Blatt entstammt einem Buche und ist nach einer gütigen Mitteilung von *Crum*[3] mit grosser Wahrscheinlichkeit an den Anfang des 11ten Jahrhundert zu setzen. In das 10-11te Jahrhundert gehören ja die meisten datierbaren koptischen und arabischen Papierblätter, die bisher bekannt geworden sind[4].

Da die beigegebenen Lichtdrucke ein klares Bild von der äusseren Beschaffenheit des Textes geben, so lasse ich diesen ohne weiteres im Typendruck folgen. Über die Lesezeichen und sonstige rein paläographische Fragen sich zu äussern, muss ich denen überlassen, die sich mit diesen Dingen näher beschäftigt haben. Zu beachten ist, dass Z 15 — Schluss der Rückseite von anderer Hand herrühren, als der übrige Text, und überdies mit einer anderen dunkleren Tinte geschrieben sind.

---

1. Vgl. dazu das Beispiel in der Orthographie der Ptolemäerzeit, *Piehl :* I. H. II, 104, « er zerschmettert den Scheitel der Feinde », wozu *Piehl* a. O. Text S. 72, A. 7, *Naville* : Mythe d'Horus, II, 3, vergleicht.
2. 0,13 m. × 0,165 m.
3. *Crum*, vergleicht *Hyvernat*, *Album paléographique*, X und IX, 2, besonders ersteres Stück.
4. S. *Erman*, *Bruchstücke koptischer Volkslitteratur*, S. 3.

Koptischer Text[1]

Vorderseite

ϣ̊ 1 ⲉϩⲉⲛⲥⲓⲟⲩ ⲉⲩⲣⲟⲩⲟⲉⲓⲛ̀ ⲉⲩϫⲓ ⲙ̀ⲡⲧⲏⲡⲟⲥ[2] ⲙ̀ⲡⲉⲥ[ⲧⲁⲩⲣⲟⲥ]

2 ⲁⲧⲉⲥⲙⲏ ⲙ̅ⲡ̅ⲑ̅ⲥ̅ ϣⲱⲡⲉ· ϣⲁⲣⲟϥ ⲛ̀ϯϩⲉ ⲉⲥϫⲱ ⲙ̀[ⲙⲟⲥ ϫⲉ]

λ̊ⲁ⸗ 3 ⲥ̀ⲱϣⲧ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲧⲡⲉ· ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ ⲡⲓⲟⲥ̀ ⲉⲡ̅ⲣ̅ⲣⲟ

λ̊ 4 ⲁⲩϯⲡⲉϥⲟⲩⲟⲓ ⲉⲣⲟϥ ⲉⲧⲉⲩⲛⲟⲩ· ⲛ̀ⲥ̀ⲓ ⲟⲩⲙⲁⲧⲟⲓ ⲡⲣⲙ̅ⲡ̅[ⲛ

5 ⲟⲩⲧⲉ[3]· ⲉⲡⲉϥⲣⲁⲓ ⲡⲉ ⲉⲩⲥⲓⲧⲓⲛⲟⲥ· ⲁϥϣⲁϫⲉ ⲛⲉ[ⲙⲁϥ]

6 ⲉϥϫⲱⲙⲙⲟⲥ⸗ ϫⲉ ⲡ̅ⲑ̅ⲥ̅ ⲥⲱⲧⲙ̀· ⲉⲡϣⲁϫⲉ ⲙ̀[ⲡ]ⲉⲕ

7 ϩⲙϩⲁⲗ̀· ⲧⲁϫⲟⲟϥ ⲙ̀[ⲡⲉ]ⲕⲙⲟ ⲉ̀ⲃ̀ⲟⲗ⸗ ⲡⲓⲙⲁⲉ̀ⲓⲛ ⲉ

8 ⲧⲁⲕ ⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ ϩⲓⲧⲡⲉ ⲉϥϫⲓ ⲙ̀ⲡⲧⲏⲡⲟⲥ ⲉⲡⲉⲥϯⲑ̅ⲥ̅·

9 ⲙ̀ⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ ⲁⲛ ⲡⲉ ⲡⲁⲓⲟⲕⲗ̅ⲏ̅· ⲁⲗⲗⲁ ⲡⲁⲡⲁⲟ̅ⲥ̅

ϣ 10 ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ ⲡⲉ⸗

11 ⲡⲁⲓ̀ ⲡⲉ ⲡⲓⲟⲩⲧⲉ ⲙ̀ⲙⲉ· ⲉⲣⲉⲛⲉⲛⲓ̀ⲟⲧⲉ ⲡⲓⲥⲧⲉⲩⲉ ⲉⲣⲟⲃ̀·

12 [ⲉ] ϩⲉⲛⲛⲟⲥ̀ ⲡⲉ ⲛⲉϥⲥ̀ⲟⲙ· ⲕⲁϩⲧⲏⲕ ⲉⲣⲟϥ ϣⲁϥⲛⲟⲩϩⲙ

13 ⲙ̀ⲙ]ⲟⲕ⸗ ⲗⲁ⸗ ⲉⲧⲃ̀ⲉ ⲡⲧⲏ[ⲡ]ⲟⲥ ⲉⲡⲁⲓ ⲕⲁϫⲣⲟ⸗

14 [ⲡⲧⲉ]ⲣⲉⲩⲧⲱⲟⲩⲛ ⲉϣⲱⲣⲡ· ⲁⲡⲉϥϩⲏⲧ ⲧⲁϫⲣⲟ ϩ[ⲓ]

15 [ⲧⲙⲡ]ⲑ̅ⲥ̅· ⲁϥⲧⲣⲉⲩⲉⲙⲉ ⲡⲁϥ ⲛⲟⲩⲥⲁϩ ⲉⲣⲁⲩⲛ̀ⲟⲩⲃ̀

16 ϣⲏ ⲛⲟⲩⲥⲧⲁⲩⲣⲟⲥ ⲉⲡⲟⲩⲃ̀ ϩⲓϩⲁⲧ⸗ ⲁ[ϥ

17 [ⲧⲁⲁ]ϥ ⲉϫⲙ ⲡⲉϥⲙⲉⲣⲉϩ· ⲁϥⲃ̀ⲱⲕ ⲉ̀ⲃ̀ⲟⲗ ⲉ.

18 ⲉϥⲑⲁⲣⲉⲓ ⲙ̀ⲡⲙⲁⲉ̀ⲓⲛ ⲉⲡⲉⲥⲧⲁⲩⲣⲟⲥ

19 ⲥ̀ⲱⲧⲡ ⲉⲡⲉϥⲉ̀ⲙⲧⲟ ⲉ̀ⲃ̀ⲟⲗ· ⲙ̀ⲡⲉ [ⲗⲁⲁⲩ[4]]

20 [ⲡ̀ⲣⲱⲙⲉ ⲡ̀ϩ]ⲏⲧⲟⲩ· ⲉϣⲥ̀ⲙⲥ̀ⲟⲙ ⲉⲡⲁϩ̀ⲣⲁⲧⲏ̀⸗ ?

21 [ⲁ̀ⲩⲡⲁⲩⲏⲥⲓ] ⲛⲉϥⲃ̀ⲁⲗ· ⲉⲡⲁⲩⲅⲉⲗⲟⲥ ⲉⲩⲙ̀ϣⲉ ⲉϫ[ⲡ

22 .....] ⲟⲩ ⲉⲡⲓⲟⲩⲧⲉ· ⲙ̀ⲡ ⲡⲉⲥϯⲑ̅ⲥ̅ ⲡ̀ⲗⲉⲙ?

23 .....ⲉ]ϩⲣⲁⲓ ⲉⲧⲡⲉ· ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ ⲡⲓⲟⲥ̀ⲡ[ⲣ̅ⲣⲟ]

Rückseite

1 [ϫ]ⲉⲡⲁⲓⲁⲧⲕ ⲉⲧⲟⲕ ⲱ ⲡⲁϣⲏⲣⲉ· ⲡⲧⲉⲧⲛⲁⲟⲩϥ ⲛ

2 [ⲁ]ϣⲱⲡⲉ ⲙ̀ⲙⲟⲕ ϫⲉ ⲁⲕϣⲓ̀ⲡⲉ ⲁⲕⲥ̀ⲡⲉ ⲁ̀ⲕⲧⲱϩ

3 [5]ⲙ̀ⲥⲉⲛⲁ̀ⲟⲩⲱⲛ ⲡⲁⲕ⸗ ⲟⲗⲁ⸗ ⲉⲣⲉ ⲡⲉⲛⲧⲁϥⲥ̀ⲱ̀ⲉϫⲁ

---

1. Punkte unter den Buchstaben bezeichnen diese als unsicher.
2. Das ⲙ̀ liegt unter einem Knick.
3. Es liegt also hier wie in ⲙⲟ⸗ⲩⲗ̀ⲗⲁ, ⲟⲩⲱϣ⸗ⲧ, u. s. eine nicht silbengemässe Abtrennung vor. Vgl. *Sphinx*, IV, S. 174.
4. Zu der Ergänzung vgl. z. B. *Lagarde*, *Ägypt.*, 24 : ⲁⲩⲱ ⲙ̀ⲡⲉ ⲗⲁⲁⲩ ⲡ̀ⲣⲱⲙⲉ ϩⲓ̅ⲡ̅ ⲛⲉⲧⲥⲟⲟⲩϩ̅ ⲉⲡⲁⲉⲓⲱⲧ.
5. Vielleicht Reste eines Lesezeichens.

4 ⲓ̀ⲧⲉⲣⲟⲩϭⲓⲙⲉ ⲙ̀ⲡϣⲉ ⲙ̀ⲡⲉⲥⲧⲁⲩⲣⲟⲥ· ⲟⲩⲛⲟϭ ⲉⲙⲁ

5 ⲧⲉ ⲡⲉ ⲡⲉϥⲧⲁ̀ⲓⲟ· ⲁⲩⲧⲁⲗⲟ ⲙ̀ⲙⲟϥ ⲉϫⲓ ⲟⲩⲙⲟ

6 ⲩ̀ⲗⲗⲁ ⲉⲛⲟⲩⲱϩϣ· ⲁⲩⲛⲓ̀ⲧϥ[1] ⲉϩⲟⲗ ⲉⲧⲉϥⲁ

7 ⲡⲁⲓⲧⲏϩ ⲁⲩⲱ ⲛⲧⲉⲣⲉ ⲡ̅ⲣ̅ⲣⲟ ⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟϥ.

8 ⲁϥⲧⲟⲕϥ ⲉϩⲟⲗ ϩ̀ⲡⲉϥϩⲁⲣⲙⲁ· ⲁϥⲟⲩⲱϣ
ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ

9 ⲧ ⲛⲁϥ ϩⲁⲣⲁⲧϥ· ⲁϥⲁⲥⲡⲁϫⲉ ⲙ̀ⲙⲟϥ ⲉϥϫⲱ

ω ⲙ̀ⲙⲟϩ

. . . ——— . . . ——— . . . ——— . . . ———

11 ϫⲉ ⲁⲡⲁⲩ ⲉⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲙ̀ⲡⲟⲟⲩ· ⲡⲁⲓ ⲛⲧⲁⲩⲥⲧⲁⲩⲣ[ⲟⲩ

12 ⲙ̀ⲙⲟϥ ϩ̀ⲓϫⲱⲕ· ⲁϥⲕⲱⲧⲉ ⲛⲟⲩⲉⲕⲕⲗ[ⲏⲥⲓⲁ

ο 13 ⲁϥⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣ[ⲟ]ⲥ ϫⲉ ⲧⲁⲡⲁⲥⲧⲁⲥⲓⲥ·

——— . . . ——— . . . ——— . . .

? ⲟ̀ⲗⲁ· 14 ⲁⲩⲛⲟϭ ⲉϥⲙⲟⲧ ⲧⲁϩⲟⲡ·[2]

——— . . . ——— . . . ——— . . . ——— . . . ———

——— . . . ——— . . . ——— . . . ——— . . . ———

——— . . . ——— . . . ——— . . . ——— . . . ———

15 ⲉⲧⲏⲉ ⲟⲩϩⲣⲓⲙⲉ

16 ϭ]ⲱϣⲧ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲉⲧⲡⲉ· ⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ ⲡⲛⲟϭ ⲉ[ⲡ̅ⲣ̅ⲣⲟ]

17 [ⲉⲓⲥ] ⲡⲥⲧⲁⲩⲣⲟⲥ· ⲉⲣⲉ ⲡⲓϣⲱⲗϩ ϩⲉⲛⲧⲉϥⲙⲏ[ⲧⲉ ⲉⲧⲏⲉ]

18 [ⲡⲧⲏⲡ]ⲟⲥ ⲉⲡⲁⲓ· ⲕⲁϫⲣⲟ ⲉⲡⲉⲧⲙⲓϣⲉ ⲛⲉⲙⲁ[

19 [ⲉ]ⲧⲁϥ ⲉⲡⲧⲛⲟⲩϫⲁⲓ ⲉⲁⲇⲁⲙ·

20 ⲉⲡⲟⲩⲟⲉⲓϣ ⲉⲕⲱⲥⲧⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲥ· ⲛⲧⲁⲡ[

21 ϥ· ⲙ̀ⲡⲛⲉϥⲓⲟⲧⲉ ⲛ̀ⲁⲓⲕⲉⲟⲥ· ⲉⲧ[

22 ⲥⲥⲟⲩⲧⲱⲛ· ⲁϥⲛⲓⲕⲟⲧⲕ ⲉⲧⲉⲩϣⲏⲛ[

23 ⲁⲛⲧ·

Übersetzung

Vorderseite

« [. . . sah?] Sterne, welche in[3] der Form (τύπος) des Kreuzes (σταυρός) leuchteten. Die Stimme des Herrn wurde ihm folgendermassen, indem sie sprach : Schaue zum Himmel, Konstantinus, grosser König. . . Da nahte ihm sofort ein gottesfürchtiger Soldat mit Namen Eusignios. Der sprach mit ihm, indem er sagte : Mein Herr, höre auf das Wort deines Dieners, dass ich es vor dir sage. Dieses Zeichen, welches du am Himmel in der Form (τύπος) des Kreuzes (σταυρός) siehst, ist nicht das der Götter des Diocletianus sondern das meines Herrn Jesus Christus.

1. Zu dieser Form, s. *Lemm*, *Kleine kopt. Studien*, XX, S. 121.
2. Von hier an beginnt eine andere Handschrift (s. o.).
3. Wörtlich « indem sie die Form des Kreuzes nahmen ».

Dieser ist der wahre Gott, an den[1] unsere Väter glaubten (πιστεύειν), dessen Kräfte gross sind. Verlasse dich auf ihn, er wird dir stets[2] helfen. Wegen der Form (τύπος) dieses (*sc.* Kreuzes) wirst du siegen.

Als er sich (nun) in der Frühe erhob, da war sein Herz gestärkt in dem Herrn. Er liess sich einen Goldschmiedemeister holen, [dass er fertigte] ein Kreuz (σταυρός) aus Gold und Silber. Das steckte er auf seine Lanze. Er ging heraus..... indem er auf das Zeichen des Kreuzes vertraute (ϩⲁⲣⲣⲉⲓⲛ)..... besiegt (?) vor ihm. Nicht einer von ihnen konnte stand halten. Und seine Augen [sahen] die Engel, wie sie kämpften auf den..... Gottes mit seinem Kreuz (σταυρός) von..... zum Himmel : Konstantinus grosser König.

Rückseite

glückselig bist du, mein Sohn. Segen (*wörtl.* das Gute) wird dir zu teil werden. Denn du hast gesucht und gefunden, du hast angeklopft und dir wird geöffnet werden[3]. Der, welcher.....

Als sie das Holz des Kreuzes (σταυρός) gefunden hatten, wurde es sehr geehrt. Sie hoben es auf ein weisses Maultier (mula) und brachten es ihm (*sc.* Konstantinus) entgegen (ἀπαντή). Und als der König es sah, befestigte er es an seinem Wagen (ἅρμα) und verehrte es tief am Boden (*wörtl.* unten unter ihm), und begrüsste es (ἀσπάζεσθαι), indem er sprach : Ich habe heute den Gott gesehen, welcher für dich gekreuzigt (σταυροῦν) worden ist. Da baute er eine Kirche (ἐκκλησία) und nannte sie die Auferstehung (ἀνάστασις).

Eine grosse Gnade ist uns zu teil geworden.

Wegen eines Weibes[4]

Schaue zum Himmel, Konstantinus, grosser [König], siehe (?) das Kreuz (σταυρός), in dessen[5] Mitte (?) das Zeichen ist, [wegen der Form (τύπος) dieses (*sc.* Kreuz) wirst du über die siegen, welche mit dir kämpfen [im Namen (?) dessen (?)] welcher gekommen ist, um Adam das Heil zu bringen.

Zur Zeit des Konstantinus..... mit seinen gerechten (δίκαιος) Vätern..... er schlief in der Nacht..... »

Man sieht die Legenden von der Kreuzerscheinung und der Auffindung des Kreuzes stehen hier neben einander. Leider fehlt gerade an der Stelle Rs, 3, wo die eine Legende in die andere übergeht, der verbindende Text. Aus irgend welchen Gründen bricht die Erzählung von der Erscheinung des Kreuzes mitten im Satz ab — die von mir nicht gelösten folgenden Abbreviaturen (?) mögen sich darauf beziehen — und der nächste Absatz führt uns *in medias res* der zweiten Legende, welche die Auffindung des Kreuzes

1. Zu diesem an ein determiniertes Nomen angeschlossenen Participium s. u.
2. So glaube ich ist hier das Praesens consuetudinis am besten wiederzugeben.
3. Vgl. *Matth.*, VII, 7; *Luk.*, XI, 9 : ϣⲓⲙⲉ ⲧⲁⲣⲉⲧⲏ ϭⲓⲙⲉ ⲧⲱϩⲙ ⲧⲁⲣⲟⲩⲟⲩⲱⲡ ⲛⲏⲧⲏ. — Der obige Text giebt irrtümlich das Futurum des Zitates. Es sollte heissen ⲁⲩⲟⲩⲱⲡ ⲛⲁⲕ « dir ist geöffnet worden ».
4. Als Überschrift. — Hier beginnt die zweite Hand.
5. Der Relativsatz wie oben.

durch die Kaiserin Helena erzält. Ob sie sich in dem « wegen eines Weibes » versteckt, weiss ich nicht zu sagen. Denn so nahe es liegt, dieses mit dem vorhergehenden Satz zu verbinden, also « ein grosses Heil ist uns wegen eines Weibes widerfahren », so spricht doch die Schreibung der Hs. unbedingt dagegen, welche die betreffenden Wörter als Überschrift schreibt. Überdies ist daran zu erinnern, dass gerade mit dieser Überschrift die zweite Hand beginnt. Ich muss es nunmehr Berufeneren überlassen, die litterargeschichtliche Bedeutung dieses Textes, in Sonderheit seine Stellung innerhalb der Kreuzeslegenden zu bestimmen[1]. Doch möchte ich darauf hinweisen, dass wir noch Bruchstücke der Märtyreracten des Soldaten Eusignios besitzen, welcher in unserem Texte eine so bedeutsame Rolle spielt. Den Inhalt dieser Acten, die meines Wissens noch nicht veröffentlicht worden sind, giebt Zoëga (*Catalogus*, S. 241) folgendermassen :

« De S. Eusignio milite, qui annos natus CX, et militia functus sub Constantio filioque ejus Constantino Magno, a Iuliano diis sacrificare jussus restitit, et omni tormentorum genere excruciatus est Caesareae in Cappadocia, imperatore bellum parante contra Persas. Adfuit ei Eustochius diaconus Antiochenus et acta ejus scribere pollicitus est. »

Herrn Prof. Nestle verdanke ich nun weiter die folgende wichtige Mitteilung : « Am 5 August ist der Tag des heiligen Eusignius, der 110 Jahre alt dem Julian den Glauben des Konstantinus, unter dem er einst gedient hatte, vorwarf und dafür enthauptet wurde (*Martyrolog. Rom.*, zum 5 Aug. *Acta Sanctorum*, Aug., II, 70-72). In der koptischen Kirche ist sein Tag der 5 Tobi. Siehe auch *Thesaurus syriacus*, S. 77, *s. v.* ܐܘܣܝܘܢ ܗܘ ».

Die Sprache unseres Stückes berührt sich in mancher Hinsicht mit derjenigen der von *Erman* bearbeiteten Bruchstücke koptischer Volkslitteratur[2]. Auch unser Fragment ist frei von den langen Perioden der Litteratursprache und weist einen fast völligen Mangel an griechischen Konjunktionen auf[3]. Wir haben hier also gewiss ein Stück koptischer Volkslitteratur von uns.

Im einzelnen zeigt unser Tet mit den genannten folgende Verwandtschaft :

ϧ steht im Auslaut gelegentlich für ϥ, so in ⲉⲣⲟϧ für ⲉⲣⲟϥ, ⲁϩⲉⲣⲁⲧϧ für ⲁϩⲉⲣⲁⲧϥ.

Das ⲡ des Genetivs wird häufig nach konsonantisch schliessendem Wort zu ⲉ, z. B., ⲉϥⲟϥ ⲉⲧⲉⲩⲛⲟⲩ st. ⲡⲧⲉⲩⲛⲟⲩ u. passim. Nur selten hat sich das ⲡ in diesem Fall gehalten so Vs, 1, ⲡⲧⲏⲡⲟⲥ ⲙⲡⲉⲥ[ⲧⲁⲩⲣⲟⲥ], *ibid.*, 7, ⲧⲁϫⲟⲟϥ ⲙ[ⲡⲉ]ⲕⲙⲁⲧⲟ ⲉϧⲟⲗ (dagegen, *ibid.*, 19, ϭⲱⲧⲡ ⲉⲡⲉϥⲙⲁⲧⲟ ⲉϧⲟⲗ). ⲉⲡ findet sich nur in dem mehrfach wiederkehrenden ⲡⲣⲟϭ ⲉⲡ̅ⲣⲟ, welches nur einmal ⲡⲣⲟϭ ⲡ[̅ⲣⲟ] geschrieben ist, und in ⲟⲩⲙⲟⲩⲗⲗⲁ ⲉⲡⲟⲩⲱϧϣ. Bei der konsequenten Art, wie diese Hs. stets nach einem Vokal ⲡ schreibt, zeigt ein Fall wie ⲡⲁⲩ ⲉⲡⲣⲟⲩⲧⲉ das das ⲩ in ⲡⲁⲩ konsonantisch gesprochen wurde.

Für ⲡⲧⲟⲕ schreibt unsre Hs. nach konsonantischem Auslaut ⲉⲧⲟⲕ. Das Demonstrativum

1, Zu der Litteratur vgl. namentlich *E. Nestle : De sancta Cruce*, 1889, und *Holder*.
2. *Erman :* Bruchstücke Koptischer Volkslitteratur, S. 53 ff.
3. Nur ⲁⲗⲗⲁ.

lautet absolut ⲡⲁⲓ, verbunden ⲡⲓ-. Das relativ. Perfectum lautet nach konsonant. Auslaut ⲉⲧⲁⲕ- Vs, 8, nach vokalischem Auslaut ⲡⲧⲁϒ- Rs, 11, in Verbindung mit dem Demonstrativpronomen ⲡⲉⲛⲧⲁ- Rs, 3.

In dem Vokalismus weicht unser Text nicht von der klassischen sahidischen Mundart ab. In syntactischer Hinsicht ist noch hervorzuheben, dass sich einmal Vs, 11, das relativische Participium an ein determiniertes Nomen anschliesst, ganz wie in den Texten der Volkslitteratur[1].

1. S. *Erman*: a. O., S. 64.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Une lettre inédite d'Ippolito Rosellini 1

Inscriptions de la Chapelle d'Améniritis à Médinet-Habou, par G. Daressy 4

Notes d'Épigraphie et d'Archéologie Assyriennes, par V. Scheil, O. P. 18, 91, 133

Le titre « Horus d'or » dans le Protocole Pharaonique, par A. Moret 23

La Momie du roi Mer-en-Ptah Ba-en-Ra (suite), par William Groff 32

Zur Geschichte des Libationsformeln, von Fr. W. von Bissing 38

A travers la Vocalisation égyptienne, par G. Maspero 48, 172

Notes prises à Karnak, par Georges Legrain 61

Le Temple et les Chapelles d'Osiris à Karnak, par Georges Legrain 65, 163

Textes provenant du Sérapéum de Memphis (suite), par É. Chassinat 76

Paapis, von Wilhelm Spiegelberg 98

Zu der Inschrift von Tukh el Karmus, aus einem Briefe des Herrn W. Spiegelberg an Herrn Fr. v. Bissing 100

Der Name des Tentyritischen Gaus, von Wilhelm Spiegelberg 101

Der Priestertitel *ibh*, von Wilhelm Spiegelberg 102

Textes de l'Ancien Testament en Copte Sahidique, par Pierre Lacau 103

Notes et Remarques, par G. Daressy 125

Les Fonctionnaires du règne de Khounaton (1383-1365 av. J.-C.), par Aug. Baillet 140

La Stèle de Zouarthnotz, par K. J. Basmadjian 145

The Egyptian Origin of the Alphabet, by M. G. Kyle 151

Mélanges Assyriologiques, par François Martin 156

Sur un Fragment d'Obélisque trouvé à Karnak, par Georges Legrain 195

Notes, par G. Maspero 196

Über einem Titel des Apisstieres, von Wilhelm Spiegelberg 197

Die Griechischen Formen für den Namen des Gottes Thot, von Wilhelm Spiegelberg 199

Zur Lesung von und , von Wilhelm Spiegelberg 200

Koptische Miscellen, von Wilhelm Spiegelberg 201

Koptische Kreuzlegenden, von Wilhelm Spiegelberg 206

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU, E. BERTRAND, SUCC^r

DARMESTETER (J.). Études iraniennes. 2 vol. gr. in-8°. 25 fr.

— — Haurvatât et Ameretât. Essai sur la mythologie de l'Avesta. Gr. in-8°. 4 fr.

— — Ormazd et Ahriman. Leurs origines et leur histoire. Gr. in-8°. 25 fr.

DENYS DE TELL-MAHRÉ. Chronique, 4e partie. Texte syriaque publié d'après le manuscrit 162 de la Bibliothèque Vaticane, accompagné d'une traduction française, d'une introduction et de notes historiques et philologiques par J.-B. Chabot. 1 fort vol. gr. in-8°. 25 fr.

DERENBOURG (H.). Essai sur les formes des pluriels arabes. Gr. in-8°. 3 fr.

DOMICILE DES ESPRITS (LE), Papyrus du Musée de Turin publié en fac-similé par le professeur R. V. Lanzone, de Turin, 11 planches et 2 pages de texte. In-f°. 30 fr.

DUSSAUD (R.). Histoire et religion des Nosairîs. Gr. in-8°. 7 fr.

DUTENS (A.). Essai sur l'origine des exposants casuels en sanscrit. In-8°. 6 fr.

DUVAL (R.). Traité de grammaire syriaque. Gr. in-8°. 20 fr.

— — — Les dialectes Néo-Araméens de Salamas. Textes sur l'état actuel de la Perse et Contes populaires, publiés avec une traduction française. In-8°. Au lieu de 8 fr. 4 fr.

EBN-EL-FARAD. Poésies en arabe. Gr. in-8°. 40 fr.

EBN-HAUCAL. Description de Palerme au milieu du Xe siècle de l'ère vulgaire. Traduit par M. Amari. In-8°. 1 fr.

FAIDHERBE (le général). Collection complète des inscriptions numidiques (libyques) avec des aperçus ethnographiques. In-8° avec pl. 12 fr.

FARHAT (G.). Dictionnaire arabe, revu, corrigé et considérablement augmenté sur le manuscrit de l'auteur par Rochaïd Dahdah. Gr. in-8°. 30 fr.

FUTUH EL-HABACHA des conquêtes faites en Abyssinie au XVIe siècle, par l'Iman Muhammad Ahmad dit Gragne, version française de la chronique arabe du Chahab ad-Din Ahmad. Publication commencée par A. d'Abbadie, de l'Institut de France, terminée par le Dr P. Paulitschke, de l'Université de Vienne. In-8°. 20 fr.

GAYET (A.-J.). Musée du Louvre. Stèles de la XIIe dynastie, 60 pl. avec texte explicatif. In-4°. 17 fr.

GOLÉNISCHEFF (W.). Une excursion à Bérénice. Lettres de MM. Jaillon et Lemasson au sujet des monuments perses de l'Isthme. Stèle de Darius aux environs de Tell-El-Maskhoûtah. In-4°, avec 4 planches. 7 fr. 50

GOTTBERG (E. de). Des cataractes du Nil et spécialement de celles de Hannek et de Kaybar. Gr. in-4°, avec 5 cartes. 20 fr.

GUIEYSSE (P.). Rituel funéraire égyptien, chapitre 64e. Textes comparés, traduction et commentaires d'après les Papyrus du Louvre et de la Bibliothèque Nationale. In-4°, pl. Au lieu de 20 fr. 10 fr.

GUYARD (S.). Nouvel essai sur le pluriel brisé en arabe. Gr. in-8°. 2 fr.

INSCRIPTIONS hiéroglyphiques copiées en Égypte pendant la mission scientifique de M. le vicomte E. de Rougé, publiées par M. le vicomte J. de Rougé. 4 vol. in-4°. Au lieu de 120 fr. 60 fr.

JÉQUIER (G.). Le livre de savoir ce qu'il y a dans l'Hadès. Gr. in-8°. 9 fr.

JOHANNES DE CAPUA. Directorium vitæ humanæ alias parabola antiquorum sapientium. Version latine du livre de Kalilâh et Dimnâh publiée et annotée par J. Derenbourg. 2 vol. gr. in-8°. 16 fr.

JORET (C.). Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge. Histoire, usage et symbolisme. 1re partie : Les plantes dans l'Orient classique. Tome Ier : Égypte, Chaldée, Assyrie, Judée, Phénicie. In-8°. 8 fr.

LEDRAIN (E.). Les monuments égyptiens de la Bibliothèque Nationale (cabinet des médailles et antiques). 1re livr. seule (2e et 3e épuisées). In-4°. 12 fr.

LEFÉBURE (E.). Le Mythe Osirien. Première partie : Les Yeux d'Horus. In-4°. Au lieu de 20 fr. 15 fr.

— — — — Deuxième partie : Osiris. In-4°. Au lieu de 20 fr. 15 fr.

LEPSIUS (C.-R.). Les métaux dans les inscriptions égyptiennes, traduit de l'allemand par W. Berend, avec notes et corrections de l'auteur. In-4°, avec 2 planches. 12 fr.

LEVI (S.). Le théâtre indien. Gr. in-8°. 18 fr.

— — Quid de Graecis veterum Indorum monumenta tradiderint. In-8°. 3 fr.

LIEBLEIN (J.). Index alphabétique de tous les mots contenus dans le Livre des Morts publié par R. Lepsius d'après le Papyrus de Turin. In-8°. Au lieu de 12 fr. 6 fr.

MARIETTE-PACHA. Denderah. Description générale du grand temple de cette ville. 4 vol. in-f° et suppl. contenant 339 pl., acc. d'un vol. de texte in-4°. Au lieu de 390 fr. 200 fr.
Le volume de texte se vend à part. Au lieu de 60 fr. 30 fr.
Le supplément aux planches. Séparément. Au lieu de 10 fr. 5 fr.

— — Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie. 28 liv. in-f°. Au lieu de 168 fr. 90 fr.

— — Les Papyrus égyptiens du Musée de Boulaq publiés en fac-similé. Tomes I à III, Papyrus 1 à 22. 3 vol. in-f° ornés de 121 planches. 400 fr.
Le tome III, 20 pl. en couleurs, se vend séparément. Au lieu de 100 fr. 50 fr.

— — Le Sérapéum de Memphis. Nouvelle édition publiée d'après le manuscrit de l'auteur par G. Maspero. Vol. I avec un atlas in-f° et un supplément. 55 fr.

— — Les Mastaba de l'Ancien Empire. Fragments de son dernier ouvrage, publiés d'après le manuscrit par G. Maspero. 9 livr. 100 fr.

MARTIN (F.). Textes religieux assyriens et babyloniens. Transcription, traduction et commentaire. Gr. in-8°, avec 1 planche. 6 fr.

MASPERO (G.). Essai sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris. In-4°. 15 fr.

— — Hymne au Nil, publié et traduit d'après les deux textes du Musée britannique. In-4°. 6 fr.

— — Une enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XXe dynastie Étude sur le Papyrus Abbott. In-4°. (Epuisé)

MASPERO (G.). De Carchemis oppidi situ et historiâ antiquissimâ. Accedunt nonnulla de Pedaso Homericâ. Gr. in-8°, avec 3 cartes. Au lieu de 4 fr. 2 fr.

— — Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre. In-4°, orné de 14 planches et fac-similés. Au lieu de 20 fr. 10 fr.

— — Rapport à M. Jules Ferry, Ministre de l'Instruction publique, sur une mission en Italie. Gr. in-4°. 20 fr.

— — Les inscriptions des Pyramides de Saqqarâh. Un fort vol. gr. in-4°. 80 fr.

MÉLANGES d'archéologie égyptienne et assyrienne. 3 vol. in-4°. (Épuisé)

MÉMOIRES de la Société de linguistique de Paris. Tomes I à XI complets. 342 fr.
Tous les fascicules, à l'exception des 1er, 2e, 3e du t. Ier et 2e du t. II, se vendent séparément.

— — Table analytique des dix premiers volumes, par E. Ernault. Gr. in-8°. 18 fr.

MYER (J.). Scarabs. The History, Manufacture and Religious Symbolism of the Scarabaeus, in Ancient Egypt, Phoenicia, Sardinia, Etruria, etc. Also Remarks on the Learning, Philosophy, Arts, Ethics, Psychology. Ideas as to the Immortality of the Soul, etc., of the Ancient Egyptians, Phoenicians, etc. In-8° cart. toile. 12 fr.

OPPERT (J.). Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité, éclaircis par l'étude des textes cunéiformes. In-4°. 12 fr.

— — Duppe Lisan Assur, éléments de la grammaire assyrienne. 2e éd. In-8°. Au lieu de 6 fr. 3 fr.

LE PAPYRUS DE NEB-QED (exemplaire hiéroglyphique du Livre des Morts) reproduit, décrit et précédé d'une introduction mythologique, par Th. Devéria, avec la traduction du texte par M. Pierret. Gr. in-f°. 12 pl. et 9 pages de texte. Au lieu de 50 fr. 30 fr.

PERRUCHON (J.). Les chroniques de Zara Yâ'eqôb et de Ba'eda Mâryâm, rois d'Éthiopie de 1434 à 1478 (texte éthiopien et traduction), précédées d'une introduction. Gr. in-8°. 13 fr.

PIERRET (P.). Études égyptologiques comprenant le texte et la traduction d'une stèle éthiopienne inédite et de divers manuscrits religieux, avec un glossaire égyptien-grec du décret de Canope. In-4°. Au lieu de 20 fr. 10 fr.

— — Recueil d'inscriptions inédites du musée égyptien du Louvre traduites et commentées. Première et deuxième parties avec table et glossaire. 2 vol. in-4°. Au lieu de 50 fr. 30 fr.

— — Vocabulaire hiéroglyphique comprenant les mots de la langue, les noms géographiques, divins, royaux et historiques classés alphabétiquement; accompagné d'un vocabulaire français-hiéroglyphique. Gr. in-8°. 60 fr.

— — Essai sur la mythologie égyptienne. Gr. in-8°. 7 fr. 50

POGNON (H.). Une incantation contre les génies malfaisants, en Mandaïte. Gr. in-8°, avec 1 pl. 2 fr. 50

— — L'inscription de Bavian. Texte, traduction et commentaire philologique, avec trois appendices et un glossaire. 2 vol. gr. in-8°. 12 fr.

— — Les inscriptions babyloniennes du Wadi Brissa. Gr. in-8°, avec 14 planches. 10 fr.

— — L'inscription de Raman-Nérar Ier, roi d'Assyrie (réponse à un article de M. Oppert). 1 fr.

RAMBAUD (J.). La langue Mandé. Gr. in-8°. 5 fr.

REGNAUD (P.). Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde. Gr. in-8°. 19 fr.

REVILLOUT (E.). Papyrus coptes. Actes et contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre. 1er fasc. Textes et fac-similés. In-4°. Au lieu de 20 fr. 10 fr.

— — Apocryphes coptes du Nouveau Testament. Textes. 1er fasc. In-4°. Au lieu de 25 fr. 10 fr.

— — Chrestomathie démotique. 4 vol. in-4°. Au lieu de 100 fr. 40 fr.

— — Études sur quelques points de droit et d'histoire ptolémaïques. In-4°. 10 fr.

RITUEL funéraire des anciens Égyptiens. Texte complet en écriture hiératique, publié d'après le Papyrus du musée du Louvre, et précédé d'une introduction à l'étude du Rituel, par le vicomte E. de Rougé. Livr. 1 à 5. Gr. in-f°. 60 fr.

ROBIOU (F.). Mémoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Égypte au temps des Lagides. Gr. in-8°, orné d'une carte. 6 fr.

— — Recherches sur le calendrier macédonien en Égypte et sur la chronologie des Lagides. In-4°. 9 fr.

— — La Question des mythes. 1er fascicule : Égypte, Asie antérieure. In-8°. 2 fr. 50

— — Questions d'histoire égyptienne, étudiées dans le Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes. In-8°. 1 fr.

— — Recherches sur la religion de l'ancienne Égypte, le culte. In-8°. 2 fr.

— — Le système chronologique de M. Lieblein sur les trois premières dynasties du Nouvel Empire égyptien et le synchronisme égyptien de l'Exode. In-8°. 1 fr. 50

ROUGÉ (E. DE). Chrestomathie égyptienne ou choix de textes égyptiens, transcrits, traduits et accompagnés d'un commentaire et d'un abrégé grammatical. 4 vol. gr. in-8°. 100 fr.

— — Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon, précédées d'un rapport adressé à M. le Ministre de l'instruction publique sur les résultats généraux de sa mission en Égypte. Gr. in-4°, avec 8 pl. dont 5 doubles. (Épuisé). 50 fr.

— — Inscriptions hiéroglyphiques copiées en Égypte pendant sa mission. Publié par le vicomte J. de Rougé. 4 vol. in-4°. Au lieu de 120 fr. 60 fr.

SAADYA (Gaon de Fayyoum). Commentaire sur le Sefer Yesira ou livre de la création, publié et traduit par Mayer Lambert. Gr. in-8°. 10 fr.

SAULCY (F. DE). Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte. 1 vol. in-8°. 6 fr.

SCHACK (G. VON). Die Unterweisung des Königs Amenemhat I. 1e et 2e Hälfte. Gr. in-4°. 8 fr.

ṬARAFA IBN AL-'ABD AL-BAKRI, Dîwân. Texte arabe publié par M. Seligsohn et accompagné d'une traduction française. 1 vol. gr. in-8°. 16 fr.

VIREY (P.). Étude sur le Papyrus Prisse. Le livre de Kaqimna et les leçons de Ptah-Hotep. Gr. in-8°. 8 fr.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE L. MARCEAU, E. BERTRAND, SUCCr.